



ALMA MATER STUDIORUM
UNIVERSITÀ DI BOLOGNA

DOTTORATO DI RICERCA IN
LINGUE, LETTERATURE E CULTURE MODERNE: DIVERSITÀ ED
INCLUSIONE

Ciclo 37

Settore Concorsuale: 10/H1 - LINGUA, LETTERATURA E CULTURA FRANCESE

Settore Scientifico Disciplinare: L-LIN/04 - LINGUA E TRADUZIONE - LINGUA
FRANCESE

ENTRE VERT ET VERBE : UNE ANALYSE DISCURSIVE, TERMINOLOGIQUE
ET MULTIMODALE DE L'ÉCOLOGIE DU LIVRE CHEZ ÉCOSOCIÉTÉ ET DANS
L'ÉDITION FRANCOPHONE

Presentata da: Chiara Gagliano

Coordinatore Dottorato

Serena Baiesi

Supervisore

Paola Puccini

Co-supervisore

Catia Nannoni

Esame finale anno 2025

Ce qui choqua surtout Paul Claudel, lorsque, après plusieurs années d'Orient, il rentra dans la civilisation moderne, c'est le gâchage, le gaspillage. « Quoi, dit-il, quand Saint François d'Assise trouva dans la boue d'un sentier un morceau de parchemin piétiné, pieusement, il le ramassa, le prit dans sa main, le soigna parce qu'il y avait vu dessus de l'écriture – de l'écriture, cette chose sacrée – et nous, ce que nous en faisons aujourd'hui ! C'est pour moi une véritable souffrance de songer à cette énorme masse qui se couvre d'imprimerie pour un jour, qu'on jette ensuite dans la poubelle... Non seulement nous n'avons plus le respect de l'écriture des autres, mais même de notre propre écriture... ».

ANDRÉ GIDE, JOURNAL, 18 DÉCEMBRE 1905

Et la planète mise au féminin reverdirait pour tous.

FRANÇOISE D'EAUBONNE, NAISSANCE DE L'ÉCOFÉMINISME, 1974

Il collezionismo, anche minore, anche di “modernariato”, è spesso un atto di pietà, vorrei dire di sollecitudine ecologica, perché non abbiamo soltanto da salvare le balene, la foca monaca, l'orso dell'Abruzzo, ma anche i libri.

UMBERTO ECO, LA MEMORIA VEGETALE, 2006

*The world is much better; the world is still awful; the world can do much better.
All three statements are true.*

HANNAH RITCHIE, NOT THE END OF THE WORLD, 2024

*À mon père,
pour son engagement sans compromis,
pour son éthique vivante,
pour avoir fait fleurir en moi un esprit écologique*

**ENTRE VERT ET VERBE : UNE ANALYSE DISCURSIVE, TERMINOLOGIQUE ET
MULTIMODALE DE L'ÉCOLOGIE DU LIVRE CHEZ ÉCOSOCIÉTÉ
ET DANS L'ÉDITION FRANCOPHONE**

Résumé

Notre thèse propose une analyse critique et multimodale (MCDA) de l'écologie du livre, envisagée comme un champ d'action de nouvelles dynamiques en matière de pratiques discursives, communicationnelles, terminologiques et éditoriales sous l'angle de l'engagement écopolitique. Notre recherche se propose en particulier d'encadrer la terminologie spécialisée et les représentations discursives multimodales dans les discours éditoriaux francophones abordant des questions écologiques, afin de saisir en même temps le débat sur le rôle actuel du livre dans la lutte contre la crise climatique.

Les recherches que nous avons menées au Québec, en collaboration avec la maison d'édition Écosociété et le GRÉLQ – Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec de l'Université de Sherbrooke – s'inscrivent dans cette perspective écoresponsable, et visent à analyser le discours écologique et écoclimatique avec ses configurations spécifiques dans le domaine éditorial, ayant comme objectif l'application du paradigme engagé de la lutte contre la crise climatique au secteur de l'édition.

Le but de la recherche est de rédiger non seulement un premier état de l'art sur les publications écologiques dans l'écosystème éditorial francophone et en particulier au Québec, à travers les différentes feuilles de route et rapports pour une édition responsable, mais aussi d'encadrer les pratiques innovantes de la maison indépendante Écosociété.

Le projet se propose en fait de retracer l'horizon discursif et terminologique de l'écologie du livre, en s'appuyant sur le contexte québécois et montréalais en tant qu'exemplum à transmigration dans le panorama international, à partir des pratiques multimodales et militantes d'Écosociété.

Les résultats du projet de recherche sur l'écologie du livre francophone, qui comprennent une théorisation du discours écologique éditorial et l'identification de stratégies discursives multimodales, ainsi que la terminologie émergente, constitueront le premier chapitre de la thèse; les chapitres suivants seront dédiés à la maison d'édition militante québécoise. Cette maison d'édition représente à cet égard le nœud et le cas

d'étude des recherches, s'étant montrée très engagée dès sa fondation (Genêt, 2010) et ayant un rayonnement international, notamment à travers son adhésion à l'Alliance des éditeurs indépendants et après l'affaire *Noir Canada* (2008); par l'étude de son discours éditorial, de son catalogue et au prisme des bandes dessinées « écolos », nous proposons enfin une cartographie de l'édition militante.

Définir l'écologie du livre s'impose comme un enjeu crucial non seulement pour saisir les nouvelles tendances en terminologie spécialisée dans la synchronie, mais aussi pour explorer le débat sur la pervasivité du défi climatique et environnemental, en ce qui concerne des réflexions interdisciplinaires et des pratiques partagées par les acteur·rice·s du domaine.

La visée interdisciplinaire, qui comprend à la fois les spécificités du discours éditorial et du discours écoclimatique, l'écosystème du livre et les études écocritiques ainsi qu'écolinguistiques, a le but d'interroger l'interrelation des terminologies – dont la *bibliodiversité* et la *décarbonation du livre* en sont un exemple – en soulignant le défi majeur de faire face au contexte environnemental de plus en plus contraignant pour le secteur. Dans cette perspective, la terminologie de spécialité incarne en ce sens un « miroir de résistance » pour un secteur incontournable dans sa dimension matérielle, sociale et symbolique; en outre, l'analyse multimodale vise à identifier les cadrages métaphoriques créatifs qui structurent les discours et les positionnements éditoriaux dans le débat écopolitique contemporain, en façonnant de nouveaux scénarios dans un horizon écotopique.

Mots-clés : écologie du livre, crise climatique (CC), langue de spécialité (LSP), *Multimodal Critical Discourse Analysis* (MCDA), écoterminologie, écolinguistique, néologie, édition militante, Écosociété, utopie écologique

**FROM GREEN TO SPEECH: A DISCURSIVE, TERMINOLOGICAL,
AND MULTIMODAL ANALYSIS OF BOOK ECOLOGY AT ÉCOSOCIÉTÉ
AND IN FRANCOPHONE PUBLISHING**

Abstract

This thesis offers a critical and multimodal analysis (MCDA) of book ecology, conceptualized as a field of action for new dynamics in discursive, communicative, terminological, and editorial practices in the context of ecopolitical engagement. Specifically, our research seeks to frame specialized terminology and multimodal discursive representations within Francophone editorial discourses addressing ecological issues, with the dual aim of understanding the current debate on the book's role in addressing the climate crisis.

The research conducted in Quebec, in collaboration with Écosociété publishing house and the GRÉLQ (*Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec* at Université de Sherbrooke), aligns with this eco-responsible perspective. It aims to analyze ecological and climate-related discourses with their specific configurations in the publishing sector, applying the engaged paradigm of tackling the climate crisis to this field.

The research's objective is not only to provide an initial state-of-the-art review of ecological publications in Francophone contexts, particularly in Quebec, by examining roadmaps and reports for responsible publishing but also to frame the innovative practices of the independent publisher Écosociété.

This project aims to map the discursive and terminological horizon of the ecology of the book, using the Quebec and Montreal contexts as exempla to be transposed onto the international landscape, starting from Écosociété's multimodal and activist practices.

The results of this research project on Francophone book ecology, which include a theorization of ecological editorial discourse and the identification of multimodal discursive strategies and emerging terminologies, will form the first chapter of the thesis. The following chapters will focus on Écosociété, the militant publishing house, which represents the central case study of this research. Since its founding (Genêt, 2010), Écosociété has demonstrated a strong commitment, achieving international influence, notably through its membership in the Alliance of Independent Publishers and following

the *Noir Canada* case (2008); by studying its editorial discourse, catalog, and ecological graphic novels, we eventually propose a mapping of militant publishing.

Defining the ecology of the book emerges as a crucial issue not only to grasp new trends in specialized terminology synchronically but also to explore the debate on the pervasiveness of climate and environmental challenges through interdisciplinary reflections and the practices shared by stakeholders in the field.

The interdisciplinary approach, which encompasses the specificities of editorial and climate-related discourses, the book's ecosystem, and ecocritical as well as ecolinguistic studies, aims to interrogate the interrelation of terminologies – such as *bibliodiversity* and *decarbonization of the book* – while emphasizing the fundamental challenge of addressing the increasingly restrictive environmental context for the sector.

From this perspective, specialized terminology serves as a mirror of resistance for a sector crucial in its material, social, and symbolic dimensions. Moreover, multimodal analysis seeks to identify the creative metaphorical framings that structure editorial discourses and positions within the broader contemporary ecopolitical debate, shaping new scenarios in an ecotopian perspective.

Keywords: book ecology, climate crisis (CC), language for specific purpose (LSP), Multimodal Critical Discourse Analysis (MCDA), ecoterminology, ecolinguistics, neology, activist publishing, Écosociété, ecological utopia

**TRA VERDE E VERBO: UN'ANALISI DISCORSIVA, TERMINOLOGICA
E MULTIMODALE DELL'ECOLOGIA DEL LIBRO IN ÉCOSOCIÉTÉ
E NELL'EDITORIA FRANCOFONA**

Abstract

La nostra tesi propone un'analisi critica e multimodale (MCDA) dell'ecologia del libro, intesa come un campo d'azione per nuove dinamiche nelle pratiche discorsive, comunicative, terminologiche ed editoriali, in un'ottica di impegno ecopolitico.

La nostra ricerca si concentra in particolare sull'inquadramento della terminologia specialistica e delle rappresentazioni discorsive multimodali nei discorsi editoriali francofoni che affrontano questioni ecologiche, con l'obiettivo di approfondire il dibattito sul ruolo contemporaneo del libro nella lotta contro la crisi climatica.

Le ricerche condotte in Québec, in collaborazione con la casa editrice Écosociété e il GRÉLQ – *Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec* dell'Université de Sherbrooke – si inscrivono in questa prospettiva ecosostenibile, mirata ad analizzare il discorso ecologico ed ecoclimatico con le sue configurazioni specifiche nel settore editoriale, perseguendo l'applicazione del paradigma dell'impegno ecopolitico all'ecosistema editoriale.

L'obiettivo della ricerca è redigere non solo un primo stato dell'arte sulle pubblicazioni ecologiche nel campo editoriale francofono, con particolare attenzione al Québec, attraverso vademecum e rapporti per un'editoria responsabile, ma anche analizzare le pratiche innovative della casa editrice indipendente Écosociété.

Il progetto mira a tracciare l'orizzonte discorsivo e terminologico dell'ecologia del libro, partendo dal contesto quebecchese e montrealense come exemplum da trasporre nel panorama internazionale, utilizzando pratiche multimodali e militanti di Écosociété.

I risultati del progetto di ricerca sull'ecologia del libro francofono, che includono una teorizzazione del discorso ecologico editoriale e l'identificazione di strategie discorsive multimodali, nonché della terminologia emergente, costituiranno il primo capitolo della tesi. I capitoli successivi saranno dedicati alla casa editrice militante quebecchese, che rappresenta il fulcro e il caso di studio del progetto, essendo attivamente impegnata sin dalla sua fondazione (Genêt, 2010) e avendo un raggio d'azione

internazionale, in particolare attraverso l'adesione all'Alliance des éditeurs indépendants e il caso *Noir Canada* (2008); l'analisi del discorso editoriale, del catalogo e delle *graphic novel* ecologiche ci consente infine di proporre una cartografia dell'editoria militante.

Definire l'ecologia del libro rappresenta una questione cruciale non solo per comprendere le nuove tendenze della terminologia specialistica in sincronia, ma anche per sondare il dibattito sulla pervasività della crisi climatica e ambientale a livello di riflessioni interdisciplinari e pratiche condivise da attori e attrici del settore.

L'approccio interdisciplinare, che integra le specificità del discorso editoriale, del discorso ecoclimatico, dell'ecosistema del libro e degli studi ecocritici ed ecolinguistici, mira a indagare l'interrelazione tra terminologie – come la *bibliodiversità* e la *decarbonizzazione del libro* – sottolineando la sfida cruciale rappresentata dal contesto ambientale sempre più complesso per il settore.

In quest'ottica, la terminologia specialistica si configura come uno strumento di resistenza per un settore cruciale nella sua dimensione materiale, sociale e simbolica; inoltre, l'analisi multimodale mira a identificare i framing metaforici creativi che strutturano i discorsi e le posizioni editoriali, inscrivendoli nel più ampio dibattito ecopolitico contemporaneo e contribuendo a delineare nuovi scenari possibili in un orizzonte ecotopico.

Parole chiave: ecologia del libro, crisi climatica (CC), linguaggio specialistico (LSP), *Multimodal Critical Discourse Analysis* (MCDA), ecoterminologia, ecolinguistica, neologia, editoria militante, Écosociété, utopia ecologica

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	16
ÉDITER À L'ÈRE DE L'ÉCOLOGIE, ÉDITER AUTREMENT	
 CHAPITRE I	 25
DISCOURS ET ENGAGEMENTS PARTAGÉS DANS L'ÉDITION FRANCOPHONE	
1.1 Pour un premier état des lieux de l'écologie du livre : description des corpus, éléments méthodologiques et outils analytiques	25
1.1.1 Corpus I : l'écologie du livre au fil de la page	28
1.1.2 Corpus II : le discours des éditions Écosociété	34
1.1.3 Corpus III : Écosociété au prisme de la presse	35
1.1.4 Corpus IV : les BDs écolos d'Écosociété	36
1.2 Approches méthodologiques interdisciplinaires pour une analyse écosystémique	38
1.2.1 Histoire et avenir du livre : le tournant vert de l'édition	40
1.2.2 Pour un cadrage narratif et multimodal de l'interdiscours climatique	41
1.2.3 Cartographies conceptuelles et critiques : les métaphores de la crise climatique (CC) et du développement durable (DD)	44
1.2.4 L'écologie du livre entre spécialisation et divulgation : pistes de recherche terminologiques	48
1.3 Linguistique de corpus, terminologie et MCDA à l'ère numérique	52
1.3.1 Analyse quantitative des données : le logiciel SketchEngine	53
1.3.2 Les dictionnaires spécialisés sur l'environnement et l'édition	54
1.3.3 Plateformes et ressources numériques pour une réflexion intralinguale	55

CHAPITRE II	59
ÉDITION ZÉRO PILON, OBJECTIF ZÉRO ÉMISSION :	
ENJEUX TERMINOLOGIQUES ET DISCURSIFS DE L'ÉCOLOGIE DU LIVRE	
2.1 Le verdissement de l'édition entre crise et possibilité	59
2.1.2 L'émergence d'une écoterminologie et d'un éco-imaginaire du livre	65
2.2.1 Vers une définition de l'écologie du livre	67
2.2.2 La bibliodiversité : nouveau paradigme entre néologie et analogie	69
2.2.3 <i>Écoconception</i> ou <i>éco-conception</i> ? Une terminologie en mutation	75
2.2.4 L'édition... Au <i>pilon</i> ? Mort et régénération du livre	78
2.2.5 Acronymes et formules de l'écologie du livre	82
2.2.6 Le livre <i>durable</i> ou <i>écoresponsable</i> : pour une éthique de l'édition	88
2.3.1 Couleurs et valeurs de l'écologie du livre : une symbolique engagée	91
2.3.2 La polyvalence du vert en discours, entre écotopie et écoblanchiment	92
2.3.3 Le bleu et le blanc : vers de nouvelles couleurs <i>messianiques</i> ?	95
2.4.1 Bâtir un éco-imaginaire : les métaphores de l'écologie du livre	97
2.4.2 Métaphores multimodales du changement : une symbolique de la progression	101
2.5.1 Entre <i>vert</i> et <i>verbe</i>. Éléments de synthèse de la LSPM de l'écologie du livre	103
 CHAPITRE III	 106
ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ : ÉDITER E(S)T MILITER	
3.1 L'écologie politique au prisme du catalogue	106
3.1.2 Voix plurielles et luttes croisées : un catalogue-manifeste polyphonique	109
3.1.3 Collection <i>Enjeux Planète</i> : s'engager pour une (co-)édition équitable	114

3.2.1 SAVOIR SE DONNER DES LIMITES	119
« La terre n'est pas un puits sans fond » : métaphore et conscience écologique	
3.2.2 SAVOIR ÊTRE	131
La décroissance comme métaphore d'évasion du capitalisme	
3.2.3 SAVOIR FAIRE	138
La construction sociétale comme métaphore écotopique	
3.2.4 SAVOIR SE NOURRIR	141
Aux fourches, écocitoyens ! S'engager pour une agro-culture	
3.2.5 SAVOIR BÂTIR	145
Le verdissement de la ville : cartographies d'une écotopie urbaine	
3.2.6 SAVOIR MILITER	148
De la réappropriation à la révolte : un appel éditorial au militantisme	
3.2.7 SAVOIR (DÉ)CHIFFRER	152
Pour une herméneutique de l'engagement : déconstruire pour agir	
3.2.8 SAVOIR SE GUÉRIR	160
La métaphore et le paradigme du soin : (se) sauver <i>autrement</i>	
3.2.9 SAVOIR RÉSISTER	164
Résister pour re-exister. Pistes éditoriales pour une alliance globale	
3.2.10 SAVOIR COOPÉRER	173
Coopérer <i>autrement</i> : pour une solidarité décoloniale et émancipatrice	
3.2.11 SAVOIR VIVRE ENSEMBLE	178
Briser le mur, allumer le feu : un parcours éditorial vers la rencontre	
3.2.12 SAVOIR SE SOUVENIR	185
Pour une mémoire militante : du deuil symbolique à la lutte	
3.2.13 SAVOIR PRENDRE LA PAROLE	193
Réappropriation du discours : la parole comme acte de résistance politique	

3.2.14 SAVOIR RÊVER	196
Rêver pour résister, résister pour publier : pour une écotopie éditoriale	
3.2.15 Entre terminologie spécialisée et métaphore créative : l'édition d'Écosociété	203
3.3.1 <i>Noir Canada</i> : dans les sables bitumineux de la censure.	205
Des SAVOIRS à la praxis	
3.3.2 Qui a peur d'Écosociété ? L'univers métaphorique autour de l'affaire	206
 CHAPITRE IV	 211
MILITER ENTRE LES CASES : ÉCOSOCIÉTÉ ET LA BD ÉCOLO	
 4.1 Nouvelles frontières du militantisme : la bande dessinée écolo	 211
4.1.2 Artivisme en bulles : la bande dessinée québécoise (BDQ) en ébullition	212
4.2.1 <i>Mégantic, un train dans la nuit</i> : ceci n'est pas (seulement) une BD	215
4.2.2 La catastrophe écologique au prisme de l'apocalypse	220
4.2.3 La reconstruction : savoir (re)bâtir, savoir résister	226
4.2.4 Bestiaire d'un écocide : symbolisme animal et écocritique dans <i>Mégantic</i>	229
4.2.5 « Sauver une vie, c'est sauver l'humanité » : l'agentivité dans l'écodystopie	233
4.3.1 <i>C'est le Québec qui est né dans mon pays !</i> : la BD au miroir (dé)colonial	238
4.3.2 La BD comme vecteur de médiation interculturelle et interlinguistique	241
4.3.3 La militance écoféministe : la sororité comme nouvelle alliance	248
4.3.4 La métaphore à l'épreuve de la justice sociale et environnementale	257
4.3.5 Les métaphores de l'enracinement, du chemin et de la marche	258
4.4.1 La visée écotopique des BDs écolos : imaginer et imager une écosociété	266

CONCLUSIONS	269
ÉCOSYSTÈMES ÉDITORIAUX EN MUTATION : SYNTHÈSES ET HORIZONS	
ANNEXE	278
Code de développement durable – <i>Codice di sostenibilità</i> Edimill (Bologna)	
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET SITOGRAFIQUES	285
REMERCIEMENTS	308

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AIEI	Association internationale des éditeurs indépendants
ANEL	Association nationale des éditeurs des livres au Québec
BD	Bande dessinée
BDQ	Bande dessinée québécoise
CC	Crise climatique
CCNF	<i>Climate Change Narrative Frame</i>
CDD	Charte du développement durable
COP	Conférence des Parties (des Nations Unies)
CTM	<i>Conceptual Theory of Metaphor</i>
DD	Développement durable
FD	Formation discursive
FILL	Fédération interrégionale du livre et de la lecture
FSC	<i>Forest Stewardship Council</i>
GRÉLQ	Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec
IPA	<i>International Publishing Association</i>
IPE	Institut pour une écosociété
MCDA	<i>Multimodal Critical Discourse Analysis</i>
ODD	Objectif(s) du développement durable
ONU	Organisation des Nations Unies
OQLF	Office québécois de la langue française
PEFC	<i>Programme for Endorsement of Forest Certification Schemes</i>
PNUE	Programme des Nations Unies pour l'Environnement
SDG	<i>Sustainable Development Goals</i>
SNE	Syndicat national de l'édition
SRL	Structures régionales pour le livre
WWF	<i>World Wide Fund for Nature</i>

INTRODUCTION

ÉDITER À L'HEURE DE L'ÉCOLOGIE, ÉDITER AUTREMENT

« Notre maison brûle et je veux que vous paniquiez¹ », dénonce avec ferveur la militante suédoise Greta Thunberg au Forum économique mondial de Davos en 2019, ouvrant la voie aux manifestations pour le climat de *Fridays for Future* à l'échelle mondiale.

« Notre maison brûle² », accuse aussi Naomi Klein, journaliste et activiste canadienne, plaidant pour un *Green New Deal*, incontournable pour la survie de la planète. La célèbre et puissante petite phrase, pour le dire avec les mots de Maingueneau³, s'inspire de celle prononcée par Jacques Chirac en ouverture de son discours plénier, pendant le IV^e Sommet de la Terre en 2002 : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs⁴ ». Pourtant, cette métaphore trouve ses racines dans un passé plus lointain. Elle résonne de manière poignante avec l'image décrite par Mary Wollstonecraft Shelley dans *The Last Man* (1826), où la maison qui brûle devient une métaphore de l'aveuglement collectif face à la menace de l'apocalypse.

Même si l'alarme a été déclenchée à d'innombrables reprises, que ce soit en 2002 ou en 2019, ou pour la première fois de façon institutionnelle en 1972 par le Club de Rome avec la diffusion de l'un des textes fondateurs de l'écologie comme discipline systémique et transversale – le rapport *Les limites à la croissance* (*Rapport Meadows*) – la maison semble néanmoins continuer à brûler.

Les forêts brûlent, les écosystèmes s'effondrent, la biodiversité est menacée, les effets des changements climatiques sont à leur tour massifs et irréversibles : l'*ekphrasis* d'autrefois, celle d'une écoapocalypse potentielle, s'est incarnée en une réalité bien tangible. La métaphore est donc vive ?

¹ « Notre maison brûle (...) et vous rentrez vous coucher », vidéo mise en ligne par Le Parisien le 4 mars 2020, consultable à l'adresse [youtube.com/channel=LeParisien](https://www.youtube.com/channel=LeParisien).

² S. VINCENT, « ' Notre maison brûle ' : Une révolution politique est notre seule espoir », *Le Devoir*, publié le 5 octobre 2019, consulté le 15 octobre 2023 au [ledevoir.com](https://www.ledevoir.com).

³ Cf. D. MAINGUENEAU, *Analyser les textes de communication* [1998], Paris, Armand Colin, 2021, p. 77 et s.; « Mais il existe aussi des citations qui fonctionnent comme des énoncés qu'on peut dire détachés : des énoncés brefs [...] le plus souvent constitués d'une seule phrase [...] des énoncés qui ont été détachés d'un texte d'un locuteur identifié. La machine médiatique contemporaine est grande consommatrice de ce type de citation ».

⁴ Voir A.-R. KOKABI, « Jacques Chirac : l'histoire de sa phrase culte 'Notre maison brûle et nous regardons ailleurs' », *Reporterre*, entretien avec J.-P. Deléage ; publié le 26 septembre 2019, consulté le 15 octobre 2023, reporterre.net. Pour un approfondissement de la métaphore du feu, consulter J. CHARTERIS-BLACK, *Fire Metaphors: Discours of Awe and Authority*, London, Bloomsbury, 2017.

De façon spéculaire, l'écosystème du livre est lui aussi confronté à des défis nouveaux, inédits; la biodiversité est aussi en danger, ainsi que la possibilité même d'envisager un avenir pour le domaine. Ce parallèle entre crise écologique et crise éditoriale ne fait qu'accentuer l'agentivité qui incombe aux acteur·ice·s du livre : éditeur·rice·s, libraires, auteur·rice·s, lecteur·rice·s, tou·te·s sont appelé·es à jouer un rôle proactif dans la construction d'une chaîne du livre éthique, où la biodiversité serait protégée au même titre que la biodiversité naturelle.



FIGURE 1. *Rapport PNUE 2023*

Face à ces défis, il ne s'agit pas simplement d'adapter des pratiques matérielles, mais de repenser l'ensemble de la chaîne dans une logique écosystémique, capable d'intégrer les engagements environnementaux au cœur même de la réflexion éditoriale.

Le PNUE (Programme des Nations Unies pour l'Environnement) publie en novembre 2023 le nouveau *Rapport sur le déficit de l'adaptation au climat* à l'échelle mondiale et nous rappelle que « la crise climatique se développe et s'aggrave⁵ » sans cesse, nous exposant de plus en plus aux dangers liés aux changements climatiques.

⁵ PNUE, *Rapport sur le déficit de l'adaptation au climat*, publié le 2 novembre 2023 : unep.org.

L'état d'urgence écologique est cristallisé dans l'illustration sur la couverture du rapport (FIG. 1), renforçant l'association entre la nécessité de protéger l'environnement – grâce à la métaphore établie de la planète-maison commune – et celle de « sauver » les générations à venir; la combustion, qui certes représente l'angoisse de la finitude, nous appelle toutefois à l'action et nous secoue de notre paralysie. L'écoanxiété, néologisme psychologique en cours de stabilisation et de diffusion dans la langue courante et qui fait l'objet d'une récente publication chez Écosociété (2023), incarne à ce sujet l'angoisse contemporaine face aux défis écologiques qui nous attendent et qui nous hantent déjà, dans l'effroi d'une projection incertaine du futur. Elle représente d'un côté un symptôme collectif, de l'autre un cadre pathologique à surpasser : elle peut servir de boussole pour s'orienter dans une direction nouvelle, que nous pouvons encore renverser.

La petite phrase, devenue un slogan, est donc représentative des praxèmes communicatifs concernant la crise climatique, incarnant le double statut discursif de l'image rhétorique, et du multimodal : le constat du collapse et l'appel à l'action.

À ce propos, la bibliothèque de *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais* [1771]⁶ aurait-elle hébergé des titres différents, peut-être engagés et *verts*, si Mercier avait vécu dans notre époque d'urgence écologique ? Aurait-elle seulement existé dans l'avenir utopique imagé, ou bien le rêve de la bibliothèque serait-il lui aussi devenu caduc face à l'effondrement des ressources naturelles ?

Plusieurs élucubrations sur le destin de l'humanité – et sur la modalité d'existence des objets-livres – nous viennent de l'écocritique littéraire, de l'utopie comme de la dystopie écologique, qui cohabitent et questionnent les possibles de notre avenir collectif. Ainsi, dans un contexte où la matière première se raréfie, aurait-il assez de papier pour les bibliophiles à venir ? Est-ce que les livres existeraient encore ? Est-ce que les bibliomanes, comme dans les récits de survivance postapocalyptique, chercheraient les livres papier comme une relique du passé à collecter, qui ne reviendra jamais ? Dans les récits de survivance, la *pérennité* du livre, dès lors, n'est plus seulement un enjeu esthétique ou culturel; elle devient un défi écologique et ontologique, posant la question de la matérialité et de la durabilité des savoirs transmis. Le discours écologique sur le rapport entre une conception « traditionnelle » de la croissance économique et la

⁶ Cf. Louis-Sébastien MERCIER, *L'An 2440, rêve s'il en fut jamais*, 1771, Londres, 436 p. Le roman est entièrement consultable dans sa version autographe au gallica.bnf.fr/essentiels/mercier/2440.

responsabilité environnementale, personnelle comme collective, est encore actuel et le dilemme demeure dans son urgence d'actualisation, que l'écologie du livre se propose de réaliser pleinement, en repensant les pratiques éditoriales de manière holistique. Dans un monde qui bascule entre le rêve d'une reconversion écologique radicale et la réalité d'un effondrement probable, le livre devient symbole de résilience, porteur d'une mémoire collective et d'un potentiel de transformation face aux crises contemporaines. Au prisme de l'écologie du livre, on s'engage activement pour façonner son devenir, de concert avec les exigences écologiques. Nos recherches visent ainsi à répondre à ces questionnements dans le cadre discursif contemporain, en établissant un dialogue interdisciplinaire entre les sciences du langage et l'univers du livre, explorant tous les aspects de sa conception et de sa réception sur les plans terminologique, thématique et multimodal.

À cet égard, quel peut être le rôle actuel de la chaîne du livre et du livre en soi, d'un point de vue matériel, symbolique et social dans la lutte contre la crise éoclimatique, qui ne peut que toucher le secteur éditorial dans une perspective qui va au-delà du simple pragmatisme ? Quelles sont les pratiques à mettre en place, les mesures à adopter, et surtout les discours à articuler pour une reconfiguration possible de l'avenir ?

L'engagement écologique dans le domaine de l'édition interroge tant les pratiques que les réflexions, devant être partagées par les opérateur·rice·s, ainsi que par les lecteur·rice·s. En s'appuyant sur la tripartition⁷ entre écologie matérielle, sociale et symbolique, notre objectif est celui de mettre en lumière les solutions possibles pour l'avenir du livre dans le cadre de la reconversion écologique. Nous analyserons les pratiques de communication écoresponsable dans l'édition spécialisée, ainsi que celles d'une maison d'édition, Écosociété, qui revendique une posture radicale depuis sa fondation en 1993.

L'engagement écologique dans l'édition se traduit en fait par un ensemble de pratiques, linguistiques et productives, qui redéfinissent les contours de la chaîne du livre face aux enjeux environnementaux et climatiques, dont l'inclusion est devenue un impératif incontournable dans tous les secteurs stratégiques pour la transition souhaitée

⁷ On fait référence aux réflexions présentées par l'ASSOCIATION POUR L'ÉCOLOGIE DU LIVRE, et qui seront développées par la suite, qui visent à analyser les différentes dimensions de l'écologie dans l'édition. L'approche holistique est en fait essentielle pour aborder les défis environnementaux au niveau pragmatique mais aussi culturel et social : « le livre est un objet manufacturé [...] le livre est une œuvre [...] le livre, enfin, est un véhicule »; cf. *Qu'est-ce que l'écologie du livre?*, ecologiedulivre.org/écologie-livre/.

vers 2030 et 2050. Dans cette perspective temporelle, le monde de l'édition interroge encore plus que jamais le rôle de tout·e·s les acteur·rice·s impliqué·e·s dans le processus, depuis la création jusqu'à la réception des livres, en passant par leur durabilité – ou *cycle de vie* – leur démantèlement et leur recyclage. En outre, à l'ère numérique, il est essentiel de comprendre l'impact écologique des livres imprimés traditionnels ainsi que des technologies de lecture émergentes.

Il s'agit ainsi d'explorer comment l'écologie du livre, à la fois sur le plan linguistique et matériel, peut contribuer à la durabilité culturelle de notre société et à la préservation de notre patrimoine, dans une démarche d'engagement écotopique.

La déforestation, mentionnée précédemment, conduit avant tout à un bouleversement des pratiques de production, de diffusion et de promotion du patrimoine libraire. Le changement radical qu'il implique concerne non seulement toutes les étapes de la chaîne matérielle – mesurables concernant l'*empreinte environnementale* ou *carbone* –, mais également l'écosystème du livre en ce qui concerne les horizons discursifs à partager pour un véritable changement de paradigme.

L'écologie du livre comme champ disciplinaire englobe « l'ensemble des réflexions et pratiques professionnelles en faveur d'une écologie durable, décoloniale et géopolitique du livre, impliquant l'ensemble des maillons de la filière du livre et tenant compte de leur interdépendance⁸ ». Cette définition, donnée par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, met en lumière l'impact non seulement environnemental, mais aussi politique de l'édition : intervenir dans l'écosystème du livre, c'est redéfinir son rôle face à la crise climatique et véhiculer une conscience écologique militante, inclusive et indépendante.



FIGURE 2. Logo écologie du livre AIEI

⁸ AIEI, section « écologie du livre », *Observatoire sur la biodiversité* : www.alliance-editeurs.org/-ecologie-du-livre.

Le logo de la section dédiée à l'écologie du livre sur le site de l'AIEI (FIG. 2) met en relation les principaux acteurs du domaine – les livres et le feuillage, ce dernier étant une métonymie pour l'environnement – dans une logique de régénération et de circularité. Il vise également à promouvoir des contenus écoengagés à travers le médium du livre. Le choix même de la couleur du logo définit un positionnement radical dans la sémiotique du discours politique *latu sensu*; le rouge, comme le rappelle Pastoureau dans son histoire culturelle des couleurs, a une nature fortement idéologique et combative⁹.

La transition écologique du secteur est donc à atteindre de façon explicitement engagée : comme les arbres régénèrent le sol, les livres régénèrent et nourrissent les savoirs; la visée est donc circulaire. Cet imaginaire est partagé et central dans le domaine, comme le témoigne l'identité graphique de l'Association pour l'écologie du livre.



FIGURE 3. Site web de l'Association pour l'écologie du livre

L'*éco-responsabilité*, la *coopération* et la *bibliodiversité* sont en réalité strictement liées tant sur le plan conceptuel que matériel, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. La question des ressources au sein de l'industrie culturelle et libraire représente l'un des nœuds du discours écologique matériel que nous avons anticipé. Si d'un côté le pilon est estimé à environ 20% à 25% de la production globale des livres¹⁰, de l'autre, nous assistons à une pénurie de papier due à la déforestation massive et d'autres dérèglements climatiques affectant la survie même des arbres à papier.

⁹ M. PASTOUREAU, *Vert. Histoire d'une couleur*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 219. Pour un approfondissement du rouge, voir *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Éditions du Seuil, 2016.

¹⁰ E. CARREIRA, « My Fair Book nouvelle plateforme de vente qui lutte contre le gaspillage de livres », *Livres Hebdo*, publié le 12 octobre 2022, consulté le 16 octobre 2023; voir livreshebdo.fr.

Les problèmes d’approvisionnement des ressources primaires sont de plus en plus au centre du débat sur la durabilité de la filière; *L’ActuaLitté* a justement définie cette situation comme une *permacrise*¹¹, terme vainqueur de l’année 2022 selon le *Dictionnaire Collins* : l’état d’urgence est en fait systémique, interconnectée, touchant l’ensemble des secteurs, y compris l’édition. La *permacrise* rappelle que la réponse ne peut qu’être holistique. Le choix du terme fait écho au défi principal de l’écologie du livre : faire face aux crises multiples causées par l’effondrement écologique et prévenir celles à venir.

Les domaines social et symbolique de l’écologie du livre concernent et questionnent la fonction *politique* du livre : la justice environnementale et la justice sociale sont deux aspects qui animent les réflexions au sein de cet écosystème.

À ce propos, les premiers chapitres de notre recherche (CH. I, II) s’intéressent aux discours émergents dans le champ éditorial francophone, afin de sonder l’actualité de la terminologie de spécialité, tout en l’inscrivant dans l’interdiscours partagé sur les changements climatiques et les luttes écologiques à mener *à travers et pour* les objets-livres. Délinéer d’abord un état des lieux et une méthodologie interdisciplinaire dans le domaine est incontournable. À partir des réflexions et des chartes développées par les principales associations internationales dans le champ de l’édition, nous proposerons une systématisation de la langue de spécialité de l’écologie du livre, avec un focus sur la terminologie émergente et les pratiques discursives mises en place, qui constituent le « réseau spécifique de circulation des énoncés¹² ». L’accent sera ainsi mis sur les pratiques discursives multimodales de la maison d’édition québécoise Écosociété, qui incarne les instances écologiques contemporaines (CH. III).

Nous proposons donc l’actualisation des propos écologiques explorés dans la première section par l’analyse discursive, avec une approche méthodologique multimodale des documents et discours concernant la maison d’édition pour mettre en lumière les pratiques de communication verte employées et pour en souligner les similitudes et différences en relation avec le panorama francophone, tant sur le plan terminologique qu’écopolitique. Après avoir analysé le discours produit par Écosociété et avoir délinéé son positionnement dans le champ éditorial contemporain à partir de ses propres sources et son catalogue, nous nous focaliserons aussi sur la réception de son

¹¹ N. GARY, « 2023 et la ‘permacrise’ du papier : l’industrie du livre inquiète », *l’ActuaLitté*, publié le 17/12/2022, consultable au : actualitte.com/article/2023-et-la-permacrise-du-papier.

¹² D. MAINGUENEAU, *Les termes clés de l’analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, p. 103.

éthos discursif comme non discursif dans la presse québécoise, à la suite de l'affaire majeure de *Noir Canada* (2008).

Dans l'introduction au numéro de *Mémoires du livre* dédié aux discours de l'éditeur, les spécialistes Glinier et Lefort-Favreau soulignent à ce propos la double dimension de sa parole éditoriale, qui est « la plus souvent privée, professionnelle ou intime, mais l'éditeur intervient périodiquement dans le débat public¹³ ». À travers les discours produits sur Écosociété dans un moment crucial de son activité, nous vérifierons la perception de son éthos aussi dans l'imaginaire commun et réfléchir sur son capital symbolique en tant qu'éditeur engagé et pionnier dans le champ francophone.

Si l'affaire *Noir Canada* est, dans cette perspective, une étape incontournable pour l'histoire des éditions Écosociété et pour le débat international sur le droit de publier face à la menace néocoloniale et écocide, nous proposons également une analyse de deux bandes dessinées (CH. IV), récemment publiées, qui abordent deux événements majeurs de l'histoire québécoise concernant la justice environnementale : *Mégantic. Un train dans la nuit* (2021) par Anne-Marie Saint-Cerny et Christian Quésnel, et *C'est le Québec qui est né dans mon pays! Carnet de rencontre, d'Ani Kuni à Kiuna* (2021) par Emanuelle Dufour, qui incarne une polyphonie de témoignages.

Dans *Le luxe de l'indépendance*, Lefort-Favreau réfléchit sur la dimension militante du discours et de l'activité éditoriale, qui peut se faire porte-parole des instances transformatrices non seulement du secteur, mais aussi d'une société : « Le démantèlement du capitalisme est une lutte qui dépasse, et de loin, nos livres, mais elle ne saurait se mener sans eux, c'est pourquoi ceux qui prospèrent grâce au capitalisme poursuivent ou Écosociété ou craignent La Fabrique¹⁴ ».

À la croisée de l'analyse critique et multimodale du discours, des études sur l'édition et de la terminologie spécialisée, notre réflexion se concentre donc sur l'écologie du livre comme un domaine de spécialité émergent et sur les pratiques éditoriales d'Écosociété, qui cherchent à façonner et à redéfinir l'avenir du livre. Ce cadre composite permet de souligner l'importance de l'écologie du livre non seulement comme une

¹³ A. GLINIER ET J. LEFORT-FAVREAU, « Les discours de l'éditeur », *Mémoires du livre*, vol. 10, n° 2, 2019, p. 2.

¹⁴ J. LEFORT-FAVREAU, *Le luxe de l'indépendance. Réflexions sur le monde du livre*, Montréal, Lux Éditeur, 2021, p. 156.

pratique, mais aussi comme un langage de spécialité en construction, qui se forge au fil de discours, de termes et de nouvelles pratiques dans le secteur éditorial à l'ère de la crise.

En comparant des sources variées sur le sujet, allant des rapports institutionnels aux publications plus militantes, nous cernerons et mettrons en dialogue les nœuds de cette nouvelle dimension écologique de l'édition. Au prisme de ce dialogue inter et intradisciplinaire, nous souhaitons donc mettre en évidence les « modalités d'existence » de cette nouvelle écologie du livre, porteuse de germes de transformation et d'ouvertures vers de nouveaux possibles. Dans cette perspective, notre étude s'attachera à analyser les stratégies discursives et visuelles qu'Écosociété mobilise pour articuler engagement politique et production du savoir. Comment la maison d'édition conçoit-elle le livre comme un outil de transformation sociale et politique ? Quelles formes de médiation met-elle en place pour favoriser une circulation active des idées et une appropriation critique des savoirs ? Comment les concepts-clés et les métaphores employés dans sa production éditoriale participent-ils à la construction d'une terminologie propre à l'écologie critique ?

En explorant ces pistes de recherche, nous verrons comment Écosociété façonne un contre-discours éditorial, interrogeant les cadres dominants de la pensée écologique et proposant des alternatives critiques. Il s'agira également d'examiner les réseaux de solidarité intellectuelle et militante au sein desquels s'inscrit cette production, ainsi que les résonances que ces ouvrages peuvent avoir dans l'espace public.

Enfin, nous montrerons en quoi cette approche éditoriale ne se limite pas à la diffusion d'idées, mais participe pleinement à une dynamique de transformation et de transition écosociétales, ouvrant la voie à une refondation radicale des rapports sociaux, politiques et écologiques – par la cultivation des savoirs et l'ouverture des possibles.

CHAPITRE I

DISCOURS ET ENGAGEMENTS PARTAGÉS DANS L'ÉCOLOGIE DU LIVRE

EN CONTEXTE FRANCOPHONE

1.1 Pour un premier état des lieux de l'écologie du livre : description des corpus, éléments méthodologiques et outils analytiques

Nos recherches sur l'écologie du livre se proposent d'explorer le domaine spécialisé de l'édition à travers une pluralité des voix, institutionnelles comme indépendantes et militantes, afin de saisir les principaux nœuds discursifs abordés et d'évaluer la cohérence du discours éditorial écologique, tant sur le plan terminologique que multimodal, avec une visée comparatiste dans le cadre francophone. Nous avons ainsi choisi de mener notre enquête à travers la collecte de plusieurs corpus à visée régionale, nationale et internationale, en tenant compte de la variation diatopique du français en usage pour ce qui concerne les ressources consultées, aussi comme pour les spécificités de l'interdiscours climatique. Fløttum souligne en effet que la conception de la crise contemporaine et sa représentation peuvent varier en fonction du local : « diverging national efforts to communicate the gravity of anthropogenic climate change are closely intertwined with national contexts and cultures, political identities, and policy making¹⁵ ». Le choix de collecter et comparer des sources produites par des organismes internationaux, québécois et français a été fait afin de réaliser un état des lieux avec les seuls documents disponibles sur l'écologie du livre¹⁶. En cours de développement et de stabilisation, la langue de spécialité de l'écologie du livre – comme celle de la mode, du transport, de l'économie et du tourisme « durables » – est caractérisée par une grande richesse et variété terminologique, en raison de sa toute récente spécialisation. Comme l'ont observé Varga et Zanola, « les terminologies émergentes sont ainsi le reflet linguistique de l'apparition de nouveaux domaines du savoir, de leur développement et de leur diffusion auprès du grand public, qui ne perçoit pas nécessairement la dynamique qui

¹⁵ K. FLØTTUM (éd.), « Language and Climate Change », *The Role of Language in Climate Crisis Debate*, London & New York, Routledge, 2017, p. 5.

¹⁶ Pour ce qui concerne le discours spécialisé; en revanche, nous signalons la publication à caractère générale de l'ouvrage collectif italien R. CICALA (coord.), *Via col verde: dietro le quinte dell'editoria ambientale*, Pavia, Edizioni Santa Caterina, 2022.

les caractérisent¹⁷ ». Même si, en relation avec les ressources spécialisées et multilingues déjà consultables sur l'édition, telles que les dictionnaires et les lexiques, une approche synchronique à l'étude de la terminologie émergente est essentielle dans le domaine de la transition écologique, comme le soulignent toujours Varga et Zanola :

Il existe néanmoins des situations où de nouveaux domaines spécialisés gagnent en visibilité et leurs terminologies se répandent plus aisément : c'est actuellement le cas de domaines tels que ceux de l'intelligence artificielle, [...] de la durabilité, des réseaux sociaux, de l'énergie verte, des entreprises intelligentes entre autres. Il s'agit des domaines qui façonnent le monde dans lequel nous vivons et qui influencent la vie politique, économique et sociale de toute notre société¹⁸.

L'actualisation du discours écologique dans le champ de l'édition implique la manière dont locuteurs et locutrices communiquent à propos de nouvelles connaissances spécifiques concernant le développement durable et la transition écologique, en mettant en lumière les pratiques innovantes, les défis émergents et les solutions potentielles à travers la création ou l'adaptation terminologique aussi en relation avec la diatopie. Vargas réfléchit à ce propos sur l'interrelation des facteurs culturels et géographiques dans la représentation de la transition et de ses déclinaisons :

Le discours sur l'environnement est ainsi fortement influencé par des facteurs (inter)culturels et il est ainsi nécessaire de s'interroger sur les spécificités des représentations des problèmes d'environnement selon les médias et les types de discours (presse, publicité, fiction, documentaires, blogs, etc.), les différentes aires géographiques et culturelles ainsi que sur leurs influences réciproques¹⁹.

Notre attention se portera sur la définition de l'écologie du livre comme un domaine en émergence, avec son propre technolèxe spécifique. Nous analyserons également cet horizon programmatique, en mettant en lumière les enjeux de la bibliodiversité et les multiples facettes interconnectées dans le discours éditorial francophone, particulièrement entre le Québec, la France et les organisations qui militent pour une plus grande responsabilité écologique dans le secteur, telles que l'International Publishers

¹⁷ C. VARGA et M. T. ZANOLA, « Introduction », *Studia Ubb Philologia*, LXIX, n° 1, 2024, p. 9.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ É. VARGAS, « Présentation », *Entre discours, langages et cultures : regards croisés sur le climat, l'environnement, l'énergie et l'écologie*, t. 8.2, EME Éditions, 2016, p. 8.

Association (IPA), l'Alliance des éditeurs indépendants (AIEI), le Syndicat national de l'édition (SNE), ainsi que d'autres acteur·ice·s pertinent·e·s (CORPUS I).

Après avoir individué les formations discursives thématiques²⁰ propres à l'écologie du livre, et la terminologie émergente dans une comparaison entre diachronie courte et synchronie à partir de rapports et de feuilles de route, on proposera une analyse du profil engagé de la maison d'édition montréalaise Écosociété (CORPUS II), la réception de son catalogue et de son militantisme dans le discours de la presse québécoise généraliste et spécialisée (CORPUS III), afin de saisir l'actualisation du discours examiné par le biais d'études de cas contemporains et de moments discursif cardinaux pour le débat sur l'environnement au Québec, comme l'affaire *Noir Canada*.

Après avoir pris en compte la présentation de la maison d'édition, son manifeste écopolitique en forme de catalogue et sa communication, nous nous proposons de sonder les nouvelles pratiques éditoriales et les nouveaux langages développés par la maison pour aborder des sujets écoengagés en particulier à travers le genre de la bande dessinée « écolo » (CORPUS IV).

Après avoir présenté les différents corpus dont nous proposons une analyse discursive multimodale – avec une approche plus quantitative dans la première section et une étude plus qualitative dans la seconde avec un focus écocritique sur Écosociété – nous allons illustrer les méthodologies de référence, les ressources terminologiques consultées et les outils numériques choisis pour répondre aux axes de recherche et aux problématiques identifiés. Les enjeux écologiques du livre sont au cœur du débat, comme le témoigne la grève des libraires belges et françaises au début de 2024 :

Nombre de personnes travaillant dans la filière ressentent ce malaise, tant d'un point de vue social qu'environnemental. Car les deux sont liés. « *À la naissance de l'association, en juin 2019, il y avait une sidération générale. Mon métier de libraire, qu'on dit être passeur de textes, a-t-il encore du sens quand 90 % de mon travail consiste à déballer et à remballer des cartons ? Être auteur, éditeur, à quoi cela sert-il quand la plupart des nouveautés ne restent qu'environ trois semaines en librairie ?* », note Mme Massola, qui dirige la librairie Le Rideau rouge, à Paris. « *Une critique de la chaîne du livre, d'un point de vue écologique,*

²⁰ Pour « formation discursive thématique », dont la notion de FD a été d'abord élaborée en analyse de discours par FOUCAULT (1969) et PÊCHEUX (1971), on entend les thèmes liés à un certain référent; en fait, le but « n'est pas d'étudier le référent correspondant [...], mais – à l'intérieur de certaines limites spatiales et temporelles qu'il convient de définir – les énoncés qui en parlent »; voir D. MAINGUENEAU, « Les formations discursives », *Discours et analyse du discours*, Paris, Armand Colin, p. 80.

conduit à se rendre compte qu'il s'agit d'un problème systémique, qu'il y a des logiques capitalistes, financières et industrielles derrière. Nous réfléchissons à partir de trois piliers : l'écologie sociale, symbolique et matérielle. La manière dont on décide de fabriquer un livre a des implications sociales, par exemple avec la délocalisation des imprimeries²¹ ».

L'édition, en tant que médium et vectrice d'idées, se trouve confrontée à de multiples enjeux, lesquels ouvrent la voie à un discours émergent, pionnier et ancré dans l'interdisciplinarité. Au prisme du discours multimodal et de la terminologie, nous nous proposons donc de répondre aussi aux questions suivantes, d'une grande envergure : « Que fait aujourd'hui un acteur qui gravite dans la galaxie de l'objet livre ? Qui sont ces acteurs ? Que retiennent-ils du passé et que prévoient-ils pour l'avenir ?²² ».

1.1.1 Corpus I : l'écologie du livre au fil de la page

Le corpus spécialisé sur l'écologie du livre a été collecté à partir des vademécums publiés par les associations internationales francophones, québécoises et françaises et par les institutions qui s'occupent de redéfinir les pratiques éditoriales via une nouvelle terminologie et une mise à jour des discours sur la production et la promotion du livre à l'heure de la décarbonation. Ce choix nous permet donc de saisir le concept d'écoresponsabilité dans un contexte de spécialité partagé dans l'horizon francophone²³, en indaguant en même temps la spécificité des discours mis en place par les associations

²¹ C. LECŒUVRE, « Le livre-marchandise, un danger écologique », *Le Monde diplomatique*, publié en octobre 2024, consulté le 11 novembre 2024 : www.monde-diplomatique.fr/2024/10/LECOEUVRE.

²² T. COLLANI ET B. CONCONI, « Prefazione », *Pensée-Livre/Pensiero-Lib(e)ro*, Bologna, I libri di Emil, 2024, p. 8.

²³ Par *contexte*, *discours éditorial*, *espace* et d'autres termes que nous qualifions comme *francophones* dans notre première partie de la recherche, nous adoptons une définition à la fois inclusive et féconde de la « francophonie », telle qu'indiquée dans *L'année francophone internationale*, Québec, ACCT, 1994. Par cette qualification, nous faisons donc référence à une réalité linguistique et culturelle vaste, et non à une dimension géographique exclusive ou à une dynamique norme-variation en sens hiérarchique. Parmi les membres de l'OIF (Organisation internationale de la francophonie), nous avons constaté une prédominance des sources issues de la France et du Québec, ainsi qu'une contribution significative de sources collectives. Pour ce qui concerne le français en usage au Québec, nous reconnaissons son statut indépendante et autonome par rapport au cadre linguistique européen; en vertu de sa spécificité, nous avons choisi de nous plonger dans l'édition québécoise avec les corpus suivantes et d'utiliser de dictionnaires et de banques des données spécifiques, tels qu'Usito, le GDT et TERMIUM. Comme le rappelle en fait W. REMYSEN dans son entretien au *Courriel international*, « Alors pourquoi le Québec a-t-il joué un rôle dans l'émancipation du français? En fait, faut peut-être savoir d'abord et avant tout que le français québécois et notamment le lexique du français québécois c'est sans doute le lexique qui a été le plus étudié dans la francophonie. Il y a une évolution aussi dans l'orientation des travaux qui ont été consacrés à ce sujet. Puis, je dirais que cette évolution fait preuve d'une autonomie linguistique grandissante ». Entretien publié le 9 décembre 2024 et consulté le 13 décembre 2024, « 'Les sentinelles' : le français du Québec, une langue vivante et émancipée » : www.courrierinternational.com/article/podcast-les-sentinelles-le-francais-du-quebec-une-langue-vivante-et-emancipee.

et les professionnels du domaine au niveau national voire régional, comme pour le comité normand sur le livre et la lecture. Nous avons opté pour la collecte des sources à usage interne, avec des références techniques et des connaissances spécialisées, mais élaborées dans le but d’être partagées pour l’amélioration des pratiques proposées et pour un appel à l’action envers les acteurs de la chaîne. Dans les données du premier corpus (2019-2022), nous avons inclus :

- I. *La charte Internationale pour une industrie de l’édition durable et résistante* par l’International Publishing Association/Association Internationale des Éditeurs (IPA), publié en 2023;
- II. *Comment instaurer facilement une charte de développement durable. Feuille de route*, par l’Association nationale des éditeurs des livres (ANEL) au Québec, publié en 2022;
- III. *La charte environnementale de l’édition de livres. Guide des bonnes pratiques* par le Syndicat National de l’Édition (SNE) en France, publié en 2022;
- IV. *La charte pour l’écologie du livre* par Normandie Livre & Lecture, l’Agence de coopération des métiers du livre en Normandie, publié en 2022;
- V. Le rapport *Livre papier ou liseuse électronique, qui est le plus écolo?* par Reporterre Québec, publié en 2021;
- VI. Le rapport WWF France *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?*, publié en 2019;
- VII. Le rapport dédié à l’édition dans *Décarbonons la culture !* par The Shift Project, publié en 2021;
- VIII. Le rapport de la Fédération interrégionale du livre et de la lecture (FILL) *Étude sur l’écologie en librairie : état des lieux, défis et améliorations*, publié en 2024.

Le caractère synchronique du corpus exemplifie l’émergence contemporaine de plus en plus incontournable du discours écologique dans l’écosystème culturel, intéressant en particulier la filière du livre, au niveau de la production des discours et la mise en œuvre de bonnes pratiques. À ce propos, la dimension synchronique s’inscrit dans l’air du temps, mais elle est mise en dialogue avec la dimension diachronique courte²⁴, dont le rôle est

²⁴ On fait ici référence aux définitions données par P. DURY ET A. PICTON, « Terminologie et diachronie : vers une réconciliation théorique et méthodologique ? », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. XIV, n° 2, 2009, p. 31-41.

d'étudier les évolutions de la terminologie de spécialité en relation avec les enjeux qui animent les changements majeurs en ce qui concerne la créativité lexicale.

À partir des termes-fondements de la discipline pour encadrer l'*écologie du livre*, le *livre écoresponsable* et l'*édition équitable*, la spécialisation écologique du discours éditorial croise la langue commune ainsi que d'autres technolèctes, comme celui de l'énergie et de l'environnement.

Dans le contexte contemporain où le discours écologique a acquis le statut (d'inter)discours constituant, dont l'évolution et la diffusion témoignent d'une angoisse climatique toujours plus présente, « les actions et les discours [qui] s'organisent autour de la question du respect de l'environnement, [sont] marqué[s], d'une part, par l'outil spécifique et récent que représente l'empreinte carbone, et d'autre part, par la question de la transition énergétique²⁵ ».

En vertu de la spécificité du discours éditorial, nous avons opté pour la collection de textes à visée technique, conçus pour une consultation interne au secteur, provenant de plusieurs associations et institutions, mais aussi des feuilles de route et enquêtes des ONG, pour un total de 88 308 tokens et 70 232 mots stockés dans le logiciel SketchEngine.

Nous avons choisi de compiler un corpus de taille moyenne non seulement afin de mieux saisir les aspects novateurs de l'écologie du livre en tant que champ de spécialité et langage émergent – tout en assurant la représentativité des différents genres textuels des documents consultés précédemment en matière d'édition durable – mais aussi en raison de l'absence d'autres sources spécifiques disponibles sur le sujet à ce jour.

Parmi les ressources²⁶ signalées par l'Association pour l'écologie du livre, nous avons opté pour l'exclusion d'études et de rapports qui, bien qu'ils concernent le sujet, diffèrent significativement d'un point de vue qualitatif et quantitatif des autres. À titre d'exemple, *L'étude portant sur l'impact de la filière-livre en Grand Est sur l'environnement. Rapport final – Novembre 2022* est un document à caractère plutôt administratif et financier que culturel. De plus, cette étude se distingue également par sa longueur considérable par rapport aux autres ressources sélectionnées.

L'interdiscours sur les changements climatiques et sur les défis environnementaux concerne plusieurs locuteurs et locutrices d'un point de vue discursif, comme l'exemplifie

²⁵ É. VARGAS, *art. cit.*, p. 7.

²⁶ Elles sont consultables au ecologiedulivre.org/ressources-2/.

aussi notre CORPUS I : le caractère polyphonique est d’abord décrété par le dialogue nécessaire avec les sources et les acteurs institutionnels; les rapports des organisations, en fait, « ne font pas seulement sens par leur contenu, mais aussi par leur relation à un intertexte (les rapports antérieurs du même genre et des textes d’autres genres)²⁷ ». Nous avons à ce propos cherché à reproduire la mosaïque des voix du discours culturel portant sur les changements climatiques et l’édition, en collectant un corpus de sources francophones et pertinentes d’un point de vue du genre de discours : il s’agit des chartes et des rapports qui se présentent comme *feuilles* de route techniques.

Dans cette visée, l’Association internationale des éditeurs (IPA) a publié en avril 2021 *La Charte Internationale pour une Industrie de l’Édition Durable et Résiliente*, pour donner suite à l’adoption de l’initiative « InSPIRe », le *Plan International pour une Industrie de l’Édition Résiliente et Durable*, « visant à développer une feuille de route pour la relance de l’édition mondiale et une plateforme de formation en ligne nommée l’Académie de IPA, pour soutenir les membres dans leur transformation numérique²⁸ ». Déjà en 2020, l’IPA avait lancé un appel à l’action, en playdoyant pour une relance du secteur en difficulté et pour prôner une politique de transition qui soit commune sur le plan international. La transformation de la chaîne du livre est présentée comme condition nécessaire à sa survie en temps de transition écologique, à partir de la constatation que ses coûts environnementaux ne sont plus *soutenables*. L’IPA a également signé une déclaration conjointe en 2021 avec d’autres parties prenantes, avant le commencement de la Conférence des Parties de l’ONU. La présidente Al Qasimi a déclaré à ce propos que « la COP 26 est le point de départ où les éditeurs et le reste de la chaîne du livre s’unissent pour devenir une force du bien et placer la durabilité et le changement climatique en tête de nos priorités²⁹ ». Les signataires demandent en outre aux gouvernements de « reconnaître et de prendre en compte l’importance des livres, de l’écrit et de la lecture dans l’action climatique, dans le cadre de réponses politiques globales³⁰ ».

²⁷ D. MAINGUENEAU, « Les rapports des institutions internationales : un discours constituant ? », dans G. RIST (dir.), *Les Mots du Pouvoir, sens et non-sens de la rhétorique internationale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 126.

²⁸ IPA, *Plan International pour une Industrie de l’Édition Durable et Résiliente : UN ENGAGEMENT COLLECTIF POUR UN AVENIR DURABLE, RÉSILIENT ET INCLUSIF*, 2021, 26 p., consultable au www.internationalpublishers.org.

²⁹ D. GIRGIS, « Le secteur du livre veut s’unir en faveur du climat », *Livres Hebdo*, publié le 30 septembre 2021, consulté le 5 juin 2023 : www.livreshebdo.fr/le-secteur-du-livre-veut-sunir-en-faveur-du-climat.

³⁰ *Ibid.*

Au Québec, l'Association nationale des éditeurs des livres (ANEL) a constitué un comité spécial sur l'écologie du livre pour la rédaction du document à usage interne *Comment instaurer facilement une charte de développement durable. Feuille de route*, déjà en 2020. Il s'agit donc d'une source toute récente et pionnière sur l'individuation des pratiques responsables au sein de l'édition québécoise et franco-canadienne en particulier. Fondée en 1992, l'ANEL résulte de la fusion entre l'Association des éditeurs (1943) et la Société des éditeurs de manuels scolaires du Québec (1960). L'Association regroupe plus de 110 maisons d'édition de langue française, au Québec et au Canada; en particulier, ses adhérents sont situés principalement au Québec, en Ontario, au Manitoba et au Nouveau-Brunswick. La mission de l'ANEL, comme explicité dans la *Feuille de route*, est celle de « soutenir la croissance de l'industrie de l'édition et d'assurer le rayonnement du livre québécois et franco-canadien à l'échelle nationale et internationale³¹ »; l'approche durable et responsable à l'édition est aussi apte à l'affirmation et à la promotion d'une spécificité culturelle et linguistique francophone en Amérique du Nord.

Le rayonnement sur l'échelle internationale est en fait nécessaire et pour le partage des pratiques écoresponsables entre maisons d'éditions et entreprises, et pour leur amélioration potentielle. La visée de la charte est d'ordre pragmatique : après avoir énuméré et décrit, de manière théorique, les comportements responsables pouvant être mis en place – et qui seront présentés dans les chapitres suivants – l'ANEL souligne: « Il importe également de mettre en place un plan d'action lié à la charte, afin de rendre les engagements concrets, et de mettre le tout sur papier³² ». Un engagement actif et holistique est donc requis aux partenaires et aux acteur·trice·s de la chaîne du livre, et non seulement une adhésion par voie théorique : il faut mettre du noir (et du vert) sur le blanc, et ne pas tomber dans l'écoblanchiment.

La charte environnementale de l'édition de livres. Guide des bonnes pratiques a été publié en 2021, avec le même esprit de partage par la commission Environnement et Fabrication du Syndicat national de l'édition (SNE) en France. La rédaction de la charte fait suite à la signature du *Pacte des éditeurs* de l'ONU, dont nous avons traduit les points programmatiques dans le chapitre II, s'inscrivant donc dans une dimension coopérative internationale, nécessaire pour une actualisation des mesures tout au long de la filière du

³¹ ANEL, *Comment instaurer facilement une charte de développement durable. Feuille de route*, 2020, p. 2.

³² *Ibid*, p. 8.

livre. Ancrée dans le scénario contemporain mais projetée dans l'avenir du secteur, comme déclaré par le Syndicat, « cette charte environnementale est le fruit d'une réflexion collective. Elle est amenée à évoluer et à être enrichie, pour prendre en compte les évolutions, tant réglementaires que sociales et sociétales³³ ».

La charte pour l'écologie du livre mise en place par l'Agence de coopération des métiers du livre en Normandie, en 2022, actualise les propos précédemment amorcés et par le SNE et par les questionnaires envoyés tant aux professionnel·le·s qu'aux lecteur·rice·s. La visée de la charte s'inscrit toujours dans le partage des réflexions et des mesures à adopter mais avec un ancrage territorial spécifique, pour mieux saisir les problématiques de la filière dans le local. Les associations et structures régionales se sont intéressées à l'écologie matérielle du livre pour promouvoir un réseau responsable, surtout à travers l'adhésion à la Fédération interrégionale du livre et de la lecture (FILL), constituée en 1985, et qui s'intéresse à l'économie du livre dans toutes ses déclinaisons et en relations avec les défis majeurs auxquels elle est confrontée.

L'intérêt au niveau matériel et social envers l'impact environnemental de la lecture est aussi au centre du rapport *Livre papier ou liseuse électronique, qui est le plus écolo?* par Reporterre Québec, qui examine les différents aspects et modalités d'utilisation des livres en relation au support matériel et aux coûts énergétiques.

Le rapport WWF France de 2019 *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?* traite aussi de l'évolution des pratiques qui gravitent autour de l'écosystème du livre, en questionnant en particulier les modalités de production, de stockage et de recyclage qui le concernent. Comme les chartes environnementales collectées, le but du rapport est de saisir les problématiques principales liées à l'intégration du développement durable dans le marché du livre à travers la mise au point d'indicateurs et de paramètres à partager.

Le rapport *Décarbonons la culture !* par The Shift Project, publié en 2021, propose également une analyse détaillée des activités et des industries culturelles françaises concernant l'empreinte environnementale et consacre un chapitre au monde de l'édition; il est présenté comme

fruit d'un an et demi de travail [...] des dizaines de professionnels du secteur, cette publication présente les principaux enjeux énergétiques et climatiques auxquels est confronté

³³ SNE, *Charte environnementale de l'édition des livres. Guide de bonnes pratiques*, 2021, p. 3.

le secteur de la culture, ainsi que les leviers de décarbonation à actionner dès maintenant pour gagner en résilience³⁴.

Le dernier rapport intégré dans notre CORPUS I a été publié en janvier 2024, témoignant donc de l'évolution continue de l'écologie du livre, qui s'étend désormais du cadre régional aux institutions européennes. La FILL a signé le rapport *Étude sur l'écologie en librairie : état des lieux, défis et améliorations* en partenariat avec la Fédération EIBF (*European and International Booksellers Federation*), l'étude a bénéficié d'un cofinancement de l'Union européenne, qui a également créé le réseau *RISE Bookselling*.

Bien qu'il soit de taille moyenne, en raison de la diffusion contemporaine du discours sur la durabilité éditoriale, le corpus collecté représente néanmoins, à notre sens, un point d'accès pertinent pour la terminologie de l'édition responsable et constitue un premier état des lieux des contenus communicationnels des associations et organisations engagées dans la décarbonation du livre.

1.1.2 Corpus II : le discours des éditions Écosociété

Les éditions Écosociété constituent le cas d'étude central de notre recherche sur les nouvelles pratiques de communication verte et sur les langages de spécialité émergents. Elles incarnent un exemple phare du dialogue interdisciplinaire entre l'univers de l'édition et l'engagement écopolitique, un engagement sans compromis qui leur vaut aujourd'hui une reconnaissance internationale³⁵. Membre de l'Alliance des éditeurs indépendants (AIEI) et de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), la maison d'édition se positionne comme un porte-étendard du militantisme dans le champ éditorial francophone et international. Le choix même de son nom réactive la mémoire discursive des années 1970, significatifs pour l'émergence des mouvements écologistes, années « [qui] marqueront quant à elles la naissance d'organisations militantes au Québec où les discours politiques prennent les devants sur les discours écologiques, entre autres autour des questions de pollution et d'énergie³⁶ ».

³⁴ THE SHIFTERS, *Décarbonons la culture : les outils du changement*, p. 1; le programme de la journée professionnelle est consultable au [Programme-Décarbonons-la-culture](#).

³⁵ Surtout après l'affaire *Noir Canada*, les éditions Écosociété ont reçu la solidarité et le soutien d'éditeurs, auteures et associations autour du monde.

³⁶ I. MARIÈVE, « Contre-culture et environnementalisme au Québec : Une écosociété à bâtir », *Ecozona*, 2019, p. 80.

L'étude proposée sur la maison d'édition repose sur le site web structuré en plusieurs sections thématiques que nous analyserons : LIVRES (1994-2024), SAVOIRS, HISTOIRE DE LA MAISON, HISTORIQUE, INSTITUT POUR UNE ÉCOSOCIÉTÉ. Comme le soulignent Glinoyer et Lefort-Favreau, « qu'elle soit reproduite dans des journaux, dans des mémoires, à la télévision ou sur internet, la parole de l'éditeur a un statut particulier³⁷ » : nous avons choisi de nous plonger dans l'univers discursif et multimodal d'Écosociété pour explorer la parole d'une maison d'édition engagée qui, à l'ère de la crise écologique, adopte un discours militant et pluriel. Notre objectif est d'analyser les spécificités de ce discours à la fois en diachronie courte et en synchronie; aux sections énumérées nous comparerons aussi le premier catalogue de la maison, conservée aux archives du Groupe de recherche et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ) et le catalogue publié à l'occasion des 25 ans d'Écosociété. Cette démarche nous permet en fait d'évaluer non seulement l'évolution du discours éditorial et de comprendre les enjeux qui ont marqué les différentes phases de son histoire, mais aussi d'examiner la cohérence et la continuité d'une mémoire discursive propre à la maison. Cette perspective nous permet de cerner sa contribution à l'édification d'une écologie du livre, tout en identifiant des orientations susceptibles d'inspirer d'autres acteur·trice·s du secteur dans une reconfiguration des pratiques matérielles, sociales et symboliques liées à l'édition.

1.1.3 Corpus III : Écosociété au prisme de la presse

Afin d'explorer non seulement son propre positionnement dans le champ éditorial, mais aussi la perception de l'éthos de la maison par la presse, nous avons collecté un corpus synchronique composé de 64 articles, apte à encadrer la réception des pratiques éditoriales et des titres d'Écosociété, ainsi que le débat entourant le secteur du livre au Québec. Pour cette raison, les revues sélectionnées présentent un degré de spécialisation différent : revues de secteur (1, 2); littéraires et culturelles (3, 4); d'ampleur politique et sociologique (5, 6, 7); revue française de littérature et culture francophone³⁸ (8).

Livres d'ici : 1
Les libraires : 11
Lettres québécoises : 2

³⁷ A. GLINOER ET J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 1.

³⁸ Nous signalons à ce propos que la revue *Relations* a cessé ses activités en 2024.

Nuit blanche : 5
Relations : 8
Cahiers de lecture de l'Action Nationale : 16
NCDS : 14
ActuaLitté : 8

Dans le cadre de notre recherche, nous avons conçu la collecte de ce corpus comme un outil herméneutique pour comprendre l'écho discursif ainsi que non discursif de la maison dans le contexte éditorial et intellectuel du Québec et pour mieux appréhender les débats socio-environnementaux qui ont marqué son histoire, afin de mieux évaluer l'impact de ses publications au sein du champ éditorial francophone.

Il s'agit d'un corpus de taille moyenne, couvrant les années 2008-2023 et comprenant un total de 117 425 tokens et 99 367 mots. Nous avons choisi ces bornes temporelles pour évaluer surtout l'impact médiatique après l'affaire *Noir Canada* et explorer l'actualité du discours sur la crise écologique actuelle, le secteur du livre et les propositions d'Écosociété.

1.1.4 Corpus IV : les BDs écolos d'Écosociété

Dans les dernières années, la bande dessinée a émergé comme un médium littéraire puissant de sensibilisation aux enjeux environnementaux, en se positionnant comme outil précieux dans la conscientisation surtout de jeunes générations des lecteur·ice·s.



FIGURE 4. Logo Prix Tournesol



FIGURE 5. Logo Prix Éco-fauve

Ce dynamisme est attesté par la création de plusieurs festivals et événements³⁹ dédiés à la bande dessinée écologique, ainsi que par le succès croissant des BDs sur le marché⁴⁰. Dans le cadre du Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême, parmi les plus prestigieux pour la BD francophone, le prix Tournesol (1997) et le prix Éco-Fauve (2022) ont été institués pour donner résonnance aux publications portant sur l'écologie politique et le militantisme; le premier est le seul à être décerné à l'initiative d'un parti politique, les Verts français, aujourd'hui Europe Écologie Les Verts.

Le vert est en effet la couleur principale présente dans les logos des deux prix, bien qu'il soit accompagné du jaune, également prédominant, du prix Tournesol (FIG. 4). Ce dernier symbolise en fait la reconversion écologique, s'orientant vers le soleil, source d'énergie renouvelable par excellence. En outre, le tournesol est une fleur « à statut spécial » dans le discours politique français. Comme le souligne Vignes, « il semble ainsi que l'association de couleurs jaune et vert, que l'on ne trouve dans aucun autre parti français, ainsi que le choix du tournesol/soleil soit la marque des Verts. Seuls les Danois arborent une autre fleur, jaune également, le pissenlit⁴¹ ». Si le tournesol s'impose comme une métaphore éloquente de l'énergie renouvelable et d'une transition possible, alternative notamment aux fossiles, la dénomination éco-fauve évoque à la fois l'engagement pour l'environnement (éco) et la liberté créative (fauve), mordante, en résonnance avec l'esprit de la bande dessinée (FIG. 5).

Notre dernier corpus, composé de 46 520 tokens et de 38 186 mots, comprend à ce propos *Mégantic, un train dans la nuit*, bande dessinée vainqueur du prix Éco-Fauve en 2022, et *C'est le Québec qui est né dans mon pays!*, toutes deux publiées en 2021 dans la collection « Ricochets ».

Afin d'encadrer les pratiques et le positionnement de la maison d'édition de manière exhaustive, nous proposons une étude de corpus visant à réaliser une analyse critique et multimodale des discours et des thématiques véhiculés dans les deux bandes

³⁹ Par exemple, le comité du Festival de la Bande Dessinée de Lausanne a organisé une table ronde, le 21 avril 2024, intitulée « BD et environnement : des liens féconds »; voir : bdfil.ch/bd-et-environnement.

⁴⁰ Pour donner quelques chiffres : « Le prix des BD a connu l'an dernier une hausse particulièrement importante : 8,4 euros en moyenne pour les mangas (+6 %, contre +2 % l'année précédente), 11,8 euros pour les BD jeunesse (+3 %), 19,1 euros pour les BD de genre (+3 %) et 17,2 euros pour les comics (+28 %) ». M. KLOCK, « La bande dessinée a toujours les ventes en poupe », *Libération*, publié le 26 janvier 2024, consulté le 20 octobre 2024 : liberation.fr/bd/la-bande-dessinee-a-toujours-les-ventes-en-poupe.

⁴¹ L. VIGNES, « Le(s) Vert(s) en politique. Étude symbolique d'une couleur qui nomme un parti », *Mots. Les langages du politique*, n° 105, 2014, p. 30.

dessinées. Cette démarche nous permettra de souligner les éléments d'innovation narrative, ainsi que d'explorer leur contribution plus large aux débats qui ont marqué la mémoire discursive écologique québécoise.

1.2 Approches méthodologiques interdisciplinaires pour une analyse écosystémique

Afin de saisir de manière exhaustive l'évolution contemporaine de l'écosystème éditorial francophone, un cadre méthodologique interdisciplinaire s'avère nécessaire. Une telle approche nous permettra non seulement de mieux comprendre les défis complexes auxquels l'édition est confrontée, mais aussi d'explorer les enjeux linguistiques, esthétiques, éthiques et idéologiques associés à l'écologie du livre. De plus, elle nous donnera l'occasion d'examiner les tensions inhérentes entre tradition et innovation, local et global, matériel et immatériel, en corrélation avec la crise écologique actuelle. Parallèlement, une réflexion philosophique et même psychologique est incontournable pour interroger les fondements du domaine de l'édition dans un contexte de crise multifactorielle; l'écocritique contemporaine, l'écoféminisme et les études en terminologie spécialisée offrent une « boîte à outils » permettant d'évaluer les implications morales des pratiques éditoriales et de repenser la relation anthropocentrique à la planète à travers notre rapport aux livres, tout en tenant compte des positionnements des discours éditoriaux :

Nous aurons peut-être besoin de réinventer le cercle de la moralité, en y incluant beaucoup plus d'êtres vivants ; nous pourrions être amenés à repenser l'éthique ainsi que l'appréciation de nos valeurs. Ou alors il suffira peut-être juste de modifier nos valeurs actuelles, ou de les envisager sous un jour différent⁴².

Les discours relatifs à la « lutte » contre la crise écologique, au le développement durable et à la décroissance « zéro émission » s'appuient sur un fondement moral, souvent perçu comme un impératif auquel il faut répondre dans tous les secteurs, en appelant à l'urgence d'une action collective. Comme le souligne en fait Dickinson, « climate change is the 'perfect moral storm'⁴³ ». La théorie des fondements moraux (*Moral Foundation Theory*

⁴² J. GARVEY, *The Ethics of Climate Change: Right and Wrong in a Warming World*, London, Bloomsbury Publishing, 2008; traduit de l'anglais par Sandrine Lamotte, Paris, Éditions Yago, 2010, p. 93.

⁴³ J. L. DICKINSON, P. MCLEOD, R. BLOOMFIELD, S. ALLRED, « Which Moral Foundations Predict Willingness to Make Lifestyle Changes to Avert Climate Change in the USA? », *PLOS*, vol. 11, n° 10, 2016, p. 2.

– MFT) de Jonathan Haidt et Joseph Graham (2004) est ainsi utilisée par plusieurs spécialistes pour analyser les discours relatifs aux crises contemporaines⁴⁴. Cette théorie repose sur cinq axes – les fondements moraux –, et constitue un cadre méthodologique interdisciplinaire essentiel pour comprendre les enjeux écopolitiques et sociaux liés à la crise climatique. Les cinq fondements identifiés sont : *Care*, *Fairness*, *Liberty*, *Loyalty*, *Authority* and *Sanctity*. Selon les psychologues culturels, « cultures then build virtues, narratives, and institutions upon these foundational systems, resulting in the diverse moral beliefs we observe globally⁴⁵ ». Ces fondements trouvent un écho particulier dans les SAVOIRS d'Écosociété. Par exemple, au fondement du *Care* correspond la section « SAVOIR SE GUERIR », tandis que *Liberty* renvoie à « SAVOIR PRENDRE LA PAROLE », « SAVOIR RESISTER », ainsi qu'à « SAVOIR MILITER ».

En réponse à la CC dans le domaine de l'édition, l'écologie du livre se présente comme une discipline fondée sur des principes moraux, qui est fortement interdisciplinaire car elle nécessite l'intégration de connaissances, d'approches et de perspectives provenant de divers domaines pour façonner un avenir des livres et des savoirs. En intégrant ces différentes dimensions, cette discipline émergente adopte une approche holistique pour promouvoir des pratiques éditoriales durables et responsables. Parallèlement, nous adopterons donc une approche méthodologique interdisciplinaire, combinant l'analyse critique et multimodale du discours, l'étude de la terminologie spécialisée, ainsi que les études écoféministes, écosophiques et morales, dans le contexte de la crise écologique actuelle.

L'analyse multimodale du discours nous permettra d'examiner comment les pratiques et les enjeux environnementaux sont construits et communiqués dans les textes spécialisés et dans le discours d'Écosociété, en identifiant les structures discursives thématiques qui sous-tendent l'écosystème de l'écologie du livre. Concernant l'écoféminisme et la philosophie environnementale, nous remonterons aux fondements théoriques des années 1970, lorsque les premiers travaux de Dumont et d'Eaubonne ont souligné les liens entre l'oppression des femmes et la destruction de l'environnement. Nous analyserons également comment ces idées ont été reformulées et réinterprétées dans un contexte contemporain pour intégrer une dimension intersectionnelle et décoloniale,

⁴⁴ Voir par exemple, J. CHARTERIS-BLACK, *Metaphors of Coronavirus: Invisible Enemy or Zombie Apocalypse?*, London, Palgrave Macmillan, 2021.

⁴⁵ MORAL FOUNDATIONS, « Home » : moralfoundations.org.

particulièrement en contexte québécois. L'écoféminisme contemporain milite pour une décolonisation de l'écologie. En remettant en question les paradigmes dominants de conservation de la nature et de développement économique et en mettant en lumière les liens entre le colonialisme, le capitalisme et l'environnement, le mouvement plaide pour des approches écologiques qui respectent les savoirs et les droits environnementaux et sociaux des minorités.

Cette perspective écoféministe, décoloniale et écosophique enrichira notre analyse en mettant en lumière les dynamiques de pouvoir et les inégalités qui sont soulignés dans les éditions Écosociété, tant à travers le discours que sous le prisme des bandes dessinées.

1.2.1 Histoire et avenir du livre : le tournant vert de l'édition

En ce qui concerne les enjeux environnementaux, le monde éditorial se trouve aujourd'hui à une croisée des chemins, où les préoccupations matérielles, sociales et symboliques s'entrelacent pour redéfinir les contours de ses pratiques. Selon la tripartition que nous avons adoptée, la dimension matérielle – comprenant la gestion des ressources, l'utilisation de papiers recyclés ou la réduction de l'empreinte carbone – ne constitue qu'un aspect de la complexité de la transition écologique à accomplir dans le secteur. Ces choix techniques, bien qu'essentiels, sont porteurs d'enjeux bien plus vastes, car ils s'inscrivent dans une dynamique de construction identitaire et de valorisation symbolique. En effet, l'adoption de pratiques durables par les éditeurs, et plus généralement par tous les acteur·trice·s de la chaîne, dépasse le cadre – déjà complexe – de la responsabilité environnementale d'entreprise (RSE); elle s'apparente à une démarche stratégique et culturelle, où s'affirme une posture écoengagée capable de générer un capital symbolique fort. Cette posture s'articule autour d'un discours performatif, visant à asseoir la légitimité des acteurs au sein d'un champ en mutation, comme pour les autres secteurs intéressés par la reconversion écologique. En jouant sur cette quête de distinction, le « tournant vert » devient un outil de différenciation, non seulement vis-à-vis du lectorat, de plus en plus sensible aux questions écologiques, mais également dans le positionnement interne au sein de l'écosystème éditorial, où se démarquer par une éthique écoresponsable peut devenir un marqueur de prestige.

Comme l'indique Ritchie avec sa métaphore de « fable à deux temps⁴⁶ » dans *Not the End of the World*, le défi est de transformer une situation critique en une occasion de résilience et d'adaptation. Dans ce contexte, la transition écologique de l'édition se présente non pas comme un simple ajustement technique, mais comme une redéfinition des récits et des imaginaires collectifs : une invitation à réinscrire l'activité éditoriale dans une perspective transformative. Ainsi, loin d'être un enjeu périphérique, l'écologie de l'édition ouvre une réflexion de fond sur le rôle même du livre, et de ses acteur·trice·s, dans un monde confronté à des crises climatiques et sociales multiples et permanentes.

Le livre, vecteur de savoirs et de représentations, se retrouve au cœur de la construction d'un avenir possible, en conciliant les impératifs environnementaux avec sa mission culturelle et éducative⁴⁷.

Dans le cadre de la transition écologique, l'adoption de pratiques durables par les éditeurs ne relève pas seulement de la responsabilité environnementale, mais aussi de la quête de légitimité et de distinction au sein du champ : un capital symbolique qui repose sur une posture écoengagée. L'édition « durable », « écoresponsable » ou « écologique », selon les différents positionnements revendiqués en discours par les parties, devient ainsi un outil de différenciation et un vecteur de prestige symbolique selon la conception du champ éditorial comme espace de « lutte » et de médiation entre éditeur·trice·s, auteur·trice·s et lecteur·rice·s; en publiant des œuvres sur du papier recyclé, en utilisant des encres écologiques ou en promouvant des catalogues sur l'urgence climatique, les éditeur·trice·s peuvent en fait façonner et renforcer une image de responsabilité sociale et éthique.

De plus, cette posture renforce le pouvoir symbolique de l'édition en créant les discours et les imaginaires collectifs autour de la durabilité, renforçant également la position de l'éditeur comme acteur conscient et innovant dans le champ culturel. L'édition écoresponsable, en tant que partie intégrante du champ éditorial, n'est pas seulement une réponse technique aux défis environnementaux, mais une stratégie symbolique qui peut

⁴⁶ *Sustainability: A tale of two halves* est en fait le titre choisi, pour le premier chapitre du nouveau sorti *Not the end of the World*, par la chercheuse en sciences de l'environnement et données, spécialisée dans la communication et dans la divulgation scientifique. Voir Hannah RITCHIE, *Not the End of the World. How We Can Be the First Generation to Build a Sustainable Planet*, London, Chatto & Windus (Penguin UK), 2024.

⁴⁷ Le *SDG Book Club*, conçu par l'ONU, l'IPA et d'autres partenaires du secteur, souligne l'importance de l'interaction des lecteur·rice·s de six à douze ans avec les objectifs du développement durable, que nous allons analyser dans le ch. II : www.un.org/sustainabledevelopment/sdgbookclub.

redéfinir les normes et les aspirations au sein du domaine du livre, créant ainsi une boucle vertueuse où les innovations symboliques et matérielles se renforcent et s'entrecroisent mutuellement. Les éditeurs comme Écosociété, Mémoire d'encrier, Lux éditeur, La Mer Salée, Rue de l'échiquier, Errata Naturæ, Aboca, Edizioni Ambiente et plusieurs autres dans le panorama international, avec les associations d'éditeur·trice·s et de militant·e·s qui prônent la durabilité exemplifient cette dynamique, utilisant leur capital symbolique pour influencer les normes et les pratiques du secteur : le capital symbolique est en fait « le pouvoir de constituer la réalité en énonçant des ordres, des normes, des valeurs⁴⁸ ».

En s'appuyant sur la théorie du champ de Bourdieu, nous explorerons en particulier comment les pratiques et les politiques éditoriales durables d'Écosociété influencent les autres maisons d'édition francophones et le champ éditorial au sens large, ainsi que les valeurs sociétales. À cet égard, la maison québécoise est déjà perçue comme un phare dans ce domaine et joue un rôle central en participant à la table ronde sur l'écologie du livre, organisée en octobre 2024 par l'Alliance internationale des éditeurs indépendants⁴⁹ et médiée par l'Association de l'écologie du livre.

En contextualisant la construction de l'éthos *dans* et *hors* du discours produit par la maison, notre but est de comprendre les mécanismes par lesquels Écosociété et les autres acteur·rice·s de l'édition responsable façonnent leur identité et leur légitimité au sein du champ éditorial. Cette étude nous amène à analyser les stratégies discursives employées par cet éditeur indépendant, en scrutant comment la terminologie spécialisée, les métaphores et les récits qui portent sur l'écologie sont utilisés pour influencer les perceptions et les comportements des lecteur·rice·s, des auteur·rice·s et des autres maisons d'édition. De plus, l'analyse de l'interdiscours climatique, voire la manière dont les discours sur le changement climatique interagissent et se recoupent avec d'autres discours sociaux et culturels, nous permettra de saisir comment les parties intègrent et transforment ces discours globaux pour renforcer leur éthos et leur positionnement. Ainsi, notre analyse critique du discours multimodal servira de base pour comprendre les dynamiques complexes et les interactions entre l'éthos, le pouvoir symbolique et les pratiques écoresponsables dans l'industrie du livre, tout en mettant en lumière la centralité

⁴⁸ P. BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001, p. 170.

⁴⁹ La table ronde de l'AIEI est visible au <https://www.youtube.com/watch?v=MStQr0VzBII>; « Écologie du livre : initiatives des indépendat.es », octobre 2024.

de l'interdiscours écoclimatique dans la construction de nouvelles normes, pratiques et aspirations au sein du champ éditorial contemporain.

1.2.2 Pour un cadrage narratif de l'interdiscours climatique

À partir des travaux de Fløttum, nous avons choisi d'aborder la crise climatique, ainsi que la transition écologique, à travers le prisme du cadrage narratif, étant une approche qui permet de comprendre comment les discours et les récits façonnent notre perception du présent et de l'avenir, en raison des menaces ou de l'espoir, de la paralysie ou de l'agentivité.

Analyser le changement climatique sous cet angle permet en fait d'identifier les différentes stratégies discursives utilisées par divers acteurs – entreprises, associations, ONG, maisons d'édition – et d'évaluer leur efficacité à mobiliser l'opinion des lecteurs et lectrices et à influencer les politiques environnementales des parties de la chaîne. La structure narrative principale proposée par Fløttum, pour encadrer dans ce cas les discours politiques et institutionnels dans un *narrative framing*, est la suivante :

(Situation initiale) Jusqu'au milieu du XXe siècle, le développement humain restait compatible avec les équilibres naturels.

(Complication) Les émissions de CO2 ont augmenté dramatiquement entre 1990 et 2007 et le réchauffement global a causé des problèmes sérieux dans de nombreuses régions.

(Réaction) L'ONU a organisé des conférences internationales (les COPs) pour discuter les actions à entreprendre contre le changement climatique.

(Résolution) Les états négociateurs ne sont pas arrivés à conclure un accord les engageant à entreprendre des mesures concrètes.

(Situation finale) Le changement climatique constitue une menace sérieuse pour notre Planète, et ceux qui y ont contribué le moins sont ceux qui sont les plus vulnérables aux conséquences⁵⁰.

Le dérèglement climatique se construit donc comme un récit qui traverse plusieurs genres de discours. Comme le souligne Gjerstad, « les récits climatiques ne se forment sur la seule base de séquences narratives, mais aussi sur l'explication et l'argumentation⁵¹ » : la narrativisation est donc transversale et, même dans un discours technique, elle peut être

⁵⁰ K. FLØTTUM, « La narration, trait unificateur des genres de discours climatique ? », *Genres et textes. Déterminations, évolutions, confrontations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2014, p. 7.

⁵¹ Ø. GJERSTAD, « Le dialogue des récits climatiques : une analyse narrative et polyphonique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], n° 73, 2019, p. 2.

convoquée dans la description de scénarios (informatifs, prescriptifs, normatifs) pour illustrer les futurs potentiels sous différentes trajectoires d'émissions de CO₂ ou de GES. Pour cette raison, on parle d'un *interdiscours climatique* : un interdiscours qui cristallise « un récit climatique quasi-universel qui relie l'industrialisation, les émissions [...] et la montée des températures⁵² ». La situation initiale et la complication constituent en fait un nœud discursif de l'écologie du livre, ainsi que d'Écosociété : le cadrage narratif nous permet donc de conceptualiser la crise écologique – et ses résolutions – en tant que personnages, conflits, actions, responsables et coupables, et d'engager donc les destinataires avec une morale ou un message éthique; dans cette perspective, le cadrage aide à identifier les solutions, offrant une feuille de route pour l'action.

1.2.3 Cartographies conceptuelles et critiques : les métaphores de la crise climatique (CC) et du développement durable (DD)

À l'intérieur du cadrage narratif, les métaphores jouent un rôle crucial dans la transmigration des concepts complexes relatifs au changement climatique et au développement durable : elles constituent non seulement des ponts cognitifs entre des domaines différents, mais facilitent aussi le dialogue entre les discours spécialisés et la vulgarisation environnementale. En outre, elles contribuent à construire une narration cohérente et à orienter le discours. Le rôle des métaphores dans la communication de crise climatique a d'ailleurs été exploré par de nombreuses études fondatrices de l'écologie politique contemporaine, notamment *Silent Spring*, publié par Rachel Carson en 1962⁵³ et *The Population Bomb* de Paul Ralph Ehrlich en 1968⁵⁴. Dans la communication et dans les discours portants sur la CC, s'impose toutefois aujourd'hui la nécessité de dépasser les cadres métaphoriques conventionnels, aux traits souvent écophobes et écoanxieux, et de façonner de nouveaux horizons symboliques.

La guerre et la maladie représentent à ce propos deux des domaines les plus exploités dans l'imaginaire de crise occidentale. Concernant ce second champ métaphorique, on se réfère notamment à l'ouvrage incontournable de Susan Sontag, *Illness as Metaphor*⁵⁵ (1978). Comme souligné dans l'introduction à notre recherche,

⁵² *Ibid.*, p. 5.

⁵³ R. CARSON, *Silent Spring*, Boston, Houghton Mifflin, 1962.

⁵⁴ P. R. EHRLICH, *The Population Bomb*, San Francisco/New York, Sierra Club/Ballantine Books, 1968.

⁵⁵ S. SONTAG, *Illness as Metaphor*, London, Penguin Books, 1978.

l'actualité de la terminologie écologique concerne et croise – entre autres – le champ disciplinaire de la psychologie et de la médecine, révélant l'émergence de syndromes et pathologies liés à l'état d'urgence écologique tant de l'humanité que de la planète. Le discours sur les changements climatiques est en fait parsemé de métaphores plus ou moins établies, dont les fonctionnalités varient selon la cible, le genre et le médium du discours.

À ce propos, on assiste à un climax de cette figure dans le discours journalistique et médiatique, surtout à l'aube des événements discursifs⁵⁶, comme la Conférence des Parties sur le climat des Nations Unies (COP). Armstrong constate à ce sujet la haute fréquence des métaphores à fonction pédagogique dans le discours écopolitique, comme les célèbres « hothouses and greenhouses, atmospheric blankets and holes, sinks and drains, flipped and flickering switches, conveyor belts and bathtub effects, tipping points and time bombs, ornery and angry beasts, rolled dice, [and] sleeping drunks⁵⁷ ».

Dans notre analyse critique et multimodale des métaphores, nous utiliserons surtout le cadrage proposé par Nerlich, qui facilite le dialogue interdisciplinaire entre discours politique, écocritique et le cadrage narratif de Fløttum.

⁵⁶ Par « moment discursif » on entend « le surgissement dans les médias d'une production discursive intense et diversifiée à propos d'un même événement [...] et qui se caractérise par une hétérogénéité multiforme (sémiotique, textuelle, énonciative) »; article « Moment discursif », P. CHARAUDEAU ET D. MAINGUENEAU (éds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 389.

⁵⁷ A. K. ARMSTRONG ET AL., « Using Metaphor Analogy in Climate Change Communication », *Communicating Climate Change: A Guide for Educators*, Cornell University Press, 2018, p. 70.

Comme le souligne aussi Nünning, « metaphors are narratives that mask themselves as a single word⁵⁸ ». Les cadrages narratifs représentent donc des « mininarrations⁵⁹ », terme que nous empruntons à Eubanks; Musolff parle également à ce sujet des « metaphoric scenarios⁶⁰ », Charteris-Black de « discourse metaphors » : une analyse du rôle des métaphores est donc incontournable dans l'exploration du discours écologique contemporain, en particulier dans les contextes spécialisés. Les métaphores sont en fait à la fois productrices d'information, vectrices de mobilisation politique, médiatrice d'une mémoire discursive, expression d'un ou de plusieurs fondements moraux, surtout dans le cadre multimodal.

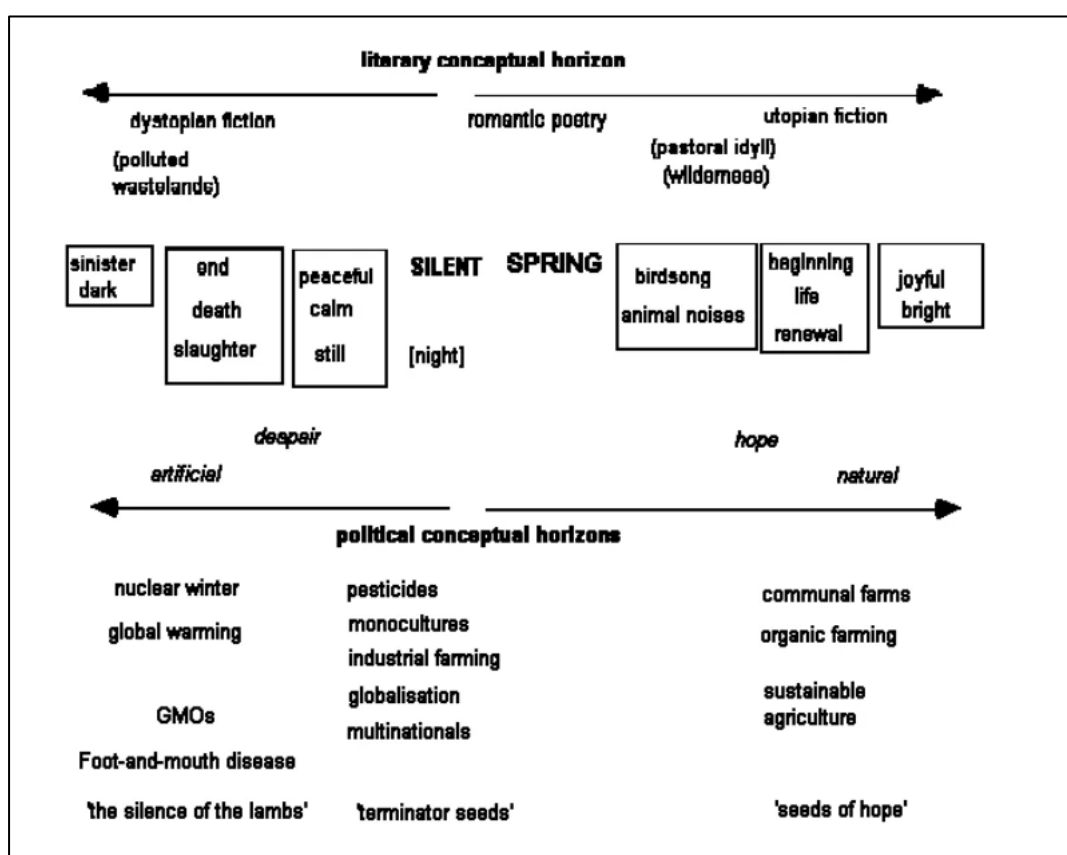


FIGURE 6. Cadrage des métaphores environnementales par Brigitte Nerlich (2010)

⁵⁸ A. NÜNNING, « Steps towards a Metaphorology (and Narratology) of Crises: On the Functions of Metaphors as Figurative Knowledge and Mininarrations », *Metaphors Shaping Culture and Theory*, edited by Herbert Grabes, Ansgar Nünning and Sibylle Baumbach, special issue of REAL: Yearbook of Research in English and American Literature, vol. 25, 2009, p. 231.

⁵⁹ P. EUBANKS, « The Story of Conceptual Metaphor: What Motivates Metaphoric Mappings? », *Poetics Today*, vol. 20, n° 3, 1999, p. 419-442.

⁶⁰ A. MUSOLFF, *Metaphor and Political Discourse: Analogical Reasoning in Debates about Europe*, London, Palgrave MacMillan, 2004, p. 23.

S'appuyant principalement sur le concept de *discourse metaphors* développé par Charteris-Black⁶¹ et sur la théorie cognitive de la métaphore par Lakoff & Johnson⁶², désignée dorénavant par l'acronyme anglais CMT – *Critical Metaphor Theory* – l'analyse des corpus porte un regard distinctif sur le lexique mental partagé par la communauté francophone, à travers le cadrage métaphorique des discours éditoriaux collectés. En tant que mécanisme fondamental des processus cognitifs – et non simple ornement du discours – la métaphore nous permet d'explorer, d'un côté, l'actualité des enjeux écoclimatiques dans la production de contenu figuré au sein d'un domaine de spécialité et, de l'autre, de constater la productivité, la créativité et l'efficacité des métaphores elles-mêmes, tant dans une perspective diachronique que synchronique.

Dans le discours écologique, en vertu de la complexité des facteurs, des disciplines et des positionnements même idéologiques qui le caractérisent et l'influencent, on peut affirmer, en s'appuyant sur Rigney, qu'aucune métaphore ne peut à elle seule raconter toute l'histoire : « no single metaphor can tell the whole story⁶³ ». Nous proposons, donc, les étapes analytiques suivantes :

- I. L'identification des métaphores dans le discours sur l'écologie du livre et dans le discours éditorial des éditions Écosociété;
- II. L'étude du degré de figement et de défigement des métaphores ciblées, ainsi que de leur créativité⁶⁴ par rapport aux thématiques écoclimatiques traitées;
- III. L'analyse des imaginaires véhiculés par les métaphores choisies (utopiques – pôle du développement durable – ou dystopiques – pôle de la catastrophe écologique).

Sonder la dimension non seulement cognitive, mais aussi idéologique de la métaphore nous permet de nous pencher dans l'actualité du débat sociétal qui entoure l'édition écoresponsable dans l'horizon francophone, et surtout encadrer les spécificités des discours produits par les professionnels en France comme au Québec. En outre, dans le cas de la maison d'édition Écosociété, l'étude des métaphores peut d'un côté illustrer le

⁶¹ J. CHARTERIS-BLACK, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, Macmillan-Palgrave, 2004.

⁶² G. LAKOFF ET M. JOHNSON, *Metaphors We Live By*, The University of Chicago Press, 1980.

⁶³ D. RIGNEY, *The Metaphorical Society: an invitation to social theory*, Rowman and Littlefield Publishers, 2001.

⁶⁴ « Metaphors are diverse in their source and target domains and, more importantly, in terms of conventionality and novelty », cf. P. PÉREZ-SOBRINO ET AL., « Acting like a Hedgehog in Times of Pandemic: Metaphorical Creativity in the #reframecovid Collection », *Metaphor and Symbol*, vol. 37, n° 2, 2022, p. 127.

positionnement du champ éditorial, et de l'autre, éclairer l'impact des éditions Écosociété en tant qu'acteur clé d'un changement radical dans la conception de l'édition responsable et engagée. En tant que voix engagée dans la publication d'ouvrages critiques sur les enjeux sociaux et environnementaux, la maison d'édition joue un rôle significatif dans l'évolution du langage et de l'imaginaire écopolitique.

Dans le but de représenter et de promouvoir l'action contre la crise actuelle par le biais des publications, un tournant symbolique est entrepris

to translate the unknown into a known, to metaphorize, allegorize, domesticate the terror, to circumvent (with the help of circumlocutions: turns of phrase, tropes and strophes) the inescapable catastrophe, the undeviating precipitation toward a remainderless cataclysm⁶⁵.

Avec pour objectif de détecter des utilisations métaphoriques inédites par rapport à la crise écologique, nous proposons une analyse multimodale qui transcende les frontières linguistiques *stricto sensu*, en combinant des éléments visuels et textuels; les métaphores multimodales relatives à l'environnement constituent en effet des instruments conceptuels cruciaux dans la transmission de notions complexes et dans la sollicitation d'une réponse émotive et cognitive à la fois auprès du public et du lectorat. L'interaction image/écrit est certes utilisée pour véhiculer des concepts complexes de manière accessible et persuasive – surtout en contexte politique, éducatif et dans la communication d'entreprise qui porte sur l'environnement – mais elle exprime aussi une fonction conative, en montrant visuellement les conséquences de la crise climatique et/ou les possibles solutions.

1.2.4 L'écologie du livre entre spécialisation et divulgation : pistes de recherche terminologiques

On peut d'abord définir, de façon préliminaire, l'ensemble des termes et des pratiques linguistiques propres au domaine de l'édition écoresponsable comme une langue de spécialité émergente et, à ce titre, une LSP en cours d'enrichissement surtout grâce au dialogue international, plurilingue, sur les enjeux environnementaux concernant le secteur. Bien que la langue de spécialité de l'écologie du livre partage certains points communs avec la langue de spécialité de l'édition dite « traditionnelle », elle se concentre

⁶⁵ J. DERRIDA ET AL., « No Apocalypse, Not Now », *Diacritics*, vol. 14, n° 2, The Johns Hopkins University Press, 1984, p. 21.

sur des aspects ponctuels et répond à des préoccupations spécifiques liées à la durabilité environnementale dans la chaîne du livre, ce qui en fait un sous-domaine de spécialité. Même si elle est de parution très récente, cette LSP joue déjà un rôle crucial dans la sensibilisation et la promotion de pratiques plus durables dans le secteur, étant partagée par les réseaux des professionnel·le·s et par les militant·es du livre. Bien qu'encore en cours de stabilisation, l'émergence d'une langue de spécialité propre à l'édition responsable est significative, car elle témoigne d'un côté l'interrelation entre certaines langues spécialisées et, de l'autre, souligne la nécessité de contribuer à la transition vers un modèle plus durable dans le domaine.

En vertu de l'interrelation entre plusieurs langues spécialisées – puisque le cycle de vie du livre implique un certain nombre de secteurs spécifiques (à titre d'exemple : celui des matières premières, des processus de production, du transport, de la communication, du traitement des déchets, etc.) – nous proposons dorénavant la dénomination de *langue de spécialité mixte*, sur le modèle théorisé de langues mixtes. Comme ces dernières présentent des traits linguistiques propres à deux (ou même plusieurs) codes linguistiques, une LSPM⁶⁶ intègre des éléments terminologiques, stylistiques et syntaxiques provenant de différentes LSP. Cette fusion peut se produire, comme dans le cadre de l'écologie du livre, dans divers domaines professionnels où des communautés hétérolingues interagissent – comme dans le cas de l'IPA et des associations internationales qui ont contribué à la rédaction des feuilles de routes et des rapports – ou encore dans des contextes où des connaissances spécialisées sont partagées entre plusieurs disciplines.

Lorsqu'on parle de « langue de spécialité de l'écologie du livre », on se réfère en fait à un ensemble différent de termes et de concepts spécifiques qui sont utilisés pour discuter des pratiques durables dans l'industrie du livre. Cette langue de spécialité émerge en réponse aux préoccupations croissantes concernant l'empreinte environnementale de la production, de la distribution et de la consommation de livres, et elle reflète les efforts visant à promouvoir des pratiques éditoriales plus durables, éthiques et responsables.

D'après la définition de langue de spécialité proposée par la *Vitrine linguistique de l'Office québécois de la langue française*, à savoir : « ensemble des éléments

⁶⁶ L'acronyme est une notre proposition pour encadrer les spécificités de l'écologie du livre au sein du secteur spécialisé de l'édition, avec lequel s'impose un dialogue intradisciplinaire en synchronie et diachronie courte.

linguistiques qui caractérisent les moyens utilisés pour communiquer dans une sphère d'activité ou un domaine spécialisé du savoir⁶⁷ », nous avons défini cette langue comme spécialisée sur la base de certaines caractéristiques – qui seront développées et analysées dans les chapitres suivants – comme :

1. La terminologie spécifique : une langue de spécialité émergente se développe souvent autour d'une terminologie spécifique qui reflète les concepts, les pratiques et les enjeux propres au domaine concerné. Cette terminologie peut inclure des termes techniques, des acronymes, des sigles et des expressions idiomatiques qui sont utilisés dans le cadre professionnel;
2. L'adaptabilité : une LSP émergente est souvent flexible et adaptable aux nouveaux développements, aux innovations et aux changements dans le domaine concerné. Elle peut incorporer de nouveaux termes et concepts au fur et à mesure qu'ils émergent, reflétant ainsi l'évolution constante du domaine;
3. La spécificité contextuelle : la langue de spécialité émergente est généralement utilisée dans des contextes professionnels ou techniques spécifiques, et peut donc avoir des caractéristiques linguistiques particulières adaptées à ces contextes. Cela peut inclure des collocations et concordances spécifiques, des cadrages métaphoriques privilégiés;
4. L'existence de normes et conventions : bien qu'émergente, une langue de spécialité tend à développer des normes et des conventions de communication propres, qui sont acceptées et utilisées par les professionnel·le·s du domaine. Cela peut inclure des guides de style, des glossaires, des recommandations linguistiques et d'autres ressources visant à normaliser l'usage de la langue dans le domaine concerné;
5. L'internationalisation : avec la mondialisation des échanges et des communications, une langue de spécialité émergente peut également prendre en compte des influences internationales, en intégrant par exemple des termes et des acronymes empruntés à d'autres langues ou en adoptant des normes de communication internationales.

⁶⁷ Voir <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/langue-de-specialite>.

Alors que la langue de spécialité de l'édition traditionnelle se concentre principalement sur les aspects techniques et commerciaux de la production et de la diffusion des livres, la langue de spécialité de l'écologie du livre met l'accent sur les considérations environnementales, sociales et souvent politiques qui sont de plus en plus intégrées dans ces processus. Elle inclut des termes, qui constitueront l'objet des réflexions à suivre, tels que « écoconception », « édition éthique », « papier certifié », « impression écologique », « distribution écoresponsable », etc., qui sont spécifiques à la promotion de pratiques durables dans le secteur du livre. Nous avons ainsi postulé plusieurs caractéristiques propres à cette LSPM en tant qu'hypothèses théoriques de départ, que nous nous proposons de vérifier et d'éclairer avec l'analyse du premier corpus :

1. Multilinguisme terminologique : une LSPM peut incorporer des termes techniques et spécialisés empruntés à différentes langues sources permettant ainsi une communication efficace entre des communautés linguistiques qui collaborent à la reconversion écologique du domaine.

1.1 Quels termes spécifiques empruntés sont intégrés dans cette LSPM ?

1.2 Quel est le rôle des emprunts à l'anglais dans l'élaboration de la terminologie de l'écologie du livre ?

2. Synthèse stylistique : elle peut adopter des conventions stylistiques et discursives provenant de différents genres de discours, ce qui peut donner lieu à une variété de styles et de registres dans la communication spécialisée.

2.1 Quelles sont les formations discursives thématiques et multimodales propres à l'écologie du livre ?

2.2 Par quels genres de discours est-elle influencée ?

3. Adaptabilité contextuelle : cette langue de spécialité hybride peut s'adapter aux besoins et aux exigences spécifiques des contextes plus ou moins professionnels ou techniques dans lesquels elle est utilisée.

3.1 Quels termes varient en fonction du genre de discours (technique, militant) ?

3.2 Quels termes ou formations discursives retrouve-t-on chez Écosociété ?

4. Innovation terminologique : en intégrant des termes et des concepts de plusieurs langues de spécialité, cette langue hybride peut également être le lieu d'innovations terminologiques, où des néologismes sont créés pour combler les

lacunes dans la terminologie existante ou pour répondre à des besoins spécifiques de communication.

4.1 Quels sont les nouveaux termes et concepts créés dans le domaine de l'écologie du livre pour répondre aux besoins spécifiques de communication ?

4.2 Quels processus de création terminologique sont mis en œuvre pour développer ces nouveaux termes ?

Pour résumer, l'étude de la langue de spécialité de l'écologie du livre que nous proposons offre une perspective riche et dynamique sur les interactions entre terminologie, discours et pratiques professionnelles dans le contexte de la transition écologique. En analysant les dimensions multilingues, stylistiques, adaptatives et innovantes de cette langue hybride, nous espérons approfondir notre compréhension des processus de formation terminologique, ainsi que mettre en lumière l'importance de la communication spécialisée dans la promotion de pratiques écoresponsables.

1.3 Linguistique de corpus, terminologie et MCDA à l'ère numérique

Les développements contemporains dans le domaine de la linguistique de corpus ont apporté non seulement une reconfiguration significative des études terminologiques au niveau de la théorisation de la discipline, mais aussi un dialogue méthodologique entre terminologie et analyse du discours et, plus en général, entre linguistique de corpus et MCDA – *Multimodal Critical Discourse Analysis*. L'interrelation entre sciences informatiques et sciences du langage est effectivement propice à l'exploration approfondie des données terminologiques stockées. Comme souligné par Zanola, « cette intense évolution technologique entraîne également une modification radicale dans la configuration tant des producteurs de terminologie que des utilisateurs de ressources terminologiques⁶⁸ ». Dans les dernières années, la terminologie s'est affirmée en tant que champ d'exploration de la variation linguistique, tant en diachronie qu'en synchronie. En outre, l'utilisation de logiciels et de bases de données numériques s'avère essentielle pour l'analyse de certains documents qui enrichissent nos corpus; ainsi, outre les bandes dessinées, même les textes de nature plus technique présentent des niveaux variables de

⁶⁸ M. T. ZANOLA, *Che cos'è la terminologia*, Roma, Carrocci, 2018, p. 27. Nous traduisons.

multimodalité. En fait, selon Charteris-Black et Semino⁶⁹, la linguistique de corpus et l'analyse multimodale du discours sont considérés comme des méthodologies compatibles, dont le dialogue s'avère incontournable pour l'exploration des langues de spécialité (LSP) et des métaphores employées, leur rôle cognitif et leur impact discursif. La linguistique de corpus offre une rigueur quantitative à l'approche plus qualitative de l'MCDA. De plus, l'intégration des outils numériques enrichit les analyses en offrant des perspectives nouvelles sur l'évolution des usages terminologiques et discursifs. Comme le souligne aussi Biber⁷⁰, les méthodes de corpus permettent d'identifier des tendances et des variations linguistiques sur de larges ensembles de données textuelles, offrant ainsi des aperçus significatifs sur la dynamique des langages spécialisés. Ainsi, l'analyse multimodale, intégrant texte, image et autres formes de communication, devient cruciale pour comprendre la richesse des discours contemporains : « to examine the interplay between images and written texts [...] so as to comprehend how multimodal elements are used to construct and convey meaning, ideologies, and power dynamics⁷¹ ».

1.3.1 Analyse quantitative des données : le logiciel SketchEngine

Après avoir illustré notre cadre méthodologique composite et nos axes de recherche, nous allons présenter l'outil numérique choisi pour conduire l'étude des données et en expliquer quelques fonctionnalités. L'analyse quantitative, *corpus-driven*, sera effectuée grâce au logiciel d'analyse textuelle SketchEngine, développé par les lexicographes Kilgariff et Rychlý en 2004, qui nous permet d'extraire la terminologie à haute fréquence, d'individuer les collocations et les concordances émergentes dans le domaine de l'édition durable, ainsi que d'explorer la dimension synchronique des termes⁷², pour les encadrer dans les réflexions à visée écoengagée. SketchEngine nous permet à ce propos de dépeindre les contextes d'apparition des collocations à visée écologique, de

⁶⁹ J. CHARTERIS-BLACK ET E. SEMINO, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, London, Palgrave Macmillan, 2004.

⁷⁰ D. BIBER, *University Language: A Corpus-Based Study of Spoken and Written Registers*, John Benjamins Publishing Company, 2006.

⁷¹ E. FOIS, « Translating the Environment: A Challenge between Environmental Awareness and Apocalypse Fatigue », *Textus*, « Experiment and Innovation: Branching Forwards and Backwards. Linguistics and Translation Studies », Roma, Carrocci editore, 2024, vol. XXXVII, n° 1, p. 133.

⁷² La fonction « Thésaurus » permet en fait de comparer les variantes d'un terme cherché et les relations d'hypéronymie et d'hyponymie.

mettre en évidence les relations lexicales au sein des lexèmes liés à la crise du secteur, et d'explorer les occurrences du lexique mental concernant le sujet. La visualisation graphique des données nous aide dans cette tâche, en offrant une perspective holistique sur les termes, les co-occurrences et les concepts véhiculés par la LSPM.

1.3.2 Les dictionnaires spécialisés sur l'environnement et l'édition

Pour conduire une analyse terminologique en synchronie et diachronie pour approfondir la langue de différents sous-domaines liés à l'environnement et à l'urgence climatique dans l'édition, nous présentons les outils terminologiques de référence, qui constituent un état de l'art de la recherche et de la production linguistique sur notre sujet de recherche.

Le dictionnaire *DiCoEnviro* – Dictionnaire fondamental de l'environnement – est à ce propos un dictionnaire spécialisé « décrivant les nombreux liens qui unissent les termes du domaine de l'environnement⁷³ », en s'appuyant sur les principes théoriques et méthodologiques de la lexicologie explicative et combinatoire de Mel'čuk, adaptée par Polguère dans le précédent DiCo⁷⁴. Conçu dans l'Observatoire de Linguistique Sens-Texte de l'Université de Montréal en 2014, DiCoEnviro nous permet d'identifier les tendances linguistiques générales, de détecter les variations régionales ou culturelles dans l'usage des termes, et de repérer les termes émergents ou en évolution dans le domaine, tout en explorant leur fonctionnement linguistique. En outre, le dictionnaire nous permet d'identifier les équivalents en anglais, langue de départ de nombreux emprunts et calques en ce qui concerne la terminologie du développement durable et de la transition écologique, et de lancer une enquête dans plusieurs langues, ce qui nous permet aussi de mener une analyse contrastive.

Toujours à vocation multilingue et centré sur la question environnementale, le *Vocabulaire panlatin du développement durable* a été publié par l'Office québécois de la langue française (OQLF) en 2015, en collaboration avec le Réseau panlatin de terminologie (REALITER). Il comprend 292 termes qui témoignent de l'évolution même du concept de « développement » face à une « préoccupation inévitable⁷⁵ » : celle de concilier l'activité humaine et la pénurie des ressources disponibles. Même si, en 2010, le Réseau avait déjà publié un *Lexique panlatin des changements climatiques*, polyglotte

⁷³ Voir à ce propos la présentation de la ressource terminologique au olst.ling.umontreal.ca.

⁷⁴ Le DiCo a été publié en 2003.

⁷⁵ D. TURCOTTE, « Préface », *Vocabulaire panlatin du développement durable*, OQLF éd., 2015, p. 10.

et comprenant 300 termes sur le sujet – ainsi qu’un *Lexique panlatin de la terminologie de l’environnement* en 1999⁷⁶, avec 409 entrées – la parution de ce vocabulaire témoigne de l’ampleur croissante de la question environnementale au sein du débat sociétal. En fait, en 2015, avec la Réunion des Parties du 30 novembre au 15 décembre à Paris (COP21), le discours sur la lutte contre les changements climatiques s’impose dans plusieurs genres de discours et devient de plus en plus constitutif au niveau global.

Le Réseau panlatin, toujours en collaboration avec l’OQLF, a publié en 2006 le *Vocabulaire panlatin de la diffusion et de la distribution du livre*, qui compte 172 concepts liés au domaine de l’édition dans toutes ses étapes : imprimerie, distribution, commercialisation et communication. Avec une approche comparative entre diachronie courte et synchronie, nous consulterons le vocabulaire sur l’édition comme une « boussole » terminologique, afin de mettre en évidence tous les termes qui véhiculent actuellement un engagement écologique dans le secteur. À titre d’exemple, le pilon n’est pas inclus dans les 172 lemmes, même s’il représente une problématique capitale pour le domaine dans le discours contemporain.

1.3.3 Plateformes et ressources numériques pour une réflexion intralinguale

Dans le cadre de notre recherche à visée expérimentale, avoir accès aux plateformes et aux banques de données terminologiques mises à jour est essentiel pour suivre les processus qui animent la LSP de l’édition écoresponsable : terminologisation et déterminologisation, parution des synonymes, néonymes, calques et emprunts, oscillation et stabilisation des préfixes, etc.

En outre, pour ce qui concerne les ressources gouvernementales consultées, il est aussi intéressant de constater si les recommandations officielles et les termes déconseillés trouvent un écho dans le corpus collecté (i), surtout en relations avec les emprunts à l’anglais, en France comme au Québec. Dans cette optique, nous entreprendrons d’évaluer la cohérence de la terminologie de l’écologie du livre en tenant compte des choix – et des politiques – linguistiques opérées, et ce, en considérant et en valorisant la diatopie. Pour cette raison, nous allons présenter des ressources aptes à mener une enquête intralinguale dans la francophonie, avec un focus particulier sur le contexte québécois; comme souligné par l’équipe d’*Usito*, « il importe enfin de rester conscient que les

⁷⁶ Publié donc deux années après le sommet COP3, terminé avec la signature du Protocol de Kyoto en 1997.

emprunts à l'anglais, ou leurs équivalents, ne sont pas toujours les mêmes au Québec et dans le reste de la francophonie : une meilleure communication, sur le plan international, est à ce prix⁷⁷ ». Explorons donc quelques-unes des plateformes utilisées :

1. TERMIUM Plus® est l'une de plus vastes banques de données terminologiques et linguistiques dans le monde, conçue et financée par le gouvernement canadien, comprenant « un large éventail de domaines spécialisés⁷⁸ ». La plateforme permet de mener une enquête dans une ou plusieurs langues, de sélectionner un domaine de référence et même un sous-domaine de spécialité. Dans la section dédiée aux lexiques et aux vocabulaires publiés, nous consulterons une ressource fondamentale et de toute récente parution : le *Lexique sur les changements climatiques et la santé publique*, publié en juin 2023, dans le cadre de l'Initiative Science en français (ISF) promue par le Bureau de la traduction. Comme souligné auparavant, le discours sur le changement climatique – ainsi que sur la durabilité – est en évolution pour une pluralité des facteurs; la recherche scientifique et les avancées technologiques offrent en fait de nouvelles solutions et, avec celles-ci, de nouveaux termes.

En plus des ressources du gouvernement canadien, nous explorerons également les initiatives promues par le Québec, à travers L'Office québécois de la langue française :

2. La Vitrine linguistique de l'Office québécois de la langue française comprend la Banque de dépannage linguistique, le Grand Dictionnaire Terminologique (GDT) et une section dédiée aux ressources linguistiques de l'Office, voire lexiques et dictionnaires. Le GDT nous donne accès à près de 3 millions de termes français, souvent accompagnés de l'équivalent anglais et dont on signale l'acceptabilité à travers les couleurs : vert (privilegié), jaune (utilisé dans certains contextes) et rouge (déconseillé).

3. Toujours avec une approche sociolinguistique, le dictionnaire Usito a été créé en 2010 par une équipe des lexicographes et terminologues de l'Université de Sherbrooke et a été publié en 2013. Il s'agit du premier dictionnaire électronique sur le français en usage au Québec, conçu pour une cible francophone; en fait, il comprend même une section sur les particularismes : les mots qui désignent des réalités typiquement canadiennes,

⁷⁷ M. THÉORET, « Les emprunts à l'anglais au Québec », *USITO* : usito.usherbrooke.ca/articles.

⁷⁸ Pour approfondir les ressources disponibles via la plateforme, aller au : btb.termiumplus.gc.ca.

québécoises (québécismes) et nord-américaines, ou européennes et françaises (francismes) – signalés avec des marques toplectales (Q) et (F).

Pour ce qui concerne les ressources françaises, nous avons aussi opté pour une concertation des ressources plus normatives et institutionnelles avec l'actualité de la recherche terminologique :

4. FranceTerme représente une base de données terminologiques élaborée sous l'égide de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (DGLFLF), une entité relevant du ministère de la Culture français. Son dessein fondamental réside dans la promotion de l'usage et l'enrichissement de la langue française; dans le contexte spécifique de la néologie et de l'adaptation des termes émergents, FranceTerme se distingue en offrant des équivalents destinés à faciliter la communication spécialisée en français, notamment par rapport à la langue anglaise. Avec cet objectif, le *Vocabulaire de l'environnement : climat-carbone* a été publié dans le Journal Officiel de la République Française par la Commission d'enrichissement de la langue française, en 2019. Par ailleurs, nous consulterons aussi les Rapports sur l'enrichissement de la langue française, datant du 2019 au 2022; en particulier, ce dernier comprend la section Environnement : les termes « écoanxiété » et « écocide » y sont lemmatisés⁷⁹. Le vocabulaire numérique *Climat-carbone* est également incontournable dans le cadre de notre recherche, du moment que le discours sur la lutte contre les changements climatiques porte sur la transition énergétique dans plusieurs secteurs.

5. Neoveille est une plateforme développée par le laboratoire Bases, Corpus, Langage (BCL) de l'Université de Lorraine en France⁸⁰ et est dédiée à l'analyse automatique de données textuelles en plusieurs langues, avec un accent particulier sur le français. Neoveille offre des outils pour l'étude de la variation linguistique à travers le temps et l'espace, en ayant comme objectif l'étude des néologismes sémantiques et des emprunts, ainsi que l'identification de changements linguistiques et de tendances d'évolution dans la langue; la plateforme propose également des fonctionnalités pour l'analyse de discours spécialisés, avec des outils pour l'extraction de termes spécialisés et la visualisation de réseaux lexicaux.

⁷⁹ Un volet suivra dans le *Journal Officiel* en 2024 pour comprendre les termes parus en 2023.

⁸⁰ En particulier, elle a été créée et cordonnée par Emmanuel Cartier en 2016; pour explorer la plateforme, voir : tal.lipn.univ-paris13.fr/neoveille.

Dans le cadre de notre recherche, les outils et les logiciels représentent une ressource précieuse pour la collecte et l'analyse de données textuelles par le biais de la néologie et de la néonymie, ainsi que pour l'exploration de divers aspects de la langue et de la communication verte dans l'écologie du livre en contexte francophone.

Parmi les outils numériques, nous avons également choisi d'utiliser la plateforme Google Ngram Viewer pour la visualiser graphiquement l'évolution des termes et des collocations dans les corpus. Cet outil, qui repose sur les bases de données de Google Books, permet en fait d'analyser les tendances linguistiques en plusieurs langues et sur plusieurs siècles, offrant ainsi une perspective diachronique précieuse pour identifier les variations dans l'usage, la terminologisation, l'émergence de nouveaux termes, etc.

Dans le cadre de notre recherche, nous l'utiliserons pour repérer les pics ou les déclin des termes tels que « décarbonation », « écoféminisme », ainsi que des verbes techniques comme « décarboner ». Cette analyse s'inscrit dans une méthodologie plus large, combinant outils numériques, approches discursives critiques, afin de contextualiser les pratiques linguistiques et terminologiques dans l'évolution des enjeux écopolitiques contemporains dans le cadre d'une réflexion intralinguale sur l'écologie du livre.

CHAPITRE II

ÉDITION ZÉRO PILON, OBJECTIF ZÉRO ÉMISSION : ENJEUX TERMINOLOGIQUES ET DISCURSIFS DE L'ÉCOLOGIE DU LIVRE

2.1 Le verdissement de l'édition entre crise et possibilité

Dans le discours éditorial francophone sur l'écologie du livre, en particulier au Québec et en France, l'accent est d'abord mis sur l'interrelation entre les 17 objectifs des Nations Unies pour le développement durable (DD) et la transition écologique à atteindre dans le système culturel⁸¹. Le discours institutionnel inclut explicitement le domaine éditorial comme noyau fondamental de la promotion d'un patrimoine culturel durable à travers une section dédiée (FIG. 7). L'écosystème du livre se retrouve ainsi au carrefour de plusieurs enjeux, à la fois en tant qu'objet culturel et vecteur de contenus à portée écologique. À l'occasion de la Foire de Francfort 2020, l'Union internationale des éditeurs a invité les partenaires à s'engager activement en faveur des objectifs individuels par les Nations Unies, en souscrivant le *Pacte des éditeurs* de l'ONU, publié uniquement en version anglaise⁸² et que nous reportons ci-dessous. Comme on peut le remarquer dès la section d'accueil dédiée aux objectifs fixés pour 2030, l'accent est mis sur la dimension collective de l'engagement en faveur de la création et de la promotion du livre « durable ».

ACTIONS



FIGURE 7. Section page d'accueil du site web ONU – Objectifs de développement durable

⁸¹ Déjà en 2002, lors du Sommet de la Terre de Johannesburg, un colloque international intitulé « Francophonie et développement durable : quels enjeux, quelles priorités pour l'horizon 2012 ? » s'est tenu à Dakar, où la centralité de la dimension culturelle du DD a été mise en lumière.

⁸² UNITED NATIONS, *SDG Publishers Compact* 2020, consultable au www.un.org/sustainabledevelopment/sdg-publishers-compact/.

1. **Committing to the SDGs:** Stating sustainability policies and targets on our website, including adherence to this Compact; incorporating SDGs and their targets as appropriate.
2. **Actively promoting and acquiring content** that advocates for themes represented by the SDGs, such as equality, sustainability, justice and safeguarding and strengthening the environment.
3. **Annually reporting on progress towards achieving SDGs**, sharing data and contribute to benchmarking activities, helping to share best practices and identify gaps that still need to be addressed.
4. **Nominating a person who will promote SDG progress**, acting as a point of contact and coordinating the SDG themes throughout the organization.
5. **Raising awareness and promoting the SDGs among staff** to increase awareness of SDG-related policies and goals and encouraging projects that will help achieve the SDGs by 2030.
6. **Raising awareness and promoting the SDGs among suppliers**, to advocate for SDGs and to collaborate on areas that need innovative actions and solutions.
7. **Becoming an advocate to customers and stakeholders** by promoting and actively communicating about the SDG agenda through marketing, websites, promotions and projects.
8. **Collaborating across cities, countries, and continents** with other signatories and organizations to develop, localize and scale projects that will advance progress on the SDGs individually or through their Publishing Association.
9. **Dedicating budget and other resources towards accelerating progress** for SDG-dedicated projects and promoting SDG principles.
10. **Taking action on at least one SDG goal**, either as an individual publisher or through your national publishing association and sharing progress annually.

Le Pacte des éditeurs fait partie des mesures annoncées pour la « décennie d'action » et a été souscrit par plusieurs acteurs et actrices de premier plan, dont le Syndicat national des éditeurs français (SNE) et l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Initié en collaboration avec l'Association internationale des éditeurs (IPA), dont le président Hugo Setzer a souligné l'impératif écologique, le pacte porte sur les contenus, proposés à travers des catalogues, ainsi que sur leur réalisation à travers toutes les étapes de la chaîne du livre :

Publishers **can play** such **an important role** in achieving the Sustainable Development Goals through the books we publish but we must also look at our business practices and contribute

in our own right. This compact gives publishers the opportunity to mark their **commitment** with clear targets for them to aim for⁸³.

Les « mots d'ordre » sont *objectifs, action, engagement*; les verbes-clés *agir, jouer un rôle*. Dans le discours institutionnel qui concerne l'édition, les enjeux environnementaux représentent donc un scénario d'opportunité pour repenser les pratiques du secteur de façon proactive. L'accent est en fait mis sur l'agentivité et la mobilisation collective des acteur·trices : le slogan inclus dans la bannière est « AGISSONS ». Il encapsule un appel direct à une action concertée et immédiate pour « transformer le monde [...] tout en luttant contre le changement climatique⁸⁴ ». Dans notre corpus, nous trouvons à ce sujet la locution verbale « jouer un rôle », qui illustre cette posture :

Charte (SNE) : (1) Le livre n'est pas un banal produit de consommation : c'est un bien culturel qui **joue un rôle** essentiel dans la diffusion des idées. La commission environnement et fabrication du SNE accompagne les éditeurs depuis 2010 dans l'amélioration de l'impact environnemental de leur activité⁸⁵.

(2) Le secteur de l'édition **joue un rôle** crucial dans la mise en œuvre des ODD définis par l'ONU : la production de contenus valorise à elle seule l'ensemble des 17 ODD⁸⁶.

(3) Éditeurs, diffuseurs, distributeurs : chacun a un **rôle à jouer** !⁸⁷

Rapport (WWF) : (1) Livre et environnement en France : les enjeux selon le WWF. Le livre **joue un rôle** de premier plan dans la transmission du savoir et la démocratisation de la culture, tout en étant un support de divertissement⁸⁸.

(2) Les autres formes incluent les bourses d'échanges, le *Book-crossing* et la libération des livres. Éditeurs, bibliothèques mais aussi libraires peuvent y **jouer un rôle** clé, sous une forme à affiner d'un point de vue financier notamment⁸⁹.

(3) Accompagnées d'animations ludiques ou artistiques faisant la promotion du livre, les opérations de collecte et ventes/dons peuvent être de bonnes occasions de sensibiliser à ces enjeux. Les bibliothèques comme les libraires pourraient **jouer un rôle** central en la matière⁹⁰.

⁸³ ONU, IPA & FRANKFURTER BUCHMESSE, « Launch of the SDG Publishers Compact: Inviting publishers to make a more sustainable future », communiquée de presse publiée le 14 octobre 2020, Geneva – New York – Frankfurt, consultable au : www.un.org/sustainabledevelopment/SDG. Nous soulignons.

⁸⁴ ONU, *17 objectifs pour transformer notre monde* : www.un.org/sustainabledevelopment/fr/.

⁸⁵ SNE, *op. cit.*, p. 6.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 7.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁸⁸ WWF, *op. cit.*, p. 15.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 51.

Charte (Normandie Livre & Lecture) : Par ses choix (de production, d'achat, etc.), chacun a un **rôle à jouer** pour permettre un modèle plus respectueux des autres acteurs de cet écosystème, des lecteurs et de l'environnement⁹¹.

Rapport (The Shift Project) : Le Centre National du Livre, les Structures Régionales du Livre, et les pouvoirs publics de manière générale, auront un **rôle central à jouer** dans le pilotage de ce travail de redéfinition de l'écosystème du livre⁹².

Rapport (FILL) : En conséquence, les libraires ont une obligation et un **rôle** important **à jouer** dans l'écologisation du secteur du livre⁹³.

La locution, où le rôle est qualifié à la fois comme *central, important, crucial, de premier plan, essentiel* et *clé* témoigne et à la fois d'une référence au cadre institutionnel et d'une vision où l'édition ne se contente pas simplement de soutenir ou d'encourager les initiatives écologiques dans le champ culturel, mais d'en devenir un pilier fondamental. Cette mise en valeur du rôle de l'édition dans l'écosystème culturel – et du livre à l'heure de la polycrise – signale un double engagement : d'une part, la centralité de l'édition dans le soutien des valeurs écologiques, et, de l'autre, sa fonction médiatrice entre les objectifs globaux (comme les ODD) et leur application concrète dans les contextes nationaux et locaux. Dans le discours écologique, la CC est en fait encadrée non seulement comme une situation qui nécessite des solutions urgentes, mais aussi comme une possibilité d'opérer un changement de paradigme fondamental; comme le remarque Petiot :

Une constante dans tous les ouvrages, tant de vulgarisation scientifique que de diffusion large : c'est le thème de la menace, du risque, toujours présent. Au vocabulaire de la menace répond alors un vocabulaire approprié aux actions à mener⁹⁴.

Cette dialectique entre catastrophe et action souligne l'impératif d'une agentivité collective, mobilisant divers acteurs et actrices de la chaîne éditoriale dans les objectifs fixés pour 2030. Dans les sources collectées, on trouve une mention explicite au *Pacte des éditeurs*, soulignant l'engagement surtout sur le plan de l'écologie matérielle :

⁹¹ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, Couverture, p. s. n.

⁹² THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 134.

⁹³ FILL, *op. cit.*, Avant-propos, p. s. n.

⁹⁴ G. PETIOT, « Les mots de l'écologie », *Mots. Les langages du politique*, n° 39, juin 1994, p. 74.

Charte (SNE) : (1) Marque de cet **engagement**, le SNE a signé, en 2021, le Pacte des éditeurs en faveur des objectifs de développement durable de l'ONU⁹⁵.

(2) À l'occasion de la foire de Francfort 2020, l'Union internationale des éditeurs a invité les éditeurs à s'**engager** en faveur des 17 objectifs de développement durable de l'ONU, en signant le Pacte des éditeurs de l'ONU. Ce pacte **engage** les éditeurs sur une série de 10 actions concrètes⁹⁶.

Le champ lexical de l'engagement occupe une place centrale dans le discours de l'écologie du livre; on relève, en fait, 31 occurrences du verbe « engager » (0.035%), et 24 du terme « engagement » (0.027%). Comme le souligne le *Rapport* de la FILL, un engagement partagé est indispensable afin d'atteindre une décarbonation du domaine :

Rapport (FILL) : Nous sommes pleinement conscients que la réduction de l'empreinte carbone de la chaîne du livre est une démarche complexe, qui doit être menée en **coopération** avec l'**ensemble** du secteur, d'autant plus que des études ont montré à plusieurs reprises que la grande majorité des émissions sont issues du processus de production du livre, puis du transport⁹⁷.

L'engagement pour une écologie du livre repose sur une responsabilité collective, qui se concrétise à travers un appel à l'action; dans la FIG. 8, cette dynamique est illustrée par la symbolique de la manifestation, soulignant un modèle de participation à visée militante. La posture résistante du secteur face aux défis de la crise climatique est représentée à travers l'entrelacement d'éléments botaniques avec les pancartes, où l'engagement des professionnels normands est revendiqué et présenté comme porteur d'un changement écoresponsable aussi au prisme de la couleur verte.



FIGURE 8. Couverture de la *Charte pour l'écologie du livre*

⁹⁵ SNE, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁹⁷ FILL, *op. cit.*, « Avant-propos », p. s. n.

Dans le champ sémantique de l'engagement écologique, le terme « action » occupe une place significative dans les documents collectés, avec 73 occurrences (0.083%). Qualifiée à plus haute fréquence comme « concrète », « collective » et « écoresponsable », il traduit l'exigence d'une mobilisation tangible, multidimensionnelle et intersectionnelle :

*Rapport (FILL) : La transition écologique va demander une **action** globale qui dépasse les engagements individuels⁹⁸.*

L'accent est en fait mis sur une agentivité à la fois proactive et possible :

*Rapport (The Shift Project) : Pour réaliser la transition écologique du secteur de l'édition, **de nombreux leviers d'action existent**⁹⁹.*

*Rapport (FILL) : Ce rapport présente **de nombreuses actions qui peuvent être mises en place** à l'échelle de la librairie, pour réduire les consommations d'énergie et de ressources, ou la production de déchets¹⁰⁰.*

*Charte (ANEL) : Allant de pratiques plus « vertes » dans les espaces de travail à l'amélioration de l'équité sociale en passant par la sélection d'entreprises partenaires ayant les mêmes valeurs, **le spectre des actions à entreprendre est large**¹⁰¹.*



FIGURE 9

Le verbe « agir » apparaît également fréquemment dans l'ensemble du corpus, avec 62 occurrences (0.07%), ce qui illustre une tendance à opérationnaliser le discours dans le champ de l'édition, ainsi qu'une promotion de bonnes et « vertes » pratiques à adopter tout au long de la chaîne du livre. On constate donc une circulation discursive des objectifs du DD tels qu'ils sont envisagés au sein du cadre institutionnel, qui nourrit un dialogisme interdiscursif et s'appuie sur une dimension performative coconstruite.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 26.

⁹⁹ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 138.

¹⁰⁰ FILL, *op. cit.*, p. I.

¹⁰¹ ANEL, *op. cit.*, p. 7.

À travers l'appel à l'action directe, un dialogisme s'instaure avec les lecteur·rice·s comme dans la FIG. 9, où on lit : « Le WWF invite tous les acteurs à réfléchir ensemble à une nouvelle écologie du livre¹⁰² ». L'appel à la participation est illustré également dans la dimension gestuelle, fortement symbolique, qui incarne la participation à cette reconfiguration par la collectivité : la pile de livres représente en fait l'accumulation matérielle, l'impact environnemental associé à leur production. Pour parvenir à une *nouvelle écologie du livre*, il faut donc dépasser cet état.

2.1.2 L'émergence d'une écoterminologie et d'un éco-imaginaire du livre

Au prisme du corpus synchronique collecté sur l'écologie du livre, et à travers la comparaison en diachronie avec les terminologies développées dans le domaine éditorial, nous allons donc constater les phénomènes terminologiques et les dynamiques qui caractérisent le discours émergent qui entrecroise crise climatique et monde de l'édition.

En nous reposant sur la multimodalité et l'intertextualité du discours écologique, ainsi que par le cadrage narratif de Fløttum comme marques de la CC¹⁰³, nous nous proposons de façonner les frontières d'un nouveau champ de spécialisation à l'intérieur de l'écologuistique¹⁰⁴, l'écoterminologie, et des écoterms : « We will consider the meanings of units of specialized vocabulary – ecoterms – that are implemented within a certain terminological field in the language¹⁰⁵ ». Par le biais de néologismes, des collocations et de nouvelles formations discursives thématiques, nous allons ainsi définir l'écologie du livre comme champ et discours en évolution et en spécialisation progressive, répondant aux défis posés par la crise dans les différents domaines.

En façonnant les contours de l'écologie du livre à partir des termes-clés, nous allons également signaler les différences par rapport à la terminologie de l'édition déjà

¹⁰² WWF, *op. cit.*, p. 48.

¹⁰³ M. S. SCHÄFER, V. HASE, D. MAHL ET X. KRAYSS, « From 'Climate Change' to 'Climate Crisis'? Analyzing Changes in Global News Nomenclature from 1996 to 2021 », *Text and Discourse Across Disciplines: In Honour of Kjersti Fløttum*, Edited by Ø. GJERSTAD AND A. MÜLLER GJESDAL, BeLLS, 2023, vol. 13.

¹⁰⁴ Nous faisons référence en particulier aux travaux de : A. STIBBE, *Ecolinguistics: Language, ecology and the stories we live by*, London, Routledge, 2015; S. CHEN, « Language and Ecology: A content analysis of ecolinguistics as an emerging research field », *Ampersand*, n° 3, 2016; R. POOLE, *Corpus-Assisted Ecolinguistics*, London, Bloomsbury, 2022.

¹⁰⁵ A. NIGMATULLINA, « Formation and Origin of Ecoterminological System », *International Conference on Research Identity, Value and Ethics*, 2023, p. 314.

développée dans la diachronie, témoignant des changements de comportement linguistique en relation avec la variation chronolectale :

The development of linguistic subsystems is always accompanied by the disappearance of some linguistic units and the appearance of neologisms, however, not all of them are firmly included in the lexicon of the language¹⁰⁶.

Comme nous avons remarqué, la reconversion des secteurs ne peut que s'atteindre aussi à travers une nouvelle terminologie spécialisée et une reconfiguration discursive qui témoigne du surgissement des enjeux écologiques, désormais incontournables.

Redéfinir la filière du livre, décarboner et décoloniser le champ éditorial signifie trouver des solutions possibles dans un modèle de décroissance, cherchant à contraster la surconsommation et, par conséquent, le gaspillage des ressources et le pilon comme dernière étape du cycle de vie des livres. Les fluctuations terminologiques de cette LSP, ainsi que les nœuds discursifs abordés, constituent dans ce cadre une boussole pour comprendre les voies à parcourir afin d'assurer un avenir du livre – le rendre possible :

Studying the ways in which climate change is talked and written about through semantic, visual, and embodied languages, and in different vernaculars, is necessary if the multiple meaning of climate change are to be excavated. And only through the construction and articulation of meaning is personal and collective political action on climate change possible. Science or numbers alone is never enough¹⁰⁷.

La réflexion que nous souhaitons mener autour des éléments terminologiques et des nœuds discursifs dans la filière éditoriale se propose de mettre en lumière l'importance de repenser non seulement les pratiques de production et consommation, mais également les modes de communication autour de la crise écologique; il est en fait crucial d'articuler la CC à travers des dimensions plurielles pour stimuler une action collective significative.

Dans ce contexte, la terminologie du domaine, allant de l'*écoconception* à la *décroissance*, fonctionne elle-même comme un dispositif pour créer du sens nouveau : elle incite non seulement à reconsidérer le cycle de vie matériel du livre, mais aussi à inscrire l'objet culturel dans une transition écologique et éthique. Cette transition repose sur une hybridation de savoirs et sur un dialogue entre des perspectives locales, globales, et morales capables de transformer l'industrie en faveur de l'*écologie du livre*, envisagée

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 315.

¹⁰⁷ K. FLØTTUM, « Forward », *The Role of Language in the Climate Change Debate*, op. cit., p. X.

non seulement comme une série d'étapes pratiques, mais comme une véritable réorientation culturelle et écosophique. C'est cette reconfiguration épistémique, à travers des termes et des images, qui peut inspirer une nouvelle relation¹⁰⁸ avec à la fois le livre et la planète : « la capacité de provoquer le changement », de cette régénération écologique, « demeure entre les mains des auteurs, des éditeurs et des lecteurs, entre celles des directeurs de publication, des libraires et des bibliothécaires, bref de toutes les personnes qui donnent corps à la culture du livre par leur travail, leur créativité, leur engagement, leurs connaissances et leur réception¹⁰⁹ ».

2.2.1 Vers une définition de l'écologie du livre

L'approche écosystémique et écoresponsable appliquée au secteur du livre est véhiculée par le terme complexe « écologie du livre ». D'un point de vue terminologique, il s'agit d'une locution nominale complexe, mais qui ne s'est pas encore imposée¹¹⁰ comme une formule consacrée, à l'instar du développement durable (DD).

Dans notre corpus de référence, nous avons relevé 18 occurrences du terme, ce qui correspond à une fréquence de 203,83 occurrences par million de tokens, soit 0,02 %. Bien que cette fréquence puisse sembler modeste, le pourcentage demeure significatif compte tenu de la taille du corpus, indiquant un intérêt notable pour le domaine. Sa présence témoigne en fait d'une certaine adoption progressive du terme dans les politiques éditoriales conçues dans des contextes différents, tant internationaux que régionaux. Par exemple, on retrouve le terme dans un sous-titre du Rapport WWF France – qui en comprend 7 occurrences – « Une nouvelle **écologie du livre** est possible » où les auteur·trice·s expliquent qu'« elle relève à la fois d'enjeux économiques, écologiques et culturels¹¹¹ », dans la mention du groupe de travail « Réflexion autour de l'**écologie du livre**¹¹² » du SNE par l'ANEL, ainsi que par la Structure Régionale du Livre Normandie : « Les lecteurs puissent se sentir, eux aussi, acteurs de cette **écologie du livre**¹¹³ ».

¹⁰⁸ Sur le rôle de l'innovation lexicale dans le champ écologique, voir S. ZOLLO, « Les néologismes de Glenn Albrecht face au changement écologique : entre créativité lexicale et bouleversement émotionnel », *Neologica*, n° 6, 2022, p. 203-221.

¹⁰⁹ L. HOWSAM, « Réfléchir par l'histoire du livre », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 7, n° 2, 2016, p. 6.

¹¹⁰ La locution n'est pas présente dans Google Ngram Viewer en français, contrairement à l'anglais.

¹¹¹ WWF, *op. cit.*, p. 41. Nous soulignons.

¹¹² ANEL, *op. cit.*, p. 18. Nous soulignons.

¹¹³ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. s. n. Nous soulignons.

Le plus récent Rapport de la Fédération Interrégionale du Livre et de la Lecture (FILL France, 2024), avec 5 occurrences totales du terme, en propose une première définition :

« L'**écologie du livre** est une invitation à penser l'ensemble des acteurs et actrices du livre et leurs interactions comme formant un écosystème – c'est-à-dire un milieu de vie, tissé et soutenu par un réseau d'interdépendances. Une telle vision se démarque des réflexions habituelles sur le développement durable, dans le sens où elle cherche à dévoiler une complexité qui oblige à de sérieuses réflexions collectives. Il n'y a pas ici de réponse toute faite. Notre approche s'oppose à l'imposition de solutions prêtes-à-penser et souvent techniques qui, en simplifiant un problème, n'en attaquent pas les causes et n'en enrayent pas les conséquences destructrices¹¹⁴ ».

Il s'agit d'un extrait du manifeste de l'Association pour l'écologie du livre, formulé en citation directe comme « une boussole utile pour s'orienter¹¹⁵ »; la métaphore d'orientation employée illustre le caractère émergent du secteur, en constante évolution tant au niveau de l'amélioration des pratiques que de sa théorisation. La citation témoigne également d'un dialogue intertextuel entre les sources, révélant ainsi la pluralité des voix qui participe à la construction contemporaine du domaine et de son discours.

D'après l'ANEL, l'écologie du livre concerne les pratiques du milieu éditorial ayant comme objectif les comportements « responsables, durables et accessibles en édition¹¹⁶ »; les trois définitions présentes dans le corpus illustrent donc la complexité et l'interrelation des dynamiques matérielles et symboliques. À ce sujet, pour fournir un état des lieux complet sur les définitions existantes, nous nous reportons l'article publié par l'AIEI :

L'**écologie du livre** englobe l'ensemble des réflexions et pratiques professionnelles en faveur d'une écologie durable, décoloniale et géopolitique du livre, impliquant l'ensemble des maillons de la filière du livre et tenant compte de leur interdépendance. Ces réflexions et pratiques cherchent à articuler plusieurs dimensions et à inclure l'ensemble des acteurs et actrices qui interviennent dans la production du livre, depuis sa création, son maquettage et sa publication jusqu'à sa lecture, en passant par son impression, sa diffusion et sa vente en librairie. À ces dimensions matérielles liées à la production même des livres (intrants, choix des papiers, transport depuis le lieu d'impression) s'ajoutent des dimensions symboliques, qui questionnent l'usage des livres et la **bibliodiversité**. Enfin, l'**écologie du livre** prend également en considération les externalités de la filière du livre et du marché du livre, notamment les coûts sociaux et

¹¹⁴ F. VALEMBOIS ET D. PIOVESAN (FILL), « Introduction », *Étude sur l'écologie en librairie : états des lieux, défis et améliorations*, 2024, p. I. Nous soulignons.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ ANEL, *op. cit.*, p. s. n.

environnementaux, essentiels dans une perspective écologique durable/soutenable. L'**écologie du livre** est donc une thématique qui renvoie à une vision complexe, collective et interprofessionnelle de l'ensemble des pratiques liées à la production d'un livre. Elle cherche à favoriser le dialogue entre professionnel.les afin d'opérer des changements structurels et profonds pour plus d'éco-responsabilité et de **bibliodiversité**¹¹⁷.

La visée circulaire, illustrée dans le logo (FIG. 2), est développée tout au long de la définition, où l'engagement collectif – fondé sur la collaboration et le dialogue entre les acteurs et actrices du domaine – est souligné comme un élément essentiel pour concevoir et réaliser un livre *autrement*. Le terme bibliodiversité apparaît en effet dans l'article, exprimant un concept-clé aussi bien sur le plan matériel que symbolique.

2.2.2 La bibliodiversité : nouveau paradigme entre néologie et analogie

L'orientation en faveur d'une édition plus sobre en termes d'empreinte carbone est envisagée également au prisme d'un concept relativement émergent sur le plan de la variation chronolectale : la bibliodiversité. Le terme-valise représente un néologisme morphologiquement complexe, structuré par la combinaison des deux racines lexicales, « biblio » – préfixe classique issu du grec *biblion*, « livre » – et « diversité » – du latin *diversitas*, reposant sur la même composition du terme *biodiversité*, dont il constitue un calque sémantique. D'un point de vue terminologique, il peut être classé comme néologisme conceptuel, où deux racines sont combinées pour former une entité terminologique nouvelle, dont le sens est élargi par rapport à la somme des deux parties. En réalité, la bibliodiversité évoque non seulement la matérialité des publications en termes de tirage, mais aussi le réseau des significations que celles-ci véhiculent en termes de transmission de savoirs, de résistance écopolitique. L'écho au terme « biodiversité » n'est pas anodin dans le cadre de l'écologie du livre, en vertu du lien analogique qui se crée entre diversité écologique et éditoriale – en particulier dans sa démarche de préservation et promotion des espaces de parole menacés; l'enrichissement de la terminologie, par le biais des néologismes contribue en fait à « la consolidation des patrimoines linguistiques et culturels et sa diffusion intra- et inter-linguistique permet la

¹¹⁷ Nous soulignons. AIEI, « Écologie du livre », *Observatoire de la bibliodiversité* : www.alliance-éditeurs.org/-èùcologie-du-livre.

construction de dialogues interdisciplinaires, évoluant parallèlement aux nouveaux besoins et contextes¹¹⁸ ».

Dans une perspective interlinguistique, le terme est employé pour la première fois dans le contexte éditorial hispanophone, en 1998 en Amérique latine¹¹⁹ et en 1999 en Espagne, avec la parution de la revue *Bibliodiversidad*¹²⁰. Le terme est adopté ensuite par l'AIEI à partir de 2002, qui a contribué à le diffuser sur le plan international avec la signature de nombreux pactes, par exemple dans les *Déclarations* de Dakar (2003), Guadalajara (2005) et Paris (2007). Dans les années plus récentes, Susanne Hawthorne publie *Bibliodiversity. A Manifest for Independent Publishing* en 2014, où on trouve une section dédiée à la définition de la même, ainsi qu'une analyse approfondie des dynamiques qui l'animent; en 2021, on signale également la publication de *L'édition indépendante et critique* de Sophie Noël, parution qui témoigne du croissant intérêt.

Dans le corpus, nous avons détecté trois occurrences du terme, en raison de son statut en évolution au-delà de l'édition strictement indépendante et militante pour entrer dans le plus ample débat de l'écologie du livre, que nous avons vu être à son tour un discours émergent dans le secteur culturel. Le néologisme s'inscrit ainsi dans un lexique militant, chargé d'un point de vue idéologique, visant à valoriser les éditeurs indépendants, les langues et les cultures minoritaires, ainsi que les formes de savoir moins diffusées dans les circuits éditoriaux plus traditionnels. Lefort-Favreau évoque, à propos de l'analogie avec la biodiversité :

Malgré sa barbarie sémantique, la notion de bibliodiversité, qui fait souvent office d'appendice au discours de l'indépendance éditoriale, a le mérite de souligner le lien entre la diversification des pratiques éditoriales et un enrichissement de la démocratie, en important le concept de diversité culturelle dans le monde du livre¹²¹.

La diversification des pratiques répond à une approche décoloniale et écoresponsable appliquée au champ éditorial, conçu par analogie avec la biodiversité en termes d'un véritable écosystème; dans la *Charte pour l'écologie du livre* on trouve effectivement la

¹¹⁸ Nous traduisons. C. GRIMALDI, P. PUCCINI, M. T. ZANOLA, S. D. ZOLLO, « Introduzione », *Terminologie e interculturalità. Problematiche e prospettive*, Bologna, Odoya, 2022, p. 7.

¹¹⁹ « Se puede atribuir la invención del término bibliodiversidad a los editores chilenos que crearon el colectivo 'Editores independientes de Chile' a finales de los años 90 »; AIEI, « Bibliodiversidad » : www.alliance-editeurs.org/-indicadores-de-la-bibliodiversidad.

¹²⁰ Certains éditeurs espagnols contestent l'origine chilienne du terme, revendiqué par les éditions RIL.

¹²¹ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 144.

locution nominale « paysage culturel¹²² » comme co-occurrence. La bibliodiversité est donc conçue pour valoriser « la richesse culturelle en soutenant la découverte des voix minoritaires¹²³ »; dans le contexte francophone québécois, le catalogue des éditions Écosociété participe à cette démarche avec un catalogue à visée polyphonique, promouvant par exemple les auteur·rice·s autochtones, comme *Mémoire d'encrier*¹²⁴.

Cette *diversité* de parole est mise en avant comme condition *sine qua non* pour une édition résistante, même à l'heure de la polycrise qui investit le secteur :

Le marché éditorial québécois, par le système de subvention qui le régit, est relativement protégé ou, à tout le moins, assez outillé pour la résistance à la mondialisation culturelle, et il réussit même, timidement, à en tirer profit. Et cela a des conséquences sur la diversité des paroles qui circulent au Québec. L'éditeur québécois n'est jamais tout à fait au centre, mais toujours en périphérie, défini par ses marges, ce qui devrait rendre possible une littérature composite et dynamique¹²⁵.

Le terme revêt ainsi une fonction argumentative dans les débats sur la soutenabilité des pratiques éditoriales, soulignant l'importance d'un équilibre entre durabilité et diversité, à l'instar des enjeux autour de la biodiversité dans les écosystèmes naturels. À ce propos, la bibliodiversité est présentée comme un moyen pour « soutenir une production qualitative et de l'objet pour lui permettre de *durer* dans le temps¹²⁶ », pour limiter donc l'impact environnemental et élargir à la fois l'impact culturel des ouvrages publiés.

Celle-ci est également évoquée dans le rapport *Vers une économie circulaire dans le livre* du WWF France, dans but d'éviter une surproduction d'abord à partir des pratiques de communication, qui peuvent faire la différence : « Les pratiques marketing et éditoriales peuvent être soucieuses à la fois des gaspillages et de la **bibliodiversité**¹²⁷ ».

¹²² NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *Charte pour l'écologie du livre*, 2022, p. 2. La visée écosystémique est adoptée par plusieurs maisons, comme l'internationale Penguin Random House : « 'It feels like there's an evolving ecosystem at work', says Currens. 'All the authors are connecting with, and responding to, the work of others' »; cf. A. VINCENT, *Why Penguin Classics are going Green*, 2021, www.penguin.co.uk/articles/2021/08/green-ideas-penguin-classics-environmental-canon.

¹²³ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. 3.

¹²⁴ « Le catalogue rassemble, dans un souci de cohérence éditoriale, des œuvres des auteur·trice·s issu.e.s de tous les continents dans une perspective décoloniale [...] C'est dans cet esprit que *Mémoire d'encrier* travaille à sensibiliser, diffuser et promouvoir une pensée et un espace de la **diversité**, mettant en circulation les littératures de la **diversité**, les valeurs du vivre-ensemble et en confrontant l'histoire, le racisme et les inégalités »; voir *Mémoire d'encrier*, « À propos » : memoiredencrier.com/à-propos/. Nous soulignons.

¹²⁵ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 144.

¹²⁶ Nous soulignons. NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. 3.

¹²⁷ J. TAVERNIER, L. KING, J. KACPRZAK, D. VALLAURI (WWF FRANCE), *Vers une économie circulaire dans le livre ?*, 2019, p. 42. Nous soulignons.

La tendance à réduire le tirage des nouveautés en faveur de la réimpression du catalogue existant, d'abord confirmée par le SNE en 2017¹²⁸, se traduit dans une valorisation majeure de la pluralité des contenus publiés. Cette proposition répond à la réflexion menée également dans *Décarbonons la culture !* :

*Rapport (The Shift Project) : La valeur économique dans la chaîne du livre est aujourd'hui quasiment exclusivement liée aux livres produits, et non aux livres lus. Un livre va rapporter du chiffre d'affaires lorsqu'il est imprimé, transporté, stocké, vendu, et même détruit, mais aucun lorsqu'il est lu. C'est un paradoxe intéressant, dans un secteur qui défend ardemment la création, la **bibliodiversité**, l'accès à la lecture pour tous*¹²⁹.

La bibliodiversité constitue donc non seulement un néologisme conceptuel, mais un véritable paradigme à appliquer pour assurer la participation de chaque voix éditoriale; elle invite à réinscrire la production dans un cadre où l'accent est mis sur la pérennité. Le verbe « durer », que nous avons souligné dans un passage de la *Charte*, incarne cette pérennité à atteindre sur le plan matériel et symbolique. Pour reprendre l'analogie, il s'agit de produire un changement écosystémique qui puisse résister au fil du temps : « Cette diversité est pensée en regard de la société dans laquelle s'inscrit, mais aussi de l'écosystème éditorial qu'elle tente de bousculer¹³⁰ ». Dans sa définition de l'écologie symbolique, l'Association pour l'écologie du livre souligne également la dimension qualitative plutôt que quantitative de la bibliodiversité, assurant donc une édition et responsable et de qualité :

Le concept de bibliodiversité, diversité culturelle appliquée au monde du livre (en écho à la biodiversité), entre en relation directe avec ce troisième aspect de la question écologique du livre. En effet, il est également nécessaire de penser la diversité qualitative des productions mises à la disposition des lecteurs et lectrices dans un environnement donné, car celle-ci conditionne les représentations disponibles pour chaque société — et recoupe, de fait, de multiples dominations croisées¹³¹.

¹²⁸ SNE, *Repères statistiques France et international*, Paris, Synthèse, 2016/2017.

¹²⁹ THE SHIFT PROJECT, *Décarbonons la culture !*, 2021, p. 132. Nous soulignons.

¹³⁰ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 145.

¹³¹ ASSOCIATION POUR L'ÉCOLOGIE DU LIVRE, « Qu'est-ce que l'écologie du livre ? » : ecologiedulivre.org/écologie-livre/.

L'interdépendance entre bibliodiversité et enjeux écologiques est donc présente et centrale dans le discours de l'écologie du livre, où la chaîne est considérée un véritable écosystème. Hawthorne écrit également à ce sujet : « De même que la santé d'un écosystème se mesure à sa biodiversité, celle d'un système écosocial se voit à sa multiversité, et celle du secteur de l'édition à sa bibliodiversité¹³² ».



FIGURE 10. Charte pour l'écologie du livre

En ce qui concerne multimodal, la métaphore est illustrée par exemple sur le site de l'Association avec une capture d'un rhizome de mousse lycophyte au microscope¹³³ et également dans la *Charte pour l'écologie du livre*, où le lien entre les deux est symbolisé et explicité. Chaque livre est caractérisé par une unicité déclinée selon sa couleur, sa forme et son agencement dans le paysage, incarnant ainsi une diversité en écho à la biodiversité des éléments naturels. La fusion entre les deux domaines est apte à représenter la visée circulaire de la bibliodiversité, dans son être écoresponsable; la fleur qui émerge du livre ouvert renforce l'idée que l'écologie du livre prône pour une création éditoriale vivante et dynamique, tout en étant respectueuse de l'environnement à chaque étape de la chaîne. La floraison devient ainsi une image de l'épanouissement des idées et des voix que rend possible la bibliodiversité : chaque livre nourrit en fait l'environnement

¹³² S. HAWTHORNE, *Bibliodiversité. Manifeste pour une édition indépendante*, A. EL KAÏM (trad.), Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2016, p. 25.

¹³³ *Ibid.* À propos de la circularité et de l'interrelation de chaque étape, nous signalons que la maison d'édition anglaise Willslow a conçu la première collection des livres plantables : willslow.com/shop/?filter_plantable-books=plantable-books.

de manière différente et incontournable. La nécessité de protéger cette pluralité est affirmée sur le plan discursif par le titre « Un maintien de la biodiversité », qui reflète une dimension éthique et militante et suggère que la préservation de la diversité éditoriale est aussi vitale que celle de la planète. Ce même imaginaire est partagé également par la FILL, où le parallèle symbolique traduit l'idée d'une expansion dynamique du livre et de la lecture, en harmonie avec l'écosystème; la dominance visuelle du vert crée une continuité entre le livre et l'élément botanique, suggérant que le monde de l'édition est indissociable des enjeux écologiques.



FIGURE 11. Site web Fédération interrégionale du livre et de la lecture

Dans la FIG. 10, une autre métaphore multimodale illustre la démarche propre à la bibliodiversité conçue comme nouveau paradigme pour le secteur : celle du réseau. Incarnant l'interdépendance déjà soulignée entre bio- et bibliodiversité, les chemins qui unissent les livres aux éléments naturels dans l'illustration peuvent être interprétés comme des métaphores de la circulation des savoirs et des relations entre les différentes étapes de la chaîne du livre, ainsi qu'entre ses acteurs et actrices. Le réseau illustre donc la nécessité de coopérer entre éditeurs pour un changement systémique d'un point de vue et matériel et symbolique : « À la fois vectrice de diversité et d'uniformisation, la mondialisation doit être combattue par une bibliodiversité qui ne soit pas une reproduction du canon, mais bien une critique du canon. L'édition est au cœur de la production de ce discours¹³⁴ », un discours qui prône pour une *multiversité culturelle*¹³⁵.

« Penser l'interdépendance implique de penser la différence¹³⁶ » : l'écologie du livre, en œuvrant pour une reconversion totale du secteur, s'inscrit dans une cause plus

¹³⁴ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 148.

¹³⁵ Le terme est employé par S. HAWTHORNE, *op. cit.*, p. 25-28.

¹³⁶ T. MORTON, *op. cit.*, p. 73.

globale – la lutte contre la mondialisation, voire contre le capitalisme – en développant des outils résilients et promouvant une parole *diversifiée*.

2.2.3 Écoconception ou éco-conception ? Une terminologie en mutation

Le lien discursif et multimodal mis en avant entre écologie et édition se traduit aussi dans l'émergence d'un terme nouveau : l'écoconception. Ce dernier ne figure pas dans le *Vocabulaire panlatin de la diffusion et de la promotion des livres*, publié en 2013, mais selon le Bureau de la traduction canadien, qui cite la définition donnée par le Journal officiel de la République française publié en février 2010, l'*écoconception* est une démarche qui « consiste à prendre en compte des critères environnementaux dès la phase de conception d'un produit¹³⁷ ». La fiche terminologique, datée de 2011, présente des co-occurrences telles que *éco-conception*, *conception écologique*, *écodesign* et *conception verte*; cette richesse synonymique témoigne de la concurrence terminologique en cours vers la stabilisation d'un terme représentatif. Toutefois, également le Grand Dictionnaire Terminologique (GDT) québécois indique *écoconception* comme terme à plus haute fréquence, déjà en 2010, et aussi dans la mise à jour de la fiche en 2022, où elle est définie comme : « Conception de produits ou de procédés caractérisée par le souci de réduire ou de prévenir les impacts environnementaux tout au long de leur cycle de vie¹³⁸ ». La définition souligne donc la prise en compte des impacts sur l'environnement, à partir de premières étapes productives de la chaîne; dans notre corpus de référence sur l'écologie du livre, on observe la plus haute fréquence du terme *écoconception* (avec 11 occurrences totales). Si on considère la taille réduite du corpus, une fréquence de 164 occurrences par million de tokens (0.012%) peut être interprétée comme un indicateur de la centralité croissante du concept dans le discours. On relève également la présence de la co-occurrence *éco-conception* (3), avec un pourcentage de 0.0034 % :

Charte (Normandie Livre & Lecture) : Respecter pour l'ensemble de ses activités des critères d'exigence environnementale et privilégier des produits biologiques, naturels, recyclés, récupérés qui répondent à une démarche d'*éco-conception* afin de ne pas avoir d'impact négatif sur l'environnement¹³⁹.

¹³⁷ BUREAU DE LA TRADUCTION, « écoconception », *TERMIUM*, 2011 : www.btb.termiumplus.gc.ca/écoconception.

¹³⁸ OQLF, « écoconception », *GDT*, 2022 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/écoconception.

¹³⁹ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. 4. Nous soulignons.

Rapport (The Shift Project) : Les éco-gestes et les mesures de diminution des émissions basées sur les économies d'énergie ont un réel potentiel d'impact. Ces mesures doivent être mises en œuvre dès aujourd'hui, par l'ensemble des acteurs, qui doivent y être formés : **éco-conception** (choix du papier, des technologies d'impression), réduction des distances parcourues, report modal, pour les éditeurs-distributeurs ; sobriété énergétique (moins de chauffage, moins d'avion, moins de voiture individuelle) pour les libraires, les bibliothèques, les manifestations littéraires... et leurs clients¹⁴⁰.

Charte (SNE) : Écosensibilisation. Participation à la commission environnement et fabrication du SNE. Formation dispensée aux collaborateurs sur l'**éco-conception**¹⁴¹.

Le verbe « écoconcevoir » est aussi présent dans le corpus, avec deux occurrences détectées dans la *Charte* du SNE et n'a été lemmatisé que dans le GDT en 2012, avec la définition suivante : « Concevoir des produits et des procédés par une approche qui réduit les atteintes négatives à l'environnement, tout au long de leur cycle de vie¹⁴² ». Les deux occurrences mettent en évidence une approche durable de l'édition, avec une mention explicite de l'ODD 12, objectif de développement durable :

ODD 12 : Consommation et production responsables. Pour aller plus loin : consulter le guide ADEME - **Écoconcevoir** un projet éditorial¹⁴³.

ÉCOCONCEVOIR Tout ce qui aura été pensé au démarrage du projet permettra de réduire l'impact environnemental du livre à paraître : choix du format, du papier, de la mise en page, de la couverture, des encres, du vernis, du pelliculage, du type d'impression¹⁴⁴.

Dans le cas du verbe, ainsi que pour le terme écoconception, on ne trouve pas de trait d'union après le préfixe éco-, comme recommandé par exemple par le GDT : « Les mots composés avec le préfixe éco- s'écrivent sans trait d'union, sauf lorsque ce préfixe est suivi d'un *i* ou d'un *u*¹⁴⁵ ». Cette absence s'inscrit dans une démarche de simplification orthographique qui concerne les LSP, encouragée par les différents offices de la langue française, ainsi que par certains linguistes¹⁴⁶. Pour ce qui concerne *éco-conception*, co-

¹⁴⁰ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 93. Nous soulignons.

¹⁴¹ SNE, *op. cit.*, p. 21. Nous soulignons.

¹⁴² OQLF, « écoconcevoir », *GDT*, 2012 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/econoconcevoir.

¹⁴³ SNE, *op. cit.*, p. 8. Nous soulignons.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 18. Nous soulignons.

¹⁴⁵ OQLF, voir « écoconcevoir », cf. *supra*.

¹⁴⁶ Voir J.-M. PIERREL, *Frantext et OLST : bases de données pour les langues de spécialité*, Presses Universitaires de Nancy, 2005 et L. GAUTIER, *Didactique des langues de spécialité*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012.

occurrence signalée dans plusieurs banques de données linguistiques, on remarque d’une part la productivité du préfixe dans la synchronie – comme observé aussi par Dury¹⁴⁷ en diachronie – et de l’autre une oscillation terminologique qui demeure actuelle, témoignant d’une standardisation en cours dans le domaine. Cette co-occurrence illustre donc une cristallisation progressive de la terminologie relative à l’écologie du livre et les phénomènes de transfert entre domaines; le terme en fait signalé comme appartenant d’abord au domaine de l’économie et de l’industrie. Une approche et diachronique et synchronique est apte donc à retracer, surtout dans le cadre d’une LSP émergente, le dialogue interdisciplinaire; comme l’affirme Dury : « We can then observe which, among these newly created terms, were borrowed from other neighbouring domains and took a new meaning in ecology, and which were really coined by ecologists¹⁴⁸ ».

En outre, d’après les exemples pris en examen, on peut considérer l’écoconception comme un nœud discursif crucial, du moment qu’il permet d’articuler plusieurs thématiques discursives propres à l’écologie du livre, ainsi qu’aux termes spécialisés : le choix du papier recyclé, l’impression écologique ou écoresponsable à travers des encres recyclables et biodégradables, la réduction des émissions de carbone relative à la distribution ainsi qu’à la promotion des livres et à l’organisation des événements. En particulier, l’écoconception est considérée comme un outil essentiel à la décarbonation du secteur et à la lutte contre la déforestation, comme l’illustrent les extraits suivants :

*Rapport (WWF) : Dans le segment livre Jeunesse, la faible **écoconception** et une production dans certaines régions dont le risque papier/forêt est notoirement élevé (Asie principalement). Les questionnements portent sur la **déforestation**, la destruction de la biodiversité, le remplacement par des plantations industrielles sans garantie de durabilité si non certifiée, les **pollutions** associés¹⁴⁹...*

*Rapport (The Shift Project) : Quel gains de **décarbonation** potentiels ? a. Scénario 1 : les mesures d’**écoconception** et de relocalisation ont permis : de diminuer du 20% l’**empreinte carbone** du papier¹⁵⁰.*

¹⁴⁷ P. DURY, « The rise of *carbon neutral* and *compensation carbone* : A diachronic investigation into the migration of vocabulary from the language of ecology to newspaper language and vice versa », *Terminology*, vol. 14, n° 2, 2008, p. 230-248.

¹⁴⁸ P. DURY, « Building a bilingual diachronic corpus of ecology: The long road to completion », *ICAME Journal*, n° 28, 2004, p. 8.

¹⁴⁹ J. TAVERNIER, L. KING, J. KACPRZAK, D. VALLAURI (WWF FRANCE), *op. cit.*, p. 15. Nous soulignons.

¹⁵⁰ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 135. Nous soulignons.

Être une maison d'édition qui suit une démarche écoresponsable veut dire, d'un point de vue matériel, répondre aux étapes de l'écoconception – ainsi qu'à la bibliodiversité sur le plan symbolique de l'engagement. La réduction de différents et mauvais impacts sur



FIGURE 12

l'environnement est donc au centre de l'écoconception, qui comprend les outils pour une véritable écologie du livre. Dans le rapport du WWF, le lien entre l'écoconception et la déforestation¹⁵¹ est représenté, d'un point de vue multimodal, par la fusion entre la forêt et l'objet livre (FIG. 15). L'écoconception, prônant pour une approche holistique de la chaîne du livre, concerne également la « fin de vie » du livre, et ses « répercussions sur l'économie du papier et des forêts » : le choix du papier recyclé, et certifié comme tel, représente donc un élément fondamental pour la survie du domaine, ainsi que celle de la planète.

2.2.4 L'édition... Au pilon ? Mort et régénération du livre

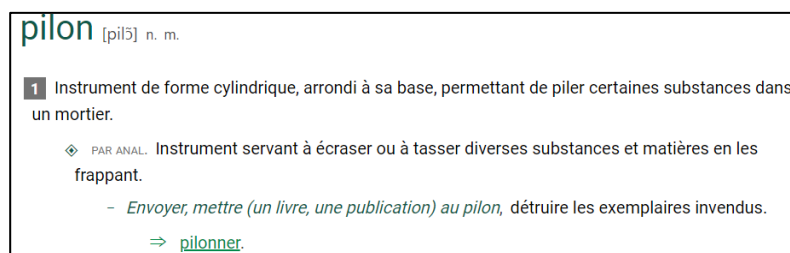
Les pratiques d'écoconception sont donc mises en place non seulement pour réduire les impacts au long de la chaîne, mais aussi pour éviter la dernière étape de celle-ci : la mise au pilon comme *fin de vie* du livre. Eco note à ce propos qu'

à partir du XIXe siècle, la durée de vie moyenne d'un livre ne pourra pas dépasser, dit-on, soixante-dix ans. [...] Le drame est terrible : conçus comme des témoignages, des recueils de mémoire, [...] les livres ne parviendront plus à remplir leur mission. [...] Les livres ne meurent pas seulement de leur propre fait. Parfois, ils sont détruits¹⁵².

¹⁵¹ Le terme *déforestation* apparaît six fois dans le corpus, dont deux occurrences sous la forme de la collocation « risque de déforestation ». Elle est associée aussi à « l'exploitation illégale du bois » et à la « destruction de la biodiversité ».

¹⁵² U. ECO, *La memoria vegetale*, Milano, La nave di Teseo, p. 22. Nous traduisons.

Le terme, avec 80 occurrences et une fréquence significative (0.091%) dans le corpus, est ainsi défini dans le dictionnaire *Usito*, où son application dans le monde de l'édition est mentionnée parmi les exemples. Le verbe *pilonner*, indiqué comme équivalent, est également présent dans les données, bien qu'avec une fréquence beaucoup plus faible (25 occurrences, 0.028%).



La mise au pilon des invendus représente un nœud discursif incontournable et problématique dans l'écologie du livre; elle soulève des enjeux tels que la surproduction, le gaspillage des matières premières, la production des déchets, ainsi que la diversité éditoriale, la survie de certains éditeurs et la conception même du domaine. La question est transversale dans le contexte francophone; par exemple, dans le *Rapport* du WWF France – daté de 2021 –, on peut lire :

- (1) Les données rassemblées dans ce rapport démontrent que la destruction et le recyclage du livre est bel et bien déjà une réalité. 25 % des livres invendus de l'année sont **pilonnés** ou stockés (131 millions de livres). Pour les livres vendus et devenus usagés, la question de leur fin de vie est un tabou; le SNE considère qu'aucun livre usagé ne serait jamais jeté en France. [...]
- (2) L'affirmation du SNE (2017c) selon laquelle « 100 % des ouvrages **pilonnés** sont recyclés en pâte à papier destinée à une réimpression » semble optimiste¹⁵³.

Dans le rapport *Décarbonons la culture !*, on trouve également de bonnes nouvelles sur l'évolution des pratiques relatives au pilon, pratiques qui ont été développées dans le cadre de l'écologie du livre pour réduire l'impact environnemental de cette dernière étape :

Les ouvrages **pilonnés** alimentent à près de 100% la filière du recyclage (carton et papier d'hygiène)¹⁵⁴.

Recycler les ouvrages pilonnés répond donc au gaspillage autrement inévitable des ressources; la « mise au pilon » s'avère nécessaire également pour la survie de certaines

¹⁵³ WWF, *op. cit.*, p. 7; 31.

¹⁵⁴ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 125.

maisons d'édition, par exemple les éditions Boréal¹⁵⁵. Au Québec, où chaque année « des centaines de milliers de livres neufs sont détruits par les distributeurs, à leur suggestion ou à la demande des éditeurs¹⁵⁶ », le débat concerne la vitalité du champ éditorial, comme l'affirme l'éditeur Bertrand : « Les stocks excédentaires des éditeurs, s'ils étaient donnés à gauche et à droite, risqueraient de noyer le marché du livre québécois et de dévaloriser le travail d'auteur, s'entendent les acteurs de l'industrie¹⁵⁷ ». La même vision est partagée par la présidente du comité spécial sur l'écologie du livre du SNE, Tania Massault, et par les spécialistes du secteur, même si des résistances à cette étape – souvent inévitables – demeurent, nonobstant la virtuosité du recyclage. Dans la *Charte* du SNE, on lit à ce propos :

Lorsqu'ils ne trouvent pas leurs lecteurs, les ouvrages invendus reviennent dans l'entrepôt du distributeur. Ils sont alors soit stockés pour une mise en vente ultérieure, soit pilonnés. Dans ce cas, 100 % des ouvrages *mis au pilon* partent au recyclage¹⁵⁸.

Plusieurs maisons cherchent à éviter le pilon du principe, comme La Mer Salée – fondée en 2013 à Nantes – qui se déclare *zéro pilon* : « en préférant produire peu et réimprimer, et en récupérant les invendus, rénovés puis remis dans le circuit de vente directe, donnés à des associations ou envoyés en service de presse, La Mer Salée ne pilonne aucun livre. Un choix 'économiquement aberrant', mais conforme aux valeurs des fondateurs¹⁵⁹ ».

La même posture, radicalement écoresponsable et représentée par la locution nominale « zéro pilon », est revendiquée par le fondateur d'Écosociété : « Nous avons horreur du pilon, déclare Serge Mongeau. C'est pourquoi nous veillons à ce que ce que nous publions apporte quelque chose de nouveau. Il ne faut pas encombrer le marché. On fait attention dans nos choix de livres¹⁶⁰ ». À ce sujet, la maison a été pionnière pour le champ éditorial francophone, en évitant la mise au pilon dès 1993, année de sa fondation, comme l'indique la question rhétorique : « Écosociété a-t-elle fait boule de neige?¹⁶¹ ».

¹⁵⁵ V. BOUVIER, « Écosociété ou l'édition responsable », *La Presse*, publié le 11 mai 2007, consulté le 11 novembre 2024 : www.lapresse.ca/affaires/economie/ecosociete-ou-ledition-responsable.php.

¹⁵⁶ C.-É. BLAIS-POULIN, « Les livres se cachent pour mourir », *La Presse*, publié le 3 juin 2023, consulté le 11 novembre 2024 : www.lapresse.ca/arts/litterature/les-livres-se-cachent-pour-mourir.php.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ SNE, *op. cit.*, p. 15.

¹⁵⁹ M. DURAND, « [15 idées pour un livre vert] La Mer Salée : l'éditeur zéro pilon », *Livres Hebdo*, publié le 21 décembre 2021, consulté le 20 octobre 2024 : www.livreshebdo.fr/article/15-idees-pour-un-livre-vert-la-mer-salee-lediteur-zero-pilon.

¹⁶⁰ V. BOUVIER, *op. cit.*

¹⁶¹ *Ibid.*

Cette étape concerne surtout les grands éditeurs, qui font de la surproduction une véritable stratégie de marketing, entraînant un cercle vicieux sur le plan écologique :

Le pilon guette surtout les livres ‘qui ont un rythme de vie extrêmement rapide’, explique Anthony Glinoe. [...] Certains livres pratiques disparaissent des librairies au bout de deux, trois ou quatre semaines. Ils apparaissent en masse parce que, effectivement, il y a une stratégie marketing de la part des éditeurs et des librairies. Ce sont souvent les livres qui se trouvent pilonnés en cas d’insuccès¹⁶².

Dans un contexte de crise globale des ressources, particulièrement du papier, la surproduction exacerbe la pénurie, mettant ainsi en péril l’existence des maisons d’éditions indépendantes. Dans le *Rapport* de la FILL, le refus du pilon est conçu comme geste engagé d’un point de vue écologique et éthique :



FIGURE 13

Connaissez-vous, dans votre pays, des éditeurs engagés ? Certains peuvent éco-concevoir les livres, les imprimer localement, refuser de **pilonner** les invendus ou encore réduire la surproduction¹⁶³.

Cette perspective critique face au gaspillage est adoptée aussi par le WWF, qui toutefois encourage le recyclage des invendus comme méthode pour éviter de « mettre un livre aux ordures ». La visée circulaire reste centrale et le pilon n’est pas « démonisé ». Des maisons comme La Mer Salée et Écosociété revendiquent en revanche une posture radicale face aux enjeux écologiques : le pilon est donc un nœud discursif très controversé

dans le champ éditorial, qui produit une polarisation des perspectives et des approches. La mise au pilon est généralement envisagée comme *fin de vie* par rapport au *cycle de vie* des livres, concept qu’on approfondira par la suite. La métaphore de la mort est présente dans les sources collectées, ainsi que celle du « salut » du pilon, de l’abîmement. Par exemple, dans la préface du *Rapport* WWF, le parallélisme entrecroise les stylèmes du discours religieux pour expliquer la circularité inhérente à cette pratique : « Dès lors, pourquoi empêcher le

¹⁶² C.-É. BLAIS-POULIN, *op. cit.*

¹⁶³ FILL, *op. cit.*, p. 25.

papier noirci de **retourner au pilon** pendant que l'homme **retourne à la terre**?¹⁶⁴ ». La locution nominale relative au pilon est ainsi intimement liée à la *fin de vie*; le verbe mourir apparaît fréquemment dans le discours : « Aucun livre ne **meurt**, sauf le **pilon** qui est 100% recyclé¹⁶⁵ ». Des pratiques sont mises en œuvre pour éviter la « destruction des ouvrages », en cherchant à « les sauver » par des méthodes d'écoconception :

l'éditeur Rue de l'échiquier nous confiait par exemple avoir un taux de pilon virtuellement nul, grâce à des tirages fins, à son opération '**sauvé du pilon**' et au stockage de ses invendus dans ses locaux. [...]

L'éditeur estime qu'environ la moitié des livres sont déjà '**sauvés**' lors de cette opération¹⁶⁶.

Étape controversée sur le plan idéologique, terme-clé dans la réflexion sur l'engagement écologique du secteur, le pilon soulève des questions relatives à la finitude des ressources, ainsi qu'à la survie matérielle et symbolique des livres à l'heure de la crise.

2.2.5 Acronymes et formules de l'écologie du livre

La *fin de vie* des livres représente donc l'étape finale du *cycle de vie*; dans l'écologie du livre l'ACV, l'*analyse de cycle de vie*, constitue un cadre méthodologique central et figure parmi les acronymes présents dans le corpus; apparaissant d'abord comme *hapax* dans la *Charte environnementale* du SNE, où elle est associée aux impacts du livre papier et numérique : « Pour aller plus loin : consulter l'ACV (*analyse du cycle de vie*) comparative papier/numérique réalisée par *La Poste* afin de mesurer l'impact environnemental de différents supports de communication¹⁶⁷ ». Quatre occurrences supplémentaires de « analyse de cycle de vie » se retrouvent en outre dans les sources collectées, utilisées par l'ANEL et la FILL, en plus de celles du SNE. En tant que méthodologie d'évaluation, l'ACV fournit une vision globale des impacts au long de la chaîne du livre; l'acronyme est d'ailleurs recommandé par la Commission d'enrichissement de la langue française depuis 2010. Il a été lemmatisé dans le GDT en 2022, puis en 2024 dans TERMIUM, témoignant donc d'une intégration progressive dans le discours écologique contemporain. L'acronyme est emprunté au technolecte de la gestion environnementale, comme dans le cas de l'écoconception (économie/industrie); il s'agit d'un transfert terminologique entre domaines de spécialités. Le Bureau de la traduction canadien donne cette définition de

¹⁶⁴ WWF, *op. cit.*, p. 4. Nous soulignons.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 33. Nous soulignons.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 42. Nous soulignons.

¹⁶⁷ SNE, *op. cit.*, p. 12. Nous soulignons.

l'ACV : « Évaluation des *effets* directs ou indirects d'un produit sur l'*environnement*, depuis l'extraction des matières premières qui entrent dans sa composition jusqu'à son élimination¹⁶⁸ », tandis que l'Office québécois de la langue française la décrit comme une : « analyse visant à déterminer et à mesurer les *impacts environnementaux*, les conséquences sociales ou les coûts d'un produit ou d'un procédé tout au long de son cycle de vie¹⁶⁹ ». Les deux définitions soulignent donc le caractère écosystémique de cette méthodologie, surtout en ce qui concerne les *impacts/effets* sur l'environnement. La visée circulaire est représentée dans la FIG. 14 par le logo du recyclage, symbole universel de la durabilité – constitué de trois flèches en boucle –, et par la couleur écologique par excellence, le vert, incarnant le respect des matières premières. Le livre vert représente le livre de l'avenir, où tous les matériaux seront réintégrés; dans ce contexte, la couleur verte ne représente pas seulement une teinte choisie pour son association aux thématiques écologiques, mais devient un marqueur discursif qui relie le domaine aux nouvelles responsabilités environnementales de l'édition. Ce choix de couleur pourrait également



FIGURE 14

sous-entendre une critique implicite, soulignant la nécessité d'un engagement plus poussé de la part des acteurs de la chaîne du livre pour parvenir à une édition totalement écoresponsable; Eco parle à ce sujet d'une « sénescence précoce¹⁷⁰ » des livres. Dans le corpus, on retrouve les acronymes DD (*développement durable*, 2 occurrences), CDD (*charte du développement durable*, 6) et ODD (*objectifs de développement durable*, 31), témoignant une formalisation des engagements environnementaux de la part des acteurs et actrices de la chaîne, et un écho au

¹⁶⁸ OQLF, « Analyse du cycle de vie », *GDT*, 2022 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/analyse-du-cycle-de-vie.

¹⁶⁹ BUREAU DE LA TRADUCTION, « ACV », *TERMIUM*, 2024 : www.btb.termiumplus.gc.ca/ACV.

¹⁷⁰ U. ECO, *op. cit.*, p. 22.

discours institutionnel pour encadrer leurs pratiques. Le terme complexe *développement durable*, devenu un cadre conceptuel stabilisé en formule surtout depuis son adoption dans le rapport Brundtland (1987) par l'ONU, sert de socle à des déclinaisons diverses, chacune enrichissant la compréhension des enjeux de durabilité en édition. Conçu en 1712 par le capitaine et forestier von Carlowitz,

le terme a commencé à germer, il y a trois siècles. [...] Selon toute vraisemblance, c'est von Carlowitz qui aurait forgé le terme « Nachhaltigkeit », que l'on pourrait traduire approximativement par « durabilité ». [...] Il est le premier à avoir décrit théoriquement l'idée du développement durable et lui avoir donné un nom. [...] Von Carlowitz, conscient des conséquences d'un déboisement excessif, réfléchit alors à une gestion des forêts qui permettrait d'assurer qu'à l'avenir, le bois soit disponible en quantité suffisante et à un prix raisonnable¹⁷¹.

L'origine du concept est donc liée à celle de la durée, de la capacité de demeurer dans le temps. En particulier, DD renvoie désormais à une référence usuelle, intégrée, autour de laquelle s'articulent les pratiques professionnelles et éthiques, tandis que l'acronyme CDD – représentant des chartes spécifiques comme celles promues par le SNE ou l'ANEL – marque l'adoption de principes normatifs dans le domaine. Le DD constitue une *formule*, voire « un ensemble de formulations qui, du fait de leurs emplois à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces formulations contribuent dans le même temps à construire¹⁷² ».

Par ailleurs, l'acronyme ODD, se référant aux objectifs de développement durable de l'Agenda 2030 de l'ONU, témoigne d'une approche programmatique et opérationnelle, structurée autour de cibles précises. L'intégration de cet acronyme dans le discours éditorial reflète une reconnaissance explicite des objectifs onusiens et inscrit l'édition dans une perspective de responsabilité globale, qui dépasse le cadre sectoriel pour s'aligner sur des enjeux transversaux de développement durable. Ensemble, DD, CDD, et ODD se rejoignent pour illustrer l'institutionnalisation croissante de la durabilité dans l'édition, chaque terme exprimant une facette de l'engagement collectif et symbolisant les multiples niveaux auxquels le développement durable s'impose dans ce domaine : « Complémentairement à son acception fortement conceptuelle, le

¹⁷¹ K. BARTENSTEIN, « Les origines du concept du développement durable », *Revue Juridique de l'Environnement*, n° 3, 2005, p. 293.

¹⁷² A. KRIEG-PLANQUE, *La notion de "formule" en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2009, p. 7.

développement durable apparaît à différents égards comme un fait objectivable, quantifiable, mesurable, *cartographiable*¹⁷³ ».

La formule occupe une place centrale dans le corpus, avec un pourcentage de 0.1% (88 occurrences et 996,51 occurrences per million de tokens), constituant un nœud incontournable dans le discours écologique contemporain, apparaissant dans plusieurs domaines de spécialité. Krieg-Planque souligne le « caractère envahissant de ‘développement durable’ dans l’espace public à partir du milieu des années 1990 : augmentation de la fréquence du syntagme dans les corpus médiatiques, [...] lancement de titres de presse incluant une variante de formule...¹⁷⁴ ».

Toutefois, l’adoption de ces acronymes, qui renvoient au *Pacte des éditeurs* de l’ONU, ne fait pas l’unanimité dans le secteur : certaines associations et maisons d’éditions, comme Écosociété, formulent une critique explicite du concept de *développement*, qu’elles associent à une logique de *croissance* économique, perçue comme incompatible avec une vision radicalement décoloniale et écologique de l’édition la formule, effectivement, « porte en soi des éléments contradictoires¹⁷⁵ » : l’adjectif *durable* sous-entend l’existence de la non-durabilité du développement.

Cette divergence de positionnement, comme on le verra dans le CHAPITRE III, révèle une tension entre les cadres plus institutionnels et les milieux plus radicaux, qui – au prisme des catalogues et des discours éditoriaux – remettent en question les fondements mêmes du *développement* en tant que projet de société, en prônant une *écosociété* à bâtir sur la *décroissance* et sur la *simplicité volontaire*.

La fréquence significative de l’acronyme *GES* (*gaz à effet de serre*, 57 occurrences, 0.065%) est strictement liée aux impacts environnementaux de la chaîne du livre et au modèle de développement suivi par le secteur; on le retrouve dans la collocation nominale « émissions de GES » : émissions carbone, pollution et transition sont de plus en plus au centre du débat écologique et des études terminologiques¹⁷⁶. La question énergétique est bien présente dans le corpus :

¹⁷³ A. KRIEG-PLANQUE, « La formule ‘développement durable’ : un opérateur de la neutralisation de la conflictualité », *Langage et société*, vol. 4, n° 134, 2010, p. 7. Nous soulignons.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ *Ibid.*

¹⁷⁶ La Commission d’enrichissement de la langue française a publié le *Vocabulaire de l’environnement : climat-carbone* en 2019 : www.education.gouv.fr/bo/19/Hebdo40/CTNR1926055K.htm.

Rapport (The Shift Project) : (1) Les **émissions de GES** et la consommation énergétique liées à la fabrication de papier à partir de matière première « vierge » et « renouvelable » ont été quantifiées par la Fédération Professionnelle des Entreprises du Recyclage (FEDEREC).
(2) Réduire les **émissions** liées au papier de 20%, diviser par deux les distances parcourues aussi bien pour le fret que par les clients, permettraient une réduction de 14% des **émissions de GES** par livre.

Rapport (FILL) : (3) Dans chaque cas étudié, les **émissions de GES** et les déchets générés ont été mesurés à chaque étape : livraisons entre l'imprimeur, le distributeur et le point de vente, emballages, trajet des clients, fin de vie des livres.
(4) D'un pays à l'autre, on constate que les ordres de grandeur sont les mêmes : la production des livres est la première source d'**émissions de GES**, suivie du transport (des livres, mais aussi des clients, et des salariés des librairies).

Comme souligné dans les exemples, la question des émissions de carbone concerne toute la chaîne du livre et appelle à une reconversion urgente du secteur. Dans le but de réduire les émissions, des pratiques vertueuses de compensation¹⁷⁷ sont aussi proposées :

Charte (ANEL) : Envisager de faire des **compensations carbone**s pour certains modes de transport (comme l'avion) et fournir des informations sur des organismes qui permettent des **compensations** pertinentes. Exemple inspirant : Le Programme de **Compensation** CO2 ECOTIERRA de l'Université de Sherbrooke permet à la communauté universitaire de **compenser ses émissions de GES** par plusieurs initiatives dont la plantation d'arbres, l'allocation de bourses de stage et de recherche et le financement du développement de l'énergie renouvelable de l'université¹⁷⁸.

La terminologie du carbone s'impose comme champ incontournable dans le corpus; on souligne également, d'après la *Charte*, la présence de l'acronyme CO₂ (23 occurrences); comme le rappelle *Dans l'air du temps : vocabulaire des changements climatiques* : « Le dioxyde de carbone est l'un des principaux gaz à effet de serre responsables du réchauffement planétaire¹⁷⁹ ». L'implantation de la terminologie autour du carbone, comprenant également des locutions nominales comme « empreinte carbone », « neutralité carbone » et « compensation carbone », témoigne d'une diffusion des

¹⁷⁷ Pour une étude diachronique de cette collocation, P. DURY, « The rise of *carbon neutral* and *compensation carbone* : A diachronic investigation into the migration of vocabulary from the language of ecology to newspaper language and vice versa », *op. cit.*

¹⁷⁸ ANEL, *op. cit.*, p. 11.

¹⁷⁹ OQLF, « dioxyde de carbone », *Dans l'air du temps : vocabulaire des changements climatiques*, 2016 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/dioxyde-de-carbone.

concepts issus des sciences environnementales vers des domaines de spécialité comme l'édition et d'une volonté de mesurer : donc de conceptualiser son impact environnemental. Le « bilan carbone » constitue à ce sujet une collocation significative dans le corpus, représentant 0,6 % de la totalité des occurrences. Elle est fréquemment associée à des termes comme *livre*, *librairie*, *chaîne du livre* et *papier*, illustrant donc l'émergence d'une terminologie spécifique à l'écologie du livre.

Ce transfert terminologique traduit une forme de technicisation du discours portant sur l'écologie du livre, où des concepts quantifiables et mesurables permettent de structurer les initiatives et engagements des acteurs et actrices du secteur. L'utilisation de l'acronyme CO₂, standardisé à l'échelle internationale, illustre également une tendance à la simplification linguistique en matière de communication scientifique, facilitant la diffusion des enjeux auprès d'un public élargi tout en imposant une terminologie commune. Ce vocabulaire spécifique, qui s'inscrit dans une logique d'écoconception et de réduction des émissions, permet non seulement de formaliser les *objectifs de durabilité*, mais également de cristalliser une conscience collective autour de la nécessité de transformer les pratiques pour atténuer les effets de la crise écoclimatique.

Contrairement aux acronymes présentés, les acronymes FSC (*Forest Stewardship Council*) et PEFC (*Programme for the Endorsement of Forest Certification*) apparaissent respectivement à 11 et 9 reprises, sans adaptation linguistique, témoignant d'un maintien de l'anglicisme même dans les feuilles de route françaises et québécoises. Contrairement aux termes traduits ou francisés comme ACV ou DD, ces acronymes restent dans la langue de départ, soulignant la prévalence de standards internationaux dans le domaine de la certification forestière. Leur maintien en anglais dans des documents officiels traduit une reconnaissance de l'autorité de ces certifications à l'échelle mondiale, tout en soulevant la question de l'universalité des pratiques de durabilité dans le secteur éditorial. En ce sens, les acronymes anglicisés s'imposent comme des repères invariables, tandis que les termes traduits permettent une réappropriation locale du discours, créant un équilibre entre conformité aux normes internationales et ancrage linguistique francophone. Cette dualité souligne les enjeux de localisation et d'adaptation terminologique, essentiels pour la diffusion et la compréhension des pratiques écologiques relatives au domaine, tout en illustrant une hiérarchisation implicite des termes selon leur origine et leur portée institutionnelle.

2.2.6 Le livre *durable* ou *écoresponsable* : pour une éthique de l'édition

Dans la continuité des réflexions sur les pratiques éditoriales durables menées par les instances locutrices prises en compte dans notre corpus, on remarque la mention du *livre écoresponsable*, qui se distingue comme une tentative de redéfinir l'éthique de la production et de la « consommation » de l'objet-livre, qu'il soit en version papier ou numérique. Un *livre écoresponsable* renvoie d'abord à une œuvre conçue et fabriquée dans le respect de l'environnement, intégrant des pratiques qui limitent les impacts négatifs tout au long de son cycle de vie – de la sélection des matières premières jusqu'à sa distribution et son éventuelle fin de vie. La locution nominale condense donc des initiatives variées, comme celles évoquées précédemment : l'usage de matériaux recyclés ou certifiés FSC/PEFC, l'optimisation de l'impression pour éviter le gaspillage de papier, ou encore la réduction des émissions de CO₂ lors du transport. La locution est tout à fait émergente dans le domaine; on signale un *hapax* datant de 2022 :

Charte (ANEL) : Le comité poursuit des réflexions, de concert avec des professionnelles et professionnels de la chaîne du livre, sur diverses actions pour un milieu du *livre écoresponsable*¹⁸⁰.

L'adjectif est également associé à l'édition¹⁸¹ dans la même *Charte*, ainsi qu'à *action*, *façon*, *certification*, *comité*, *engagement*, *geste* et *comportement* dans l'ensemble du corpus. Pour ce qui concerne spécifiquement la qualification de « livre », on souligne aussi l'emploi de « durable », uniquement dans le contexte français :

Charte (SNE) : En effet, un *livre durable* est, avant toute chose, un livre qui sera lu.

Rapport (WWF) : En 1895, dans son article dans la Revue des deux mondes, le Vicomte George d'Avenel s'exprime sur la frilosité des auteurs et des éditeurs devant les nouvelles formes de papier à partir de pâte de bois (les premières pâtes à papier à base d'arbres) : sauraient-elles être de naissance suffisamment noble pour faire des *livres durables*, et ainsi remplacer les formes traditionnelles de papier issues du recyclage des textiles ? [...] Les temps changent et les auteurs de ce rapport, en 2019, s'amusent de l'analogie avec les réticences actuelles des éditeurs vis-à-vis du recyclage du livre et de l'usage du papier recyclé

¹⁸⁰ ANEL, *op. cit.*, p. 2.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 14.

dans l'Édition, qui semblent s'exprimer de façon à la fois identique (contre la nouveauté du procédé, pour l'immortalité de l'objet-livre) et inverse (contre la fibre recyclée cette fois) !¹⁸²

L'extrait témoigne donc d'un long débat sur la *pérennité* des livres, aujourd'hui envisagée sous l'angle de la *durabilité*. Dans la *Charte de l'écologie du livre*, la qualité intellectuelle des ouvrages est directement liée à « une production qualitative de l'objet, qui lui permet de **durer** dans le temps¹⁸³ ». Dans le *Rapport* du WWF, on signale également la locution nominale *livre respectueux de l'environnement*¹⁸⁴, qui constitue une paraphrase de l'écoresponsabilité éditoriale. L'adjectif est également présent dans d'autres extraits :

Rapport (WWF) : Au WWF, on aime le livre papier, notamment quand il vit de façon totalement **respectueuse** de la planète (forêts, eaux, biodiversité, énergie, autres ressources), ce qui est fort heureusement possible. Les livres nous aident à repenser le monde¹⁸⁵.

Charte (Normandie Livre & Lecture) : Inspirer les pouvoirs publics pour transformer avec eux l'écosystème du livre et le valoriser ([...] appels d'offre favorisant la solidarité, des subventions **respectueuses** des valeurs et des interdépendances entre les métiers)¹⁸⁶.

Rapport (FILL) : L'étude vise à fournir aux libraires, membres d'EIBF et au-delà, des conseils pratiques pour les aider à mener leurs activités de manière plus **respectueuse de l'environnement**, tout en mettant en évidence les meilleures pratiques déjà existantes et les librairies inspirantes dans le monde entier¹⁸⁷.

La responsabilité éditoriale doit donc être écosystémique, comprenant l'environnement ainsi que le social, et doit être également communiquée de façon transparente.

¹⁸² WWF, *op. cit.*, p. 4.

¹⁸³ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. 3. Nous soulignons.

¹⁸⁴ WWF, *op. cit.*, p. 45.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 3.

¹⁸⁶ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. s. n. (couverture).

¹⁸⁷ FILL, *op. cit.*, Avant-propos.



UNE
TRANS
PARENCE
POUR
ENCOU
RAGER

FIGURE 15

La FIG. 15 illustre une thématique-clé du discours écologique, surtout quand elle est appliquée aux discours des acteurs économiques et institutionnels : la transparence¹⁸⁸. L'idée d'*édition équitable*, en lien étroit avec le concept de livre écoresponsable, implique également des conditions de travail et de rémunération justes pour les différentes parties de la chaîne du livre. Ces conditions, vérifiables et certifiables, s'inscrivent dans une démarche de transparence qui favorise non seulement la justice sociale et environnementale, mais aussi la bibliodiversité. L'adjectif *équitable* est présent dans le corpus, associé au *commerce*¹⁸⁹ et à la *répartition*¹⁹⁰; en outre, la locution nominale constitue aussi une marque présente sur plusieurs publications d'Écosociété et d'autres maisons d'éditions. Conçu par l'AIEI,



le label « Le livre équitable » est attribué par l'Alliance à des ouvrages publiés dans le cadre d'accords éditoriaux internationaux **respectueux** des spécificités de chacun : les coéditions solidaires. Ces coéditions solidaires permettent de mutualiser les coûts liés à la réalisation intellectuelle et physique d'un livre et faire ainsi des économies

¹⁸⁸ Voir G. GUIBERT, « La transparence, une exigence essentielle de la confiance en matière écologique », *Après demain*, n° 53, mars 2020, p. 16-17.

¹⁸⁹ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 138.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 133.

d'échelle ; d'échanger des savoir-faire professionnels et une expérience commune, tout en **respectant** le contexte culturel et l'identité des éditeurs ; de diffuser plus largement les ouvrages en ajustant les prix pour chaque zone géographique ou en uniformisant les prix sur une même zone de commercialisation¹⁹¹.

Pour ce qui concerne les conditions matérielles de la chaîne, la notion d'*écocontribution* joue aussi un rôle central pour assurer une publication écoresponsable, encourageant les éditeurs à assumer la *responsabilité* environnementale de la gestion des invendus, en minimisant le recours au pilon ou en investissant dans des filières de recyclage.



FIGURE 16

Le terme bien que présent dans le corpus sous deux formes – 4 occurrences pour *écocontribution* et 24 pour *éco-contribution* –, témoigne d'une certaine oscillation terminologique liée à l'usage du préfixe éco- sans ou avec trait d'union, un phénomène déjà observé pour éco-/écoconception. Cette variation illustre non seulement l'adaptation linguistique en cours mais également une terminologie encore en évolution, reflétant les nuances et les priorités des pratiques écoresponsables au sein du secteur.

Ainsi, l'écoresponsabilité dans le domaine de l'édition ne se limite pas à une « simple » obligation écologique, mais aspire à un modèle éthique plus large, où le respect de l'environnement, des ressources naturelles et des personnes participe à la redéfinition des pratiques éditoriales contemporaines, orientées vers l'avenir.

2.3.1 Couleurs et valeurs de l'écologie du livre : une symbolique engagée

Reposant sur une concertation des approches discursives et sémiotiques, la communication environnementale vise à créer des récits multimodaux engageants, qui

¹⁹¹ AIEI, « Le livre équitable », *Notions clés* : www.alliance-editeurs.org/le-livre-equitable.

captent l'attention du public cible à travers des termes-clés et des illustrations, tout en favorisant la compréhension des enjeux autour de l'écologie du livre :

L'environnement, sa destruction ou sa défense, est devenu un enjeu crucial de la communication, tant institutionnelle (par les grandes organisations supranationales ou les ONG, que par les organismes nationaux et locaux) que privée, par les *holdings* et les petites entreprises. Le thème du DD, en pénétrant les formes de communication et les déclarations d'engagement de ces acteurs, est devenu une sorte de méta-narration (Libaert 1992, 2006)¹⁹².

L'approche narrative, d'après Fløttum, représente pour nous une perspective d'analyse fructueuse pour comprendre et situer les différents discours. À ce sujet, « elle pourra constituer un trait unificateur des multiples genres qui sont utilisés pour diffuser l'information et des arguments au sein de cette problématique mondiale¹⁹³ ». La communication vise, d'une part, à informer sur les différentes mesures prises pour la préservation de l'environnement en lien avec la chaîne du livre et, d'autre part, à construire un éthos *positif* et *collectif*, en présentant des valeurs éthiques et morales. La symbolique des couleurs joue donc un rôle central dans l'écologie du livre, marquant visuellement les engagements et les valeurs portés par cette démarche éditoriale. Comme nous l'avons vu à travers l'analyse des illustrations qui concernent le recyclage, le lien entre bibliodiversité et biodiversité, ainsi que les symboles associés au cycle de vie, les couleurs participent activement à la construction du cadre narratif. Comme le souligne Biros, « l'étude de la couleur dans le discours environnemental permet de constater le fort ancrage culturel des valeurs associées à différentes teintes¹⁹⁴ » : les couleurs sont devenues de véritables outils argumentatifs.

2.3.2 La polyvalence du vert en discours, entre écotopie et écoblanchiment

L'adjectif *vert* et le verbe *verdir* entrent dans le vocabulaire de l'écologie politique à partir des années 1970-1980, avec un positionnement fortement radical et militant¹⁹⁵.

¹⁹² Nous traduisons. D. ANTELM, *op. cit.*, p. 49.

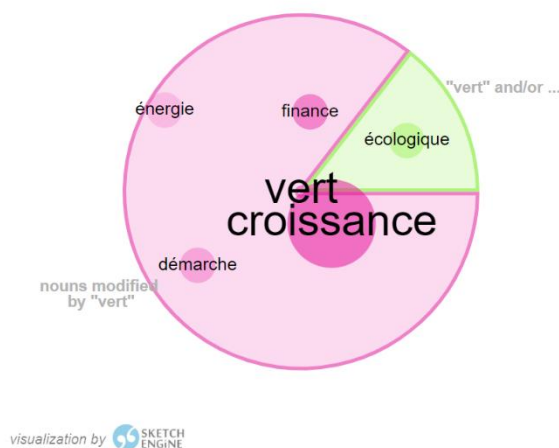
¹⁹³ M. J. MICHAEL & M. MCBETH, « A Narrative Policy Framework : Clear Enough to Be Wrong ? », *Policy Studies Journal*, vol. 38, n° 2, 2010, p. 329-353, cité par K. FLØTTUM, « La narrativisation, trait unificateur des genres du discours climatique ? », dans M. MONTE et G. PHILIPPE (éds.), *Genres & textes*, Presses Universitaires de Lyon, 2014, p. 239-252.

¹⁹⁴ C. BIROS, « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique*, Lyon, ENS Éditions, n° 105, 2014, p. 59.

¹⁹⁵ Voir C. BIROS, *op. cit.*; B. FRACCHIOLLA, « Anthropologie de la communication : construction des discours et circularité des désignations autour de la 'vertitude' », *Le discours et la langue : revue de linguistique française et d'analyse du discours* 1, Lyon: ENS Éditions, n° 2, 2010, p. 121-135.

La couleur, porteuse d'une longue controverse et d'une histoire culturelle complexe, se consolide dans la synchronie comme un symbole d'un engagement éthique et écoresponsable. La naissance des partis verts en Europe et de l'ONG *GreenPeace* en 1970 baptise définitivement la couleur sur l'autel de l'écologie : « Le lien entre le mot vert et l'écologie politique est devenu tellement fort qu'il est aujourd'hui impossible de le prononcer sans qu'il prenne aussitôt une connotation liée à cette dernière. Le vert n'est plus tant une couleur qu'une idéologie¹⁹⁶ ». Le vert est, en effet, la couleur associée non seulement au DD mais aussi aux approches plus radicales et militantes dans le discours écologique, en raison de son lien symbolique évident avec la nature et l'environnement.

Dans le contexte de l'édition écoresponsable, cette couleur joue un double rôle : elle représente d'un côté des initiatives de durabilité institutionnelles, visant à intégrer progressivement des pratiques plus respectueuses de l'écosystème; de l'autre, elle incarne des visions plus militantes – comme celle d'Écosociété – critiques vis-à-vis du système actuel, et qui prônent un changement radical de paradigme. Ainsi, le vert devient un signe visuel polyvalent, rassemblant des perspectives parfois contrastées mais unies par un même souci de préserver la bio/biodiversité et d'engager les lecteur·rice·s dans une réflexion sur l'avenir de notre planète : la couleur apparaît 11 fois en fonction



adjectivale dans le corpus (0.012%). Parmi les collocations détectées au singulier, « croissance verte » est la plus récurrente (3), suivie par « énergie verte » (2), « démarche verte » (1) et « finance verte » (1); par ailleurs, le vert est indiqué comme synonyme

d'*écologique*¹⁹⁷ par rapport à la création d'un comité pour le personnel opérant dans la chaîne. La couleur se retrouve également dans la collocation « pratiques vertes » et dans la mention de l'association *Envol vert* : elle est donc bien présente et sur le plan

¹⁹⁶ M. PASTOUREAU, *Vert. Histoire d'une couleur*, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 184.

¹⁹⁷ ANEL, *op. cit.*, p. 11.

multimodal et terminologique. Cette première analyse révèle la polyvalence, voire la multidimensionnalité de la couleur verte; elle n'est pas seulement évoquée en tant que synonyme d'écologique, donc connotée comme *éthique* et *écoresponsable*, mais aussi comme couleur de la *croissance* économique. Selon Antelmi, la couleur participe à une médiation entre la croissance du DD et la décroissance souhaitée, opérant comme un neutralisateur des conflits¹⁹⁸ idéologiques inhérents à la formule même de DD.

Le chromatisme présente néanmoins une acception globalement positive dans les collocations identifiées, où il est utilisé pour désigner de pratiques durables dans les domaines stratégiques de la chaîne – par exemple, l'*énergie verte* désigne les sources renouvelables. En France, on signale le réseau des *Bibliothèques vertes*, créé par l'Association des Bibliothécaires de France, qui vise à améliorer l'empreinte écologique des bibliothèques sur le plan matériel, social et symbolique¹⁹⁹.

Les connotations du vert sont aussi en train d'évoluer, comme dans d'autres secteurs, produisant une friction sur le plan de la signification et de la perception par le lectorat, dont témoigne l'adoption du calque français du terme *greenwashing* à travers l'unité polylexicale « verdissement d'image ». La nominalisation de l'adjectif revient à son ambiguïté ancestrale, mise en avant dans l'enquête de Pastoureau : « Le but est d'éviter toute étiquette de **verdissement d'image**²⁰⁰ ». Sur le plan terminologique, il s'agit d'une néologie; d'autres équivalents possibles, comme *mascarade écologique*, *écoblanchiment (vert)*²⁰¹ et *verdissage*²⁰², n'apparaissent pas dans le corpus. Bien que la locution *verdissement d'image* ne soit présente qu'en *hapax*, elle illustre l'évolution sémantique de la couleur dans le discours écologique. Comme l'a constaté Vargas, surtout en relation avec le discours publicitaire, « la surutilisation de la couleur verte a rapidement amené la suspicion²⁰³ », ce qui a fait par exemple que le bleu, entre autres, puisse devenir une nouvelle couleur écologique. Ce déplacement chromatique – et également terminologique, observé surtout dans la transition énergétique – témoigne donc des dynamiques qui entourent le symbolisme écologique aussi dans la sphère éditoriale.

¹⁹⁸ D. ANTELM, *op. cit.*, p. 42; voir également A. KRIEG-PLANQUE, « La formule 'DD' : un opérateur de neutralisation de la conflictualité », *Langage et société* 4, n° 134, 2010, p. 5-29.

¹⁹⁹ ABF, « Bibliothèques vertes » : www.abf.asso.fr/4/210/981/ABF/bibliotheques-vertes.

²⁰⁰ ANEL, *op. cit.*, p. 14. Nous soulignons.

²⁰¹ É. VARGAS, *op. cit.*, p. 137.

²⁰² P. DURY, « Quelle(s) traduction(s) pour le terme anglais *greenwashing* ? Quelques observations croisées en terminologie », *Traduire*, n° 229, 2013, p. 33.

²⁰³ *Ibid.*, p. 140.

2.3.3 Le bleu et le blanc : vers de nouvelles couleurs *messianiques* ?

« Longtemps discret, mal aimé ou rejeté, on lui confie aujourd’hui l’impossible mission de sauver la planète²⁰⁴ » : si le vert reste central sur le plan multimodal en vertu de sa nature polysémique, on observe de plus en plus la présence d’autres couleurs dans les rapports, les feuilles de route et les chartes environnementales qui composent notre corpus. Par exemple, sur la couverture de la *Charte Environnementale* du SNE, le choix graphique du bleu et du blanc est significatif, se posant en tant que vecteurs visuels des engagements écologiques et des valeurs de durabilité à adopter par le secteur.



FIGURE 17. Couverture SNE

Le bleu, communément associé à l’eau et au ciel dans l’imaginaire collectif²⁰⁵, représente symboliquement des éléments essentiels de notre environnement. En les évoquant, cette couleur vise à créer un lien phénoménologique avec la planète, soulignant ainsi l’importance cruciale de préserver la biodiversité et les écosystèmes menacés par les activités industrielles – ces dernières sont représentées ici par les machines d’impression,

²⁰⁴ M. PASTOUREAU, *op. cit.*, p. 10.

²⁰⁵ Selon L. VIGNES, le bleu « donne à voir une chose difficile à représenter : la pureté du ciel, l’absence de pollution et qui réalise performativement l’accroche »; voir « Voiture verte : l’argument écologique à contresens dans les discours publicitaires », *Le discours et la langue. L’environnement : approches lexicales et discursives*, 2013, p. 65.

juxtaposées aux éléments naturels dans une continuité visuelle et éthique, incarnant ainsi une approche véritablement écoresponsable. Cette sélection chromatique veut évoquer immédiatement aux lecteur·rice·s une idée de pureté, de fraîcheur et de transparence, renforçant ainsi l'association de la *Charte* avec une politique authentique de protection de l'environnement. Le bleu symbolise également la responsabilité et l'engagement du SNE envers la durabilité : en représentant la rive d'un fleuve, une forêt, une prairie et des bois certifiés PEFC – en vert, qui conserve donc sa valeur d'ancrage environnemental, la couverture véhicule l'urgence de promouvoir les pratiques éditoriales écoresponsables et se propose comme une réalité déjà attentive à ces enjeux. Le SNE propose sa ligne éditoriale écologique, même pour le côté numérique; à cet égard, plusieurs étapes du cycle de vie du livre sont représentées : de la matière première recyclée au produit final, dont les configurations et les modalités d'usage exemplifient ce qu'on peut définir comme l'un des nœuds discursifs de l'écologie du livre, à savoir l'inclusion de pratiques de lecture plus respectueuses de l'environnement et l'intégration du numérique au papier conforme aux standards. Le blanc est également central dans la couverture, étant associé à la pureté et à la propreté, s'opposant au noir et au gris associés aux émissions polluantes. Dans



FIGURE 18

cette couverture, la couleur blanche incarne donc un idéal de transparence écologique et de responsabilité environnementale, renforçant le message d'une édition plus *propre* et éthique. Dans le logo conçu par Normandie Livre & Lecture pour la *Charte de l'écologie du livre*, le blanc joue également un rôle essentiel dans la construction symbolique de l'identité visuelle de ce secteur émergent, soulignant un idéal de transparence et d'écoresponsabilité, véhiculée aussi par le vert. Le blanc y agit en contraste pour renforcer la visibilité des éléments iconographiques – la feuille et le livre – qui incarnent respectivement la nature et le savoir. Dans la section dédiée à l'édition verte du rapport *Décarbonons la culture !*, le bleu et le blanc jouent aussi des rôles symboliques clés, ancrant l'image dans un cadre de

cette couverture, la couleur blanche incarne donc un idéal de transparence écologique et de responsabilité environnementale, renforçant le message d'une édition plus *propre* et éthique. Dans le logo conçu par Normandie Livre & Lecture pour la *Charte de l'écologie du livre*, le blanc joue également un rôle



FIGURE 19

rigueur associé à la décarbonation de la chaîne du livre. Le bleu, ici dominant, évoque un sentiment de confiance, de calme et de responsabilité, qualités essentielles pour une approche pragmatique des enjeux écoclimatiques. Cette couleur confère à la thématique de la décarbonation une profondeur et une gravité qui résonnent avec la notion de transition écologique, incitant le lecteur à aborder le sujet avec réflexion. Le blanc introduit aussi des éléments de pureté et de transparence, symbolisant l'ambition d'atteindre un bilan écologique plus « propre » et plus vertueux. Ensemble, le bleu et le blanc créent une esthétique qui suggère à la fois un engagement clair et éthique pour l'environnement, tout en communiquant un message d'optimisme et de progrès vers une chaîne du livre décarbonée. Biros approfondit à ce sujet l'ancrage culturel du bleu :

Depuis quelques années, une nouvelle couleur s'impose dans le débat environnemental : il s'agit du bleu. Couleur de la mer et du ciel, le bleu est un candidat sérieux face au vert pour représenter la nature. On peut ajouter que cette couleur a un sens renouvelé depuis que l'homme a voyagé dans l'espace et peut témoigner du fait que, vue d'ailleurs, notre planète, constituée essentiellement d'eau, est bleue. Lorsqu'on la considère comme un ensemble, un écosystème dont il faut préserver l'équilibre, la couleur bleue peut s'imposer²⁰⁶.

Ces choix chromatiques vont au-delà de simples codes visuels et représentent donc une véritable argumentation²⁰⁷; ils témoignent d'une recomposition sémantique qui vise à harmoniser les contradictions internes du discours écologique également dans le secteur du livre, telles que le défi de concilier croissance « verte » et décroissance, ou encore de naviguer entre une communication éthique et un authentique engagement écoresponsable. Ainsi, le bleu et le blanc, loin de supplanter le vert, viennent nuancer un imaginaire écologique où l'innovation et l'éthique cohabitent, offrant une vision à la fois globale et locale, technologique et organique, dans un paysage discursif en constante évolution.

2.4.1 Bâtir un éco-imaginaires : les métaphores de l'écologie du livre

Sur le plan terminologique, on constate que l'imaginaire de l'écologie du livre repose sur la fonction figurative comme marque écotopique du discours, qui est orienté à une reconversion écologique possible; dans la couverture du rapport *Décarbonons la culture !*, par exemple, nous soulignons la valeur métaphorique du verbe *décarboner*,

²⁰⁶ C. BIROS, *op. cit.*, p. 57.

²⁰⁷ É. VARGAS, *op. cit.*, p. 147.

présent également dans le titre et dont on compte 5 occurrences dans le corpus. Le verbe, qui constitue une néologie, transcende sa première signification technique pour devenir un symbole central de la transition du secteur; toujours dans le rapport du 2021, on lit :

*Rapport (The Shift Project) : (1) Des solutions existent pour **décarboner l'énergie** utilisée, réduire les distances parcourues, limiter les gaspillages. Ces solutions doivent être mises en place sans délai, par tous les acteurs de la chaîne du livre²⁰⁸.*

*(2) Investissements, hausse des coûts de production, renoncement à des pratiques fortement émettrices, ralentissement : les mesures nécessaires pour **décarboner la chaîne du livre** représentent des coûts importants, et exigent d'y consacrer du temps et de l'énergie²⁰⁹.*

La présence de la terminologie du carbone est centrale et fréquente dans le corpus, comme souligné auparavant, ce qui témoigne le transfert du discours technique – en particulier, de l'énergie – vers d'autres types de discours, comme celui de l'écologie du livre, qui est en train de développer ses propres tournures et collocations. Maingueneau affirme à ce sujet que « la réalité du discours, c'est l'interpénétration profonde de régimes de discours hétéronomes²¹⁰ » : le discours sur le carbone ne prend sens qu'au sein l'intérieur de l'interdiscours sur l'émergence écoclimatique qui investit le secteur du livre. Sur le rapport entre livre papier et numérique, par exemple, on lit dans le rapport de la FILL :

*Si on retient l'hypothèse qu'un livre papier est lu 2 fois, il faut donc lire 100 livres pour amortir les émissions de GES de la liseuse, et autour de 450 ouvrages sur la même liseuse pour amortir son impact sur l'épuisement des ressources minérales et métalliques. Dans la majorité des cas, le livre numérique n'est donc pas une solution miracle pour **décarboner l'industrie du livre**²¹¹.*

La *réduction des émissions de carbone* souhaitée à travers une série de bonnes pratiques est synthétisée également au prisme du terme *décarbonation* (5 occurrences); d'après le ministère de l'Environnement français et comme indiqué dans le *Vocabulaire climat-carbone*, elle se réfère à une transformation d'ordre chimique :

décarbonation, n.f.

Domaine : ENVIRONNEMENT-ÉNERGIE.

Définition : Ensemble des mesures et des techniques permettant de réduire les émissions de dioxyde de carbone. Note : 1. La décarbonation peut être le fait d'une entité territoriale,

²⁰⁸ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 94. Nous soulignons.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 137. Nous soulignons.

²¹⁰ Dominique Maingueneau, *Discours et analyse du discours*, *op. cit.*, p. 199.

²¹¹ FILL, *op. cit.*, p. 11.

d'une entreprise ou même de particuliers. 2. L'arrêt du recours aux centrales à charbon ou la suppression des véhicules à moteur thermique sont des exemples de décarbonation. Voir aussi : contenu en carbone, empreinte en gaz à effet de serre, faible émission de gaz à effet de serre (à). *Équivalent étranger* : decarbonisation²¹².

Le terme est présent exclusivement dans le rapport de 2021 par The Shift Project :

Stratégies de **décarbonation** : Les principaux leviers de **décarbonation de la chaîne du livre** à court et moyen terme sont la production de papier, le transport, et le gaspillage lié à la surproduction²¹³.

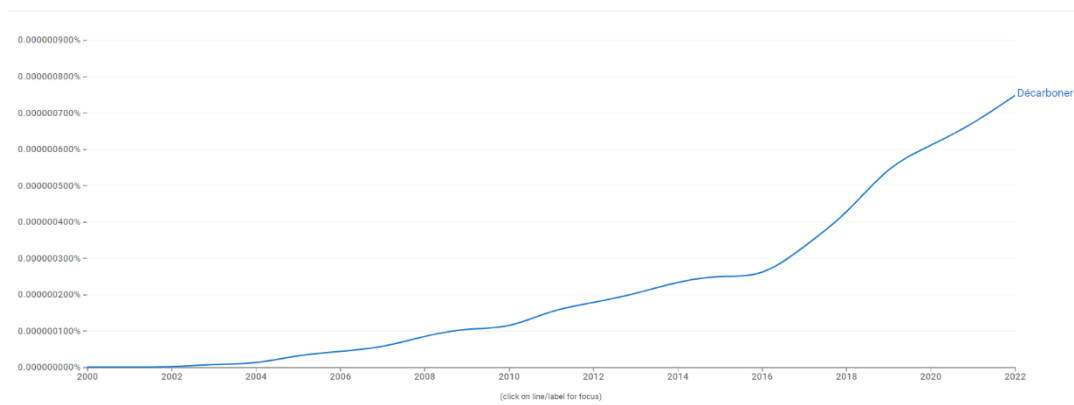


FIGURE 20. « Décarboner » (2000-2022), Google Ngram Viewer

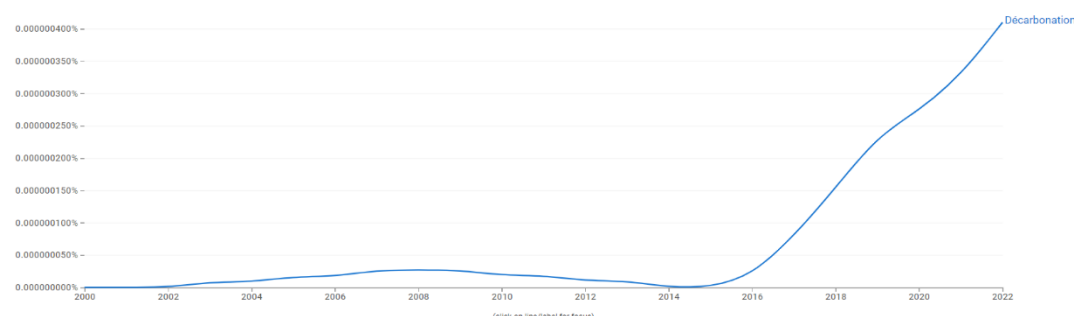


FIGURE 21. « Décarbonation » (2000-2022), Google Ngram Viewer

La présence des termes « décarboner » et « décarbonation » dans le discours de l'écologie du livre, bien qu'encore limitée aux registres techniques dans les dictionnaires spécialisés français et québécois, ouvre de nouvelles perspectives de réflexion. En se détachant de leur stricte définition scientifique, ces termes acquièrent une dimension métaphorique puissante, incarnant la volonté de transformer radicalement le secteur éditorial.

Cette transformation est, par exemple, envisagée à travers la métaphore d'orientation du *virage*, qui suggère un changement progressif mais orienté, dans le long terme, à un modèle plus écoresponsable. Dans la *Charte* de l'ANEL on lit :

²¹² Voir « décarbonation », *Vocabulaire de l'environnement : climat-carbone*, texte 49 sur 70.

²¹³ THE SHIFT PROJECT, *op. cit.*, p. 124.

(1) Il est facile d'amorcer un **virage** durable. L'objectif n'étant pas d'être parfait, il est possible et conseillé d'y aller au rythme qui convient le mieux à l'entreprise avec les actions qui lui sont le plus adaptées. Allant de pratiques plus « vertes » dans les espaces de travail à l'amélioration de l'équité sociale en passant par la sélection d'entreprises partenaires ayant les mêmes valeurs, le spectre des actions à entreprendre est large²¹⁴.

(2) Pour les maisons montréalaises, la Ville subventionne le Parcours Développement Durable [...] destiné aux entreprises qui veulent faire un **virage** en développement durable. Le **parcours** comprend un diagnostic stratégique en DD, une **charte** en DD, une **feuille de route**, la création d'un comité écoresponsable [...]²¹⁵.

En ancrant la métaphore du *virage* dans une démarche collaborative, il apparaît ainsi que la durabilité peut être un objectif réalisable, même dans un secteur où les contraintes de production et de distribution sont particulièrement exigeantes en ce qui concerne l'empreinte carbone. D'après la CTM développée par Lakoff et Johnson et le cadrage métaphorique de Nerlich, on constate que la métaphore d'orientation – qui appartient aux métaphores de mouvement – véhicule un imaginaire de possibilité, un scénario de résolution pour les contraintes écoclimatiques : « Metaphors of Race/Mouvement have been employed in arguments to support carbon capture and storage by conceptualizing it as 'a step forward' or 'a step in the right direction'²¹⁶ ».

À travers ces métaphores, le discours de l'écologie du livre présente donc un modèle de transition accessible, en soulignant que chaque action peut contribuer à une transformation plus large du secteur; dans la communication environnementale, comme le souligne Russill²¹⁷, il est en fait essentiel de développer un nouvel imaginaire au prisme des métaphores, comme celle émergente et créative de la *décarbonation* ou du *virage* de direction. Ces métaphores permettent non seulement de concevoir des objectifs concrets, mais aussi de générer une dynamique narrative qui encourage un changement collectif.

Dans l'extrait (2), nous avons également souligné les termes *charte* et *feuille de route*, qui participent et enrichissent cet imaginaire de l'exploration des alternatives, de l'orientation vers un nouvel horizon; ils suggèrent un chemin à suivre, qui se compose de différentes étapes, pour atteindre les objectifs de carboneutralité du secteur.

²¹⁴ ANEL, *op. cit.*, p. 7.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 14.

²¹⁶ D. ATANASOVA et N. KOTAYKO, « Metaphors in Online Editorials and Op-Eds about Climate Change, 2006-2013 », *The Role of Language in the Climate Change Debate*, p. 73.

²¹⁷ C. RUSSILL, « Temporal metaphors in abrupt climate change communication: An initial effort at clarification », W. LEAL FILHO (éd.), *The economic, social and political elements of climate change*, New York, Springer, 2011, p. 113-132.

La « charte » (58 occurrences, 0.066%) et la « feuille de route » (9) deviennent un document symbolique qui oriente les acteurs et actrices de la chaîne vers des pratiques plus vertes et éthiques; les deux termes façonnent donc un imaginaire de mouvement, encadré et structuré, qui ancre la transition dans une démarche accessible, collective et dynamique. En outre, comme souligné précédemment, le rapport de la FILL fait également mention d'une « boussole pour s'orienter », métaphore qui enrichit l'imaginaire de l'écologie du livre en structurant un itinéraire, un chemin à explorer pour atteindre une carboneutralité collective et éthique.

2.4.2 Métaphores multimodales du changement : une symbolique de la progression

Dans le rapport du WWF, on trouve la FIG. 22, qui renforce l'imaginaire de l'orientation dans le discours de l'écologie du livre, illustrant un avenir possible et prometteur pour celle-ci. L'ouverture du livre – où se fusionnent les éléments naturels – symbolise un point de départ, un lieu d'engagement et de découverte, tandis que le chemin sinueux

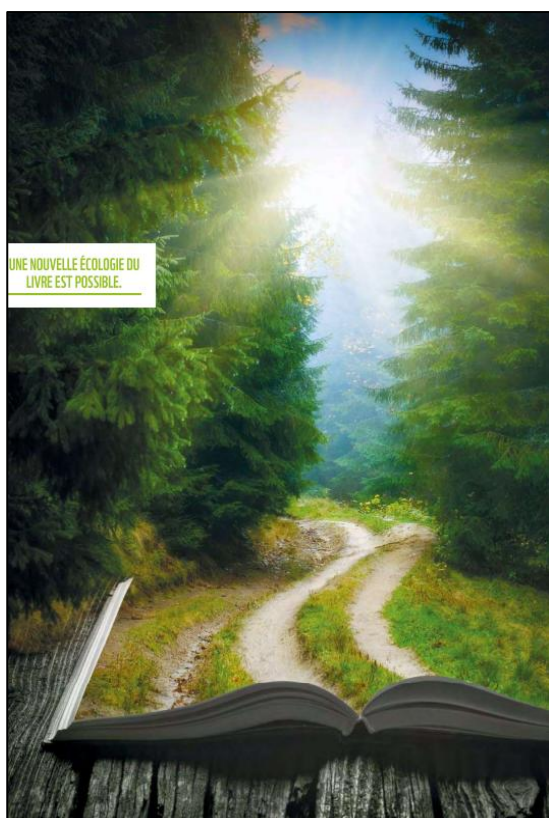


FIGURE 22

évoque l'idée de transformation et de transition, soulignant que le parcours vers l'écologie du livre est souvent complexe, mais réalisable. Le chemin qui émerge du livre incarne en fait la *feuille de route* ou la *charte* évoquée précédemment, matérialisant un guide vers un horizon écologique. Cette illustration s'inscrit donc parfaitement dans la métaphore du mouvement et de la transformation progressive du secteur, en incarnant sur le plan multimodal l'orientation vers une *nouvelle écologie du livre*. Elle témoigne d'une approche constructive, écotopique qui invite à l'engagement collectif, où chaque partie peut contribuer à tracer et à parcourir ce chemin vers une édition écoresponsable. À ce propos, on remarque aussi l'emploi du terme « piste » (14 occurrences, 0.016%), suivi par « d'amélioration »,

« d'innovation », « pour innover » et « d'action », renforçant donc l'imaginaire symbolique de l'exploration dans le domaine. Si la métaphore du chemin/de la route représente une progression orientée dans l'espace en sens horizontal, on remarque également la progression vers le haut. La FIG. 23 présente à la page 2 de la *Charte de*



FIGURE 23

l'écologie du livre (Normandie Livre & Lecture) traduit sur le plan multimodal cette progression, voire les étapes et les efforts vers cet horizon écologique du livre. L'image est aussi une métaphore de la collaboration nécessaire entre les acteurs et actrices de la chaîne pour y parvenir; la progression incarne la montée graduelle de chacun dans cette trajectoire. Contrairement à une route ou un sentier, l'image utilise des livres comme symboles de progression, indiquant que la

reconversion écologique dans le secteur du livre implique non seulement des choix matériels, mais aussi une reconfiguration des pratiques de transmission du savoir. Le geste de soutien incarne une vision solidaire de l'apprentissage et de la progression dans la transition, soulignant l'importance de l'effort collectif pour atteindre un objectif commun. Cette dimension de l'entraide trouve écho dans le point programmatique adjacent, au prisme du verbe orienter : « **Orienter** les métiers de l'écosystème vers plus de professionnalisation et promouvant l'insertion par l'activité, la formation pour tous²¹⁸ ». Cette orientation traduit l'idée d'une progression conçue comme mobilisation active; la métaphore multimodale de l'orientation valorise l'engagement commun. Cela est illustré à la dernière page (FIG. 24), où la progression en haut – qui repose sur le cadrage cognitif « GOOD IS UP; BAD IS DOWN²¹⁹ » – correspond à une aspiration vers un idéal écologique commun, dont le « bâtiment » d'un livre nouveau est le résultat. La métaphore incarne une dynamique également solidaire et collective, en outre, la position en hauteur des livres, en forme de toit, symbolise aussi la création d'un espace

²¹⁸ NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *op. cit.*, p. 2. Nous soulignons.

²¹⁹ G. LAKOFF et M. JOHNSON, *op. cit.*, p. 16.



FIGURE 24

protecteur, une « maison » construite à partir de savoirs partagés et de pratiques vertes, valorisant la *pérennité* du secteur. Ainsi, la métaphore d'orientation – comme cheminement ou ascension – contribue à la construction créative d'un imaginaire qui met en avant l'agentivité des parties impliquées, qui peuvent s'engager activement dans ce processus de transition écologique. À la maison qui brûle, désormais centrale dans l'imaginaire

écologique contemporain et métaphore établie dans le discours politique, l'écologie du livre contrapose une maison possible, des livres à couleurs, où on peut encore faire expérience de l'action commune : « Refaçonner notre monde, nos problèmes et nous-mêmes, voilà ce qui fait partie du projet écologique²²⁰ ».

2.5.1 Entre *vert* et *verbe*. Éléments de synthèse de la LSPM de l'écologie du livre

À travers l'analyse terminologique et multimodale de notre premier corpus, nous avons cherché à répondre aux questions de recherche concernant l'émergence d'une LSPM (langue de spécialité mixte) dans le domaine de l'écologie du livre. L'analyse des données a révélé la richesse linguistique et conceptuelle du discours émergent qui entrecroise écologie et édition, illustrée par la création de néologismes, les transferts terminologiques entre domaines spécialisés, l'adoption d'acronyme – tant adaptés que non adaptés – et les imaginaires véhiculés par les métaphores multimodales employées.

La LSPM présente des éléments d'internationalisation, notamment l'adoption des acronymes relatifs aux certifications environnementales, qui sont intégrés dans la langue de spécialité de manière non adaptée – en tant que prêts de nécessité –, répondant donc à un besoin terminologique. D'autres acronymes, par exemple l'ACV ou la CDD, sont au

²²⁰ T. MORTON, *op. cit.*, p. 24.

contraire adaptés au système linguistique francophone, témoignant d'une dynamique d'intégration et d'adaptabilité contextuelle qui enrichit le discours et ouvre la voie à de futures évolutions de cette langue spécialisée. L'accroissement constant des publications dans ce domaine témoigne d'une demande croissante pour un technolecte qui reflète les enjeux contemporains, renforçant ainsi l'importance d'une LSPM en constante transformation et en dialogue continu avec les autres domaines de spécialité à l'heure de la crise écoclimatique. Les termes sont créés de différentes manières,

ils suivent le hasard et la nécessité, l'adaptation d'autres langues ou la gratuité totale, selon des histoires – parfois passionnantes – qui les amènent à voyager dans d'autres langues. Ils voyagent à travers les usages, les textes et les discours, les styles et les variations, comme tous les mots, mais en plus, chacun d'entre eux renvoie à un domaine, un secteur, une discipline; le terme est la manifestation de son propre concept et en même temps du domaine auquel il se réfère²²¹.

Dans le domaine de la création néologique, nous avons observé la productivité marquée du préfixe « éco- » – visible dans les termes tels qu'*écoconception*, *écoresponsable*, *écocontribution* et *écosensibilisation*. Ce phénomène de production terminologique est commun à plusieurs langues dans le domaine écologique; notamment l'anglais, mais aussi dans le contexte panlatin comme en italien et en espagnol, où le préfixe « bio- » peut être également utilisé pour évoquer des pratiques respectueuses de l'environnement. L'oscillation du préfixe sans ou avec trait d'union témoigne d'un frottement qui concerne les terminologies émergentes, reflétant la récente dissémination des discours : la terminologie de l'écologie du livre est en pleine évolution. Chaque procès de terminologisation est précédé par une phase où « plusieurs synonymes ou variantes du néologisme coexistent²²² » même sur le plan graphique, laquelle précède une stabilisation normative. Dans le cas du préfixe « éco- », d'après les procès similaires qui concernent les autres disciplines, il est probable qu'une stabilisation du préfixe sans trait d'union se produise, sauf dans les cas spécifiques déjà indiqués, par exemple, par l'Office québécois de la langue française.

La création terminologique dans l'écologie du livre repose également sur les calques sémantiques issus d'autres disciplines et d'autres langues, comme nous avons

²²¹ M. T. ZANOLA, *Che cos'è la terminologia*, Roma, Carrocci editore, 2018, p. 20. Nous traduisons.

²²² *Ibid.*, p. 33.

constaté pour le terme *bibliodiversité* qui, issu du contexte éditorial militant hispanophone, illustre une adaptation translinguistique qui inspire une reconfiguration systémique et plurielle du domaine.

Dans le contexte de la LSPM de l'écologie du livre, la présence de la fonction figurative des verbes techniques et des métaphores multimodales joue un rôle significatif dans ce que Fraenkel définit comme *performativité située*²²³ des termes-clés, ou des nœuds programmatiques que la discipline se propose de réaliser sur le plan matériel, social et symbolique. Les métaphores d'orientation, notamment celles de l'ascension ou du cheminement, traduisent une progression vers un idéal écologique en renforçant l'idée d'un mouvement collectif et structuré. Cet imaginaire métaphorique invite à une transformation partagée, où chaque action contribue à atteindre une destination commune, ce qui confère aux termes techniques un rôle mobilisateur dans le discours.

La progression en étapes et sur le chemin vers une *nouvelle écologie du livre*, en particulier, s'inscrit dans l'imaginaire plus ample du voyage, encadré par Lakoff et Johnson comme « AN ARGUMENT IS A JOURNEY ». This metaphor has to do with the goal of the argument, the fact that it must have a beginning, proceed in a linear fashion and make progress in *stages* towards that goal²²⁴ ». Cette métaphore donne une impression de mouvement actif et orienté, où chaque étape représente une action concrète pour atteindre l'objectif final, conférant un fort sens d'agentivité aux lecteur·rice·s.

Les éléments soulignés et sur le plan terminologique et métaphorique confèrent au discours de l'écologie du livre une dimension constructive et téléologique, envisagée comme possible. Dans cette perspective, même si le domaine souligne les enjeux problématiques et potentiellement écoanxieux de la crise, la visée demeure écotopique; pour le dire avec Morton : « La pensée écologique doit transcender le langage de l'apocalypse²²⁵ ». Cette orientation écotopique, qui privilégie la *culture des savoirs* et *l'ouverture des possibles*, trouve un terrain fertile dans les pratiques d'Écosociété.

²²³ B. FRAENKEL, « Actes écrits, actes oraux : la performativité à l'épreuve de l'écriture », *Études de communication*, n° 29, 2006, p. 1-18.

²²⁴ G. LAKOFF ET M. JOHNSON, *op. cit.*, p. 90. Nous soulignons.

²²⁵ T. MORTON, *op. cit.*, p. 40.

CHAPITRE III

ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ : ÉDITER E(S)T MILITER

3.1 L'écologie politique au prisme du catalogue

La maison d'édition montréalaise, fondée en 1992 par un groupe des militant·es guidée par le médecin et intellectuel Serge Mongeau, est reconnue pour son engagement en faveur de la justice sociale et environnementale dès ses toutes premières publications²²⁶. Écosociété s'est imposée comme voix incontournable dans le paysage éditorial francophone et québécois, se distinguant par son catalogue éclectique et radical, abordant des sujets variés tels que l'écologie politique, les droits humains, les enjeux autochtones, l'écoféminisme, l'économie alternative; publications qui, entre autres, lui ont coûté un procès judiciaire au début des années 2000, en témoignant du potentiel subversif de son positionnement éditorial. Précisément en vertu de son engagement écopolitique radical, la maison d'édition accorde une importance capitale à la diversité des voix et des perspectives, donnant une tribune aux auteurs et autrices et s'engageant à la première personne dans les initiatives locales et internationales de lutte pour l'environnement.



FIGURE 25. Section SAVOIRS, site web d'Écosociété

²²⁶ Le premier texte publié est *Pour un pays sans armée*, par le fondateur Serge Mongeau et un collectif de dix-sept auteurs québécois, paru en 1993. L'empreinte pacifiste, idéaliste et écoengagée est au cœur de cet ouvrage, comme témoigné par la couverture d'inspiration bucolique, consultable au ecosociete.org/pour-un-pays-sans-armee, et par la publication au sein de la collection SAVOIR RÊVER. Avec des fleurs rouges d'espoir au premier plan dans ce qui semble être un casque inversé, la symbolique de la paix et la critique écosociale se mêlent en faveur de l'environnement et contre l'écocide produit par les conflits armés, dont les fumées noires, rouges et violettes dans l'arrière-plan en représentent la visée destructrice, en reproduisant les conventions visuelles du dessin militaire.

Comme le souligne la section SAVOIRS du site d'Écosociété, qui élicite les champs d'action de la maison d'édition à travers la proposition des savoirs variés mais centrés sur la collaboration et la militance pour une société équitable et plurielle, la dénonciation et le bouleversement des perspectives constituent l'ossature critique du catalogue, tout en proposant des alternatives *possibles*. Les locutions nominales « œuvres de dénonciation » et « incubateurs d'alternatives » indiquent la double fonction de la maison, à la fois critique (*pars destruens*) et constructive (*pars costruens*); la remise en question des normes et des valeurs établies est accentuée par une métaphore corporelle – « mettre le doigt où ça fait mal » – qui indique une critique aigüe, sans merci. En parallèle, dans la locution verbale « bousculer les idées reçues », le verbe est employé aussi au sens figuré, dynamique et violent, soulignant le but de déconstruire les croyances solidifiées (*doxa*) pour permettre l'émergence de nouvelles perspectives, d'une nouvelle herméneutique. « Ouvrir les possibles » repose également sur une métaphore, cette fois spatiale, pour illustrer l'exploration de nouvelles perspectives, renforçant l'idée d'un engagement actif et progressif vers un avenir à transformer au prisme du catalogue. La présentation des SAVOIRS est un véritable manifeste d'engagement écopolitique, qui vise à mettre en évidence les forces motrices dont on a besoin pour résister et pour bâtir ensemble l'avenir, en tant que communauté lectrice et société civile. La dimension collaborative est symbolisée par la multimodalité de la métaphore agricole²²⁷ de la « cultivation des savoirs », de l'incubation des alternatives dans un jardin-livre où hommes, femmes et nouvelles générations travaillent pour une connaissance qui nécessite un soin collectif.

En outre, les savoirs en forme de fleurs et de fruits s'élèvent au-delà des pages du livre : la mission d'Écosociété est donc celle d'ouvrir, de faire *pousser* et *progresser*, à travers ses essais. Le tournesol, présent dans le jardin – qui en vertu de son héliotropisme a été élevé à logo aussi par le Parti vert du Canada – incarne à ce propos l'esprit de résilience de la maison d'édition, en tant que métaphore établie de résilience et de reconversion verte, comme souligné en relation au prix Tournesol.

Les SAVOIRS proposés par la maison d'édition reflètent un engagement envers un savoir tout d'abord critique et l'analyse approfondie des enjeux contemporains; ils constituent les points programmatiques d'un discours éditorial indépendant mais en

²²⁷ La même repose sur un jeu de mots étymologique; le terme « culture » vient en fait du latin « cultura », qui désigne l'action de travailler la terre, cultiver et, par extension, l'acte de travailler l'esprit et de se former. Voir CNRTL, « culture », *TLFi*, 2012 : cnrtl.fr/étymologie/culture.

même temps adressé à une communauté qui n'est pas forcément spécialisée, en proposant des exemples concrets qui illustrent les concepts et les valeurs préconisés. En ce qui concerne les enjeux abordés, les ouvrages publiés sont en outre classés en vertu des SAVOIRS, qui servent de *boussole* pour s'orienter dans le catalogue d'Écosociété, comptant environ 300 titres. Ils sont repartis en plusieurs thèmes, représentant 14 catégories pour la cible québécoise et 12²²⁸ pour les marchés francophones européens – France, Belgique, Suisse. Le catalogue met en avant une cohérence de fonds, où les ouvrages se répondent et se nourrissent les uns les autres, comme dans une mosaïque.



FIGURE 26

La métaphore de l'ouverture est transversale aux deux présentations des SAVOIRS; on retrouve la même illustration du livre ouvert, qui devient un écosystème vivant où prospèrent les connaissances mais aussi les pratiques (FIG. 26). La métaphore du livre-jardin devient donc un symbole d'un projet global de cocréation et de transformation systémique – évoqué dans le discours à travers le « changement » et les « nouvelles portes » – étant aligné avec les valeurs et la posture assumées par la maison d'édition. En particulier, l'ouverture vers le monde et ses complexités resémantise une métaphore figée, celle du jardin clos, sur le modèle théologique et narratif de l'*hortus conclusus* :

Conformément à son étymologie, le jardin désigne un terrain généralement clos où l'on cultive des végétaux utiles ou d'agrément. Il s'agit d'un espace clos, c'est-à-dire aussi un espace protégé et façonné par les hommes, où l'on peut faire pousser des plantes précieuses

²²⁸ SAVOIR SE SOUVENIR et SAVOIR PRENDRE LA PAROLE ne sont pas inclus pour le marché francophone européen, étant des thématiques étroitement ancrées dans l'histoire sociale et culturelle québécoise.

et dont on prend *soin*. [...] Quant au jardin des Délices (où d'Éden), [...] il désigne un jardin merveilleux souvent associé au Paradis²²⁹.

L'imaginaire façonné par Écosociété se présente comme l'antithèse de cet espace clos, exclusif et purement contemplatif; au contraire, il symbolise un savoir participatif et transformatif. Les verbes d'action, qui énumèrent quelques-unes des sections thématiques, encadrent à ce sujet une perspective holistique, qui dépasse une approche académique pour englober une praxis éthique et écologique.

Cette dimension *poiétique* d'un savoir-faire et savoir-être commun se matérialise donc dans le catalogue; la connaissance, dans cette optique, devient une ressource partagée, une *nourriture terrestre* en constante cultivation, à l'image de la mission d'Écosociété d'élargir les horizons du possible.

Avant de nous plonger dans l'univers des SAVOIRS de la maison, nous explorerons son *Histoire*, afin de mieux encadrer son discours éditorial, ainsi qu'écopolitique, et ses spécificités dans l'espace francophone.

3.1.2 Voix plurielles et luttes croisées : un catalogue-manifeste polyphonique

« Les livres peuvent-ils changer le monde ? Lire, réfléchir et agir sont les trois verbes qui animent Écosociété en travaillant autour de deux pôles intimement liés : cultiver les savoirs, ouvrir les possibles²³⁰ ». La trilogie verbale décrit un parcours qui n'est pas seulement d'ordre théorique mais dynamique et phénoménologique, où l'action représente l'aboutissement naturel d'un cheminement intellectuel, initié par la lecture; la tripartition façonne un climax vers le militantisme. LIRE, RÉFLÉCHIR ET AGIR n'est pas seulement le slogan²³¹ choisi en 1992, à l'ère du lancement d'Écosociété; son intégration dans la section *La maison* renforce l'éthos de l'éditeur ainsi que les valeurs défendues, en les ancrant dans une continuité discursive qui est aussi la marque d'une cohérence écopolitique²³². Le « catalogue-monde » de la maison est orienté par les deux impératifs du slogan : CULTIVER LES SAVOIRS, OUVRIR LES POSSIBLES. Les deux métaphores renforcent l'idée d'un travail éditorial acharné, réfléchi et voué à la transformation

²²⁹ V. CHARBONNIER, *Sur la symbolique du jardin et de l'horticulture en éducation*, HAL, 2015, p. 1.

²³⁰ ÉCOSOCIÉTÉ, « La maison », À propos : ecosociete.org/a-propos/la-maison.

²³¹ On interprète la « mission » de la maison en termes de slogan et non pas de *claim* (publicitaire) en vertu du positionnement écopolitique d'Écosociété.

²³² De la même manière, les SAVOIRS actualisés pour les 30 ans d'activité viennent enrichir ceux conçus pour le catalogue de 25 ans, créant ainsi une dynamique qui reflète l'évolution de la mission éditoriale.

sociétale, comme explicitée dans l'histoire de la maison : « Fondée en 1992 par un groupe de militant·es convaincus qu'il était grand temps de défendre une société où l'écologie sociale serait une valeur cardinale, cette maison d'édition indépendante a fait le pari de la circulation des idées ». Le dynamisme de la maison est figuré dans la métaphore de la « circulation des idées », ainsi que son éthos indépendant et audacieux, comme mis en évidence par d'autres métaphores, de l'ordre du naturel : « Écosociété est une œuvre collective, traversée par des énergies diverses, des tempêtes et des envolées, des têtes fortes infatigables ». L'effervescence du groupe éditorial demeure dans son indépendance, soulignée à plusieurs reprises dans l'*Histoire* de la maison²³³; de plus, la métaphore de la circulation des idées est approfondie, cette fois en relation aux livres :

Par son travail d'éditeur critique et indépendant, Écosociété a fait le pari d'essaimer et d'inspirer, en accompagnant avec soin et professionnalisme ses auteur.es, une mission constamment renouvelée. Passeurs d'idées et de paroles originales, les livres de la maison suscitent des débats publics nécessaires et créent des liens pour rassembler ceux et celles qui souhaitent joindre l'action à la réflexion, et ce, afin de construire dès aujourd'hui les alternatives incontournables de demain.

En positionnant ses publications comme passeuses « d'idées et de paroles originales », la maison s'inscrit dans l'interdiscours des intellectuels organiques tels qu'Antonio Gramsci, qui voyait dans la socialisation des savoirs comme vectrice de toute mutation politique²³⁴. La mise en livres d'idées radicales constitue un acte contre-hégémonique dans le champ éditorial; à ce propos, les verbes « essaimer » et « inspirer » renforcent l'image de la propagation, de la dissémination des connaissances, évoquant des images de pollinisation et de croissance organique bien établies dans le discours politique à partir de l'antiquité²³⁵. La métaphore filée de la pollinisation, comme la métaphore agricole de la cultivation, repose sur un principe fondamental de la maison, l'engagement pour la collectivité et la redéfinition des paradigmes : « La maison favorise la production et la diffusion d'ouvrages critiques, dans le but de définir les fondements d'une société plus conviviale et plus respectueuse des ressources de la biosphère, d'une démocratie plus proche des citoyennes et citoyens et d'une économie durable et sociale ».

²³³ « Écosociété est membre de l'[Association nationale des éditeurs de livres \(ANEL\)](#) et de l'[Alliance internationale des éditeurs indépendants](#) »; ÉCOSOCIÉTÉ, « La maison » : ecosociete.org/la-maison.

²³⁴ K. RAZMIG, « Gramsci, Bourdieu et les *Cultural studies* : hypothèses autour d'une constellation », *Actuel Marx*, vol. 64, n° 2, 2018, p. 194-207.

²³⁵ A. KYROU, « L'abeille et la ruche comme métaphores politiques », *Labyrinthe*, n° 40, 2013, p. 15-17.

Dans cette perspective, « Écosociété s’est donné pour mandat d’informer le public sur les grands enjeux écologiques et leurs liens intrinsèques avec les enjeux économiques, sociaux et politiques » : la mission de la maison est donc celle d’informer non seulement les initiés mais aussi le public non spécialisé, de lui donner des clés herméneutiques pour traverser et surpasser l’état de crise, dont « les liens intrinsèques » font référence à son être holistique. Dans cette perspective, la maison « alimente la réflexion et les débats au sein de l’espace public sur ces questions en rejoignant tant le grand public que les milieux plus spécialisés ». Le verbe « alimenter » est dans ce contexte emblématique, renvoyant à une métaphore nourricière qui repose sur l’organicité des idées, leur devenir en corps politique, une écosociété plurielle et imaginée. La visée inclusive et polyphonique n’est pas seulement assertée, mais se décline dans le catalogue, qui énumère les collections spécialisées, les nouveautés et les récentes acquisitions :

Ces thématiques se déploient au sein de nos essais classiques et au sein de plusieurs collections, de « Théorie » à « Résilience », en passant par les collections « Parcours », « Polémos », « Retrouvailles » et « Savoir-faire », s’adressant ainsi à une grande variété de publics. La maison a récemment élargi son public par une incursion au sein de la bande dessinée en créant, en 2019, la collection « Ricochets ». Dans le même esprit est née la collection Radar en 2023, une collection d’essais à destination des adolescent.es et jeunes adultes.

Le lancement récent de la collection *Radar* en 2023 reflète, dans ce cadre, l’engagement de la maison pour la construction d’une pléthore d’alternatives possibles et la déconstruction conséquente des paradigmes actuels à partir des jeunes générations, comme le suggère le nom choisi, riche en connotations métaphoriques : une invitation à explorer, à s’aventurer dans des réflexions critiques et profondes avec vigilance. Plonger dans les abîmes de la crise écologique pour y trouver de nouvelles perspectives, *jardiner dans les ruines*, pour le dire avec les mots de la maison, et résister à l’angoisse climatique avec une curiosité constructive.



FIGURE 27

La métaphore navale est expliquée par Écosociété, qui souligne l'importance d'une posture d'exploration en temps de crise, tout en étant vigilant face aux écueils idéologiques. L'anaphore discursive des « idées reçues », centrale également dans la présentation des SAVOIRS, renforce la posture subversive de la maison, en se positionnant en contrepoint aux discours hégémoniques. Le slogan « Lis ton monde » suggère également une approche à la fois introspective et active de la lecture, à travers laquelle l'individu s'engage dans sa propre dimension intellectuelle; les lecteur·rice·s deviennent donc des navigateur·trice·s qui doivent non seulement « lire le monde », mais aussi interpréter et réagir face aux obstacles tout en étant ouverts aux idées nouvelles.

Dans la même perspective, en 2023, Écosociété a acquis les 230 titres des éditions de l'Isatis, une maison d'édition jeunesse québécoise avec laquelle elle partage le choix de publier des titres engagés comme le roman graphique *Si je disparaissais* (2021), dédié à la disparition de jeunes femmes autochtones ou *Pollution plastique* (2021) et *Opération mange-gardiens* (2023), axés sur l'éducation écologique.

Du point de vue du positionnement dans le champ éditorial, Écosociété illustre donc ses évolutions et renforce ainsi son statut d'éditeur engagé dans la transformation sociale et écologique, s'inscrivant ainsi dans une dynamique militante que Bourdieu qualifie d'instance de reconnaissance. Angèle Delaunois, éditrice et fondatrice d'Isatis en 2003, souligne la convergence des valeurs et des luttes entre les deux maisons : « Les Éditions Écosociété m'ont toujours séduite par leur engagement et leur fidélité à des choix écologiques et sociétaux, très semblables à ceux qu'Isatis a toujours privilégiés du côté de la littérature jeunesse²³⁶ ».

Alors qu'au moment de sa fondation en 1992, Écosociété était une maison émergente et à *contre-courant* – ce qui constituait aussi son slogan²³⁷ – aujourd'hui, elle représente une voix bien affirmée dans le champ éditorial francophone, tout en conservant son esprit de contestation et en résistant aux moments de crise : « Dans un souci constant

²³⁶ « Écosociété annonce l'acquisition de la maison d'édition jeunesse Isatis », ÉCOSOCIÉTÉ, « Grande nouvelle pour Écosociété », *Actualités*, publié le 21 novembre 2023, consulté le 26 septembre 2024 : ecosociete.org/grande-nouvelle-pour-ecosociete.

²³⁷ À ce sujet, l'éditrice souligne l'importance de proposer des alternatives éditoriales novatrices, ouvrant ainsi la voie à un engagement auctorial qui s'éloigne des paradigmes traditionnels : « Bref, nos livres portent des paroles fortes, et, si notre slogan 'À contre-courant' reste des plus pertinents, de plus en plus de gens rejoignent justement ce courant... »; N. GARY, « Élodie Comtois : Écosociété veut inverser la vapeur d'une planète devenue folle », *ActuaLitté*, publié le 11 octobre 2016, consulté le 25 juin 2023; actualitte.com/elodie-comtois-ecosociete-veut-renverser-la-vapeur-d-une-planete-devenue-folle.

de trouver un équilibre entre la dénonciation et la proposition d’alternatives, nous voulons donner aux lecteurs toutes les clefs d’analyse nécessaires tout en évitant un sentiment de découragement²³⁸ ». Pour témoigner de l’évolution de la maison et de son positionnement dans le champ éditorial, selon l’instance de légitimation, Écosociété souligne son rôle d’éditeur *éthique*, voué à la longévité à la fois matérielle et symbolique des œuvres publiées : « Éditeur de fonds, nous prenons toujours nos décisions éditoriales en pensant à la *pérennité* des idées défendues ». En particulier, la « pérennité » et la « défense » des valeurs renforcent l’idée d’un engagement à long terme et relèvent d’une posture écologique, intéressée à l’impact responsable des publications, tant sur le plan matériel qu’idéologique. L’engagement pour une édition verte est attesté par l’impression sur du papier 100% recyclé, certifié FSC, que nous avons vu être un choix et une certification incontournable pour asserter une publication écologique : « Figurant parmi les quatre-vingts éditeurs canadiens à s’être engagés auprès de l’organisme *Écoinitiatives* à ne pas utiliser de papier issu de forêts anciennes ou menacées, Écosociété imprime à l’encre végétale sur un papier recyclé, sans e trace de chlore²³⁹ », remplaçant les solvants issus d’hydrocarbures. En outre, comme souligné par rapport au refus radical du pilon dès sa fondation, la maison est engagée dans une démarche totalement écoresponsable : « En plus de réduire l’encre sur les couvertures des livres, l’éditeur rompt avec une autre tradition : les pages blanches entre les chapitres. ‘On a décidé d’éliminer ces pages blanches inutiles’, dit S. Mongeau²⁴⁰ ».

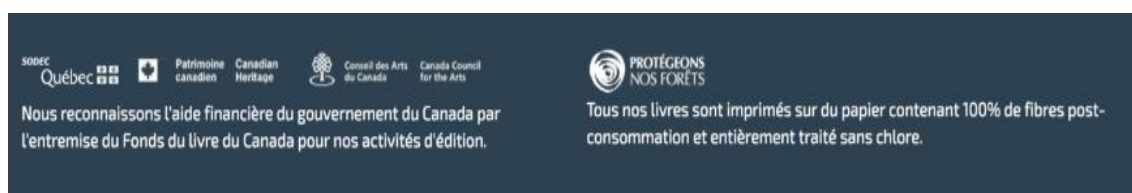


FIGURE 28

La déclaration d’affiliation à l’Alliance des éditeurs indépendants et à l’Association nationale des éditeurs des livres, ainsi que la mention des diffuseurs Dimedia (pour le Canada) et Harmonia Mundi (pour l’Europe francophone), répondent également d’une stratégie de légitimation et de distinction dans le champ éditorial international, affirmant

²³⁸ *Ibid.*

²³⁹ M. SIMARD, « Écosociété: un engagement durable », *Les libraires*, publié le 16 juin 2006, consulté le 26 septembre 2023; revue.leslibraires.ca/ecosociete-un-engagement-durable.

²⁴⁰ V. BOUVIER, *op. cit.*

le positionnement de la maison comme éditeur indépendant. En effet, on peut interpréter l'*Histoire* de la maison comme un « récit d'indépendance²⁴¹ », qui est à la fois d'ordre politique, esthétique et économique²⁴². La reconnaissance du soutien économique gouvernemental ne constitue pas une contradiction dans la construction d'une instance radicale; au contraire, elle est garantie d'un travail éditorial libre, au service d'une spécificité culturelle et linguistique. Comme le souligne Lefort-Favreau, le marché éditorial québécois doit se protéger et, de ce fait, le choix même de publier en français en Amérique du Nord constitue un acte subversif pour la maison : « L'indépendance, par l'écart qu'elle suppose avec le *centre*, pourrait donc, comme l'avant-garde, être un mouvement qui vise à révolutionner les pratiques politiques, intellectuelles et artistiques²⁴³ ». Depuis sa fondation par l'*Institut pour une écosociété*, en tant qu'actualisation de principes écopolitiques, la maison se positionne donc comme un catalyseur de changement constant, enraciné dans une tradition intellectuelle militante, mais toujours tourné vers l'avenir, à façonner à travers le prisme des SAVOIRS.

3.1.3 Collection *Enjeux Planète* : s'engager pour une (co)édition équitable

Avant de nous plonger dans les différentes sections thématiques du catalogue, tel qu'il se présente dans sa dernière mise au point pour les 30 ans d'activité de la maison, il convient d'abord souligner un engagement de longue date, non seulement envers des textes engagés dans la lutte environnementale du point de vue du contenu, mais aussi sur le plan matériel de la production éditoriale.



COLLECTION ENJEUX PLANÈTE

(2002–2007) Pour favoriser l'accès aux livres de sciences humaines, douze éditeurs francophones provenant de trois continents se sont rassemblés pour humaniser la mondialisation.

FIGURE 29. Site web *Écosociété*, collection *Enjeux Planète*

²⁴¹ O. ALEXANDRE, S. NOËL et A. PINTO (dir.), *Culture et (in)dépendance. Les enjeux de l'indépendance dans les industries culturelles*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « ICCA », 2017, p. 10.

²⁴² « The first definition of *independent* is understood in terms of economic autonomy », cf. R. NOORDA, « The Discourse and Value of Being an Independent Publisher », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, printemps 2019, p. 4.

²⁴³ J. LEFORT-FAVREAU, *Le luxe de l'indépendance*, op. cit., p. 30.

Classés aujourd'hui dans plusieurs SAVOIRS en vertu de leur thématique, les ouvrages de la collection *Enjeux Planète* répondent à une mission éducative et militante, s'inscrivant dans une démarche collective à l'échelle internationale, avec la participation de douze éditeurs francophones²⁴⁴. L'imaginaire du jardin y est convoqué à travers une autre métaphore agricole et nourricière, qui encadre cette collaboration : « Cette collection fut le *fruit* du travail collectif de douze maisons d'édition d'Afrique subsaharienne, du Maghreb, d'Europe et d'Amérique du Nord²⁴⁵ ». L'engagement commun, promu par le réseau de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants, veut « humaniser la mondialisation » : cette tournure métaphorique souligne le caractère déshumanisant et inique attribué à la mondialisation, tout en la personnifiant symboliquement. La volonté de réintroduire une dimension éthique et sociale à ce phénomène est bien revendiquée :

Fruit d'un travail de partenariat international, solidaire et équitable, cette collection mondiale a établi une règle de péréquation afin que les éditeurs d'Afrique subsaharienne et du Maghreb ne supportent que des coûts très inférieurs à ceux pris en charge par ceux du Nord²⁴⁶.

Cette collaboration, qualifiée comme « solidaire » et « équitable » répond à la fois aux principes de justice sociale et environnementale dans le contexte éditorial. À ce sujet, l'emploi de « péréquation », issu de la terminologie économique, renvoie à une répartition plus équitable des ressources. Dans le GDT, on trouve la définition suivante : « Méthode consistant à livrer aux consommateurs, à des prix voisins, des marchandises dont le prix de revient varie suivant l'origine de celles-ci, ou dans des secteurs différents au même prix²⁴⁷ ». Dans le contexte discursif de l'écologie du livre, la péréquation ne désigne pas uniquement une méthode économique : ce terme symbolise une égalisation des voix dans le champ éditorial mondial, favorisant la bibliodiversité sur le plan matériel. La péréquation redéfinit ainsi le rapport Nord/Sud, soulignant un engagement solidaire qui va au-delà de la « simple » coédition, pour faire de la justice sociale une réalité concrète sur les plans culturel et linguistique :

²⁴⁴ En particulier, Couleur Livres (Belgique); Ruisseaux d'Afrique (Bénin); Presses universitaires d'Afrique (Cameroun); Éditions Écosociété (Canada); Éditions Éburnie (Côte d'Ivoire); Éditions de l'Atelier et Éditions Charles Léopold Mayer (France); Ganndal (Guinée); Jamana (Mali); Tarik (Maroc); Éditions d'en bas (Suisse); Cérès (Tunisie).

²⁴⁵ ÉCOSOCIÉTÉ, *Collection « Enjeux Planète »* : ecosociete.org/livres/collections/enjeux-planete. Nous soulignons.

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ OQLF, « péréquation », *GDT*, publié en 1979, consulté le 15 octobre 2024 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/perequation.

La collection est parue aux quatre coins du monde (Global Issues, Questoes Mundiais), les essais traitaient de défis liés à la mondialisation et se voulaient porteurs, non seulement de diagnostics, mais aussi de perspectives d'action. Elle a cessé aujourd'hui ses activités mais l'Alliance internationale des éditeurs indépendants continue de favoriser des projets de coédition Nord/Sud²⁴⁸.

L'expression « aux quatre coins du monde », bien qu'elle soit une hyperbole figée et classique, se veut ici une métaphore géographique pour affirmer la portée véritablement mondiale de la collection *Enjeux Planète*; cette métaphore évoque non seulement la diffusion à travers le réseau des douze éditeurs cités, mais aussi la déconstruction des frontières dans l'espace éditorial, rendant les savoirs accessibles à une pluralité de publics. Le recours au terme « diagnostic » dévoile une posture pragmatique et militante; emprunté au vocabulaire médical, il suggère en fait une analyse approfondie de l'édition internationale et de ses enjeux problématiques, traités comme de véritables « pathologies ». Cette métaphore médicale renforce, d'un côté, l'idée que la mondialisation est en crise et qu'elle nécessite d'une intervention; de l'autre, elle souligne également le rôle central d'Écosociété dans ce processus de « guérison » des

dysfonctionnements du domaine. On retrouvera cet imaginaire de façon explicite aussi dans *SAVOIR SE GUÉRIR*, témoignant d'une fonction non seulement critique mais réparatrice face aux défis engendrés par la crise écoclimatique, qui sont également de nature socio-économique. Sur le plan terminologique, nous constatons l'emploi de l'adjectif « équitable » pour indiquer l'adhésion au concept de responsabilité environnementale ainsi que sociale, employé dans la collection *Enjeux Planète* jusqu'en 2007; aujourd'hui, on

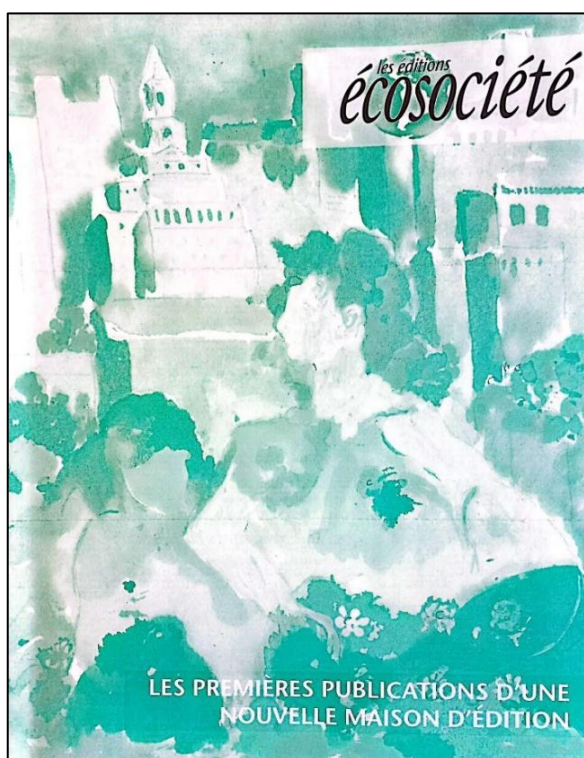


FIGURE 30. Premier catalogue, archives du GRÉLQ

²⁴⁸ ÉCOSOCIÉTÉ, *Collection « Enjeux Planète »*, op. cit.

privilégie plutôt le terme « écoresponsable » pour qualifier l'édition.

Lors des Assises de Pampelune-Iruñea sur l'avenir de l'édition en 2022, l'AIEI a publié la déclaration *Pour une édition indépendante, décoloniale, écologique, féministe, libre, sociale et solidaire*²⁴⁹, où on retrouve le même adjectif « solidaire » employé par Écosociété, ce qui renforce une continuité éthique dans les valeurs promues aussi par la maison. L'évolution des adjectifs, analysés à la fois d'un point de vue diachronique et synchronique, révèle donc une adaptation continue aux enjeux contemporains. Elle reflète une prise de conscience accrue face à la crise *écologique* et témoigne d'une évolution terminologique dans le champ éditorial – tout en maintenant une cohérence éthique, en particulier dans le cadre de l'engagement solidaire et de la responsabilité collective défendue par Écosociété.

les éditions
écosociété

Le but des Éditions Écosociété est de susciter un débat public sur les grands problèmes de l'heure. Les Éditions Écosociété entendent favoriser la production et la diffusion d'ouvrages critiques visant à définir les bases d'une société plus conviviale et plus respectueuse des ressources de la biosphère, d'une démocratie plus proche des citoyens et d'une économie durable et endurable.

Les thèmes abordés par la maison sont : le développement international, l'écologie, la vie urbaine, la ruralité, la pensée libertaire, l'auto-santé et les autochtones.

Correspondance générale :
C.P. 32.052, succursale Les Atriums
Montréal (Québec)
H2L 4Y5
Tél : (514) 985-4318

Service de diffusion :
Diffusion Dimédia inc.
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2
Tél : (514) 336-3941

BON DE COMMANDE

Nom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Retournez à : Les Éditions Écosociété, C.P. 32.052, succursale Les Atriums, Montréal (Québec) H2L 4Y5

☐ Veuillez m'informer, sans obligation de ma part, de la parution de chacun des livres publiés par les Éditions Écosociété.

☐ Veuillez me faire parvenir le titre suivant :

Code : 14,95 \$ + 1,05 \$ de TPS
+ 3,00 \$ de frais de poste = 19,00 \$
Sauf : Une société d'édition : 19,95 \$ + 1,40 \$ de TPS + 3,00 \$ de frais de poste = 24,35 \$
et Les derniers seront les premiers : 9,95 \$ + 0,70 \$ de TPS + 3,00 \$ de frais de poste = 13,65 \$

Paiement par mandat, chèque ou carte de crédit. À l'ordre de Libération Basfina.

Si come de crédit : ☐ Visa ☐ MasterCard

N° de carte : _____

Date d'expiration : _____

Signature : _____

Illustration : Pierre Fouchier - Graphisme : Nicolas Gauthier

FIGURE 31

²⁴⁹ AIEI, « Pour une édition indépendante décoloniale, écologique, féministe, libre, sociale et solidaire : premières conclusions des Assises de Pampelune-Iruñea et perspectives ! », *AIEI-Activités* : www.alliance-editeurs.org/pour-une-edition-indépendante.

À ce sujet, le catalogue promotionnel de « premières publications d’une nouvelle maison d’édition », publié au début 1993 et comptant sept titres en addition au *Pays sans armée*, met déjà en avant la posture militante et l’orientation vers des thématiques écologiques, qui seront approfondies au fil des années (FIG. 30). La maison se positionne alors comme exploratrice de « grands problèmes de l’heure ». La maison reste donc cohérente à ses principes, si on compare cette première présentation des ouvrages à la version actuelle, nous remarquons qu’elle souligne la nécessité de mettre le doigt « ou ça fait mal », de déconstruire les idées reçues pour ce qui concerne les droits humains et environnementaux, les enjeux autochtones et féministes, ou encore le concept de développement durable. Pour reprendre les critères proposés par Genêt dans l’étude des transferts de direction éditoriale, le nouveau catalogue s’inscrit dans une dynamique claire de continuité²⁵⁰.

Ceux qui sont présentés comme « thèmes » dans la FIGURE 31 sont aujourd’hui représentés par les différents SAVOIRS; par exemple la promotion d’une société « plus conviviale et respectueuse des ressources de la biosphère » préfigure les formes contemporaines, plus radicales, de l’engagement écologique. La maison a donc su élargir son propre horizon – en intégrant de nouveaux paradigmes et de nouvelles collections – tout en demeurant cohérente à son éthos discursif de départ. Sur le plan visuel, le style minimaliste et épuré du premier catalogue trouve un écho dans les publications actuelles, où chaque choix graphique – des éléments paratextuels aux sections du site web – est porteur de sens. Les illustrations aquarellées de Pierre Faucher et le travail graphique de Nicolas Cavé façonnent une première identité multimodale de la maison, représentant une cité dans un environnement verdoyant, une *écosociété*. Si la cité verte évoque davantage une réflexion sur la cohabitation harmonieuse avec la biosphère, l’image du livre-jardin d’aujourd’hui accentue encore plus cette idée en plaçant explicitement l’écologie au cœur même du discours éditorial, avec une imagerie où l’environnement et le savoir se fondent littéralement l’un dans l’autre. Le passage de la cité verte à un livre-jardin montre une évolution graphique et conceptuelle qui renforce l’engagement de la maison, comme le souligne un entretien d’Élodie Comtois avec *Les libraires* :

²⁵⁰ P. GENÊT, *Succession et relève en édition au Québec: étude du processus de transmission dans trois maisons d’édition*, Thèse présentée pour l’obtention du *Philosophæ Doctor* à l’Université de Sherbrooke, 2015.

Le livre est un des meilleurs moyens pour élargir sa vision du monde. « Il permet un recul et offre une profondeur unique. [...] L'essai, qui laisse la place à la pensée critique de se dérouler, est un lieu de débat particulièrement précieux. Il éclaire, analyse, bouscule, confronte... Encore une fois, il cultive les savoirs et ouvre les possibles!²⁵¹ ».

Ce processus de *cultivation des savoirs* résonne particulièrement avec les différentes catégories thématiques contemporaines d'Écosociété, regroupées sous les SAVOIRS. Ces derniers représentent de véritables espaces intellectuels, dédiés à l'exploration de sujets cruciaux « de l'heure », permettent une articulation des enjeux actuels tout en ouvrant des pistes d'action. À travers les sections thématiques, la maison d'édition non seulement amplifie son discours militant, mais elle renforce également son rôle de médiateur entre les idées critiques et les lecteur·rice·s en quête d'alternatives, de voies moins fréquentées. Le choix du terme SAVOIRS ne relève pas simplement d'une classification, mais constitue une métaphore conceptuelle et éditoriale, qui ancre le travail d'Écosociété dans une démarche de transmission et de diffusion de connaissances militantes. Le nom même de la maison, comme l'observe Beaulieu, semble élargir l'horizon explicite de l'écologie politique – véhiculé par le préfixe « éco- » et la mention de la société – en y introduisant un effet de propagation des idées : l'homonyme « écho », « qui renvoie à la réverbération qu'entraîne toute action²⁵² ».

C'est donc sur l'analyse approfondie de ces SAVOIRS que nous nous pencherons, en tant qu'outils à la fois intellectuels et symboliques, qui structurent l'évolution idéologique d'Écosociété tout en reflétant ses engagements écologiques et sociaux.

3.2.1 SAVOIR SE DONNER DES LIMITES

« La terre n'est pas un puits sans fond » : métaphore et conscience écologique



L'énonciation du premier SAVOIR, SE DONNER DES LIMITES, résonne de manière percutante et vise à dénoncer la posture écocide et égoïste qui a provoqué la crise

²⁵¹ I. BEAULIEU, « Écosociété : pour la suite du monde », *Les libraires*, n° 103, « Essai québécois », publié le 23 octobre 2017, consulté le 15 octobre 2024; revue.leslibraires.ca/ecosociete-pour-la-suite-du-monde.

²⁵² *Ibid.*

écoclimatique contemporaine. La locution nominale à valeur métaphorique « la terre n'est pas un puits sans fond » souligne tout d'abord l'insoutenabilité de la surexploitation des ressources naturelles et plaide pour une remise en cause réelle des modes de vie, production et consommation. Si le « puits sans fond » constitue une métaphore établie à visée pédagogique, destinée à expliquer la « saturation » écologique de la planète – une explication qui se prolonge par une autre métaphore, celle de la terre comme moyen de transport²⁵³ limité dans « sa capacité maximale de porter les êtres humains » en fonction aux ressources disponibles –, la comparaison entre scorpions et humains qui suit est frappante sur le plan figuratif, relevant de la dystopie écologique comme figuration d'un scénario catastrophique. D'une part la société semble vouée à un effondrement inévitable,

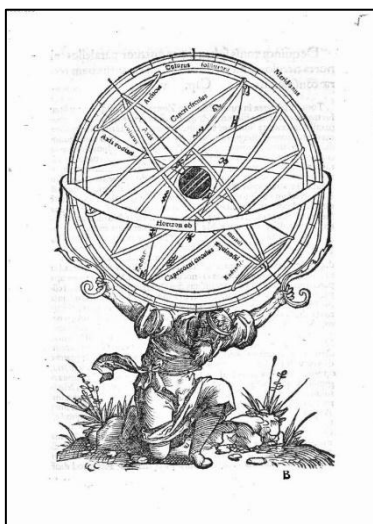


FIGURE 32. William Cunningham, « Cælifer Atlas », in *The Cosmographical Glasse*, London, John Day, 1559, p. 50, Washington, Library of Congress, GA6 .C97 1559 (© Library of Congress).

selon le thème du *collapse*²⁵⁴, d'autre part, Écosociété propose un antidote à l'anthropocentrisme dérégulé : des titres qui prônent des alternatives sur la reconversion écologique. Le ton de l'éditeur est à la fois urgent et critique, mais il ne cède pas à l'alarmisme écoanxieux; il privilégie plutôt l'ironie, afin de provoquer une prise de conscience écologique immédiate : « la pensée écologique inclut la négativité et l'ironie²⁵⁵ ». En outre, les limites à se donner en relation au « potentiel de durabilité » de la planète s'inscrivent dans un espace interdiscursif qui renvoie au célèbre rapport *Our Common Future*, formalisé en 1987 par la Commission Brundtland. Le terme complexe apparaît comme une extension du concept de

durabilité, mettant l'accent sur la capacité des systèmes écologiques et sociaux à maintenir leur viabilité à long terme²⁵⁶.

²⁵³ Dans la divulgation du discours scientifique, la métaphore du vaisseau spatial est par exemple utilisée pour faire comprendre les limites intrinsèques à l'écosystème Terre en termes de ressources; elle a été popularisée par l'économiste K. E. BOULDING dans « The Economics of the Coming Spaceship Earth », dans H. JARETT (éd.), *Environmental Quality in a Growing Economy*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1966, p. 3-14. Dans le discours scientifique italien, on retrouve la métaphore dans N. ARMAROLI et V. BALZANI, *Energia per l'astronave Terra. L'era delle rinnovabili [Énergie pour le vaisseau spatial Terre. L'ère des énergies renouvelables]*, Bologna, Zanichelli, 2017.

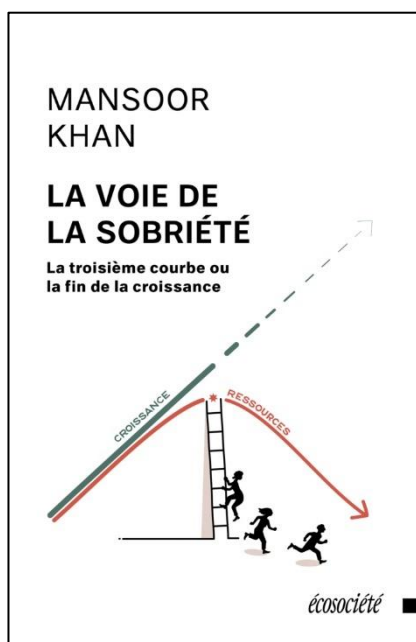
²⁵⁴ J. DIAMOND réfléchit sur les comportements destructeurs et sur le *collapse* écologique et sociétal dans *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, Viking Press (Penguin Group), New York, 2005.

²⁵⁵ T. MORTON, *op. cit.*, p. 37.

²⁵⁶ Le terme complexe « potentiel de durabilité » désigne un concept émergent et transdisciplinaire en usage après les années 2000 – et particulièrement après 2020 –, utilisé pour indiquer la capacité d'un système à

D'un point de vue d'analyse multimodale, la responsabilité individuelle et collective est illustrée à travers une autre métaphore : celle d'*Atlas portant le monde* (FIG. 32).

La référence mythologique vise à symboliser à la fois le fardeau et la responsabilité que l'humanité porte face à la crise; la punition est celle de supporter les conséquences de ses propres actions écocides. L'image représente en outre la surcharge que notre « modalité d'existence » insoutenable impose à la planète et l'urgence d'un changement de cap; la posture courbée alerte sur le déséquilibre et la précarité de notre avenir, si des mesures significatives ne sont pas effectivement prises. Dans *La voie de la sobriété. La troisième courbe ou la fin de la croissance* (2022), la « troisième courbe » constitue une métaphore créative pour la décroissance, cette nouvelle voie descendante à suivre. Sur le plan



terminologique, on note la co-occurrence, dans le discours philosophique francophone, des notions de « sobriété » heureuse et de « simplicité volontaire » (Mongeau) – un concept qui sera approfondi dans le prochain SAVOIR. Des antidotes à la croissance sont présentés dans *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble* (2019) : « Nous sommes de plus en plus nombreux à comprendre qu'il n'y aura pas de 'développement durable' et à envisager la 'décroissance' comme seule manière d'arrêter la catastrophe en cours²⁵⁷ ». Encadrée dans la métaphore médicale de la guérison,

« le mal infini » renvoie à l'imaginaire du puits sans fond, à la critique de la quête pathologique de croissance et de profit. La maison propose une véritable « cure de désintoxication de croissance », à travers la valorisation de formes d'existence collectives et viables, tant pour l'humanité que pour la planète, formes mises en avant dans plusieurs titres. Les adverbess employés dans *Guérir du mal de l'infini*, en écho à ceux de *Ralentir*.

perdurer dans le temps tout en préservant les ressources naturelles, humaines et économiques nécessaires à son fonctionnement. Il implique une vision holistique du DD et il est employé dans l'urbanisme, l'agriculture, l'économie verte et les sciences sociales comme terme spécialisé, avec une connotation quantitative. Pour approfondir l'évolution du terme en diachronie et en synchronie, consulter le graphique suivant : books.google.com/ngrams/potentiel+de+durabilité.

²⁵⁷ Y.-M. ABRAHAM, *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble*, Montréal, écosociété, 2019 : ecosociete.org/livres/guerir-du-mal-de-l-infini.

Travailler moins, vivre mieux (2001), soulignent l'importance du « moins », d'une « croissance zéro » et tissent un éloge à la lenteur²⁵⁸, nœud discursif dans le domaine écologique. Une vision alternative de l'avenir, face au désastre global, est également au cœur d'*Un futur renouvelable. Tracer les contours de la transition énergétique* (2019), dont le titre repose sur une métaphore énergétique. Le terme complexe « transition énergétique » désigne également un passage graduel, une reconversion réfléchie d'un modèle énergétique basé sur les énergies fossiles vers un système durable, *renouvelable*. Le GDT la définit ainsi : « Abandon progressif, dans les activités humaines, de l'utilisation de l'énergie issue des combustibles fossiles au profit des énergies propres et des énergies renouvelables²⁵⁹ ». La transition constitue un terme-clé dans le discours écologique actuel, en tant qu'horizon de changement à atteindre pour sortir de la « bouteille », dont les contours sont programmatiques et concernent des éléments concrets, comme la décarbonation de l'énergie. Ici encore, la métaphore du puits montre sa cohérence polysémique, renvoyant aussi bien aux puits de pétrole qu'aux ressources fossiles en général. À la jonction de la critique à la croissance et au fossile²⁶⁰, Écosociété publie *Creuser jusqu'où ? Extractivisme et limites à la croissance* (2015), dont le sous-titre renvoie explicitement aux *Limites à la croissance* connu comme *Rapport Meadows* et à l'imaginaire du puits. Dans la quatrième de couverture, on retrouve la transition parmi les alternatives au collapse : « les auteur.es s'attellent à décrire les alternatives possibles à ce 'modèle de développement' : *low-tech*, transition énergétique, résistance autochtone et philosophie du *buen vivir*²⁶¹ ». La posture éditoriale est bien dialogique, proposant des titres qui ne se limitent pas à réactiver une mémoire discursive, nécessaire en temps de crise, mais aussi en la problématisant. À cet égard, l'emploi des guillemets est fortement

²⁵⁸ Dans les discours émergents, l'adjectif anglais « slow » est devenu central dans de nombreux mouvements qui cherchent à contrer les effets de la vitesse capitaliste; des concepts comme la « slow life » et le « slow tourisme » mettent l'accent sur la dimension qualitative de la temporalité, s'inscrivant dans une critique holistique de la notion du progrès. Le mouvement *Slow Food*, fondé en 1986 en Italie, est l'un des exemples les plus connus de cette résistance culturelle. Ces thématiques ont été également exploré lors de la conférence « Les temporalités de l'écologie », organisée par l'Université catholique de Louvain en 2024.

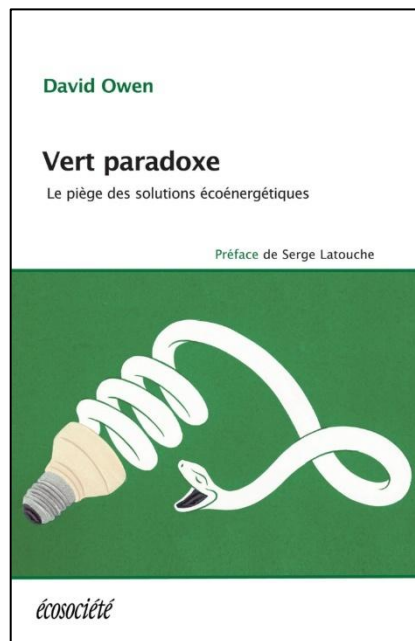
²⁵⁹ OQLF, « Transition énergétique », *Dans l'air du temps. Vocabulaire des changements climatiques*, publié en 2019, consulté le 27 septembre 2024 : oqlf.gouv.qc.ca/dictionnaires/vocabulaire-changements-climatiques.

²⁶⁰ Dans cette sous-section thématique que nous avons individué à l'intérieur du SAVOIR SE DONNER DES LIMITES, nous signalons également *Notre empreinte écologique* (2017) et *Face à l'Anthropocène. Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre* (2018), qui ne feront pas l'objet d'une analyse ponctuelle.

²⁶¹ D. OWEN, *Vert paradoxe. Le piège des solutions énergétiques*, Montréal, Écosociété, 2013 : ecosociete.org/livres/vert-paradoxe.

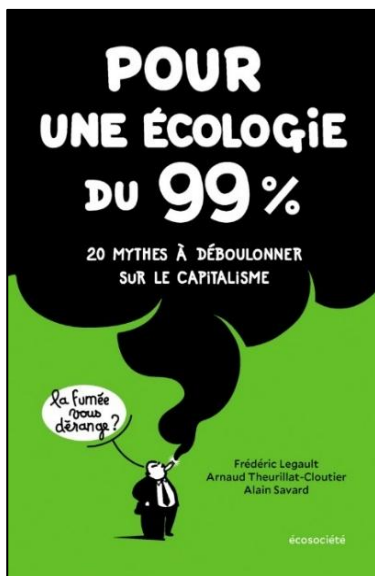
polyphonique et relève d'un positionnement critique, à propos du concept même de « développement durable ».

Dans cette lignée s'inscrit aussi *Vert paradoxe. Le piège des solutions écoénergétiques* (2013); la préface est signée par Serge Latouche, philosophe qui a théorisé la décroissance et la sobriété heureuse comme paradigme alternatif et radical au consumérisme et don l'apport incontournable au débat écologique sert d'instance de légitimation aux réflexions proposées par Owen, qui pourraient être perçues comme controversées. Ce regard critique est explicité dès le titre; le vert – couleur que nous avons vu devenir d'abord symbole de l'écopolitique, puis emblème du développement durable dans les pratiques de communication commerciales – y est mis en question. L'omniprésence du vert et du blanc sur la couverture évoque le piège de l'*écoblanchiment*. Le contraste visuel entre l'ampoule (symbole de la lumière, au sens propre comme au sens figuré : l'énergie, le progrès *efficient*) et le serpent (figure du piège et du danger) accentue le paradoxe énoncé dans le titre et le sous-titre. L'objectif de l'ouvrage, en cohérence avec la mission d'Écosociété, est de remettre en question les discours simplistes et d'inviter à une réflexion plus nuancée sur les réels impacts des solutions dites « vertes »; ce propos est clairement énoncé dans la quatrième de couverture :



Au fil d'un voyage captivant aux avant-postes du « développement durable », là où s'activent ingénieurs, inventeurs, urbanistes et économistes, l'auteur montre avec humour comment la recherche effrénée d'efficacité trompe nos meilleures intentions, et pourquoi le fait de modifier nos habitudes de consommation ne rendra pas la croissance capitaliste plus viable...²⁶².

²⁶² *Ibid.*



Encore une fois, les guillemets représentent un marqueur de polyphonie, définie comme « une pluralité de voix, différentes de celle du locuteur, ou encore comme disent certains grammairiens à propos des mots que le locuteur ne prend pas à son compte, mais met, explicitement ou non, entre guillemets, une ‘polyphonie’²⁶³ », soit une dissonance qui concerne la nature oxymorique du terme complexe « développement durable » ainsi que sa dissémination discursive. Le discours polémique autour d’un faux verdissement des (domaines) responsables de la crise écoclimatique est mené dans *Pour une écologie du 99%. 20 mythes à déboulonner sur le capitalisme* (2021), où l’emploi de la couleur « à statut spécial » est fortement contesté. Parmi les trois occurrences de vert, en fonction adjectivale, le *vert pâle* fait écho au *verdissement d’image* de certains secteurs :

Tout le monde serait *vert*, de Trudeau à Macron, en passant par Amazon et Total ! Comment expliquer alors l’accélération dramatique de la crise écologique ? Si l’humanité subit déjà la violence des changements climatiques, nous ne sommes pas tous égaux devant ce fléau. Il est temps d’identifier les véritables pollueurs et les faux alliés pour enfin opérer un virage écologique vital. Et pour dépasser le consensus *vert pâle* qui vante le marché du carbone ou les technologies *vertes*, il faut poser la question taboue : celle de la sortie du capitalisme²⁶⁴.

Pour se donner de véritables limites et éviter l’effondrement total de l’écosystème, il faut donc accomplir un « virage écologique vital », face à « l’accélération dramatique » de la crise. Dans la quatrième de couverture de *La ruée vers la voiture électrique. Entre miracle et désastre* (2023), l’auteure explore les contradictions du « virage électrique²⁶⁵ ». Les métaphores évoquées sont des métaphores d’orientation, qui, d’après Lakoff et Johnson, « donnent aux concepts une orientation spatiale²⁶⁶ ». Dans le cas de l’accélération, le mouvement en avant décrit un concept négatif – l’instantanéité du choc ou de

²⁶³ O. DUCROT, « Notes sur la polyphonie et la construction des interlocuteurs », *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1981, p. 44.

²⁶⁴ Nous soulignons. F. LEGAULT, A. THEURILLAT-CLOUTIER et A. SAVARD, *Pour une écologie du 99%. 20 mythes à déboulonner sur le capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/pour-une-ecologie-du-99.

²⁶⁵ L. CASTAGNÈDE, *La ruée vers la voiture électrique*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/la-ruée-vers-la-voiture-électrique.

²⁶⁶ G. LAKOFF et M. JOHNSON, *op. cit.*, p. 12.

l'effondrement, condensée dans l'adjectif *dramatique* – qui « peut aider à problématiser la question du rythme auquel se déploie la catastrophe²⁶⁷ ». En ce qui concerne le *virage*, il s'agit en revanche d'une orientation salvatrice, d'un mouvement de reconversion crucial, comme souligné dans le CORPUS I. L'antithèse entre les deux perspectives est représentée sur la couverture à travers un usage métaphorique des couleurs : la fumée noire symbolise en effet les émissions mortifères de l'industrie fossile. Le fond vert incarne la cause environnementale, qui risque d'être offusquée par un usage trompeur du langage, qui passe aussi par des choix terminologiques opérés. La dichotomie entre les postures, et le paradoxe qui en découle, est incarnée par la figure d'un capitaliste, qui, même en représentant une oligarchie – le 1% – détient une agentivité majeure face au restant des 99% des activistes et personnes engagées dans la cause. Les questions relatives à la justice environnementale et sociale sont discutées aussi dans *L'énergie des esclaves. Le pétrole et la nouvelle servitude* (2015) et *L'emballlement du monde. Énergie et domination dans l'histoire des sociétés humaines* (2023), qui soulignent comment l'adoption d'un système technocratique aggrave les injustices déjà en cours. Le domaine énergétique se configure donc comme un champ de bataille à monitorer, et Écosociété propose des titres qui suscitent une « herméneutique » de la crise, sans donner comme acquis tous les préceptes de la transition.

À ce sujet, on lit dans la quatrième de couverture :

L'emballlement du monde pose ultimement la question du devenir de l'aventure humaine : celui d'un salut par le progrès technique ou celui d'un effondrement global. Et si, en raison de la finitude des ressources et du désastre écologique en cours, la voie à prendre était plutôt celle de la sobriété ?²⁶⁸

On retrouve l'encadrement narratif de la crise construite autour de l'idée d'une « aventure humaine », qui révèle dans le lexique des pôles propres au discours religieux : l'écoapocalypse ou le salut. Ce dualisme discursif entre progrès et effondrement polarise le débat autour de la transition et sert de toile de fond aux propositions de l'éditeur. À ce sujet, la maison ne se contente pas de dénoncer les ambiguïtés inhérentes à certaines

²⁶⁷ L. SEMAL, « Les récits de désastre global entre lenteur dystopique, précipitation collapsologique et instantanéité apocalyptique », *Quaderni*, n° 102, « Politique(s) des dystopies », 2021, p. 49.

²⁶⁸ V. COURT, *L'emballlement du monde. Énergie et domination dans l'histoire des sociétés humaines*, Montréal, Écosociété : ecosociete.org/livres/l-emballlement-du-monde. La couverture de l'ouvrage représente un scénario écodystopique, où une planète noire est emballée dans une goutte rouge.

manipulations du discours écologique, mais façonne « une voie » alternative, nœud du SAVOIR SE DONNER DES LIMITES : la sobriété, le virage écologique véhiculé par la décroissance, qui est opposée au modèle de croissance infinie. Cet appel à la sobriété s’articule dans des ouvrages tels que *La fin de l’abondance. L’économie dans un monde post-pétrole* (2013), où le lexique de la *fin* renforce l’idée d’un horizon ultime pour les modèles de consommation actuels. Il s’agit d’une rupture terminologique avec les discours « optimistes » sur l’innovation technique, plaçant l’accent sur une phase *post-pétrole*, c’est-à-dire un imaginaire socioéconomique qui dépasse la dépendance aux combustibles fossiles.

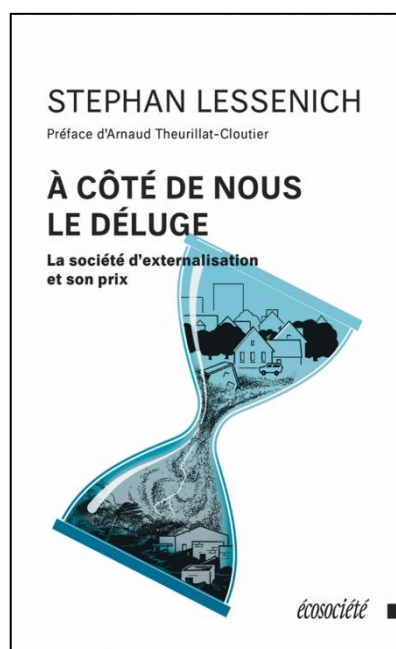
Avant de plonger dans les alternatives possibles dans le prochain SAVOIR, Écosociété crée un cadre discursif et éditorial qui met en évidence l’impasse actuelle et dénonce les injustices environnementales dans le contexte canadien et québécois. Par exemple, dans *Le piège énergie Est. Sortir de l’impasse des sables bitumineux* (2016) la métaphore de la « sortie de l’impasse » souligne l’idée d’un blocage systémique. Le terme « impasse » fait écho au sentiment d’immobilisme écocidaire qui caractérise l’exploitation des sables bitumineux, un domaine dans lequel l’industrie est *piégée* dans un modèle destructeur et insoutenable. De plus, la référence aux « sables bitumineux » fonctionne également comme une métaphore filée de l’enlissement, évoquant une situation où l’humanité est engluée dans un processus dont elle a du mal à s’extraire, à se sauver. En outre, le motif du « piège » entre en résonance avec l’imagerie développée dans *Vert paradoxe*, où l’ampoule fluocompacte, que nous avons interprétée comme symbole de solutions écoénergétiques, est enroulée d’un serpent, suggérant une menace dissimulée sous des apparences vertes. Dans *Les sables bitumineux : la honte du Canada. Comment le pétrole sale détruit la planète* (2010), le lexique de la « honte » relève de la moralisation de la crise climatique et poursuit la critique d’un modèle fondé sur la destruction totale. La publication de la version française de l’ouvrage magistral d’Andrew Nikiforuk sur les sables bitumineux « constitue un fait marquant dans l’histoire environnementale au Canada. Ce travail exceptionnellement bien documenté demeure d’abord et avant tout un cri du cœur²⁶⁹ », confirmant la posture militante et éthique d’Écosociété. Cette moralisation amplifie le discours écologique en le situant sur le plan

²⁶⁹ A. NIKIFORUK, *Les sables bitumineux : la honte du Canada. Comment le pétrole sale détruit la planète*, Montréal, Écosociété, 2010 : ecosociete.org/livres/les-sables-bitumineux-la-honte-du-canada.

de la culpabilité nationale et collective, appelant à une prise de conscience non seulement des conséquences environnementales, mais aussi des implications sociales et morales liées à la poursuite de l'exploitation des sables bitumineux. La « honte » marque une rupture avec la neutralité scientifique souvent associée aux débats énergétiques, en introduisant une charge émotionnelle et politique forte, ce qui rapproche l'enjeu de la crise climatique d'une dimension affective et symbolique, où le Canada, loin d'être un simple acteur économique, est moralement stigmatisé pour sa participation à la dégradation planétaire :

En entrant dans l'ère du bitume dans les années 1990, le Canada a pris un virage pétrolier d'une capacité de destruction sans précédent. [...] Pourtant, ce dangereux projet énergétique crée un fardeau écologique, social et économique colossal pour le pays et le reste du monde. [...] Les techniques d'exploitations des sables bitumineux, que ce soit à ciel ouvert ou en profondeur, sont un véritable théâtre d'horreur écologique. [...] La croissance déréglée des sables bitumineux fait aujourd'hui du Canada un État pétrolier à la santé démocratique menacée. Nous ne pouvons plus plaider l'ignorance; le temps est venu de regarder le monstre bitumineux en face²⁷⁰.

La moralisation du discours permet d'inscrire la crise climatique dans une dynamique de blâme et de responsabilité – symbolisé dans « le fardeau »; les sables bitumineux deviennent ainsi non seulement une métaphore de l'impasse énergétique, mais aussi de la faillite éthique d'un modèle de « développement » qui se révèle un « théâtre d'horreur écologique », un « monstre », un léviathan qui dévore non seulement les ressources naturelles, mais aussi les fondements démocratiques du pays. La thématique discursive du virage, qu'on avait précédemment rencontrée dans son acception écotopique, est ici évoquée pour dénoncer l'horreur systémique : l'écocide pétrolier qui laisse des cicatrices profondes dans le tissu socio-écologique. La nécessité de « regarder le monstre en face » est également adressée dans *Trop tard. La fin d'un monde et le début d'un nouveau* (2017), où le



²⁷⁰ Ibid.

« trop tard » traduit l'impossibilité de concevoir un développement durable, avec la raréfaction des ressources. Mais il est trop tard aussi pour tomber dans l'écoanxiété ou dans un état de désespoir écologique : « Il est impératif de définir les bases de nouveaux systèmes socioéconomiques qui survivront à la série d'effondrements à venir²⁷¹ ». La thématique de la *fin du monde*, transversale à plusieurs ouvrages, est ici révélatrice de la posture d'Écosociété; il s'agit en fait de la fin d'un monde, de la bouteille où se heurtent les scorpions enragés. Une palingénésie est donc possible après le cauchemar écologique, et passe par des lectures engagées, des savoirs entrecroisés.

Le thème de la survivance post-désastre est présent aussi dans *À côté de nous le déluge. La société d'externalisation et son prix* (2019), où le déluge renvoie d'un côté à une manifestation de l'apocalypse écologique, en tant que punition catastrophique, fléau. De l'autre, l'image d'une inondation qui purifie le monde peut être interprétée comme la métaphore d'une renaissance possible; le déluge devient alors la métaphore ultime d'un système global en crise, où les coûts sont délibérément externalisés dans un déni de responsabilité. À travers ce prisme, le texte dénonce une forme d'aveuglement collectif, où le désastre écologique est déjà en cours mais où nous choisissons de détourner le regard; c'est une forme d'inaction motivée par la croyance que la catastrophe est *ailleurs*, non encore à portée de main, et qui doit être néanmoins adressée avec urgence. Les conséquences de cette dissociation pour les « autres », sont illustrées dans la couverture, à travers la métaphore temporelle et spatiale du sablier²⁷² : l'écoulement du temps qui ne peut plus être inversé et l'interconnexion entre les deux dimensions. La « culpabilité écologique » finira par rattraper les responsables en haut, même si elle semble encore éloignée de nous, et présentera « le prix » des injustices commises. Ces « autres » sont par exemple les enjeux autochtones au Québec, qui sont au centre de l'ouvrage *Les vrais maîtres de la forêt québécoise* publié en 1995 et réédité en 2002, après la révision du régime forestier québécois (1996-2001) et la diffusion du film *L'erreur boréale*²⁷³ de Desjardins – qui signe la préface – et de Monderie. Écosociété s'inscrit de

²⁷¹ H. L. MEAD, *Trop tard. La fin d'un monde et le début d'un nouveau*, Montréal, Écosociété, 2017 : ecosociete.org/livres/trop-tard.

²⁷² La même est centrale dans la communication du groupe militant XR, Extinction Rebellion, et en constitue le logo; voir rebellion.global/fr/.

²⁷³ A. SIROIS, « Si on avait vraiment appris de nos erreurs... boréales », *La Presse*, publié le 15 avril 2023, consulté le 16 octobre 2024 : www.lapresse.ca/debats/editoriaux/si-on-avait-vraiment-appris-de-nos-erreurs-boreales.php.

manière active dans le débat public sur la surexploitation industrielle de la forêt québécoise et de son rôle écologique primordial, à partir du titre ironique. La dimension militante de cette démarche se traduit dans le choix d'insérer l'annexe *Pour vivre de la forêt : manifeste du Collectif Forêt-intervention*, intégré à l'essai. Le dialogue avec des voix collectives incarne l'engagement de la maison d'édition à donner une tribune aux mouvements sociaux et environnementaux qui dénoncent les logiques d'exploitation aveugle. La lutte contre la surexploitation des forêts constitue un nœud incontournable de l'écologie du livre, qui prône pour une responsabilisation collective face aux ravages de la déforestation.

Quelques années plus tard, dans une continuité de cette critique systémique, Écosociété publie *Planète jetable. Produire, consommer, jeter, détruire* (2010), où l'auteure dénonce la destruction des écosystèmes, forêts incluses : « il est devenu plus économique de remplacer un objet plutôt que de le réparer, d'exploiter d'autres populations, ailleurs, pour satisfaire nos désirs à moindres coûts, de planter des 'déserts verts' à la place de la biodiversité de nos forêts²⁷⁴... ». Cette démarche éditoriale militante ne se limite pas à dénoncer les dysfonctionnements, mais ouvre également un espace de réflexion pour envisager des alternatives basées sur la sobriété et le respect de la biodiversité : « Il est possible de vivre *autrement*. [...] Agissons maintenant, individuellement et collectivement, avant que d'autres ne fassent de notre planète un lieu inhabitable et invivable²⁷⁵ ». Cette agentivité exercée *autrement* est par exemple explorée dans *Le plastique est mort, vive le bioplastique!* (2023), ouvrage de vulgarisation scientifique qui prône l'abandon des plastiques actuels, à base de pétrole.

Le catalogue de la maison constitue ainsi un pont entre des savoirs spécialisés – dans *Les vrais maîtres de la forêt québécoise* il y a par exemple un glossaire des sigles à consulter – et des pistes d'engagement accessibles.

²⁷⁴ A. LEONARD, *Planète jetable*, Montréal, Écosociété, 2010 : ecosociete.org/livres/planete-jetable.

²⁷⁵ *Ibid.*

Sur l’empreinte carbone et les limites à fixer pour la réduire, Écosociété consacre plusieurs ouvrages à la réflexion sur les transports et le tourisme²⁷⁶, tels qu’*Airvore ou la face obscure des transports* (2018) et sa réédition *Airvore ou le mythe des transports propres. Chronique d’une pollution annoncée* (2022), dont la quatrième de couverture interroge directement les lecteur·rice·s : « Quel sera le destin de ces machines ? Vont-elles succomber à la suite d’une gigantesque panne sèche, pétrifiées par un virus, ou bien s’éteindre dans une ‘airpocalypse’ surchauffée ?²⁷⁷ ». On retrouve donc la formation



discursive thématique de l’apocalypse, évoquée en manière créative par un mot-valise combinant « air » et « apocalypse », donnant ainsi naissance à un néologisme évocateur de la crise écoclimatique avec un accent mis sur la pollution aérienne. L’usage des guillemets témoigne de la nouveauté du terme en contexte francophone, calque de l’anglais « airpocalypse », qui circule dans la presse déjà en 2013²⁷⁸ et a été réutilisé par Ritchie²⁷⁹ dans *Not the End of the World*. Le terme « airvore » repose sur le même principe compositionnel, combinant « air » et le suffixe « -vore » – du latin *vorare*, dévorer – et

s’inscrit dans cette même dynamique créative. L’usage des néologismes par les auteur·es représente une stratégie discursive qui vise à capter l’attention des lecteur·rice·s, tout en synthétisant la gravité des problématiques abordées dans les ouvrages : « ces néologismes permettent de synthétiser et de mettre en mots des aspects de l’expérience humaine jusqu’alors non conscientisés, synthèse qui peut alors favoriser la diffusion des idées ainsi encapsulées²⁸⁰ ». Cette *airapocalypse annoncée* est représentée sur la couverture à travers

²⁷⁶ Voir à ce propos *Manuel de l’anti-tourisme* (2017) et *La vraie vie est ici. Voyager encore ?* (2020).

²⁷⁷ L. CASTAIGNÈDE, *Airvore ou le mythe des transports propres. Chronique d’une pollution annoncée*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/airvore-ou-le-mythe-des-transports-propres.

²⁷⁸ J. DUGGAN, « China hit by another airpocalypse as air pollution cancer link confirmed », *The Guardian*, publié le 24 octobre 2013, consulté le 20 septembre 2024 : www.theguardian.com/environment/china-airpocalypse-harbin-air-pollution-cancer; O. WAINWRIGHT, « Inside Beijing’s airpocalypse – a city made ‘almost uninhabitable’ by pollution », *The Guardian*, publié le 16 décembre 2014, consulté le 20 septembre 2024 : www.theguardian.com/beijing-airpocalypse-city-almost-uninhabitable-pollution-china.

²⁷⁹ H. RITCHIE, *op. cit.*, p. 37.

²⁸⁰ P. BUREAU, « Termes-catastrophes, noms sous pression, et néologie revitalisante : la transition écologique par le langage? », *Décryptage*, n° 46, avril 2024, p. 11.

une métaphore visuelle : l'ébullition, qui symbolise la tension croissante dans un écosystème désormais gris – alimentée par une « dévoration » excessive de l'air. La bouilloire illustre bien cette idée d'un système global en surchauffe, d'un monde au bord de l'explosion; l'imaginaire métaphorique de l'ébullition a été évoqué aussi par le Secrétaire général de l'ONU, António Guterres, qui a déclaré lors du Sommet sur l'ambition climatique que « l'ère du réchauffement climatique est terminée; l'ère de l'ébullition mondiale est arrivée. L'air est irrespirable, la chaleur est insupportable, et le niveau de profits des combustibles fossiles et l'inaction climatique sont inacceptables²⁸¹ ». La responsabilité de l'action, et l'appel à celle-ci, passe en première instance par la reconnaissance du fardeau écologique que nous supportons actuellement et par l'exploration des contradictions engendrées par la crise.

Dans ce cadre potentiellement écodystopique, Écosociété ouvre des voies de réflexion et d'action sur la décroissance et sur la nécessité de se réapproprier nos choix éthiques, à travers des modalités créatives telles que le recours à des néologismes et à des cadres métaphoriques multimodaux qui mobilisent des fondements moraux. Les ouvrages explorés jusqu'ici semblent répondre à la question posée par l'écrivain Meschiari dans *Anthropocène fantastique. Écrire un autre monde* : « Où trouver des coordonnées utiles pour sortir de la suggestion et passer à l'action ?²⁸² ».

3.2.2 SAVOIR ÊTRE

La décroissance comme métaphore d'évasion du capitalisme



Au SAVOIR SE DONNER DES LIMITES est juxtaposé le SAVOIR ÊTRE : les deux sont complémentaires. Si le premier se focalise sur la finitude des ressources, le second porte sur

la trajectoire à suivre pour éviter le cataclysme : la décroissance, qui s'impose comme un impératif politique et éthique pour Écosociété. La dichotomie entre *décroître* et

²⁸¹ ONU, « Ambition climatique : ce que vous devez savoir sur le Sommet de l'ONU », *ONU Info*; news.un.org/Fr, publié le 15 septembre 2023, consulté le 1 octobre 2024. Nous soulignons.

²⁸² M. MESCHIARI, *Anthropocene fantastico. Scrivere un altro mondo*, Roma, Armillaria, 2020, p. 66. Nous traduisons.

disparaître introduit un choix binaire aux lecteur.es, en dramatisant le discours à visée plus technique – la transition énergétique – pour souligner l’urgence de la situation. Pour ce qui concerne la stratégie discursive, un bouleversement de perspective et de signification est produit autour de la *barbarie*, terme associé aux milieux dépourvus de ressources et de moyens productifs; au contraire, le capitalisme devient destructeur et barbare²⁸³. D’un point de vue multimodal, l’illustration représente une grille avec une courbe ascendante, métaphore d’une croissance économique inarrêtable; au premier plan, une figure est en train de sortir de la grille, échappant à la prison capitaliste, « cage dorée », symbolisant une quête de libération et de transition : une nécessité radicale de changement. La répétition anaphorique du terme décroissance, dont deux emplois ont une fonction de patron syntaxique N+Adj, avec la qualification d’« énergétique », établit un dialogue interdiscursif en relation aux nœuds de l’écologie politique à partir des années 70 et, en même temps, crée une cohérence intradiscursive sur le plan éditorial. Plusieurs titres sont axés sur la décroissance, comme un texte fondamental : *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*, traduit de l’anglais par Agnès El Kaïm et publié en 2013. Il s’agit d’une mise à jour de l’un des textes fondateurs du mouvement écologiste, *Halte à la croissance ? Rapport sur les limites à la croissance* (1972), connu par antonomase comme le Rapport Meadows²⁸⁴. La décroissance est donc présentée comme un antidote, une sortie de l’impasse, une solution à l’effondrement de la planète dans des ouvrages tels que : *Objectif décroissance. Vers une société viable* (2003), *Objecteurs de croissance. Pour sortir de l’impasse : la décroissance* (2007), *Décroissance versus développement durable. Débats pour la suite du monde* (2011), *Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère* (2015), *Désobéir et Grandir. Vers une société de décroissance* (2017).

Le discours éditorial qui se construit autour de la décroissance repose sur des métaphores conceptuelles, que nous avons soulignées, qui la positionnent comme une solution temporelle et directionnelle face aux crises actuelles, suggérant des chemins à suivre, des transitions vers une « nouvelle ère » et une « décolonisation des

²⁸³ Il s’agit d’un bouleversement observé également dans le discours écologique militant italien; on signale la pancarte « Ecoféminisme ou barbarie [*Ecofemminismo o barbarie*] » du collectif bolonais CHEAP : www.cheapfestival.it/ecofemminismo-o-barbarie-il-pianeta-che-verra.

²⁸⁴ Cf. *supra*; INTRODUCTION. ÉDITER À L’ÈRE DE LA CRISE, ÉDITER AUTREMENT.

imaginaires²⁸⁵ » : elle est souhaitée à la fois comme une nécessité immédiate et comme un horizon programmatique à long terme pour une société sobre et durable. Les titres témoignent en outre des débats écopolitiques ainsi que terminologiques, remontant aux années 1970-1980 mais encore actuels, entre *décroissance*²⁸⁶, *post-croissance* et *développement durable*; avec cette publication, Écosociété s'engage activement dans le questionnement des paradigmes économiques et dans la proposition d'alternatives radicales à la croissance. Dans la quatrième de couverture d'*Objectif décroissance*, on lit à ce propos :

Fondement de l'écologie politique jugé trop radical dans les années 1970, la contestation de la croissance économique dérangeait; devant l'évidence de la crise écologique, des technocrates bien-pensants ont dû développer, au milieu des années 1980, le concept plus souple de « développement durable », qui tentait de concilier capitalisme et écologie. Aujourd'hui, à l'heure où un productivisme débridé se répand à l'ensemble de la planète, force est de constater qu'une telle conciliation ne mène nulle part et que les politiques environnementales, même si elles sont essentielles et trop peu appliquées, retardent une nécessaire prise de conscience²⁸⁷.

En contexte militant, comme anticipé dans le savoir précédent, le développement durable est donc considéré comme une modeste tentative d'inclure les enjeux environnementaux dans l'équation économique traditionnelle, préambule terminologique fertile aux phénomènes d'écoblanchiment : il n'est considéré que comme un oxymore. En approfondissant la critique du développement durable, *Un projet de décroissance. Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie* (2014) propose à ce sujet l'adoption de mesures sociales plus équitables pour « sortir du capitalisme, du productivisme, du pétrole et de l'économie de la dette²⁸⁸ »; il trace la cartographie d'un avenir possible, à « croissance zéro ».

²⁸⁵ S. MONGEAU, *Objecteurs de croissance. Pour sortir de l'impasse : la décroissance*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/objecteurs-de-croissance.

²⁸⁶ Paul Ariès, auteur de *Désobéir et Grandir*, décrit la lutte pour la décroissance comme un « chemin de crête », illustrant ainsi la nécessité de naviguer avec prudence entre les impératifs écologiques et économiques.

²⁸⁷ M. BERNARD, V. CHEYNET et B. CLÉMENTIN, *Objectif décroissance. Vers une société viable*, Montréal, Écosociété, 2003 : ecosociete.org/objectif-decroissance. La couverture est dominée par une tinte verte intense, fluo, avec une main en signe d'arrêt, symbolisant le refus de la croissance effrénée et l'urgence de l'objectif décroissance.

²⁸⁸ Voir V. LIEGEY, *Un projet de décroissance. Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie (DIA)*, Montréal, Écosociété, 2014 : ecosociete.org/un-projet-de-decroissance. On signale la publication européenne du livre auprès de la maison française Utopia, qui se présente non seulement comme un projet

Le catalogue témoigne donc de la centralité du terme et du thème surtout à partir des années 2000, quand le terme « décroissance » commence à se stabiliser comme alternative conceptuelle au développement durable et à être ainsi terminologisé et traduit²⁸⁹. On signale *Aux origines de la décroissance. Cinquante penseurs* (2017) par Murray, Biagini et Thiesset, ouvrage qui revendique une longue filiation conceptuelle dans la contestation de l'idéologie du Progrès. Écosociété se positionne ainsi comme une médiatrice et une plateforme de dialogue autour des approches de la durabilité; les titres témoignent de l'évolution du discours autour de la décroissance dans une perspective diachronique courte, passant de la critique des modèles de croissance infinie à l'élaboration d'un vocabulaire spécifique de la décroissance, définie comme « concept-plateforme²⁹⁰ » en vertu de la multidimensionnalité conceptuelle qui la caractérise. Parmi les 50 penseurs, on signale André Gorz (1923-2007), qui a contribué à la diffusion du terme et du concept, formulé pour la première fois en 1972 au cours d'un débat organisé par le *Nouvel Observateur* auquel il participe en interrogeant le rapport entre le capitalisme et la croissance : « L'équilibre global, dont la non-croissance – voire la décroissance – de la production matérielle est une condition, cet équilibre global est-il compatible avec la survie du système (capitaliste) ?²⁹¹ ».

Dans SAVOIR ÊTRE, Écosociété propose des réponses à cette question capitale, engageant une réflexion approfondie sur les alternatives possibles. Le questionnement de la *doxa* du développement durable (DD) par Écosociété crée ainsi un espace éditorial où les configurations sociales façonnées par le langage dominant sont interrogées, tout en proposant des alternatives. Ce travail éditorial permet non seulement de déconstruire les mythes du capitalisme vert – comme dans SAVOIR SE DONNER DES LIMITES –, mais aussi d'introduire des perspectives de décroissance, d'autolimitation et de nouveaux imaginaires politiques, contribuant ainsi à la refondation des pratiques sociales face aux crises écologiques actuelles.

éditorial pour une société écologique et solidaire, mais aussi comme un mouvement de réponse aux urgences multiples qui dérivent de la crise climatique. La maison/mouvement a à ce propos publié un manifeste, *Penser et agir pour un monde habitable*, qui partage des valeurs radicales avec Écosociété.

²⁸⁹ Surtout dans la francophonie et en Europe; en Italie on signale la locution nominale *drecrescita felice* (*décroissance heureuse*, nous traduisons) par le philosophe M. Pallante, titre du livre homonyme (2005).

²⁹⁰ Cinq sont les sources de pensée sont concernées : écologiste, bioéconomiste, anthropologique, démocratique et spirituelle; cf. T. DUVERGER, « La décroissance : histoire d'une idée », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe* [en ligne], ISSN 2677-6588; ehne.fr/encyclopédie/croissance-histoire.

²⁹¹ *Ibid.*

À ce propos, « la simplicité volontaire » émerge comme une réponse éthique et pragmatique au niveau discursif, surtout au Québec; la collocation nominale est présente dans tous les titres concernant la réduction de notre empreinte en tant que consommateurs, incarnations de l'*homo æconomicus*. Le retour à l'essentiel est indiqué comme approche incontournable dans *La simplicité volontaire* (2023), troisième édition de l'essai de Serge Mongeau, qui a posé les fondements du mouvement en 1985 et qui est désormais considéré comme un classique de l'écologie politique; la mise à jour du 1998 – *La simplicité volontaire, plus que jamais...* – témoignait déjà de la popularité croissante du concept. Comme le souligne *La Presse*, « au moment où [...] les changements climatiques préoccupent les gens comme jamais, voilà que la maison Écosociété réédite encore *La simplicité volontaire*. Le moment est bien choisi. Si ça se trouve, les propos de Serge Mongeau n'ont jamais été aussi pertinents²⁹² ». Dans cette réédition, Écosociété ne se contente pas de repenser les réflexions qui ont popularisé la simplicité volontaire au Québec, mais les actualise en fonction des défis écologiques contemporains : le discours sur la simplicité volontaire s'inscrit en fait dans les débats sur la durabilité et le bien-être collectif. En ce qui concerne sa dissémination discursive, en vertu de la popularité acquise du terme-concept, plusieurs co-occurrences ont été forgées dans la francophonie : l'« abondance frugale » (2006) par Serge Latouche, qui bouleverse les idées reçues sur le concept même de richesse à travers un oxymore, et la « sobriété heureuse » (2010) par Pierre Rabhi, qui propose une vision de la modération volontaire comme source d'épanouissement personnel et non pas comme un sacrifice insoutenable. Les deux collocations émergent donc comme des réponses critiques et créatives à la surconsommation, fournissant des outils linguistiques et idéologiques pour réinventer nos modes de vie face aux crises. Le choix de rééditer l'essai-fondateur de la maison après 25 ans et l'émergence de collocations synonymiques illustrent le rayonnement d'Écosociété dans l'espace non seulement éditorial, mais également écopolitique, et la radicalité de son positionnement. Une direction métaphoriquement à suivre vers la sobriété est tracée dans *La voie de la simplicité. Pour soi et pour la planète* (2003), qui présente la simplicité non comme une fin, mais comme un moyen et une cause pour laquelle s'engager maintenant, pour changer la perception d'un avenir catastrophique qui semble inévitable. *L'ABC de*

²⁹² M.-È. FOURNIER, « Compliquée, la simplicité ? », *La Presse*, publié le 30 avril 2023, consulté le 10 octobre 2024 : www.lapresse.ca/affaires/chroniques/2023-04-30/compliquee-la-simplicite.php.

la simplicité volontaire (2005) est un petit manuel d'instructions de ce mouvement social, dont l'auteure retrace l'histoire et les différentes déclinaisons pratiques, en partant de la constatation de sa popularité : « Depuis quelques années, on parle beaucoup de simplicité volontaire²⁹³ ». À l'appui de cette observation, *Nous, de la simplicité volontaire* (2011) met en avant l'existence d'un groupe alternatif, les *simplicitaires*, qui s'inscrivent dans la lignée de Mongeau. Les ouvrages consacrés à la simplicité volontaire soulignent l'importance d'adopter des modes de vie plus sobres et conscients, offrant des alternatives concrètes aux modèles consuméristes dominants.

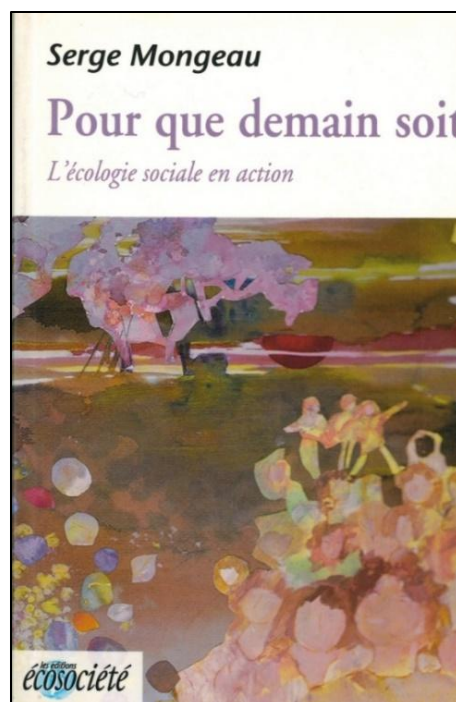
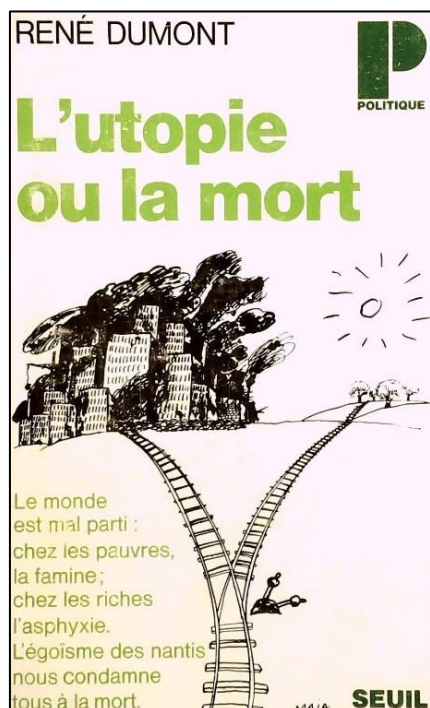
L'écologie politique constitue un autre pilier du SAVOIR, incarnant une véritable promesse pour l'avenir et offrant un cadre théorique pour repenser nos structures économiques et politiques; les titres de cette section se construisent en fait autour de métaphores temporelles pour accentuer l'urgence du changement, formation discursive thématique typique du discours écologique qu'on retrouve dans les publications d'Écosociété : *La transition, c'est maintenant. Choisir aujourd'hui ce qui sera demain* (2019) et *Après le capitalisme. Essai d'écologie politique* (2017).

Pour que demain soit. L'écologie sociale en action (1993) par Serge Mongeau est à ce titre un texte fondateur pour une réflexion écopolitique ancrée dans le contexte québécois; en effet, le livre comprend des textes qui présentent différents aspects de la pensée écologique au Québec à partir de 1978. En outre, Mongeau se pose explicitement en dialogue avec une œuvre incontournable de l'écologie, citée dans la quatrième de couverture : « Utopie que tout cela ? *L'utopie ou la mort !* nous prévenait déjà, en 1973, René Dumont. La vraie chimère, c'est de penser que nous pouvons encore continuer longtemps à vivre comme nous le faisons actuellement²⁹⁴ ». La visée de *Pour que demain soit* est donc polyphonique, s'insérant dans un interdiscours militant, et oriente le regard vers un horizon utopique, mis en image dans l'œuvre et illustré sur la couverture. Les deux pôles de l'écologie politique y sont représentés : une humanité en marche, selon la métaphore du chemin, et des éléments arborés et floréals aux nuances violettes, métonymies dorées de la paysannerie : c'est une vision harmonieuse et apaisante de l'avenir, d'un écosystème investi par la lumière et non pas des émissions asphyxiantes.

²⁹³ D. BOISVERT, *L'ABC de la simplicité volontaire*, Montréal, Écosociété, 2005 : ecosociete.org/abc-de-la-simplicité-volontaire. La préface est signée par Mongeau.

²⁹⁴ S. MONGEAU, *Pour que demain soit. L'écologie sociale en action*, Montréal, Écosociété, 1993 : ecosociete.org/pour-que-demain-soit.

Si la couverture de Dumont est explicite dans le choix binaire entre la mort (pôle de la dystopie écologique incarnée par une mégapole polluée et noire) et l'écotopie (les arbres et le soleil, métaphore héliotropique des renouvelables), celle de Mongeau met l'accent sur un monde *d'après* grâce aux teintes qui peignent une atmosphère suspendue, tout en suggérant que l'utopie est un choix sociétal à la fois implicite qu'incontournable pour l'avenir.



Les débats autour de la soutenabilité démographique pour la planète apportent une perspective critique sur les discours dominants relatifs à la crise écologique, selon le chemin tracé par le célèbre *The Population Bomb* d'Ehrlich et qui plaident pour une « sobriété » populationnelle, comme *Une planète trop peuplée ? Le mythe populationniste, l'immigration et la crise écologique* (2014) et *Faut-il en finir avec la civilisation ? Primitivisme et effondrement* (2021).

Les ouvrages compris dans SAVOIR ÊTRE suggèrent donc l'existence d'une sortie possible; pour reprendre Écosociété qui reformule Dumont : *décroissance ou mort* !

3.2.3 SAVOIR FAIRE

La construction sociétale comme métaphore écotopique



Le troisième SAVOIR est à la fois d'ordre pragmatique et programmatique : la mise en œuvre des instances écotopiques pour façonner activement et collectivement

notre avenir. Deux métaphores sont mobilisées dans l'extrait : le cul-de-sac, image de la crise écologique (situation initiale) et la construction du demain (situation finale). L'effort collectif est souligné par le « nous », ancré dans le présent et incarné par la multimodalité; l'illustration symbolise la dimension coopérative et inclusive nécessaire aux changements écosystémiques à *faire* pour surmonter l'état de polycrise. Le marteau, en tant que métaphore de la construction et de l'action vigoureuse, renforce l'impératif de bâtir un avenir durable; cette approche écotopique est condensée déjà dans le verbe construire, qui présuppose une choralité²⁹⁵, ainsi que l'élan vers un monde à reconfigurer concrètement.

La métaphore d'une nouvelle création sociétale est présente dans deux titres inclus dans SAVOIR FAIRE : *Entre nous. Rebâtir nos communautés* (1995) et dans *Impératif transition. Construire une économie solidaire* (2015), dont nous soulignons les verbes à fonction métaphorique qui symbolisent l'acte de fonder et refonder une dimension commune, ancrée dans la circularité entre les acteur·trice·s de la transition sociale.

La thématique de l'autosuffisance alimentaire, économique et énergétique occupe une place centrale dans plusieurs publications d'Écosociété et reflète une vision holistique et durable de la société, intégrant à la fois théorie et pratique avec une vocation didactique explicitée dès sa fondation. *La simplicité volontaire, plus que jamais...*²⁹⁶ (1998) par Serge Mongeau, texte incontournable qui a depuis engendré le Réseau québécois pour la

²⁹⁵ On fait référence à l'étymologie latine *construere* (*cum struere*) : « entasser par couches », « bâtir ». Le dictionnaire de l'Académie française indique le sens figuré du verbe : « fonder, créer par un effort soutenu »; voir www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C3780.

²⁹⁶ Il s'agit d'une édition revue et augmentée de *La simplicité volontaire*, incluse dans SAVOIR ÊTRE; dans cette version, Mongeau questionne la société comme système voué à la surconsommation et à l'aliénation des individus.

simplicité volontaire (RQSV), que nous avons vu se configurer non pas comme un objectif mais comme « une approche multiforme, qui peut toucher tous les aspects de la vie, se manifester de bien des façons et se pratiquer pour toutes sortes de raisons²⁹⁷ » constitue une pierre angulaire.

L'approche intégrée et pluridisciplinaire est également discernable dans des ouvrages tels que *Écodesign : des solutions pour la Planète. L'aventure du New Alchemy Institute* (2007), décrit comme une véritable « boîte à outils » pour réduire notre empreinte environnementale dans plusieurs domaines et qui témoigne même de l'évolution du technolecte écologique. « Ce récit, empreint d'humour et de sensibilité, fait vivre la naissance de l'écodesign, 40 ans de découvertes inspirées par les forces étonnantes de la nature²⁹⁸ »; comme souligné dans le paratexte, le terme écodesign désigne une discipline émergente au moment de la publication du livre. Le terme est toutefois déconseillé par l'Office québécois de la langue française et par la Commission d'enrichissement de la langue française, qui prônent pour l'usage d'écoconception ou de « conception écologique », terme que nous avons rencontré dans le corpus sur l'écologie du livre. Le calque de l'anglais *ecodesign*, selon l'OQLF, « bien qu'il soit généralisé dans l'usage [...] ne convient pas sur le plan sémantique, le nom *design* faisant référence à une activité créatrice se rapportant aux qualités formelles des objets produits industriellement en vue d'un résultat esthétique s'accordant aux impératifs fonctionnels et commerciaux²⁹⁹ ».

Comme pour la terminologisation du DD, de la décroissance et de la simplicité volontaire, le catalogue d'Écosociété constitue une boussole – chronologique comme thématique – pour explorer toutes les disséminations de l'écologie politique.

La promotion de l'autosuffisance est déclinée aussi comme l'autonomie énergétique nationale dans *L'éolien. Pour qui souffle le vent ?* (2007) par Bouchard : « Quand les énergies polluantes menacent notre planète, l'éolien apparaît comme une énergie d'avenir incontournable³⁰⁰ ». Le texte est présenté comme un guide pratique pour comprendre l'urgence d'accomplir une transition énergétique vers les énergies

²⁹⁷ Selon la définition tirée du dépliant du RQSV.

²⁹⁸ N. J. TODD, *Écodesign : des solutions pour la planète*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/ecodesign-des-solutions-pour-la-planete.

²⁹⁹ OQLF, « écoconception », GDT, 2022 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/econoconception.

³⁰⁰ R. BOUCHARD, *L'éolien. Pour qui souffle le vent ?*, Montréal, Écosociété, 2007.

renouvelables; le titre fait expressément écho à la locution *the wind is rising*³⁰¹, utilisée dans les milieux écologiques pour symboliser l'ascendance de l'énergie décarbonée et l'émergence d'une conscience collective vertueuse ainsi que révolutionnaire. Cette expression capture l'idée d'un changement de paradigme, où le vent (métaphore ici de l'énergie « propre ») devient un acteur central dans l'adaptation à la crise énergétique.

La synergie entre savoirs théoriques et pratiques se manifeste également dans la classification des ouvrages comme guides ou manuels de transformation écologique, tels que le *Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale* (2010), le *Petit traité de résilience locale* (2017), *Le petit livre du fumain. Manuel de compostage du fumier humain* (2017), *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la Transition* (2017), *De l'école au jardin. Guide de jardinage pédagogique en milieu scolaire* (2018), *L'artisan fermier. Manuel d'élevage artisanal du poulet de chair, de la poule pondeuse et de la chèvre laitière* (2019), *Vivre sans plastique. Des outils écologiques à notre portée* (2019), *Des poules dans ma cour. Pour des œufs frais au quotidien* (2020), *L'abeille et la ruche. Manuel d'apiculture biologique* (2023) et *De la cour au jardin. Transformer son terrain en aménagement écologique et comestible* (2024). Plusieurs d'entre eux font partie de la collection *Savoir-faire*, conçue « pour passer de la pensée à l'action, la collection *Savoir-faire* vous donne des outils concrets³⁰² ». En fournissant donc des stratégies concrètes et des connaissances pratiques pour soutenir la transition, Écosociété engage les lecteur·rice·s à adopter une posture éthique et à appliquer les principes de la décroissance dans le quotidien, dans la mesure du possible :

Que ce soit dans votre jardin, votre quartier, votre cuisine, sur votre lieu de travail ou pour vous mobiliser pour une cause, nos guides *Savoir-faire* sont des incontournables. Des livres de référence, rédigés par des expert.es dans leur domaine, qui offrent des conseils pratiques et indispensables. Une somme de savoirs accompagnés de nombreuses illustrations, qu'on veut conserver dans sa bibliothèque pour pouvoir y revenir en tout temps³⁰³.

La maison nous invite donc à embrasser une posture inspirée du constat voltairien, dans une version engagée et collective : *il faut cultiver notre jardin et nos savoirs*.

³⁰¹ Il s'agit d'une variation sur un motif partisan italien du 1943, « Soffia il vento », par l'étudiant bolonais Felice Cascione. Il a été repris en contexte cinématographique par Jean-Luc Godard dans *Le Mépris* (1963).

³⁰² ÉCOSOCIÉTÉ, *Collection Savoir-faire*, ecosociete.org/livres/collections/savoir-faire.

³⁰³ *Ibid.*

3.2.4 SAVOIR SE NOURRIR

Aux fourches, écocitoyens ! S'engager pour une agro-culture

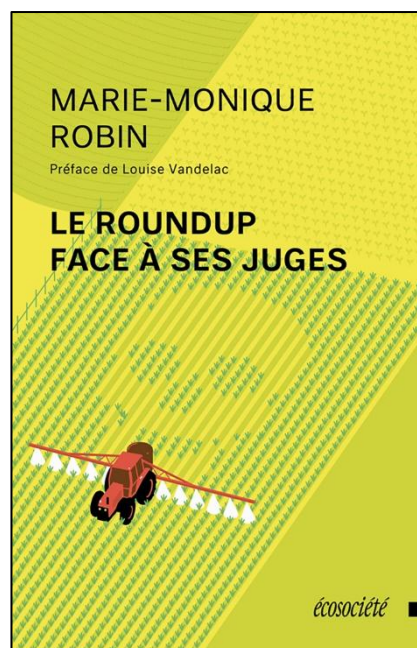


L'autonomie alimentaire comme vecteur essentiel de la reconversion écologique et de la résilience communautaire est présentée aussi dans SAVOIR SE NOURRIR en tant qu'appel à

l'action qui dépasse la simple prise de conscience d'ordre pragmatique. L'autosuffisance prônée par Écosociété se traduit en effet dans une réflexion sur nos habitudes de consommation et sur l'impact environnemental de nos choix alimentaires, qui englobent des enjeux écopolitiques, comme le démontre le titre *Acheter, c'est voter. Le cas du café* (2005) par Laure Waridel, qui « décortique » les inégalités Nord/Sud à partir du contexte mexicain et témoigne de la résistance locale, autochtone, qui s'engage dans une production vraiment équitable et dans la défense du territoire face aux nouvelles menaces colonialistes. L'engagement de l'auteure et de la maison est attesté par le label *Équiterre* présent sur la couverture; L. Waridel est co-fondatrice de l'association québécoise qui prône pour un mode de consommation responsable et elle « nous invite aujourd'hui à découvrir les dessous de notre tasse à café³⁰⁴ ». Le SAVOIR invite donc à une transformation profonde de nos systèmes alimentaires et à un engagement radical; en examinant la dimension multimodale, la fourchette-fourche agricole est représentée comme une métaphore de résistance, symbole à la fois de réappropriation et de révolution. En effet, l'illustration évoque symboliquement le concept de rébellion contre le système alimentaire existant et le désir de changement radical, comme l'explicitent certains titres : *La révolution agroécologique. Nourrir tous les humains sans détruire la planète* (2021) par Alain Olivier, dont la couverture partage le même symbolisme. À ce propos, l'anaphore du possessif – « *Notre* alimentation [...] *nos* champs [...] *nos* assiettes » – veut souligner la continuité non seulement entre la production et la consommation, mais également la responsabilité collective dans la préservation des écosystèmes et de leur

³⁰⁴ S. GOUYON, « Laure Waridel, *Acheter, c'est voter : le cas du café* (2005) », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, publié le 01 May 2005, consulté le 16 octobre 2024.

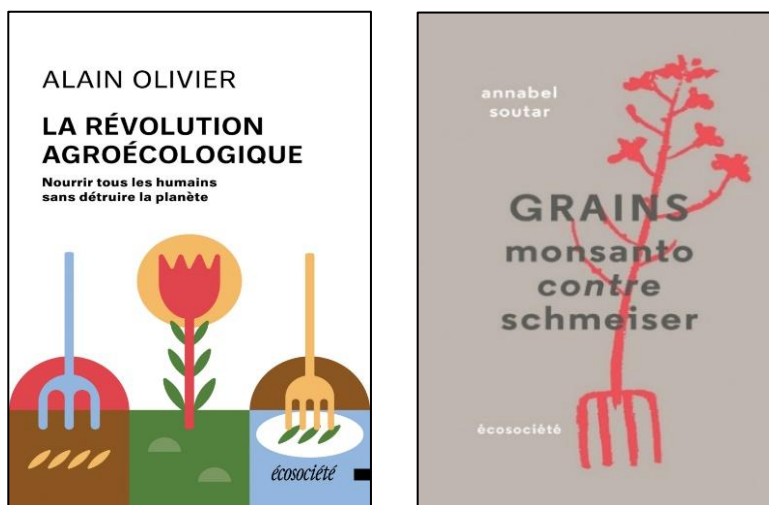
biodiversité. Le même transfert métaphorique est opéré sur la couverture de *Grains. Monsanto contre Schmeiser* (2014) par Annabel Soutar, qui raconte le procès intenté par la multinationale Monsanto contre un cultivateur de la Saskatchewan. Dans un autre procès concernant le géant de l'agroalimentaire en 2016, auquel Monsanto a refusé de participer, on peut citer *Le Roundup face à ses juges* (2018) par Marie-Monique Robin, œuvre de dénonciation presque sans précédent et publiée « à juste titre » chez Écosociété, maison d'édition de *Noir Canada*. Le scandale dévoilé et reconstruit par l'autrice est à la fois environnemental et sanitaire, concernant l'empoisonnement causé par le glyphosate et les autres produits toxiques utilisés par la multinationale; avec le même titre, un documentaire³⁰⁵ est également sorti en 2017. La couverture explicite les conséquences mortelles des pesticides à travers l'image d'un crâne, symbole universel de la mort, qui est un produit direct de cette industrie – incarnée par l'avion pulvérisateur.



La toxicité du glyphosate est représentée à travers la couleur verte, qui acquiert des teintes acides, presque jaunes, symbolisant la dégradation environnementale en acte. D'un point de vue terminologique, le procès a conduit à la reconnaissance juridique internationale de l'« écocide »; sa mise en récit témoigne également de l'évolution du débat public au sein des crimes environnementaux et leur déclinaison linguistique. L'écocide, qui désigne généralement la destruction d'un habitat – sa mort biologique – a été en fait lemmatisé en 2022 par la Commission d'enrichissement de la langue française dans le domaine ENVIRONNEMENT (banque FranceTerme), le GDT le décrit comme : « Action ou ensemble d'actions délibérées, commises alors même que leurs auteurs savent qu'elles auront des conséquences néfastes pour l'environnement, qui entraînent la destruction d'un

³⁰⁵ Le documentaire est ainsi introduit : « C'est une histoire de mort, de manipulations scientifiques et de milliards d'euros. [...] Neuf ans après *Le Monde selon Monsanto*, Marie-Monique Robin se penche à nouveau sur la multinationale et ce glyphosate censé être '*plus inoffensif que le sel de table*'... mais jugé génotoxique et cancérigène par le Centre international de recherche sur le cancer (Circ) »; W. ZARACHOWICZ, « Regardez 'Le Roundup face à ses juges', le docu choc de Marie-Monique Robin », *Télérama*, publié le 13 août 2018, consulté le 1 octobre 2024 : [telerama.fr/le-Roundup-face-a-ses-juges](https://www.telerama.fr/le-Roundup-face-a-ses-juges).

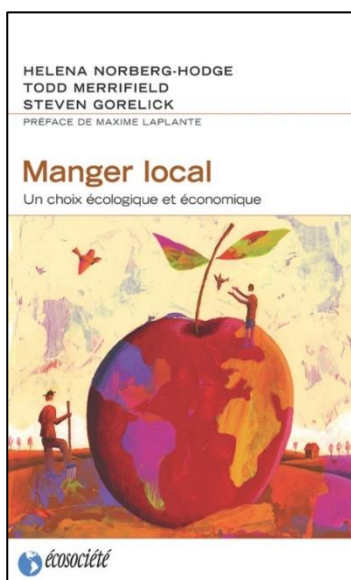
écosystème ou d'une espèce particulière, ou qui leur infligent des dommages étendus, graves et durables³⁰⁶ ».



La fourche, symbole de résistance agricole, est fusionnée avec une plante : l'idée d'interconnexion des luttes à mener est exprimée par le rouge, couleur militante et révolutionnaire selon Pastoureau. À ce propos, *La révolution de l'agriculture urbaine* (2016) par Jennifer Cockrall-King et *L'envers de l'assiette. Et quelques idées pour la remettre à l'endroit* (2011) par L. Waridel explorent les implications politiques de nos choix alimentaires et plaident pour un changement de paradigme radical en s'appuyant sur les métaphores de la révolution et celle – d'orientation – du virage. La toute récente publication *La cause animale* (2024) dans la collection « Radar » témoigne de l'intégration du discours antispéciste dans l'écologie radicale, marquant l'émergence discursive d'une « cause animale », ainsi que d'une vague végétarienne et végane comme réponse à la surexploitation des territoires et des animaux par l'industrie agroalimentaire, phénomène anticipé dans *Comment (et pourquoi) je suis devenue végane* (2020), une BD de la collection *Ricochets*. Sur cette même thématique, mais adoptant une perspective double, *La chèvre et le chou. Débat entre un artisan fermier et un militant végane* (2022) s'inscrit dans le genre épistolaire, proposant un dialogue entre les auteurs, Dominic Lamontagne et Jean-François Dubé, militant de la cause animale : « Si le repas entre les deux comparses est impossible, le débat, lui, est bien substantiel et il ne manque pas de

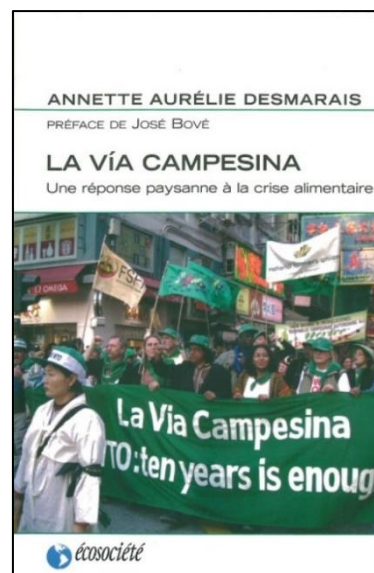
³⁰⁶ OQLF, « écocide », GDT : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/26561407/ecocide.

mordant !³⁰⁷ ». En s'appuyant sur l'expression idiomatique « ménager la chèvre et le chou³⁰⁸ », Écosociété propose un titre qui questionne aussi ce qui, dans un premier temps, répond à l'impératif de la transition écologique. Avec une visée polyphonique, qui se décline dans le choix de l'échange épistolaire comme scène d'énonciation et dans la suspension du jugement, la maison d'édition propose un regard critique et nuancé. Comme dans le précédent SAVOIR, même dans SAVOIR SE NOURRIR plusieurs titres se présentent comme des guides pratiques vers une autonomie alimentaire éthique. On peut citer, à ce propos, *Manger local. Un choix écologique et économique*, publié en 2005, qui reformule le célèbre slogan « Think Global, Act Local », attribué à l'urbaniste et penseur écologiste écossais Patrick Geddes (1854-1923). Cette maxime clé du mouvement



écologiste résume la position d'Écosociété par rapport à la question agroalimentaire et résonne comme un interdiscours traversant cette section du catalogue; le chronotrope du « local » comme seule modalité de production et de consommation soutenable est par exemple présent dans *Plaidoyer pour une agriculture paysanne. Pour la santé du monde* (2002) et dans *Les champs de bataille. Histoire et défis de l'agriculture biologique au Québec* (2014) par Roméo Bouchard; ou encore dans

La via campesina. Une réponse paysanne à la crise alimentaire (2008), texte incontournable et pour saisir les critiques aussi contemporaines à l'agrobusiness et pour connaître l'histoire et des luttes du mouvement altermondialiste à travers la plume d'Annette Desmarais. La préface de José Bové confère une légitimité supplémentaire à la dimension militante d'Écosociété, étant une figure reconnue internationalement pour son engagement



³⁰⁷ D. LAMONTAGNE et J.-F. DUBÉ, *La chèvre et le chou. Débat entre un artisan fermier et un militant végane*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/la-chèvre-et-le-chou.

³⁰⁸ Selon la définition qui en donne le dictionnaire USITO, consultable au usito.usherbrooke.ca/lexies=chou, « s'efforcer de ne déplaire à aucun des deux partis en présence ».

écopolitique radical. Partant de l'assiette, cette revendication est à la fois scalaire et circulaire : elle suppose et exige, comme préalable, un accès démocratique aux ressources. Écosociété apparaît ainsi comme une casse de résonance de la cause paysanne, décoloniale et écoféministe : la couverture incarne, à ce propos, l'intersectionnalité du mouvement et souligne l'universalité des luttes paysannes contre les impacts écocidaire de la mondialisation néolibérale.

Les manifestants *en marche* arborent une bannière sur laquelle on lit : « LA VÍA CAMPESINA. WTO : TEN YEARS IS ENOUGH ». La représentation de la résistance paysanne, aux teintes vertes et blanches, représente une hétérotopie réalisée pour les lecteur·rice·s de la maison, constituant un appel visuel à l'action collective. À ce propos, l'instantané des manifestants symbolise un espace de contestation non seulement physique, mais idéologique, et évoque la possibilité de tracer un chemin collectif. Dans un registre similaire de résistance et d'engagement, *Jardiner dans les ruines. Quels potagers dans un monde toxique ?* (2024) poursuit cette thématique en abordant le combat politique à travers une métaphore puissante : l'essai, accompagné d'un glossaire, demeure ancré dans le pragmatisme, soulignant l'importance des actions locales en tant que fondement d'une coalition globale.

3.2.5 SAVOIR BÂTIR

Le verdissement de la ville : cartographies d'une écotopie urbaine



La construction des futurs viables constitue une métaphore discursive récurrente dans les SAVOIRS de la maison, tout comme la mise en récit des scénarios prospectifs à construire. Les questions posées en incipit, dont

la seconde réactualise la célèbre « Les livres peuvent-ils changer le monde ? », créent une dynamique qui incitent les lecteur·rice·s à réfléchir au rôle qu'ils peuvent jouer dans ce processus de reconfiguration des espaces de vie, dans une perspective politique. La réappropriation souhaitée par Écosociété est globale et ancrée dans la justice sociale; le climax ascendant « villes-quartiers-territoires » symbolise une lutte scalaire et totale.

L'accent est également mis sur la dimension collective de l'engagement à travers l'anaphore du possessif pour souligner la nécessité d'une réappropriation commune de l'espace urbain. Le verbe choisi, traduction directe de l'anglais *to reclaim*, évoque une reconquête des espaces de vie par les habitants, une réaffirmation de leur droit à modeler et à vivre dans des environnements qui reflètent leurs besoins et leurs valeurs. « À qui la ville ? » repose, en ce sens, sur une cohabitation éthique; la ville n'est pas seulement un lieu, mais un chronotrope à coconstruire. La réappropriation constitue ainsi une formation discursive thématique dans le discours écologique, surtout dans les milieux engagés et radicaux³⁰⁹ : le non-mouvement *Reclaim the streets*, fondé en 1995, a lancé la militance pour une conception politique des espaces – et dont les pratiques *artistes* ont inspiré *Occupy Wall Street* quelques années plus tard. La visée altermondialiste est donc bien présente, comme c'était déjà le cas dans le discours sur l'autonomie alimentaire, à travers la contestation de l'appropriation capitaliste de nos quartiers, par la consommation des espaces et des sols. À la première question répond explicitement *À nous la ville ! Traité de municipalisme* (2017), tout comme le précédent *Municipalisme libertaire. La politique de l'écologie sociale* (2013), réflexion plus théorique sur le savoir-agir radical par le philosophe Murray Bookchin (1921-2006).

Plus ancrée dans le présent est *Montréal en chantier. Les défis d'une métropole pour le XXI^e siècle* (2021), texte incontournable pour comprendre la direction nécessaire à prendre à l'ère de la crise climatique, évoquée à travers la métaphore du chantier. Un texte précurseur est, dans une perspective diachronique plus courte, *Mégalomanie urbaine. La spoliation des espaces publics* (2005) préfigure ces enjeux, auxquels répond le plus récent *Rapailler nos territoires. Plaidoyer pour une nouvelle ruralité* (2022).

³⁰⁹ Pour un panorama des pancartes et des slogans des mouvements, consulter www.open.online/da-reclaim-the-streets-a-fridays-for-future.



Stéphane Gendron nous invite à ce propos à redécouvrir la ruralité comme modalité d'existence et de résistance à l'urbanisme déréglé qui avale les espaces verts et de communauté. En contexte « d'effondrement environnemental³¹⁰ », la démarche participative est essentielle au changement de paradigme comme témoigné par le possessif inclus dans le titre, construit sur un jeu de mots entre « rapailler » et « réparer ». Le verbe rapailler ancre, en outre, l'ouvrage dans un contexte de lutte précis : il s'agit d'un québécoisisme, indiqué dans *Usito* avec la marque topolectale Q/C. L'action de remasser et de ressembler des objets épars³¹¹ a une fonction figurative : la métaphore suggère non seulement la réparation mais aussi la reconstruction collective, après la réappropriation territoriale. En ce qui concerne la couverture, si d'une part le vert et le jaune représentent des éléments visuels établis dans le discours écologique, d'autre part, la centralité du maïs est significative. En choisissant cette image, l'auteur et la maison soulignent la centralité de l'agriculture locale et résistante, voire autochtone; le maïs symbolise une nourriture de base, de subsistance, en opposition à la surexploitation des sols. À ce propos, l'auteur plaide non seulement pour « casser le moule » et pour imaginer une nouvelle ruralité, mais aussi pour un véritable projet de décroissance : « Un enjeu incontournable, dont personne, selon lui, ne veut vraiment entendre parler. 'Je rêverais de

³¹⁰ S. GOUDRON, *Rapailler nos territoires. Plaidoyer pour une nouvelle ruralité*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/rapailler-nos-territoires.

³¹¹ « Rapailler », *USITO* : usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/rapailler.

faire une campagne électorale en promettant aux gens un plan de décroissance. Il faut la partir, la décroissance, si on veut y arriver un jour³¹² ».

Pour atteindre une croissance zéro et explorer toutes les possibilités de mitigation et d'adaptation en ville, un texte résumant les problématiques de l'urbain tout en proposant des solutions ponctuelles est *Éco-urbanisme. Défis planétaires, solutions urbaines* (2015) par Jean Haëntjens et Stéphanie Lemoine. L'ouvrage se présente comme un véritable laboratoire des voies possibles, de l'approvisionnement énergétique à l'agriculture urbaine, et témoigne de l'émergence de l'éco-urbanisme comme discipline et terme spécialisé. Dans la quatrième de couverture, on souligne l'emploi du terme « écocité », lemmatisé comme néologisme en 2008 par la Commission générale de terminologie et néologie française puis inscrit dans le Journal Officiel en 2012, comme le rapportent FranceTerme et TERMIUM.—Comme terme équivalent, on signale la co-occurrence « ville durable », répandue avec la diffusion du DD. Un nœud discursif majeur est constitué par la « mobilité douce », thématique autour de laquelle plusieurs titres se concentrent comme *Deux roues, un avenir. Le vélo en ville* (2009); *Pour une ville qui marche. Aménagement urbain et santé* (2008); *Pourquoi pas le vélo* (2021); *Ville contre automobiles. Redonner l'espace urbain aux piétons* (2021).

3.2.6 SAVOIR MILITER

De la réappropriation à la révolte : un appel éditorial au militantisme



Après avoir exploré les dimensions collectives et écologiques de la réappropriation urbaine, l'importance de militer pour un monde plus juste se dessine comme une extension naturelle de cette démarche écotopique. Si le savoir précédent s'articulait autour

d'un verbe de la sphère du *poiein* (faire), à savoir bâtir, la section SAVOIR MILITER se concentre autour d'une question fondamentale non moins proactive : « Pourquoi

³¹² C. DESMEULES, « Casser le moule », *Le Devoir*, publié le 6 juin 2022, consulté le 20 juin 2024 : www.ledevoir.com/lire/coup-d-essai-casser-le-moule.

militer ? ». Cette incitation à l'action collective, à une *call to action*, est d'abord affirmée par l'énoncé « la politique est action » et illustrée par une image dynamique de militants en mouvement, sur un fond jaune. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, cette couleur est associée aux tournesols, aux énergies renouvelables et, par transfert métaphorique, à l'espoir. L'accent est mis sur le militantisme comme déclinaison de cet espoir dans l'avenir : l'épanadiplose du verbe « militer » fait écho à la citation attribuée à Hannah Arendt, développée dans *La condition de l'homme moderne*³¹³. La maison d'édition s'inscrit donc dans une conception arendtienne de la politique comme une pratique active et organique. La centralité de la participation collective dans la sphère publique est mise en lumière par trois verbes-clés : *repandre, se réapproprier, réclamer*. L'horizon d'attente préconisé est celui de la justice sociale et environnementale, piliers du catalogue d'Écosociété, ainsi que de l'esprit de révolte contre « les riches et puissants de ce monde ». Plusieurs titres nous incitent à l'action, s'appuyant sur la métaphore de la lutte, qui peut jouer un rôle engageant dans le discours éditorial, comme c'est le cas de deux livres publiés en 1997 : *La lutte des exclus, un combat à refaire* sur l'histoire militante au Québec pendant les années 1930 et *Les carnets d'un militant*, qui propose « les mille et une façons de manifester ses opinions et de les défendre³¹⁴ ».

Une année avant, en 1996, la maison avait publié *La pensée en liberté*, ouvrage collectif sous la direction de Serge Roy, qui parcourt l'histoire du mouvement libertaire québécois et ses actions. Plus ancré dans la contemporanéité est *La lutte nonviolente. Pratiques pour le XXI^e siècle* (2015), traduction de l'ouvrage par Gene Sharp, théoricien de la résistance pacifique qui a inspiré des mouvements globaux. *Nonviolence. Une arme urgente et efficace* (2017) enrichit en outre cette section du catalogue qui vise à fournir une « boîte à outils » pour tous et toutes militantes en puissance. Parmi les premiers livres axés sur un engagement radical, on trouve des essais de formation pour devenir un écocitoyen, qui témoignent aussi de l'évolution du discours écologique en contexte québécois : *Libérer les Québécois. Décentralisation et démocratie* (2007); *Art et politique. Nouvelles formes d'engagement artistique au Québec* (2008); *Renouveler le syndicalisme. Pour changer le Québec* (2015); *Cinq chantiers pour changer le Québec*.

³¹³ H. MEWES, « L'action politique selon Hannah Arendt », *Cités*, vol. 67, n° 3, 2016, p. 79-92. <https://www.cairn.info/revue-cites-2016-3-page-79.htm>; H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, trad. fr. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora Pockett », 1961-1983.

³¹⁴ A. LARIVIÈRE, *Les carnets d'un militant*, Montréal, Écosociété, 1997 : [ecosociete.org/livres/les-carnets-d'un-militant](https://ecosociete.org/livres/les-carnets-d-un-militant).

Temps, démocratie, bien-être, territoire, transition (2016). L'exhortation à reprendre le contrôle et à opérationnaliser le sens de justice sociale qui nous anime est au centre de l'ouvrage *De la pensée à l'action. La personne au cœur du changement social* (2001) et dans *De colère et d'espoir* (2014), par la députée de Québec solidaire Françoise David. *S'indigner oui, mais agir* (2014) de Mongeau est considéré comme son « testament politique » sur le militantisme et s'inspire de la sagesse populaire québécoise, en soulignant que « les bottines doivent suivre les babines³¹⁵ ». Cette expression imagée et souvent utilisée en politique, signifiant que les actions (les pieds, les bottines) doivent suivre les paroles (les babines) et donc qu'il faut agir selon les promesses formulées. On retrouve cette locution verbale, reconnue comme propre au français canadien, ainsi expliquée : « Une fois avoir promis une chose ou avoir vanté sa capacité d'agir, il faut tenir parole³¹⁶ ». Pour surmonter l'indignation et l'angoisse éprouvées à l'égard de la crise climatique, le militant-éditeur de longue date propose huit champs d'action pour s'engager dans une réelle simplicité volontaire.

Dans le discours émergent de l'écologie du livre, ainsi que dans le discours écologique *latu sensu*, une formation thématique concerne l'avenir et les sentiments écologiques qui y sont associés par les jeunes générations. *Le souffle de la jeunesse* (2012) part à ce propos du constat que « cette jeunesse a été mise au monde comme génération politique », qui doit actuellement faire face au désastre écologique.

Pour combattre les injustices sociales, Écosociété propose une militance féministe et intersectionnelle comme moteur d'un changement radical. Par exemple *Parler vrai* (2018) de Manon Massé, qui raconte son urgence d'agir à la première personne et son expérience politique – entre autres la lutte menée avec la Fédération des femmes du Québec et l'engagement pour les communautés autochtones, privées de leurs territoires et parmi les plus menacées par la crise climatique. Dans le cadre d'un récit de soi, l'auteure nous rappelle que « les espoirs ne se conjuguent qu'au nous³¹⁷ », le pronom de la sororité intersectionnelle. *Le deuxième corps. Femmes au travail, de la honte à la solidarité* (2021) milite, dès son titre qui fait écho au célèbre ouvrage *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, pour une libération à partir du lieu du travail.

³¹⁵ S. MONGEAU, *S'indigner oui, mais agir*, Montréal, Écosociété, 2014 : ecosociete.org/livres/s-indigner-oui-mais-agir.

³¹⁶ « Faut que les bottines suivent les babines », *La langue française* : www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/faut-que-les-bottines-suivent-les-babines.

³¹⁷ M. MASSÉ, *Parler vrai*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociete.org/livres/parler-vrai.

Parmi les titres de SAVOIR MILITER, *Motifs raisonnables. 10 ans d'affiches politiques*, publié en 2023, constitue un exemple de militantisme qui se déroule à partir du langage et qui lutte contre toute tentative d'écoblanchiment, surtout institutionnel. Écosociété se limite non seulement à publier des ouvrages subversifs, mais participe aussi au débat politique au Québec. À titre d'exemple, avant d'aborder l'affaire capitale de *Noir Canada*, nous voulons souligner les efforts de la maison dans la dénonciation de toute injustice environnementale et son engagement manifeste, non seulement envers ses auteur·trice·s mais aussi envers son territoire. Le langage et le ton utilisés dans la publication relève du discours militant; le style est direct, témoignant une posture de défiance et de résistance active : c'est un refus catégorique. Par son engagement tangible, à travers la distribution de matériel promotionnel et l'organisation d'initiatives contre des projets nuisibles pour l'environnement, Écosociété montre une cohérence entre le discours éditorial et l'action politique sur le terrain. Ainsi, la maison d'édition accumule du capital symbolique, en étant perçue comme un acteur éthique dans le champ éditorial; ce capital se traduit à son tour par une reconnaissance accrue au sein des groupes militants et intellectuels. « Avec le livre *Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des sables bitumineux*, nous voulons fournir aux citoyens et citoyennes un outil pour que ce projet ne voie jamais le jour³¹⁸ » :



le « nous » militant englobe à la fois l'auteur, la fondation *COULE PAS CHEZ NOUS !*, la maison d'édition, ainsi que de nombreux autres signataires de la lettre publiée dans *Le Devoir*. « Le livre se déploie rapidement dans toute son ampleur politique et s'inscrit durablement dans des débats qui débordent du strict champ éditorial³¹⁹ »; en se positionnant comme médiateur entre le discours scientifique et militant, au-delà de la signature de la lettre, Écosociété transcende donc le rôle traditionnel de l'éditeur pour devenir un véritable catalyseur de changement écotopique.

³¹⁸ É. PINEAULT et COULE PAS CHEZ NOUS !, « Non au piège énergie est », *Le Devoir*, publié le 28 avril 2016, consulté le 16 octobre 2024 : www.ledevoir.com/environnement-non-au-piege-energie-est.

³¹⁹ A. GLINOER et J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 83.

3.2.7 SAVOIR (DÉ)CHIFFRER

Pour une herméneutique de l'engagement : déconstruire pour agir



L'appel à l'engagement politique ne se limite pas seulement au savoir précédent, mais constitue un horizon d'attente auquel on peut parvenir, une fois le catalogue feuilleté. Pour pouvoir agir, il faut d'abord cerner les responsables de

cet effondrement écologique; la métaphore de la loupe, qui met en évidence un labyrinthe de trames, symbolise le travail de décryptage et de dénonciation opéré par Écosociété. Cet exercice herméneutique est condensé dans le verbe choisi pour le savoir proposé; la parenthèse, élément polyphonique³²⁰, indique une dualité : non seulement il faut comprendre (déchiffrer), mais aussi déconstruire le discours dominant sur la croissance économique. Pour ce qui concerne la stratégie discursive, cette approche éditoriale relève aussi d'un élan pédagogique et critique, invitant lecteurs et lectrices à exercer leur agentivité. Les trois questions en incipit ont pour but de nous secouer d'un état de crise, celui de l'autodétermination et de la souveraineté politique face aux intérêts économiques. L'assertion selon laquelle « l'économie a supplanté le politique » implique une vision pessimiste de l'état actuel de la participation citoyenne et démocratique, et qui exprime la souhaite d'un rapprochement entre l'agenda politique et l'action radicale.

Si nous appliquons le cadrage narratif de la CC proposé par Fløttum, Écosociété identifie en ce contexte l'ennemi dans le « capital » et dans le « pouvoir de l'argent », en dénonçant une marchandisation des territoires, des droits ainsi que des cultures. Dans les premiers titres publiés, on souligne à ce propos *La vie n'est pas une marchandise. Les dérivés des droits de propriété intellectuelle* de Vandana Shiva (2004), qui dénonce l'exploitation des savoirs du Sud et leur commercialisation par le Nord globalisé. En se plongeant dans cette section du catalogue, on découvrira plusieurs responsables qui se cachent derrière le capital, comme acteurs directes ou complices : en

³²⁰ S. PÉTILLON, « Parenthèse et tiret double : pour une polyphonie mouvante », *L'information grammaticale*, 2004, n° 102, p. 46-50.

1996, un collectif sous la direction de Sylvie Paquerot adresse son « j'accuse » à l'État dans *L'état aux orties ? Mondialisation de l'économie et rôle de l'état*.

Le problème est donc aussi de nature scalaire; mondialisation et globalisation sont deux termes qui reviennent dans cette section et qui décrivent aussi le cadre de la crise écologique, comme en témoignent les deux ouvrages publiés par Jaques B. Gélinas en 2008 : *Dictionnaire critique de la globalisation. Les mots du pouvoir, le pouvoir des mots* et *La globalisation du monde. Laisser faire ou faire ?* Les deux ouvrages participent à la mission divulgatrice et à la posture critique d'Écosociété, surtout dans le cas du *Dictionnaire*, qui véhicule des savoirs spécialisés au grand public, se configurant comme un « décodage des mots du pouvoir [...] afin d'éviter les quiproquos dans le débat en cours sur la crise écologique, financière et géopolitique qui caractérisent notre époque³²¹ ». À ce sujet, Gélinas et Écosociété s'avèrent être des précurseurs par rapport aux réflexions actuelles sur le rôle de la terminologie relative à l'environnement et son usage dans le discours institutionnel; comme l'affirment Aspe et Jacqué, « l'institutionnalisation de l'environnement en tant que processus social est un phénomène contemporain qui traduit la nécessité [...] de définir un cadre utile à sa prise en compte³²² », ainsi qu'à sa compréhension. En 2005, Gélinas avait aussi signé la préface d'*Alternatives à la globalisation économique. Un monde meilleur est possible* (2005) de Canavagh et Mander, « appelé à devenir la bible des altermondialistes³²³ ». L'ouvrage se présente comme un véritable manuel d'action ancrée dans l'écopolitique, abordant plusieurs enjeux relatifs à l'environnement, comme l'exploitation néolibérale des ressources; le focus discursif est toutefois orienté vers la possibilité de façonner des alternatives, en accord avec *l'ouverture des possibles* prônée par la maison.

³²¹ J. B. GÉLINAS, *Dictionnaire critique de la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2008 : ecosociété.org/livres/dictionnaire-critique-de-la-globalisation.

³²² C. ASPE et M. JACQUÉ, *Environnement et société. Une analyse sociologique de la question environnementale*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2012, p. 83.

³²³ J. CANAVAGH et J. MANDER, *Alternatives à la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2005 : ecosociété.org/livres/alternatives-a-la-globalisation-économique.

Anciennes et nouvelles formes de conflit d'intérêt, ainsi que d'entrelacement non toujours vertueux entre politique et question environnementale, sont au centre de *La tentation écofasciste. Écologie et extrême droite* par Pierre Madelin (2023). Encore une fois, la maison et ses auteur.es se positionnent à l'avant-garde, proposant des ouvrages non seulement actuels mais également résistants. Le livre est d'ailleurs présenté comme « une lecture indispensable pour mieux combattre cette alliance entre le 'brun' et le 'vert'³²⁴ », référence explicite au mariage entre la pensée d'extrême droite (brun) et du discours écologique (vert). La démarche éditoriale, ainsi qu'auctorale, est toujours herméneutique : il ne s'agit pas seulement de dénoncer, mais aussi de comprendre les interrelations qui sont en train de gagner du terrain dans l'écopolitique contemporaine. Sur le plan terminologique, l'écofascisme fait partie des néologismes qui reposent sur la composition du préfixe « éco- », ici combiné à « fascisme », cristallisant le phénomène et donnant en même temps une grille de lecture politique. La recontextualisation idéologique est aussi traduite sur le plan terminologique : le titre s'inscrit dans une dynamique gnoséologique et divulgatrice de la maison. De manière complémentaire, *Détournement de science. Être scientifique au temps du libéralisme* par Jean-Marie Vigoureux (2020) soulève la question de la place de la science dans un contexte dominé par le libéralisme politique et économique :



À l'heure où la crise environnementale menace l'humanité dans son existence même, l'émergence d'une réelle science éthique et citoyenne requiert donc la remise en cause du libéralisme et la refondation de nos démocraties autour de l'idée d'un progrès véritable qui ne peut se concevoir que dans la justice et le partage³²⁵.

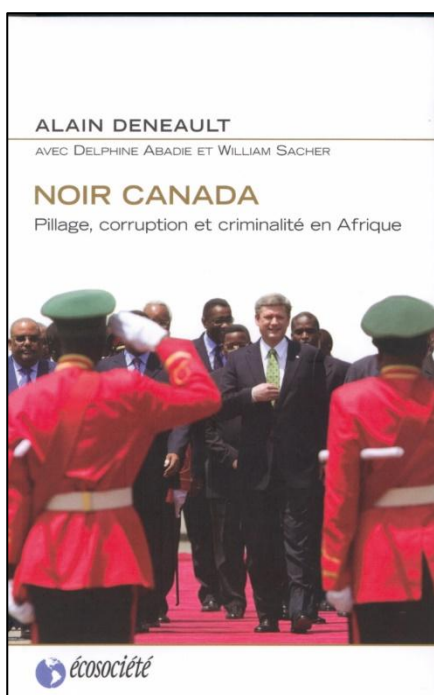
La couverture présente la même symbolique que celle du SAVOIR : une loupe, un appel à démasquer les structures de pouvoir. La métaphore de la loupe incarne cette démarche interprétative et aussi une remise en question de la *doxa*. Pour pouvoir sonder les

³²⁴ P. MADELIN, *La tentation écofasciste*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/la-tentation-ecofasciste.

³²⁵ J.-M. VIGOUREUX, *Détournement de science. Être scientifique au temps du libéralisme*, Montréal, Écosociété, 2020 : ecosociete.org/livres/detournement-de-science.

complexités de la science dans le cadre contemporain, l'ouvrage répond au principe de vulgarisation et de « didacticité³²⁶ », que nous avons souligné à plusieurs reprises en relation avec le catalogue.

Une section significative du SAVOIR (DÉ)CHIFFRER est composée de l'engagement de vulgarisation des enjeux complexes situés à l'intersection entre science, politique et économie d'Alain Deneault, auteur et philosophe connu au niveau international pour l'affaire *Noir Canada*. Pour retracer le parcours éditorial de Deneault, il faut d'abord le

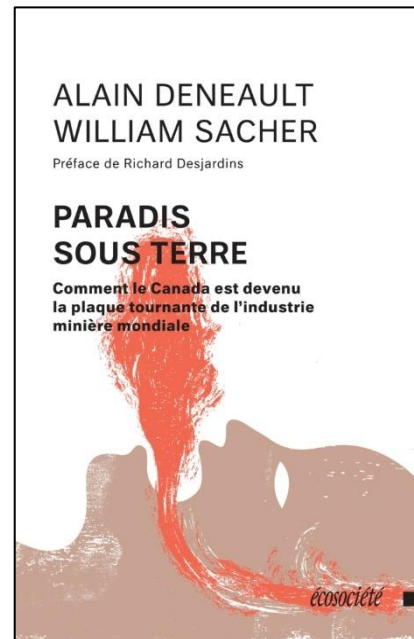


situer dans le contexte des ouvrages d'Écosociété. En 2003, *La grande fumisterie. Les transnationales à l'assaut de la démocratie*, écrit par Murray Dobbin, illustre déjà la posture critique de la maison d'édition envers les grandes multinationales. Le terme « fumisterie », désignant une tromperie ou une illusion, est une métaphore puissante de l'érosion progressive des fondements démocratiques par l'économie. Ce premier ouvrage s'inscrit donc dans une démarche de dénonciation et anticipe les enquêtes de Deneault en matière de collusion entre les acteurs politiques et économiques mondiaux. Dans la même perspective de dissiper cet écran de

fumée, en 2008 Écosociété publie *Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique*, coécrit par Deneault avec William Sacher. Le noir, au-delà de sa référence au continent africain, renvoie à une obscurité symbolique entourant les pratiques d'exploitation dissimulées par les multinationales, tout en faisant écho à l'*or noir*, le pétrole, au cœur des logiques extractives. Cette polysémie s'inscrit dans une stratégie rhétorique de dévoilement et dans une continuité métaphorique avec *La grande fumisterie*, dénonçant la complicité des acteurs économiques canadiens dans ces mécanismes néocoloniaux. Le choix de ce titre participe ainsi à l'imagerie critique propre à l'œuvre de Deneault et à Écosociété, marquant l'histoire de cette dernière – et de l'édition indépendante – à travers les poursuites judiciaires qui s'ensuivirent. L'affaire *Noir Canada* constitue une illustration paradigmatique de l'inscription du travail de

³²⁶ S. MOIRAND, « Autour de la notion de didacticité », *Les Carnets du Cediscor*, n° 1, 1993, p. 9-20.

Deneault dans une posture intellectuelle contestataire, caractérisée par une prise de position critique à l'égard des dynamiques qui perpétuent la violence néocoloniale : il incarne également la *parole* polémique des éditions Écosociété. En exposant les pratiques controversées des entreprises canadiennes en Afrique, cet ouvrage révèle les tensions inhérentes à une démarche qui ne se contente pas de l'analyse, mais qui engage directement son auteur et sa maison d'édition dans un processus à haut risque, tant sur le plan juridique qu'intellectuel. Ces dynamiques, que nous examinerons en profondeur dans les sections ultérieures, témoignent de la dimension intrinsèquement subversive et potentiellement périlleuse de ce type de déchiffrement. Déjà, la couverture dévoile un rapport de subalternité entre les acteurs africains et canadiens à travers un contraste chromatique et de perspective. Le focus est placé sur Stephen Harper, ancien Premier ministre canadien de 2006 à 2015, incarnant donc l'Institution étatique.



La photographie choisie est donc hautement chargée de sens, associant une figure politique de premier plan à la domination économique et politique sur l'Afrique. La composition de l'image, en dialogue avec le sous-titre *Pillage, corruption et criminalité*, accentue la hiérarchie dénoncée dans l'ouvrage. Le cadrage choisi par l'auteur et par la maison reflète déjà la posture de critique des dynamiques néocoloniales et prédatrices mises en acte : la dénonciation est explicite, elle est incarnée dans un visage. En vertu de la puissance d'une telle opération éditoriale, Laurent Laplante, de *Nuit Blanche*, écrit : « À la lecture de *Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique*, une épithète s'impose : livre nécessaire³²⁷ ». L'œuvre suivante, *Offshore. Paradis fiscaux et souveraineté criminelle* (2010), élargit cette réflexion sur la criminalité en examinant les mécanismes financiers mondiaux. Le terme anglais « offshore » fait référence aux paradis fiscaux, tandis que la locution nominale « souveraineté criminelle » suggère que ces lieux constituent *de facto* des zones de non-droit. Deneault met en lumière une économie

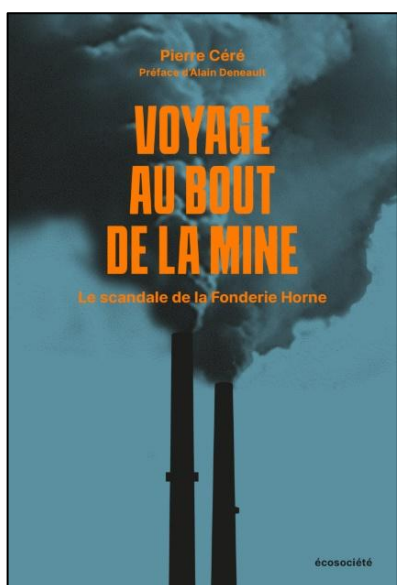
³²⁷ A. DENEULT, *Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique*, Montréal, Écosociété, 2008 : ecosociété.org/livres/noir-canada.

mondiale parallèle à travers une locution apparemment paradoxale, où l'impunité règne et les lois locales sont contournées. En 2012, avec *Paradis sous terre. Comment le Canada est devenu la plaque tournante de l'industrie minière mondiale*, toujours en collaboration avec Sacher, l'auteur aborde encore une fois l'impact destructeur de l'industrie minière canadienne. Le jeu de mots sur « paradis » souligne l'exploitation des ressources naturelles et l'écocide qu'elle entraîne. Cet ouvrage renforce ainsi l'image du Canada comme acteur clé dans des pratiques extractives souvent associées à des violations des droits humains, mais aussi environnementaux, ainsi que l'engagement radical de la maison dans la cause. Le noir, le rouge et le marron de la couverture évoquent un scénario écodystopique, perturbant l'imaginaire véhiculé par le *paradis*. La métaphore chthonienne de la « plaque tournante » renvoie à un espace de transit où se conjuguent exploitation, corruption et violence, rappelant les dynamiques écocidaires inhérentes à l'extractivisme. La figure humaine, aux nuances marrons évoquant la dimension territoriale, représente la posture inerte des populations affectées par la destruction de leur territoire, reléguées au statut de simples spectateurs de l'horreur et de la violence, incarnés par le rouge. Le choix de cette couleur est fortement polémique, dans la mesure où les lecteur·rice·s s'attendraient à voir le noir du pétrole; le rouge sang incarne métaphoriquement l'érosion progressive de l'humain et du territoire qu'il habite.

Dans la même posture critique, le thème des paradis fiscaux revient avec *Paradis fiscaux. La filière canadienne* en 2014. Ici, Deneault insiste sur le rôle spécifique du Canada dans la facilitation de l'évasion fiscale des entreprises responsables de la violation des droits humains ainsi qu'environnementaux. Utilisant le terme « filière » pour évoquer l'idée d'une chaîne organisée et systématique, à travers sa plume, le pays apparaît à nouveau comme un acteur central dans ces pratiques d'exploitation globales. En 2016, *Une escroquerie légalisée. Précis sur les paradis fiscaux* approfondit cette critique en insistant sur le paradoxe d'une « légalité » qui protège l'*escroquerie* à grande échelle. Cet ouvrage constitue un véritable manuel de décryptage des paradis fiscaux pour un public plus large, en cohérence avec la mission de divulgation et de vulgarisation d'Écosociété. Ces paradis fiscaux jouent un rôle clé dans le maintien d'un système économique extractive et destructeur; le lien avec la cause écologique est souligné lorsque des multinationales telles qu'Amazon et Nestlé, responsables entre autres de la déforestation

et d'une empreinte carbone massive, sont explicitement visées dans un *j'accuse* : « Amazon, Apple, Facebook, Nestlé, IKEA, Netflix... : payez votre part !³²⁸ ».

En 2018, avec *Faire l'économie de la haine. Essais sur la censure*, Deneault déplace son attention vers la question de la liberté d'expression et de la censure dans les sociétés contemporaines. Le titre fait référence à la manière dont la haine est parfois instrumentalisée ou exploitée dans l'arène publique pour faire taire les voix dissidentes. Cet imaginaire économique résonne avec l'expérience personnelle de Deneault face aux



attaques judiciaires subies à la suite de la publication de *Noir Canada*; l'ouvrage recueille à ce sujet plusieurs de ses écrits sur la censure et l'autocensure. Encore une fois, le côté économique est indissociable de la réflexion écologique : « faut-il délocaliser des usines, licencier du personnel, polluer des rivières, contourner le fisc, soutenir des dictatures ou armer des chefs de guerre pour que le prix d'une action monte en Bourse ?³²⁹ ». La fumée des émissions fait son retour dans *Voyage au bout de la mine. Le scandale de la Fonderie Horne* (2023) de Pierre Céré, dont Alain Deneault signe la

préface. Œuvre de dénonciation des crimes environnementaux et de l'empoisonnement à l'arsenic des citoyens par l'industrie minière, la reformulation créative du titre célèbre de Louis-Ferdinand Céline signale une enquête chthonienne, qui creuse dans les crimes et qui invite les lecteur·rice·s à une exploration critique des impacts environnementaux et sociaux des compagnies pétrolières. La plongée dans la réalité sombre et troublante du capitalisme est incontournable pour Écosociété; *Voyage au bout de la mine* s'avère un livre fondamental « pour comprendre comment une compagnie peut détruire un environnement, contrôler une population, recevoir les faveurs des gouvernements et ne jamais subir les conséquences de toute cette destruction³³⁰ ».

³²⁸ ÉCOSOCIÉTÉ, « Amazon, Apple, Facebook, Nestlé, Ikea, Netflix... : Payez votre part ! », section « Actualités », publié le 5 mai 2023, consulté le 20 septembre 2024 : ecosociété.org/actualites/amazon-apple-facebook-nestle-ikea-netflix-payez-votre-part.

³²⁹ A. DENAULT, *Faire l'économie de la haine. Essais sur la censure*, Montréal, Écosociété, 2018 : [ecosociété.org/livres/faire-l'économie-de-la-haine](https://ecosociété.org/livres/faire-l-economie-de-la-haine).

³³⁰ Entrevue réalisée par G. LEWIS à P. CÉRÉ le 10 octobre 2023 pour *Presse-toi à gauche* : www.pressegauche.org/Voyage-au-bout-de-la-mine.

Le sous-titre est à remarquer pour l'emploi du terme « scandale³³¹ », qui relève du discours religieux et qui implique à la fois une révélation et un jugement moral, ce qui confirme les fondements moraux de la crise écoclimatique et leur fonction dans l'élaboration des solutions. Charteris-Black³³², comme nous l'avons souligné, met en valeur l'importance des métaphores critiques dans la communication environnementale; le « bout de la mine » est dans cette perspective un simulacre infernal; on y parvient par la descente : le voyage est bien métaphorique. Selon le cadrage cognitif opéré par Nerlich, on constate le façonnement multimodal d'un imaginaire écodystopique, qui prépare les lecteur·rice·s à une analyse détaillée des abus industriels commis par la Fonderie Horne. Les métaphores visuelles incitent aussi à percevoir l'extraction minière non seulement comme un problème industriel ou économique, mais comme une crise éthique, nécessitant une action urgente; la destruction environnementale est tout à fait une trahison des principes de soin, d'équité et de *responsabilité*. Sur le plan du positionnement éditorial, la maison continue donc à publier non seulement les essais de Deneault après *Noir Canada*, mais aussi de nouvelles et nécessaires œuvres de « déchiffrement » et dénonciation. En consolidant son capital symbolique sans compromis, Écosociété devient la maison *résistante* par antonomase dans le panorama francophone. Selon Bourdieu, le capital symbolique est le pouvoir de construire la réalité, de faire voir et de faire croire³³³; après avoir exploré tous les SAVOIRS, il est essentiel de réfléchir à la manière dont cet éthos – discursif ainsi que non discursif – s'intègre dans les dynamiques sociopolitiques au Québec, et comment il influence les discours critiques émergents.

³³¹ É. DE DAMPIERRE, « Thèmes pour l'étude du scandale », *Annales*, n° 3, p. 328-336.

³³² J. CHARTERIS-BLACK, *Corpus approaches to critical metaphor analysis*, Basingstoke & New York, Palgrave MacMillan, 2004.

³³³ P. BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

3.2.8 SAVOIR SE GUÉRIR

La métaphore et le paradigme du soin : (se) sauver *autrement*



Solastalgie, angoisse climatique et écoanxiété figurent parmi les termes émergents, classés à la suite des travaux de plusieurs psychologues et linguistes comme éco-émotions³³⁴, qui nous secouent

face à l'ampleur et à l'urgence de la crise écologique. L'état à la fois de permacrise et de polycrise a engendré des conséquences qui concernent la santé publique, comme l'a démontré le Bureau de Traduction canadien, que nous rappelons avoir publié une terminologie de la santé en relation aux changements climatiques. SAVOIR SE GUÉRIR repose sur une métaphore désormais omniprésente comme métaphore discursive, ainsi que sur une autre, guerrière : la maladie. Le sous-titre identifie la société capitaliste comme principale coupable des maux du siècle; si la réponse ne peut pas venir de la société, en raison de ses dynamiques internes de compétition et de surconsommation, il faut coconstruire un paradigme alternatif, qui puisse nous offrir un sens de soulagement, de salut. La guérison, de l'humanité comme de la planète, est possible à travers le soutien mutuel et le fondement moral du *Care*; l'illustration choisie présente des figures en posture de soin; le rose dominant le visuel évoque une atmosphère de réconfort et d'empathie. L'écoanxiété, qui dérive de la crise climatique ainsi que des inégalités socioéconomiques qui sont accentuées par celle-ci³³⁵, décrit une forme de détresse émotionnelle, une réaction à la menace existentielle liée à la destruction de l'environnement. Écosociété propose de véritables ouvrages-antidotes à la société capitaliste, identifiée donc comme agent pathogène, en appelant à une réévaluation des structures qui la régissent. À ce propos, *L'effondrement. Petit guide de résilience en temps de crise* (2015) de Carolyn Baker est présenté comme « une sorte de baume », métaphore de guérison, « pour mieux affronter les turpitudes de notre époque et trouver la force de

³³⁴ BUREAU DE LA TRADUCTION, « écoémotion », *TERMIUM*, publié le 23 février 2023, consulté le 16 octobre 2024 : www.btb.termiumplus.gc.ca/ECOEMOTION.

³³⁵ On signale à ce propos dans cette section du catalogue, *L'égalité, c'est mieux. Pourquoi les écarts de richesse ruinent nos sociétés* (2014) par Richard Wilkinson et Kate Pickett, traduit de l'anglais par André Verkaeren.

construire notre avenir³³⁶ ». Plusieurs titres sont de petits manuels de survivance et d'auto-guérison, comme *L'autre pharmacie. Guide d'herboristerie familiale* (2020) de Laetizia Luzi, qui prône l'émancipation face à la médicalisation forcée et la maîtrise des remèdes naturels, héritage écologique précieux à l'ère de l'adaptation. Le texte pionnier à engendrer une réflexion organique sur la santé est *Moi, ma santé. De la dépendance à l'autonomie* de Serge Mongeau, publié en 1995. Pour un bouleversement du paradigme dominant, il faut se rappeler que « lorsque nous parlons de 'santé', nous entendons trop souvent 'maladie'³³⁷ »; l'entrecroisement entre santé et société est exploré aussi dans *Le capitalisme, c'est mauvais pour la santé. Une histoire critique des CLSC et du système socio-sanitaire québécois* (2021) d'Anne Plourde, qui analyse la crise sanitaire consécutive à la pandémie, tout en considérant le cadre de crise généralisé. Des métaphores du champ médical sont évoquées, par exemple dans la quatrième de couverture, où on lit : « Pour Anne Plourde, le diagnostic est clair : le capitalisme c'est mauvais pour la santé³³⁸ ». La santé mentale est également au centre de récentes publications, témoignant l'engagement de la maison envers son lectorat; ce n'est pas un hasard si *Les visages de l'écoanxiété* d'Inês Lopes a été publié dans la collection RADAR en 2024. Le sous-titre *Personne ne peut prendre toute la cause environnementale sur ses épaules. Ensemble, on peut changer le cours des choses* a une visée pédagogique et constructive : il est destiné aux jeunes lecteur·rice·s, qui sont parmi les plus affectés par les éco-émotions. L'avenir, comme nous l'avons souligné, constitue une formation discursive thématique du discours écologique au sens large, et il occupe une place encore plus centrale dans les revendications de jeunes générations. Le thème du futur est souvent accompagné d'un vocabulaire dysphorique, catastrophique, et « cela peut indiquer que la communication [politique] portant sur le changement climatique présente avant tout un discours alarmiste, qui inquiète, et qui peut même s'orienter vers une perspective 'fin du

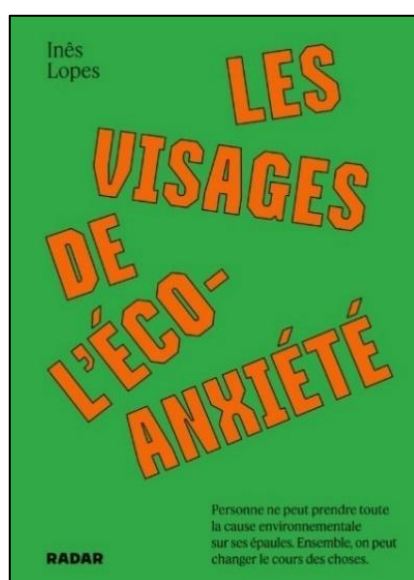


³³⁶ C. BAKER, *L'effondrement. Petite guide de résilience en temps de crise*, Montréal, Écosociété, 2015 : ecosociété.org/livres/l-effondrement.

³³⁷ S. MONGEAU, *Moi, ma santé*, Montréal, Écosociété, 1995 : ecosociété.org/livres/moi-ma-santé.

³³⁸ A. PLOURDE, *Le capitalisme, c'est mauvais pour la santé*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociété.org/livres/le-capitalisme-c'est-mauvais-pour-la-santé.

monde³³⁹»; il serait donc souhaitable de renverser cet imaginaire apocalyptique à partir du langage. Comme le soulignent plusieurs recherches en psychologie³⁴⁰, l'accent serait plutôt à mettre sur les « opportunités » de changement, afin de contribuer à un engagement citoyen. Déjà la combinaison des couleurs en couverture est stratégique et symbolique : le vert, en tant que teinte dominante « à statut écologique », établit un lien direct avec le sujet abordé; l'orange, vif et énergétique, stimule par contraste l'engagement des destinataires. Pour Écosociété, publier un tel ouvrage renforce son rôle d'éditeur pionnier dans la diffusion des connaissances critiques et dans le partage des ressources indispensables pour traverser les temps de crise. Dans cette perspective, les métaphores jouent un rôle crucial dans la reconfiguration du discours sur la crise, ainsi que dans la proposition des imaginaires alternatifs; dans la quatrième de couverture, on détecte plusieurs éléments métaphoriques :



Avez-vous déjà fait de l'insomnie en pensant à la sécheresse ou aux gigantesques feux de forêt ? Ou ressenti une certaine angoisse ou du désespoir devant l'ampleur des changements climatiques ? La crise écologique affecte aussi notre santé mentale et physique, ce qui est appelé l'écoanxiété. Très présente chez les jeunes, l'écoanxiété a de multiples visages. Cet essai aide à en reconnaître les symptômes et les diverses manifestations, pour en atténuer les impacts et retrouver une meilleure santé mentale. Il propose aussi des outils concrets pour aider à réduire les effets de l'écoanxiété. Et pour éviter de se retrouver paralysé par l'impuissance, Inês

Lopes offre un plaidoyer pour l'engagement collectif. Car une seule personne ne peut prendre toute la cause environnementale sur ses épaules³⁴¹.

La quatrième de couverture débute par une métaphore du fardeau écologique, soulignant que « personne ne peut prendre toute la cause environnementale sur ses épaules » : cette

³³⁹ K. FLØTTUM, Ø. GJERSTAD et A. M. GJESDAL, « Avenir et climat : représentations de l'avenir dans des blogs francophones portant sur le changement climatique », *Mots. Les langages du politique*, n° 119, 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. DOI : doi.org/10.4000/mots.24270.

³⁴⁰ Voir à ce propos E. STOKNES, *What We Think About When We Try Not to Think About Global Warming. Toward a New Psychology of Climate Action*, White River Junction, Chelsea Green Publishing, 2015.

³⁴¹ I. LOPES, *Les visages de l'écoanxiété*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/les-visages-de-l-econanxiete.

expression figurée compare la responsabilité environnementale à un poids physique lourd, image qu'on a identifié auparavant dans la métaphore visuelle du Atlas (SAVOIR SE DONNER DES LIMITES). À ce propos, l'affirmation « ensemble, on peut changer le cours des choses » repose sur une autre métaphore, relative à la navigation, suggérant que les événements peuvent être encore dirigés, renforçant l'idée que l'action collective peut influencer et orienter significativement l'avenir. Enfin, on signale l'expression « plaider pour l'engagement collectif », qui se base sur une métaphore judiciaire, évoquant l'idée de défendre une cause avec conviction et espoir. L'utilisation de ces métaphores permet non seulement de capter l'attention des destinataires, mais elles soulignent l'importance de la coopération collective pour surmonter l'état de détresse psychologique, en concrétisant des préoccupations abstraites en réalités tangibles. Sur le plan linguistique, nous soulignons une stabilisation progressive du terme, reflétée aussi par le discours éditorial ainsi qu'auctorial, caractérisé par une oscillation du préfixe dans la synchronie. La plateforme TERMIUM et le GDT, ainsi que FranceTerme, indiquent écoanxiété comme terme officiel et privilégié, dépourvu du trait d'union après le préfixe « éco »; le GDT explicite à ce propos que « les mots composés avec le préfixe éco- s'écrivent sans trait d'union, sauf lorsqu'il précède les voyelles *i* et *u*³⁴² ». La méthode proposée par Écosociété se traduit dans un livre d'actions possibles et donc dans l'activisme du soin, de la lutte contre le désengagement social et politique, qui génère ce sens d'impuissance et de solastalgie³⁴³; répondant à la question : « Comment aller de l'avant et s'éloigner de la mélancholie d'une planète empoisonnée ?³⁴⁴ ».

³⁴² OFQL, « écoanxiété », *GDT*, 2021 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche/écoanxiété; BUREAU DE LA TRADUCTION, « écoanxiété », *TERMIUM*, 2023 : termiumpius.gc.ca/ECOANXIETE.

³⁴³ Comme le souligne Galway, il s'agit d'un état psychologique qui dépend du discours et de l'agenda politique : « Dans notre étude, nous voulons faire valoir que [ces sentiments] découlent de la crise climatique elle-même, mais aussi de l'absence d'interventions, transformatives et urgentes, surtout de la part du gouvernement ». J. B. LEGAULT, « Les jeunes canadiens seraient plus écoanxieux que jamais », *Le Devoir*, publié le 20 mars 2023, consulté le 25 avril 2024 : ledevoir.com/environnement-les-jeunes-canadiens-seraient-plus-ecoanxieux-que-jamais.

³⁴⁴ T. MORTON, *op. cit.*, p. 14.

3.2.9 SAVOIR RÉSISTER

Résister pour re-exister. Pistes éditoriales pour une alliance globale



Qui sommes-nous pour être découragées? Conversation militante avec Lorraine Guay, publié en 2019 par Pascale Dufour et Guay, constitue un pont entre le besoin d'auto-guérison du désespoir climatique et la nécessité

d'adopter une posture militante, que les auteures évoquent comme une « posture de vie³⁴⁵ ». L'acte de résister implique la remise en question des récits historiques dominants qui ont minimisé ou effacé les crimes impérialistes et capitalistes, ainsi que la promotion des narrations alternatives qui mettent en lumière la perspective des peuples colonisés et des communautés marginalisées, qui ont dû développer un esprit résilient. Parmi les causes pour lesquelles s'engager, la lutte féministe est au centre de l'ouvrage ainsi que du SAVOIR, englobant d'autres et constituant une épreuve non seulement logique sur le plan du récit, mais éthique : « Notre devoir moral est clair : nous sommes les héritiers des luttes passées, et nous devons les poursuivre sans relâche. [...] Infatigable militante de l'ombre, Lorraine Guay est une véritable 'femme forte'. [...] 'C'est l'ONU des relations entre militant.es!' dira d'elle son amie Diane Lamoureux³⁴⁶ ». La continuité de la résistance est représentée sur la couverture avec une métaphore recourant dans le catalogue de la maison : la marche sur le même chemin, orientée vers l'avenir. Cet ouvrage emblématique pour les jeunes militant·e·s concerte plusieurs instances prônées par Écosociété, et fournit des stratégies d'engagement pour le présent. Le SAVOIR RÉSISTER se propose d'englober la compréhension critique des systèmes impérialistes et la volonté d'agir pour les démanteler *ensemble*, comme le témoigne l'interaction image-texte : renverser des forces apparemment invincibles et perpétuelles est bien possible. La résistance représentée est active et frontale, renforçant l'idée que l'oppression appelle à une opposition continue et intersectionnelle. Le pouvoir vertical et hégémonique peut être contrasté à partir de la parole-action; « résister, c'est créer³⁴⁷ » : créer une compétence politique, une conscience

³⁴⁵ P. DUFOUR et L. GUAY, *Qui sommes-nous pour être découragées? Conversation militante avec Lorraine Guay*, Montréal, Écosociété, 2019 : ecosociete.org/livres/qui-sommes-nous-pour-etre-decouragees.

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ F. AUBENAS et M. BENASAYAG, *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte, 2002.

décoloniale, une alternative à l'oppression. À ce propos, le sous-titre *Impérialismes d'hier et d'aujourd'hui* évoque les continuités dans les mécanismes de domination – *les mêmes grands principes* – en mettant en lumière la perpétuation de la violence exercée par les puissances coloniales. À travers l'anaphore des « crimes », le discours éditorial insiste sur le caractère systématique et récurrent des injustices et critique la façon dont ces atrocités sont intégrées dans l'histoire « officielle ». Plusieurs ouvrages s'inscrivent dans la posture militante que nous avons attribuée à *Qui sommes-nous pour être découragées*, prônant pour une résistance (éco)fémiste. *Le mouvement mondial des femmes* (2007), qui fait partie de la collection *Enjeux planète*, met en avant l'intersectionnalité des causes au prisme d'une métaphore textile : « depuis quelques décennies, des femmes travaillent à tisser des liens, organiser les échanges et donner aux luttes des femmes de partout une structure cohérente³⁴⁸ ». L'ouvrage remet au centre le mouvement mondial des femmes, un réseau dont les pratiques féministes d'écoute et d'action peuvent inspirer à l'*autrement* prôné aussi par la maison; comme l'affirme l'auteure, « la politique et l'action féministes détiennent la clé pour résoudre la crise actuelle qui menace la sécurité des êtres humains partout dans le monde³⁴⁹ ». Sur la couverture, la pluralité de cette sororité est illustrée par une photographie des femmes fières en marche, qui représentent l'appel global de la lutte. En outre, pour ce qui concerne l'édition *stricto sensu*, l'ouvrage est classé avec la certification de « livre équitable », ce qui reflète l'engagement non seulement au niveau discursif mais aussi extra discursif de la part d'Écosociété. Le label est en fait marqueur d'une alliance éditoriale internationale et des pratiques de publication solidaires, d'une coédition éthique.

Face aux nouveaux défis entraînés par la crise et à une nouvelle forme d'agentivité à exercer pour en sortir, *Planète en ébullition. Écologie, féminisme et responsabilité* (2022) de la philosophe Hansen-Løve incarne l'esprit du temps et façonne l'avenir pour le mouvement écoféministe. La métaphore de l'ébullition, soulignée précédemment dans *Airvore* sur le plan multimodal, est dans ce contexte polysémique; elle n'évoque pas seulement le surchauffement planétaire, mais une révolution en cours pour inverser la route : « Elle se déploie partout, à travers les écrits et les actions d'intellectuel·le·s, de juristes, de militant·es de l'écologie et du climat, et sous l'influence de ce nouvel

³⁴⁸ P. ANTROBUS, *Le mouvement mondial des femmes*, Montréal, 2007, Écosociété : ecosociete.org/livres/le-mouvement-mondial-des-femmes.

³⁴⁹ *Ibid.*

engagement qu'est l'écoféminisme³⁵⁰ ». La proposition d'une nouvelle posture en défense de la planète, ainsi que d'un leadership différent face au collapse, est présentée comme fruit d'une mise en dialogue, d'une choralité qui traverse les siècles de la pensée philosophique et écopolitique. Cette mosaïque est évoquée à travers une autre métaphore, empruntée à la géographie : « Hansen-Løve dessine la cartographie de cette révolution planétaire appelée à être la 'marque' du XXI^e siècle³⁵¹ ».

La prise de conscience écoféministe s'inscrit dans une sororité globale contemporaine, dont Vandana Shiva, Naomi Klein, Greta Thunberg et plusieurs autres font partie, et qui réactive la mémoire discursive des luttes passées, c'est-à-dire les fondements de l'écoféminisme posés par Françoise d'Eaubonne dans les années 70. Le néologisme³⁵² fait sa parution dans ses écrits, en particulier dans *L'écoféminisme ou la mort*, qui paraît deux ans après (1974) le *Rapport Meadows* et qui fait écho à l'ouvrage de René Dumont, cité dans SAVOIR SE DONNER DES LIMITES. Seulement avec la remise au centre – et au pouvoir – « d'une majorité réduite au statut de minorité³⁵³ », selon d'Eaubonne, « la planète reverdirait pour tous³⁵⁴ ».

La presse salue l'ouvrage d'Hansen-Løve comme « Une véritable encyclopédie très à jour du changement social³⁵⁵ » et d'une nouvelle révolution intellectuelle :

Cette construction de l'esprit s'oppose à la fois à l'environnementalisme et au féminisme humaniste pour lier l'oppression de la femme [...] à celle de la nature³⁵⁶.

L'écoféminisme est également central dans la dernière publication de la philosophe, parue chez Écosociété, *L'idée écologique et la philosophie. À la recherche d'un monde commun* (2024), dont le terme est évoqué dans la quatrième de couverture : « De l'hubris à l'écoféminisme, en passant par Descartes, un voyage au cœur de la critique de la

³⁵⁰ L. HANSEN-LØVE, *Planète en ébullition. Écologie, féminisme et responsabilité*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociété.org/livres/planète-en-ébullition.

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² Nous signalons en fait une réémergence du terme, particulièrement après 2014, soulignant un renouveau d'intérêt qui correspond à des crises écologiques et sociales exacerbées. Pour visualiser le graphique : books.google.com/ngrams/graph/écoféminisme.

³⁵³ F. D'EAUBONNE, *Naissance de l'écoféminisme*, Paris, PUF, p. 29.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 52.

³⁵⁵ M. LAPIERRE, « 'Planète en ébullition'. Contre-pouvoir mondial vert, jeune et féminin », *Le Devoir*, publié le 16 mai 2022, consulté le 30 septembre 2024 : www.ledevoir.com/lire/essai-planete-en-ebullition-contre-pouvoir-mondial-vert-jeune-et-feminin.

³⁵⁶ BUREAU DE LA TRADUCTION, « écoféminisme », *TERMIUM*, publié le 8 août 2010, consulté le 30 septembre 2024 : www.btb.termiumplus.gc.ca/écoféminisme.

démensure et des fondements philosophiques de l'écologie³⁵⁷ ». Encore une fois, la maison se positionne comme alliée de la cause écologique, dans ses intersections avec les questions de genre et de justice sociale. *Le droit au froid. Le combat d'une femme pour protéger sa culture, l'Arctique et la planète* de Sheila Watt-Cloutier (2019) s'inscrit dans cette démarche écoféministe et dans la lignée culturelle autochtone, proposant un modèle alternatif de leadership pour la sauvegarde de la communauté inuite – stylisée dans la couverture – et de la planète :



Sans la jouissance d'un climat stable et sécuritaire, les peuples ne peuvent exercer leurs droits économiques, sociaux et culturels. Pour les Inuits, comme pour nous tous, c'est ce que j'appelle « le droit au froid ». Cette formule singulière du « droit au froid » concentre bien tout l'esprit de la lutte que Sheila Watt-Cloutier a menée durant plus d'une vingtaine d'années sur la scène internationale pour faire des changements climatiques un enjeu de droits humains³⁵⁸.

Le parcours tracé par la maison, intersectionnel et militant, ne peut que se fonder sur la décolonisation non seulement *des imaginaires* mais aussi des pratiques politiques, qui doivent se reposer sur la solidarité et la réparation écologique autant que sociétale. Selon Hawtorne, « le féminisme constitue un élément incontournable de la bibliodiversité³⁵⁹ ».

Décoloniser le Canada. Cinquante ans de militantisme autochtone (2018) d'Arthur Manuel, préfacé dans l'édition française par Alexandre Bacon et dans l'édition anglaise par Naomi Klein, plaide pour la reconnaissance des droits autochtones en retraçant les étapes de l'engagement au niveau autobiographique et collectif : « Il est temps d'en finir avec la nature coloniale de l'État canadien. Ce livre est un vibrant appel à la résistance, mais aussi un message d'ouverture invitant à bâtir des ponts entre les communautés autochtones et allochtones³⁶⁰ ». La justice environnementale ne peut que se réaliser à travers une pléthore de résistances et de principes, parmi lesquels la

³⁵⁷ L. HANSEN-LØVE, *L'idée écologique et la philosophie. À la recherche d'un monde commun*, Montréal, Écosociété, 2024 : [écosociété.org/livres/l'idée-écologique-et-la-philosophie](https://ecosociété.org/livres/l'idée-écologique-et-la-philosophie).

³⁵⁸ S. WATT-CLOUTIER, *Le droit au froid. Le combat d'une femme pour protéger sa culture, l'Arctique et la planète*, Montréal, Écosociété, 2019 : [écosociété.org/livres/le-droit-au-froid](https://ecosociété.org/livres/le-droit-au-froid).

³⁵⁹ S. HAWTORNE, *op. cit.*, p. 17.

³⁶⁰ A. MANUEL, *Décoloniser le Canada. Cinquante ans de militantisme autochtone*, Montréal, Écosociété, 2018 : [écosociété.org/livres/décoloniser-le-canada](https://ecosociété.org/livres/décoloniser-le-canada).

décolonisation représente le moteur principal. Sur le même sujet mais avec un focus géographique sur le Sud global, la maison publie *Perdre le Sud. Décoloniser la solidarité internationale* (2020) dans la collection *Polémos*. D'après l'ouvrage, la résistance s'incarne dans plusieurs histoires de militance féministe, comme celle de Maxíma Acuña – paysanne péruvienne qui résiste à l'extraction minière sur ses terres et aux violences des institutions locales – et d'autres femmes qui risquent leur vie pour la défense des territoires menacés par l'exploitation néocoloniale. Le récit met en lumière leur histoire : « Travailleuse d'usine mexicaine, cultivateur de riz indien, ménagère ougandaise, fermière aymara : ces personnes ont en commun d'être nées dans des nations exploitées ou opprimées³⁶¹ ».

La décolonisation de la solidarité internationale prônée dans le titre revêt une portée métaphorique puissante, et est développée dans la quatrième de couverture :

Avec cette vision *anticapitaliste, décoloniale et féministe* de la coopération internationale, elle souhaite intégrer l'Autre au cœur de nos préoccupations. Une invitation à *décoloniser* la solidarité internationale et à envisager une transition globale juste, seule façon de ne pas perdre le Sud³⁶².

Cette opération épistémique ainsi que politique à accomplir se retrouve également dans l'un des premiers ouvrages publiés par Écosociété dans la collection *Régulière, Des ruines du développement* (1996), un titre qui témoigne du long engagement de la maison pour des thématiques qui représentent aujourd'hui les enjeux centraux du débat écopolitique. La critique d'une certaine solidarité internationale est intrinsèquement liée à une remise en cause du modèle de développement « fondé sur l'aide » promu par les puissances économiques, qui ne fait que renforcer la dépendance des pays du Sud global. Les auteurs proposent en contrepoint « un autre type d'épanouissement des peuples – un progrès socioéconomique autogéré – qui ouvre sans nul doute une voie de dignité pour le tiers-monde³⁶³ ». La métaphore des ruines, au cœur du titre, évoque non seulement la destruction matérielle et symbolique causée par les politiques néocoloniales, mais aussi l'empreinte écologique laissée par ces logiques de développement extractiviste.

³⁶¹ M. SONDARJEE, *Perdre le Sud. Décoloniser la solidarité internationale*, Montréal, Écosociété, 2020 : ecosociété.org/livres/perdre-le-sud.

³⁶² *Ibid.* Nous soulignons.

³⁶³ W. SACHS et G. ESTEVA, *Des ruines du développement*, Montréal, Écosociété, 1996 : ecosociété.org/livres/des-ruines-du-développement.

Ces « ruines » appellent en même temps à une reconstruction différente, qui renvoie à l'imaginaire véhiculé par le SAVOIR. Dès ses premières publications, Écosociété soutien un projet de déconstruction des paradigmes dominants pour imaginer des alternatives enracinées dans la justice, l'autodétermination et l'écologie sociale. *La nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales* (2023), sous la direction de S. Khan et C. Hallmich, le thème du *fardeau écologique* fait son retour dans la dénonciation des injustices systémiques :

Mais qu'en est-il du fardeau que ces communautés doivent porter en matière d'injustices environnementales? Si l'exploitation de la nature est toujours allée de pair avec l'exploitation des êtres humains, les textes rassemblés dans ce livre explorent les impacts démesurés des changements climatiques et de la pollution sur ces communautés. [...] Le territoire du Québec est constellé de plus de 275 000 titres miniers couvrant une superficie supérieure à celle de la Grèce et de 127 autres pays, empiétant ainsi sur les droits constitutionnels des Autochtones³⁶⁴.



Si le sous-titre explicite l'angle d'attaque de l'ouvrage, le titre joue sur un double sens; d'une part, il renvoie aux enjeux environnementaux, d'autre part, il souligne le caractère structurel, fondamental, de l'injustice, mettant en évidence comment la question est profondément imbriquée dans les structures sociales, politiques et économiques. La couverture illustre cette posture avec la stylisation de la pollution environnementale à plusieurs niveaux – alimentation, logement, santé –, dessinée dans des tons de vert, de bleu et de blanc, couleurs que nous avons vues dominer la multimodalité du discours

écologique. L'illustration épurée de Jordan Stranger renforce le message de l'ouvrage, reflétant *ex abrupto* l'état de dévastation des lieux habités par les communautés autochtones et marginalisées. Elle met en lumière le fait que certaines populations vulnérables vivent littéralement dans les déchets des autres, enfermées dans un cycle de stagnation et confrontées à un état permanent d'urgence écologique. *Le génocide des*

³⁶⁴ S. KHAN et C. HALLMICH, *La nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales*, Montréal, Écosociété, 2023 : [ecosociété.org/livres/la-nature-de-l'injustice](https://ecosociete.org/livres/la-nature-de-l-injustice).

Amériques. Résistance et survivance des peuples autochtones (2022) approfondit cette marginalisation raciste et contient dans le sous-titre le terme-nœud du SAVOIR : la résistance. Les questions de justice sociale et environnementale sont de nouveau liées :

Si ce livre offre un panorama du génocide des peuples premiers des Amériques, il fait aussi le récit de leur résistance et de leur lutte pour survivre jusqu'à aujourd'hui. Car les blessures liées à la colonisation européenne ne sont pas seulement chose du passé : de nombreux peuples indigènes, dépossédés de leurs territoires et de leurs biens, se battent encore pour faire respecter leurs droits humains les plus élémentaires. Pour que la vérité et la réconciliation ne soient pas que des mots creux, il est temps de décoloniser l'histoire des Amériques³⁶⁵.

La résistance et la décolonisation, d'un point de vue éditorial, impliquent donc une reformulation de « la façon dont ces crimes entrent dans l'histoire » : une réécriture et un repositionnement qui reposent d'abord sur la reconnaissance des responsabilités historiques, d'autodafé (néo)colonial symbolique. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la métaphore de la décolonisation est omniprésente dans le catalogue d'Écosociété : elle désigne une réappropriation de l'espace symbolique et du pouvoir discursif. Ce processus est évident dans la



bande dessinée *Résister et fleurir. Zone à défendre à Montréal* (2023), où au verbe fondamental du SAVOIR est juxtaposée une autre métaphore puissante tirée de la botanique : la floraison. L'articulation des deux verbes illustre la dialectique propre à l'écologie radicale prônée par la maison d'édition et ses auteur.es : la militance et la création de nouveaux imaginaires. La régénération, urbaine ainsi que symbolique, s'inscrit dans un horizon écotopique, incarné dans les teintes douces de la couverture et explicité dans la quatrième de couverture :

³⁶⁵ M. GRONDIN et M. VIEZZER, *Le génocide des Amériques. Résistance et survivance des peuples autochtones*, Montréal, Écosociété, 2022 : [écosociété.org/livres/le-génocide-des-Amériques](https://ecosociété.org/livres/le-génocide-des-Amériques).

La dystopie concrète de Ray-Mont Logistiques a engendré l'utopie concrète du Parc-Nature... Mon but est de me servir de cette lutte comme exemple des impacts de la croissance économique sur des territoires et des communautés qui entendent les préserver³⁶⁶.

Au prisme de la BD, l'utopie se réalise et fleurit dans un lieu spécifique, devenant donc possible comme contre-espace de la résistance : une hétérotopie. D'après Foucault,

Parmi tous ces lieux qui se distinguent les uns des autres, il y en a qui sont absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont en quelque sorte des contre-espaces. [...] Toute société peut parfaitement résorber et faire disparaître une hétérotopie qu'elle avait constituée auparavant, ou encore en organiser qui n'existaient pas encore³⁶⁷.

L'horizon utopique de la défense de la nature se déploie en opposition au scénario dystopique du Capitalocène, dans un contexte à la fois localisé – montréalais – et transposable, un « ailleurs » possible, capable d'incarner un modèle. La *Zone à défendre* devient ainsi un espace liminal, entre ancrage territorial et projection d'un monde autre. *Résister et fleurir* constitue à la fois un lieu de réflexion sur la crise écologique globale – « cette BD est un véritable cours de science politique appliquée³⁶⁸ » – et un manuel de survivance, un livre d'espoir dont les praxis peuvent être extrapolées et appropriées ailleurs. Comme l'a souligné *Reporterre*, l'ouvrage fonctionne comme plateforme pédagogique et politique : « Quels mondes voulons-nous bâtir et détruire ? Si l'écriture emprunte à l'essai, les aquarelles sont magnifiques, elles donnent à voir, rendent perceptibles la possibilité d'une écologie sensible³⁶⁹ ».

La métaphore botanique exemplifie cette posture radicale, enracinée dans le territoire, qui ne cède pas le terrain; on la retrouve aussi dans le discours écologique militant, par exemple dans la campagne *Doom or Bloom?*³⁷⁰ d'Extinction Rebellion (XR). Associé au verbe « résister », « fleurir » prend une portée subversive : il ne s'agit pas uniquement de survivre ou de lutter contre un oppresseur, mais de croître malgré le désastre, d'éclore dans les interstices du chaos, et de proposer une stratégie éthique à long

³⁶⁶ J.-F. CHÉNIER et Y. BÉLANGER, *Résister et fleurir*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/resister-et-fleurir.

³⁶⁷ M. FOUCAULT, *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2009, p. 24-27.

³⁶⁸ J.-F. CHÉNIER et Y. BÉLANGER, *op. cit.*

³⁶⁹ G. D'ALLENS, « Festival d'Angoulême : les meilleurs BD écolos », *Reporterre*, publié le 26 janvier 2024, consulté le 10 octobre 2024 : reporterre.net/Festival-d-Angoulême-les-meilleures-BD-écolos.

³⁷⁰ XRPDX, « Doom or Bloom? Save the Date », XR, publié le 20 avril 2022, consulté le 10 octobre 2024 : xrpxd.org/Save-the-date-to-doom-or-bloom.

terme. Cette métaphore met en lumière la nature créatrice de l'écologie, qui loin d'être stérile ou « défensive », est fondamentalement productrice d'un chronotope alternatif. Dans cette perspective, la campagne de XR offre une comparaison intéressante dans le contexte anglophone, opposant l'idée de la catastrophe à celle de la renaissance/floraison; la métaphore botanique est donc liée à une transition éthique, où la réappropriation des terres et des ressources se fait au profit des communautés locales. À ce sujet, le biologiste et écrivain Clément parle d'un *tiers paysage* :

Fragment *indécidé* du jardin planétaire, le Tiers paysage est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. Ces marges rassemblent une diversité biologique qui n'est pas à ce jour répertoriée comme richesse. Tiers paysage renvoie à tiers - état (et non à Tiers - monde). Espace n'exprimant ni le pouvoir ni la soumission au pouvoir³⁷¹.

Le même imaginaire symbolique de la résistance par la floraison est choisi par un groupe des militant·e·s basé à Montréal, plus précisément dans le quartier Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, qui se bat pour la défense du territoire et des espaces verts contre plusieurs promoteurs immobiliers. Ces militants et militantes ont réussi à attirer l'attention des grands journaux québécois, avec des articles titrés : « Des citoyens seuls contre un projet 'catastrophe' de construction³⁷² », « Manifestation des 500 contre 'leurs profits qui nous polluent la vie'³⁷³ », « In the End the Forest Will Triumph: A Report from the Terrain Vague in Montreal³⁷⁴ ». Dans la section du site web *Qui sommes-nous*, on retrouve une autre métaphore botanique, qui repose sur un jeu des mots : « *planter des graines* et profiter du beau temps³⁷⁵ », dont la visée est de renverser la vapeur « pas juste en mots mais en action³⁷⁶ ». Le slogan *résister et fleurir* est présent sur les pancartes du groupe, comme la FIG. 33 à gauche, que nous avons photographiée à Montréal en mai 2023 et la FIG. 34 à droite datant de 2021, où la métaphore est développée dans sa multimodalité.

³⁷¹ G. CLÉMENT, *Manifeste du Tiers Paysage*, 2004, p. 1 : www.caue-nord.com/Manifeste.

³⁷² R. LÉOUZON, « Des citoyens seuls contre un projet 'catastrophe' de construction », *Le Devoir*, publié le 1^{er} mai 2021, consulté le 18 octobre 2024 : www.ledevoir.com/des-citoyens-seuls-contre-un-projet-catastrophe.

³⁷³ M. BONHOMME, « Manifestation des 500 contre 'leurs profits qui nous polluent la vie' », *Presse-voix*, publié le 26 mai 2021, consulté le 18 octobre 2024 : www.pressegauche.org/Manifestation-des-500-contre-leurs-profits-qui-nous-polluent-la-vie.

³⁷⁴ « In the End the Forest Will Triumph: A Report from the Terrain Vague in Montreal », *It's Going Down*, publié le 24 juillet 2023, consulté le 18 octobre 2024 : itsgoingdown.org/in-the-end-the-forest-will-triumph-a-report-from-the-terrain-vague-in-montreal.

³⁷⁵ RÉSISTER ET FLEURIR, *Qui sommes-nous* : resisteretfleurir.info/qui-sommes-nous.

³⁷⁶ *Ibid.*

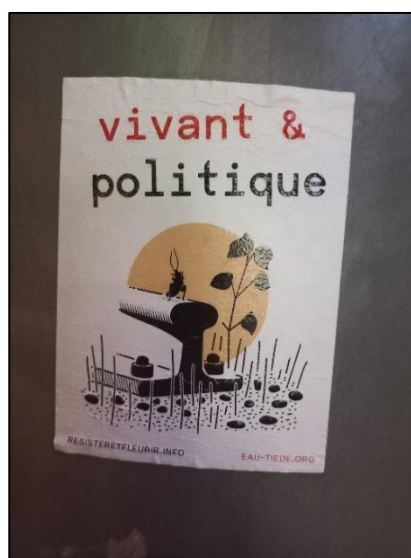


FIGURE 33



FIGURE 34

Des luttes menées du Royaume-Uni jusqu'au Québec, les exemples mis en avant témoignent de la productivité et de l'émergence de cette métaphore de la floraison, dans le discours écologique contemporain, qui est vivante et politique, incarne une créativité.

Le rejet des systèmes destructeurs inhérents à l'impérialisme capitaliste et l'exploitation extractiviste dans *SAVOIR RÉSISTER*, dans la BD ainsi que dans les autres ouvrages parcourus, s'accompagne de l'affirmation d'une utopie concrète fondée sur une alliance globale, intersectionnelle et intergénérationnelle qui est en train de germer.

3.2.10 SAVOIR COOPÉRER

Coopérer autrement : pour une solidarité décoloniale et émancipatrice

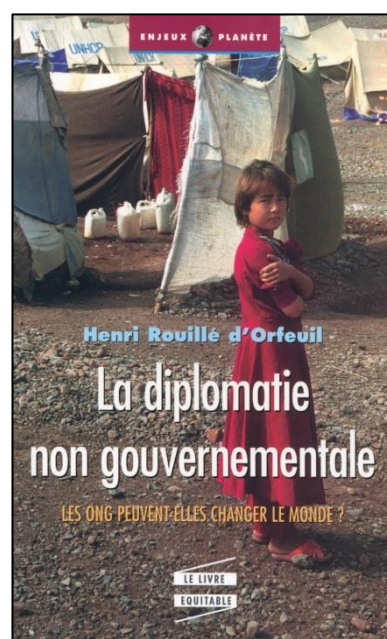


Cette alliance est également au cœur du *SAVOIR COOPÉRER*, où la domination coloniale est personnifiée dans la figure du *Blanc* et dans le pronom « vous », opposés à un « on » et à un « nous » collectif, ancrés dans le local.

Ce contraste établit une dialectique entre dominants et dominés, soulignée à nouveau grâce à une anaphore : celle du *développement*, répétition qui questionne la légitimité des projets imposés par l'extérieur. Les questions rhétoriques – « Qui a dit que nous avons

besoin de vous ? [...] Mais le développement de quoi ? De qui ? » – instaurent un dialogue implicite entre le locuteur (l'éditeur et la communauté lectrice) et l'entité représentée par le *vous* (les colonisateurs ou développeurs étrangers). Ces interrogations ne visent pas seulement à dénoncer la prétention des puissances extérieures à savoir ce qui est nécessaire pour les populations locales, mais exposent également une forme de domination paternaliste qui infantilise ces peuples, en particulier les peuples autochtones, en leur niant toute autonomie dans leur propre « développement ». Le discours rapporté sur le Blanc et les questions rhétoriques introduisent une polyphonie en juxtaposant la voix dominante et la voix résistante; la critique de l'exploitation coloniale et néocoloniale du territoire, la protection de l'environnement et la promotion d'une intersectionnalité des luttes sociales et écologiques caractérisent les titres proposés dans le SAVOIR, en écho au précédent. À ce sujet, à l'illustration de SAVOIR RÉSISTER – où l'on observe une destruction collective d'un symbole de pouvoir colonial –, répond celle choisie pour SAVOIR COOPÉRER. L'accent est mis sur l'*après*, voire sur la construction d'une nouvelle symbologie politique fondée sur la coopération et la réciprocité : le pouvoir représenté est horizontal. La *pars destruens* constitue donc une étape préalable à la *pars costruens*, à cette nouvelle dimension prônée par la maison d'édition; les figures humaines, qui se soutiennent pour former une pyramide, représentent donc une coopération consciente, enracinée dans la volonté de bâtir sur de nouvelles bases, le *nous*.

Plusieurs ouvrages de cette section sont complémentaires aux titres déjà mentionnés dans le SAVOIR précédent, tels que *Des ruines du développement*, *Perdre le Sud* et *Le mouvement mondial des femmes*. À l'instar de ce dernier, *La diplomatie non gouvernementale. Les ONG peuvent-elles changer le monde ?* d'Orfeuill, publié en 2006 et marqué comme « livre équitable », fait partie de la collection *Enjeu Planète*, dont il constitue le 10^e titre. La visée transformatrice et écotopique est toujours présente, véhiculé par le *changement du monde* souhaité de manière alternative, c'est-à-dire au prisme des organisations non gouvernementales, qui

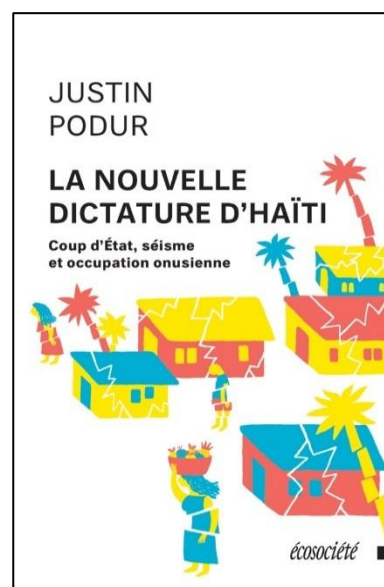


[...] sont devenues les porte-étendards de l'intérêt général à l'échelle planétaire, pendant que la diplomatie "classique" se contente de défendre ou de conserver les acquis nationaux. Ainsi, ce sont bien les ONG actuelles qui ont milité pour l'interdiction des mines antipersonnelles, la création de la cour pénale internationale ou encore l'effacement de la dette du tiers-monde...³⁷⁷

Le positionnement de cet ouvrage est radical dans le sens où il propose le mouvement altermondialiste comme moteur principal du virage à accomplir sur le plan des politiques globales, qui reposent sur des *promesses creuses* en matière de justice environnementale et sociale. La nécessité profonde de promouvoir un changement guidé par des acteurs non étatiques est représentée sur la couverture : la vulnérabilité des conditions de vie souligne l'échec de la diplomatie. Effectivement, la posture de la jeune fille, ainsi que son regard à la fois distant et interrogatif, fait écho au sous-titre et suggère un horizon d'attente, elle incarne l'espoir d'une aide plus proche et plus authentique, moins marquée par les logiques de domination et plus axée sur la solidarité véritable.

Cette critique est au centre de *Le mirage de l'aide internationale. Quand le calcul l'importe sur la solidarité* (2003), publié également dans *Enjeu Planète*. Dans le prologue de l'ouvrage, une question fait écho aux interrogations du SAVOIR : « Qui aide qui? »³⁷⁸.

Un autre ouvrage majeur dans cette réflexion est *La nouvelle dictature d'Haïti. Coup d'état, séisme et occupation onusienne* (2016) développe ce regard critique envers « la prétendue bienveillante occupation internationale »³⁷⁹, surtout après le tremblement de terre de 2010. L'ouvrage analyse comment, après cette catastrophe environnementale, la dépendance des Haïtiens aux aides internationales a été accentuée, tandis que les violences néocoloniales se sont intensifiées, ainsi que la mise en acte du renversement du gouvernement en 2004. La couverture du livre symbolise cette



³⁷⁷ H. ROUILLÉ D'ORFEUIL, *La diplomatie non gouvernementale. Les ONG peuvent-elles changer le monde ?*, Montréal, Écosociété, 2006 : ecosociete.org/livres/la-diplomatie-non-gouvernementale.

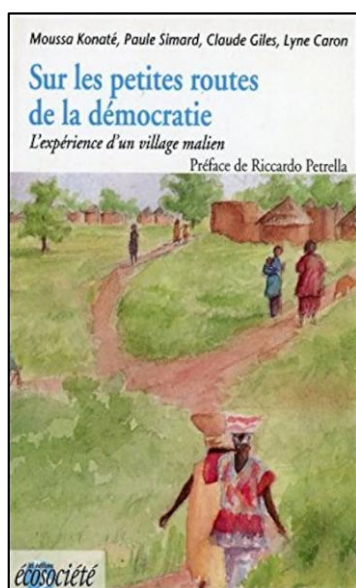
³⁷⁸ D. SOGGE, *Le mirage de l'aide internationale. Quand le calcul l'importe sur la solidarité*, Montréal, Écosociété, 2003 : ecosociete.org/livres/les-mirages-de-l'aide-internationale. Les points du prologue sont consultables en ligne à travers la Table des matières.

³⁷⁹ J. PODUR, *La nouvelle dictature d'Haïti. Coup d'État, séisme et occupation onusienne*, Montréal, Écosociété, 2016 : ecosociete.org/livres/-la-nouvelle-dictature-d-Haïti.

dévastation double : non seulement celle de la ville, mais aussi celle des citoyen·ne·s haïtien·ne·s, qui se retrouvent démembré·e·s.

Sur les routes de la démocratie. L'expérience d'un village malien (2000) présente au contraire une réponse constructive; une véritable alternative réalisée, une hétérotopie *de facto*, qui repose sur la solidarité et la coopération entre villages :

« Pour qu'ensemble nous emprunions le chemin d'un avenir meilleur. » Cet extrait de la dédicace aux anciens résume bien le contenu de ce livre, qui rapporte les différentes étapes parcourues par la population du village de Fereintoumou au Mali, sur le chemin de leur avenir³⁸⁰.



La métaphore du chemin pour symboliser l'avenir, à haute fréquence dans le discours éditorial et auctorial promu par Écosociété, renvoie à une trajectoire collective illustrée également sur la couverture : une progression façonnée par les communautés elles-mêmes. Cette métaphore du chemin renforce également la dimension cognitive de la progression, de résistance active et de résilience face aux défis socio-économiques et écologiques. Cette métaphore du chemin comme une expérience de coopération résistante trouve une résonance dans l'ouvrage *Des bonobos et des Hommes. Voyage au cœur du Congo*, publié en 2014, qui raconte le combat contre la déforestation dans le Congo, l'extinction des bonobos, ancêtres des humains et la destruction de la forêt équatoriale du Congo. L'ouvrage, écrit par des auteurs congolais et étatsuniens, expose un cadrage narratif (CCNF) est particulièrement pertinent dans l'ouvrage, situé à la croisée de plusieurs genres :

Cette chronique vivante et poétique de l'Afrique des Grands Lacs, qui navigue habilement entre l'essai philosophique et le récit de voyage, suit le travail patient et précieux des différents protagonistes de cette organisation, qui défendent une conservation en lien avec les communautés locales, respectant leurs modes de vie et leurs besoins, loin de la logique des modèles occidentaux³⁸¹.

³⁸⁰ M. KONATÉ, P. SIMARD, C. GILES et L. CARON, *Sur les petites routes de la démocratie. L'expérience d'un village malien*, Montréal, Écosociété, 2000 : ecosociete.org/livres/sur-les-petites-routes-de-la-democratie.

³⁸¹ D. E. BÉCHARD, *Des bonobos et des Hommes. Voyage au cœur du Congo*, Montréal, Écosociété, 2014 : ecosociete.org/livres/des-bonobos-et-des-hommes.

La narration des rencontres avec les bonobos « impertinents » s'avère comme un puissant outil pédagogique, inscrivant la crise écoclimatique dans le cadre plus vaste de l'évolution des espèces. D'un point de vue discursif, on remarque la reprise de la tournure métaphorique « le [deuxième] poumon de la planète³⁸² », expression qui s'est imposée dans le discours écologique, souvent accompagnée par l'adjectif vert. Sur le plan conceptuel, la métaphore renvoie à la conservation de la vie sur la planète, et à son rôle primordial dans la préservation de celle-ci à travers la « respiration » de la forêt. Même si cet imaginaire n'est pas particulièrement innovant puisqu'il repose sur l'organicité de la terre – qui est donc anthropomorphisée –, il demeure efficace pour la communication des enjeux environnementaux les plus complexes, comme la photosynthèse et le cycle du carbone. Dans le cadre plus récent du discours sur les gaz à effet de serre (GES), cette métaphore s'étend également à l'océan, qui est de plus en plus évoqué comme le « poumon bleu » dans la presse et dans la littérature scientifique spécialisée, en raison de son rôle clé dans l'atténuation des émissions de carbone et de la régulation du climat³⁸³. Le recours à une métaphore accessible et imagée, bien que classique, reflète la mission pédagogique et vulgarisatrice d'Écosociété, qui cherche à rendre intelligibles des enjeux environnementaux d'une grande complexité, tout en conservant une approche critique et militante. Le cadre du récit se situe en effet au Congo, au cœur de l'Afrique, « dévasté par des guerres postcoloniales³⁸⁴ ».

³⁸² *Ibid.*

³⁸³ É. BARDEZ et B. VALEUR, « Poumon vert et poumon bleu dans l'air du temps », *L'actualité chimique*, n° 438-439, mars-avril 2019, p. 18-20. Article consultable au : new.societechimiquedefrance.fr.

³⁸⁴ D. E. BÉCHARD, *op. cit.*

3.2.11 SAVOIR VIVRE ENSEMBLE

Briser le mur, allumer le feu : un parcours éditorial vers la rencontre



La justice sociale et environnementale constitue aussi l'horizon d'attente du SAVOIR VIVRE ENSEMBLE. Les domaines-sources de la construction et de la maladie sont encore une fois évoqués, sur le plan métaphorique, pour souligner l'urgence d'une vie et d'un appel à l'action commune pour y parvenir – désignée à

nouveau avec le verbe « bâtir ». D'un point de vue multimodal, le commun est représenté par la rencontre autour du feu, élément primordial de l'agrégation humaine, simulacre d'une écosociété possible. Le feu ne représente pas seulement un élément de destruction nécessaire; en appliquant la théorie critique de la métaphore de Charteris-Black en relation au concept de combustion³⁸⁵ comme modèle analogique, il incarne le pouvoir transformatif au sein du discours écopolitique de la maison. Écosociété se positionne donc comme médiateur culturel, catalyseur d'un changement; comme le feu, la maison allume un nouveau sens de l'être ensemble. La métaphore multimodale a un potentiel révolutionnaire dans le discours éditorial; la capacité du catalogue à incarner cette transformation au niveau symbolique montre comment le discours écopolitique s'articule autour de la création d'espaces de résistance et de dialogue, essentiels pour imaginer un avenir où le *vivre ensemble* ne soit plus un simple idéal, mais une réalité³⁸⁶.

La responsabilité de la guérison doit être collective; l'énonciation à la première personne plurielle met en évidence que cette « culpabilité » est remise sur les épaules de tou·te·s, égalité qui se reflète dans le côté graphique. Le verbe savoir est, dans ce cadre, encore plus significatif par rapport aux autres SAVOIRS analysés; le discours éditorial adopte un ton prescriptif et pose la coexistence comme une compétence à acquérir, un effort à la fois éthique, pratique et (auto-)éducatif. L'ignorance et les préjugés qui dérivent d'une fausse connaissance de l'autre sont individués comme vecteurs de la fragmentation

³⁸⁵ J. CHARTERIS-BLACK, *op. cit.*, 2017.

³⁸⁶ Nous signalons à ce sujet P. PUCCINI, M. VATZ LAAROUSSI et C. GÉLINAS, *La médiation interculturelle. Aspects théoriques, méthodologiques et pratiques*, Milano, Hoepli, 2022.

sociale, de l'aliénation et de la paralysie, ainsi que source de nouvelles inégalités face aux effets de la crise climatique.

Pour sortir de cet état pathologique, Écosociété souligne l'importance de l'éducation à travers plusieurs titres, où le thème est adressé explicitement et critiquement : *Éduquer pour la vie* (2016), *Une éducation sans école* (2017), *Écrits sur l'éducation* (2019), *Les savoirs vagabonds. Une géopoétique de l'éducation* (2019), *Pédagogie pour des temps difficiles. Cultiver des liens qui nous libèrent* (2021). L'imaginaire écotopique de la cultivation symbolique des savoirs est construit à travers la médiation éditoriale, où chaque ouvrage devient un vecteur de réflexion sur les méthodes pédagogiques actuelles face aux défis contemporains, promouvant une approche holistique, qui intègre des dimensions écologiques, poétiques et politiques. Cette nouvelle pédagogie de l'avenir doit nécessairement prendre en compte les savoirs hors académiques, autochtones, ou même redéfinir le concept d'éducation « traditionnelle » propre aux institutions; en particulier, avec *Les savoirs vagabonds*, la maison prône pour une « ouverture sur le monde et sa mosaïque de cultures³⁸⁷ ».

La transformation sociétale doit être ancrée dans une justice sociale authentique, qui exige non seulement la reconnaissance mutuelle, mais aussi l'éradication de la ségrégation à l'égard des peuples autochtones et de toutes les identités racisées. Cette démarche est essentielle pour parvenir à une sécurisation complète sur les plans social, politique et culturel; le « nos peuples » du SAVOIR est un possessif qui désigne une aspiration à l'inclusivité. Les titres de cette section du catalogue, tels que *Les derniers seront les premiers. Politiques visant les autochtones en période de restrictions budgétaires* (1993), *Des peuples enfin reconnus. La quête de l'autonomie dans les Amériques* (1994), *Du mépris au respect mutuel. Clefs d'interprétation des enjeux autochtones au Québec et au Canada* (2003), *Un peuple libre. Indépendance, laïcité et inclusion* (2020), *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme* (2021), *C'est le Québec qui est né dans mon pays !* (2021) et *Pourquoi je ne suis pas une Indienne* (2022), illustrent la nécessité d'une réconciliation et d'une alliance pour bâtir une autre société possible, équitable et fondée sur la justice sociale. Le dialogue entre les peuples autochtones et allochtones peut advenir seulement après la déconstruction des structures

³⁸⁷ T. PARDO, *Les savoirs vagabonds. Une géopoétique de l'éducation*, Montréal, Écosociété, 2019 : ecosociété.org/livres/les-savoirs-vagabonds.

d'oppression et la « décolonisation des imaginaires » – ainsi que de l'histoire – qui, comme nous l'avons souligné, croise plusieurs œuvres du catalogue. La mosaïque des voix et des perspectives que tisse Écosociété se reflète dans la multimodalité, où la convivialité – qui est définie comme « type de relations entre personnes fondé sur la réciprocité et la solidarité³⁸⁸ », nœud de ce savoir – se reflète dans plusieurs éléments. En explorant le catalogue en diachronie, on peut remarquer une continuité dans l'engagement de la maison non seulement en ce qui concerne le dialogue et la réciprocité, mais aussi en faveur d'une militance éditoriale³⁸⁹. Les titres eux-mêmes s'ancrent dans le principe de la reconnaissance : au respect mutuel du premier répond le salut respectueux du second. Cette évolution témoigne d'une progression marquée passant d'une approche plus herméneutique – illustrée par « les clés d'interprétation » – à une pratique plus active et *interactive* du dialogue – la « conversation » sous forme de correspondance. Sur le plan visuel, des similitudes sont détectables : les deux couvertures utilisent des figures stylisées, à l'instar de celles présentes dans le SAVOIR, évoquant des totems et rappelant l'aspect symbolique du savoir collectif. Dans l'ouvrage du 2003, l'échange est représenté par l'intersection des cercles, une métaphore qui suggère la possibilité du dialogue malgré une distance initiale, celle entre les univers du bleu et du b/Blanc. En revanche, en 2021, cette distance se réduit grâce à un rapprochement physique, un raccourcissement des barrières qui permet un dialogue intime et direct sur le racisme systémique, accompagné d'une posture didactique et interculturelle affirmée. L'ouvrage repose en effet sur une « épistémologie non violente », présentée comme un questionnement réciproque dont « le but n'est pas de répondre à la violence, qu'elle soit physique ou symbolique, par la violence de la résistance, mais par l'engagement civique et l'ouverture culturelle. L'échange épistolaire entre Kanapé Fontaine et Bécharde est construit comme un chemin, une invitation à dépasser la cécité culturelle³⁹⁰ ».

³⁸⁸ BUREAU DE LA TRADUCTION, « Convivialité », *TERMIUM* : www.btb.termiumplus.gc.ca/convivialite. Mis en ligne le 12 octobre 2016, consulté le 9 septembre 2024.

³⁸⁹ *Kuei, je te salue* répond en fait aux accusations de D. BOMBARDIER, journaliste et écrivaine québécoise qui avait qualifié la culture autochtone comme « mortifère » et « antiscientifique ».

³⁹⁰ C. PREMAT, « Réparer l'oubli en suscitant l'empathie : *Kuei, je te salue* de Déni Ellis Bécharde et de Natasha Kanapé Fontaine », *L'alternative francophone*, vol. 3, n° 3, 2023, p. 103-104.



La symbolique des couleurs, en combinaison avec le paratexte, contribue à la construction d'un imaginaire qui renvoie à une harmonie apaisante avec l'environnement et entre les peuples qui y cohabitent. Le bleu, le blanc et le vert sont des couleurs « à statut spécial » dans le discours écologique, statut confirmé aussi dans le domaine de l'écologie du livre. Les tons terreux de la première couverture évoquent également un échange métaphoriquement enraciné dans la terre; l'ocre, en particulier, est une couleur associée aux pratiques artisanales autochtones depuis de la préhistoire³⁹¹ et elle est donc riche en symbolisme. Son usage s'inscrit dans une continuité culturelle et identitaire, devenant un symbole des Premières Nations qui continue à être transmis dans le présent; en adoptant ces éléments visuels et symboliques, Écosociété s'engage activement dans la valorisation de ces héritages. La maison joue ainsi un rôle clé en tissant les liens entre les traditions autochtones et les enjeux contemporains, œuvrant à la réconciliation interculturelle entre les Allochtones et ce que Mathieu nomme les « multiscale Indigenous societal cultures³⁹² ». Sur la vie commune à rebâtir avec conscience et engagement, en se centrant sur les principes de la justice environnementale et sociale, dans le cadre de la nouvelle collection « Radar » on signale le récent ouvrage *C'est injuste ! Pourquoi les*

³⁹¹ « La pratique s'est transmise et se perpétue aujourd'hui dans un contexte différent, témoignant de son adaptation dans le temps et à diverses cultures (Autochtones, colons canadiens-français, artistes actuels) »; voir la fiche « Utilisation de l'ocre rouge », *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, consulté le 9 septembre 2024; www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/ocrerouge.

³⁹² F. MATHIEU, *Taking Pluralism Seriously. Complex Societies under Scrutiny*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2022, p. 132.

changements climatiques n'ont pas les mêmes effets sur tout le monde (2024) de Chanez et Le Saux. Dès son titre, l'ouvrage adopte une perspective décoloniale pour dénoncer l'inégale répartition des conséquences des changements climatiques, en reposant sur la métaphore figée mais dramatiquement actuelle à cause de la migration climatique : « nous ne sommes pas sur le même bateau ». Mais aussi dans ce cas, un espoir est encore à cultiver dans le présent : on peut encore « renverser la vapeur³⁹³ » pour un avenir plus juste. La même image est évoquée par l'éditrice Élodie Comtois, dans un entretien avec l'ActuaLitté : « Notre slogan *À contre-courant* reste des plus pertinents, de plus en plus de gens rejoignent justement ce courant... et notre travail d'éditeur consiste à créer un courant de plus en plus grand pour renverser la vapeur³⁹⁴ ».

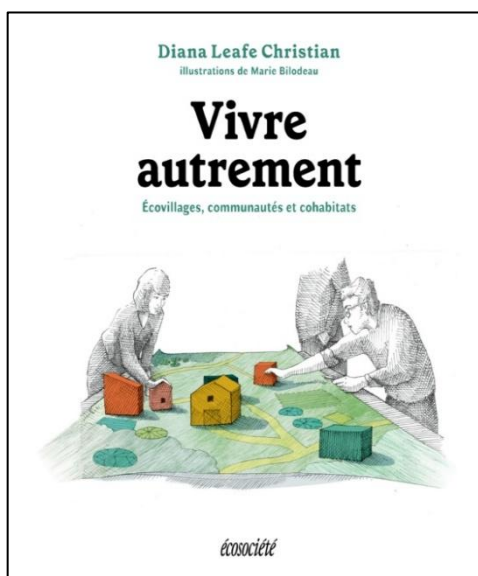
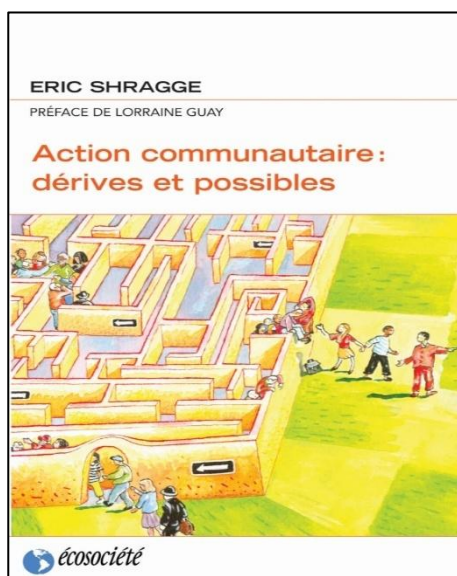
La métaphore peut être classée comme conceptuelle, en particulier comme orientée, reposant sur la conceptualisation d'un changement de situation concernant sur le plan de la direction et du mouvement dans l'espace. À propos du changement radical et collectif nécessaire pour redresser une planète dégradée et une société injuste, le verbe « renverser » mérite une réflexion particulière; en effet, il ne suggère pas un retour romantique en arrière, mais bien une réorientation profonde. Comme le souligne Gras, « le préfixe re- pour signifier que nous ne retournons pas quelque part, mais que nous allons ailleurs. Or le préfixe indiquant une marche en arrière dans le temps induit une vision fautive de l'avenir³⁹⁵ »; Écosociété prône donc une renaissance écologique et sociale, où le changement de direction n'est pas seulement une simple relocalisation, mais une rupture fondamentale avec le statu quo. Pour le dire avec la métaphore précédemment évoquée, il s'agit de la brisure d'un mur.

Avec des titres tels qu'*Action communautaire : dérives et possibles* (2006), *Saint-Camille, le pari de la convivialité* (2011), *Vivre autrement. Écovillages, communauté et habitants* (2006; 2015), *L'engagement pousse là où l'on sème* (2021), la maison met en avant de véritables hétérotopies comme lieux d'expérimentation de cette réorientation possible; la métaphore de la réorientation comme reconfiguration sociétale est par exemple représentée dans les couvertures d'*Action communautaire* et de *Vivre autrement*.

³⁹³ A. CHANEZ et A.-M. LE SAUX, *C'est injuste ! Pourquoi les changements climatiques n'ont pas les mêmes effets sur tout le monde*, Montréal, Écosociété, 2024 : ecosociete.org/livres/c'est-injuste.

³⁹⁴ N. GARY, *op. cit.*

³⁹⁵ A. GRAS, *Le choix du feu : aux origines de la crise climatique*, Paris, Fayard, 2007, p. 255.



Le virage de direction est accompli de manière concertée avec les autres; dans *Action communautaire*, la métaphore de la réorientation croise celle du labyrinthe – simulacre de la désorientation – pour représenter qu’il est possible de sortir de l’impasse : il faut d’abord abandonner le chemin déjà tracé et aller bâtir cet *ailleurs*. On retrouve le vert comme couleur à visée écotopique dans les deux couvertures; dans la première comme espace naturel autre par rapport au labyrinthe, dans la seconde, comme teinte prévalente du nouvel espace à reconfigurer ensemble. Les figures sont représentées en train d’interagir et de bâtir une communauté en donnant une nouvelle orientation, en harmonie avec l’écosystème; la crise écologique, d’après les réflexions de Morton, « a à voir avec le capitalisme et ce qui pourrait exister après le capitalisme. [...] Les concepts d’espace et de temps. [...] Elle a à voir avec la société. Elle a à voir avec la coexistence³⁹⁶ ». Cette coexistence peut être réalisée *autrement*, puisque « penser la coopération de manière vaste et profonde est un devoir pour la pensée écologique³⁹⁷ ». Une hétérotopie écologique est représentée par les écovillages, où cet *autrement* s’inscrit dans la responsabilité de la cohabitation éthique; selon la définition du Bureau de la traduction, les écovillages sont « un mode de vie alternatif [dont] les habitants suivent des principes écologiques. [...] L’idée principale est de mener une vie en harmonie avec leur

³⁹⁶ T. MORTON, *La pensée écologique*, trad. Cécile Wajsbrot, Paris, Éditions Zulma, 2021, p. 15.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 168.

environnement social, écologique, économique et culturel³⁹⁸ ». Sur le plan tant terminologique qu'idéologique, Écosociété promeut des modalités responsables du vivre ensemble et propose des solutions novatrices face à une crise qui concerne aussi le logement. À cet égard, le terme *écovillage*, désignant un concept émergent dès les années 2000³⁹⁹, peut être considéré comme un néologisme dans le domaine de l'urbanisme, au même titre que *écocité*, lemmatisé⁴⁰⁰ en 2012. Une distinction cruciale entre les termes explique l'adoption spécifique du terme *écovillage* par l'auteure et la maison d'édition. Tandis que l'écocité – ou « ville durable » – s'inscrit dans le cadre du développement durable, un concept que nous avons vu être fortement contesté par Écosociété, les *principes écologiques* subjacents à la définition d'écovillage renvoient à une vision de décroissance soutenable. En effet, le terme anglais « ecovillage » a émergé dans le débat sur les alternatives post-capitalistes, notamment en relation à l'empreinte écologique minimale de ces systèmes d'autosuffisance, et a été utilisé dès 1991 par Diane et Robert Gilman dans un rapport pour *Gaia Trust*⁴⁰¹, puis repris lors du Sommet de la Terre de 1992. La maison d'édition se positionne donc comme promotrice d'une décroissance que, dans le cadre du SAVOIR VIVRE ENSEMBLE, fait écho à la décroissance conviviale de Serge Latouche, qui précise que la décroissance constitue des « utopies motrices et créatrices, susceptibles de rouvrir des espaces enfermés et des perspectives bouchées⁴⁰² ».

D'après l'œuvre du philosophe, la décroissance est un *pari* pour une nouvelle société à coconstruire; une perspective embrassée par la maison d'édition par exemple avec *Saint-Camille, le pari de la convivialité*. Dans la quatrième de couverture, on lit à l'égard du vivre ensemble : « Ce ne sont pas les lieux qui font Saint-Camille, mais l'art de la convivialité, de l'accueil, un espace de concertation, incontournable, laissé ouvert à tous, et une capacité à se réinventer collectivement⁴⁰³ ».

³⁹⁸ BUREAU DE LA TRADUCTION, « écovillage », *TERMIUM*, publié le 27 juillet 2023 : www.btb.termiumplus.gc.ca/écovillage.

³⁹⁹ La première édition de *Vivre autrement* remonte en fait au 2006.

⁴⁰⁰ OQLF, « écocité », *GDT*, publié en 2012 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/écocité.

⁴⁰¹ H. JACKSON, « What is an Ecovillage? », *Gaia Trust Education Seminar Working Paper*, Thy, 1998 : www.gaia.org/wp-content.

⁴⁰² S. LATOUCHE, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006, p. 149. Pour un approfondissement du thème, voir A. SEDOMEJI, « La 'décroissance conviviale' dans la pensée de Serge Latouche. Pour une société alternative au modèle développementaliste », *Spazio aperto*, n° 1, 2012, p. 36-41.

⁴⁰³ J. BÉIQUE, *Saint-Camille, le pari de la convivialité*, Montréal, Écosociété, 2011 : ecosociete.org/livres/saint-camille-le-pari-de-la-convivialité.

Ainsi, le parcours métaphorique tracé par Écosociété nous mène vers une écotopie refondée sur la justice écologique et sociale, où l’interculturalité et la cohabitation éthique dessinent les contours d’une communauté intentionnelle, dans laquelle le vivre ensemble est à la fois un art et un acte de résistance politique.

3.2.12 SAVOIR SE SOUVENIR

Pour une mémoire militante : du deuil symbolique à la lutte



La résistance écopolitique, pour Écosociété, s’enracine non seulement en se projetant vers l’avenir, comme dans le savoir précédent, mais aussi dans la mémoire militante qui anime la collectivité. Celle-ci est évoquée

principalement à travers un champ métaphorique figé et conventionnel, celui de la lutte et du combat, mais qui illustre la mémoire aussi comme force motrice; l’appel au souvenir est à la fois stratégique et opérationnel, et non seulement commémoratif. Sur le plan multimodal, la présence du temple, simulacre des leçons du passé, renforce l’idée de la transmission nécessaire de la mémoire militante à travers la parole : le sommet du temple est un livre ouvert. Les verbes employés dans le SAVOIR, tels que « se souvenir » et « rappeler » suggèrent une dynamique où le passé alimente le présent, où « les écueils, les échecs et les victoires » sont recyclés pour propulser les causes actuelles. La maison d’édition, en plaçant le livre au sommet du temple, suggère en même temps que les luttes passées doivent être non seulement sacrées, mais également transmises de manière intergénérationnelle par la voie du savoir écrit, par une mémoire discursive.

Cette filiation mémorielle se traduit, sur le plan éditorial, par le genre de l’autobiographie militante; *Kidnappé par la police* (2001) sous forme de journal de réclusion et *De parole et d’action. Autobiographie (1937-2017)*, publié en 2017 comme autobiographie assumée dès la couverture. Outre le fait de raconter plusieurs événements capitaux de sa vie militante, comme son emprisonnement politique et la fondation des Éditions Écosociété, Serge Mongeau espère « léguer aux nouvelles générations une ‘foi

en notre capacité de changer notre avenir⁴⁰⁴ » en résistant aux adversités rencontrées en professant son activisme pour la justice sociale et environnementale. Dans le discours écologique, la formation discursive thématique portant sur l'avenir de jeunes et nouvelles générations est interprétée comme une « subjectivisation⁴⁰⁵ » du phénomène climatique, ce qui pourrait inciter un élan éthique majeur envers la justice sociale reposant sur le pathos. Dans le même esprit de partage, Écosociété publie *Une vie de militantisme* (2022) de Noam Chomsky, qui souligne la nécessité de faire converger les luttes politiques face à la poly- et permacrise actuelle, devant « l'ampleur des défis que nous avons collectivement à relever⁴⁰⁶ » : la mémoire des postures de « géants » du militantisme sert donc comme miroir pour tout·e·s. Parmi les tout premiers titres du catalogue, on signale aussi *La mémoire à la barre* (1999) de Laurent Laplante, avec la même visée : fournir des pistes d'engagement et des solutions possibles. On peut d'ailleurs y lire que : « Le passé éclairé par l'expérience et transmis dans sa nouvelle densité à soi-même et aux prochaines générations, c'est la mémoire à son mieux. Du moins je l'espère⁴⁰⁷ ». À partir du récit de soi propre à l'autobiographie, Écosociété nourrit donc cet espoir dans l'action collective.

La lutte pour la cause commune caractérise plusieurs titres du SAVOIR SE SOUVENIR et se manifeste à travers une série de titres évoquant les révoltes passées et présentes comme *On a raison de se révolter. Chronique des années 70* (2008), *Le printemps québécois* (2013), *Un printemps rouge et noir. Regards croisés sur la grève étudiante du 2012* (2014), *À bout de patience. Pierre Perrault et la dépossession* (2016), *1972. Répression et dépossession politique* (2022). Ces ouvrages témoignent d'une continuité dans les mouvements de contestation – par exemple à travers l'anaphore du terme « printemps », désignant la révolte, ou celle de la « dépossession » culturelle et politique – et de l'importance de la réappropriation de l'histoire pour alimenter un nouvel engagement.

⁴⁰⁴ S. MONGEAU, *De parole et d'action. Autobiographie (1937-2017)*, Montréal, Écosociété : ecosociété.org/livres/de-parole-et-d'action.

⁴⁰⁵ C. KERBAT-ORECCHIONI, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2009.

⁴⁰⁶ N. CHOMSKY, *Une vie de militantisme*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociété.org/livres/une-vie-de-militantisme.

⁴⁰⁷ L. LAPLANTE, *La mémoire à la barre*, Montréal, Écosociété, 1999 : ecosociété.org/livres/la-mémoire-à-la-barre.



Dans la quatrième de couverture d'*On a raison de se révolter*, Beaudet écrit à ce propos : « Je m'entête écrit-il et je ne suis pas seul. Il y a partout des petits ruisseaux qui irriguent les dédales de milliers de résistances. Autant de petits et de gros grains de sable ». L'extrait illustre cette résistance collective à travers la dissémination de la mémoire, au prisme de métaphores de petits ruisseaux et des grains de sable – représentant les multiples actions individuelles et collectives qui peuvent mener à un changement et perturber les engrenages du système. Le dialogue intergénérationnel entre les instances est remarquable à partir des couvertures; les poings levés de la couverture de gauche, symboles universels de la résistance, trouvent un écho dans l'action dynamique présentée sur celle de droite, où un livre est jeté en signe de contestation. Le geste incarne non seulement la référence à la grève étudiante mais aussi la force de la connaissance, des *savoirs*, en tant qu'arme de révolte consciente; en outre, le rouge – qui caractérise plusieurs couvertures du SAVOIR – symbolise dès l'antiquité le combat, la gloire, le pouvoir ainsi que la colère et la justice, la révolution⁴⁰⁸. Les éléments de continuité du point de vue multimodal font du livre un outil de médiation et de partage, un pont entre générations de militant·e·s.

La lutte pour une écologie intégrale est menée par Écosociété non seulement à travers la transmission de la mémoire et des savoirs dans un cadre strictement essayiste,

⁴⁰⁸ Pour la polysémie de la symbolologie du rouge : M. PASTOUREAU, *Rouge : Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016.

mais aussi par d'autres types de publications qui se configurent comme un espace de dissémination de la cause sociale et environnementale, comme le montre *Québec-Presse. Un journal libre et engagé (1969-1974)*, publié en 2015. La métaphore du combat, que l'on qualifie de filée à l'intérieur de SAVOIR SE SOUVENIR, est évoquée dans la quatrième de couverture, où l'intersection des enjeux écopolitiques et sociaux est soulignée par l'auteur : « Faire cause commune avec les classes populaires et les syndicats, *combattre* le capitalisme, *lutter* pour l'indépendance du Québec...⁴⁰⁹ ». Des publications comme *50 ans de caricatures en environnement* (2015) et *L'art de se mouiller. Chroniques pour nourrir le débat* (2022) démontrent, en termes théoriques, l'engagement de la maison d'édition envers des pratiques discursives et multimodales qui s'inscrivent dans une approche écocritique du discours journalistique et médiatique toujours orientée vers une « lutte discursive ». Ces ouvrages participent à la construction d'une mémoire discursive et visuelle autour des enjeux environnementaux, tout en générant un espace de réflexion critique plus accessible, en créant donc une dialectique entre la réception publique et la nécessité d'une mobilisation urgente autour des questions écologiques. Dans cette perspective, les publications plus axées sur la multimodalité construisent un récit qui contribue à un « imaginaire écologique⁴¹⁰ », concept développé par Guattari en 1989. Cet imaginaire inclut une dimension éthique, sociale et écopolitique; ainsi, la démarche d'Écosociété – en intégrant plusieurs genres de discours – s'inscrit dans un effort collectif de transformation sociétale qui vise à promouvoir une nouvelle conscience militante. Dans le mot de l'éditrice de *Cinquante ans de caricatures*, on lit à ce sujet :

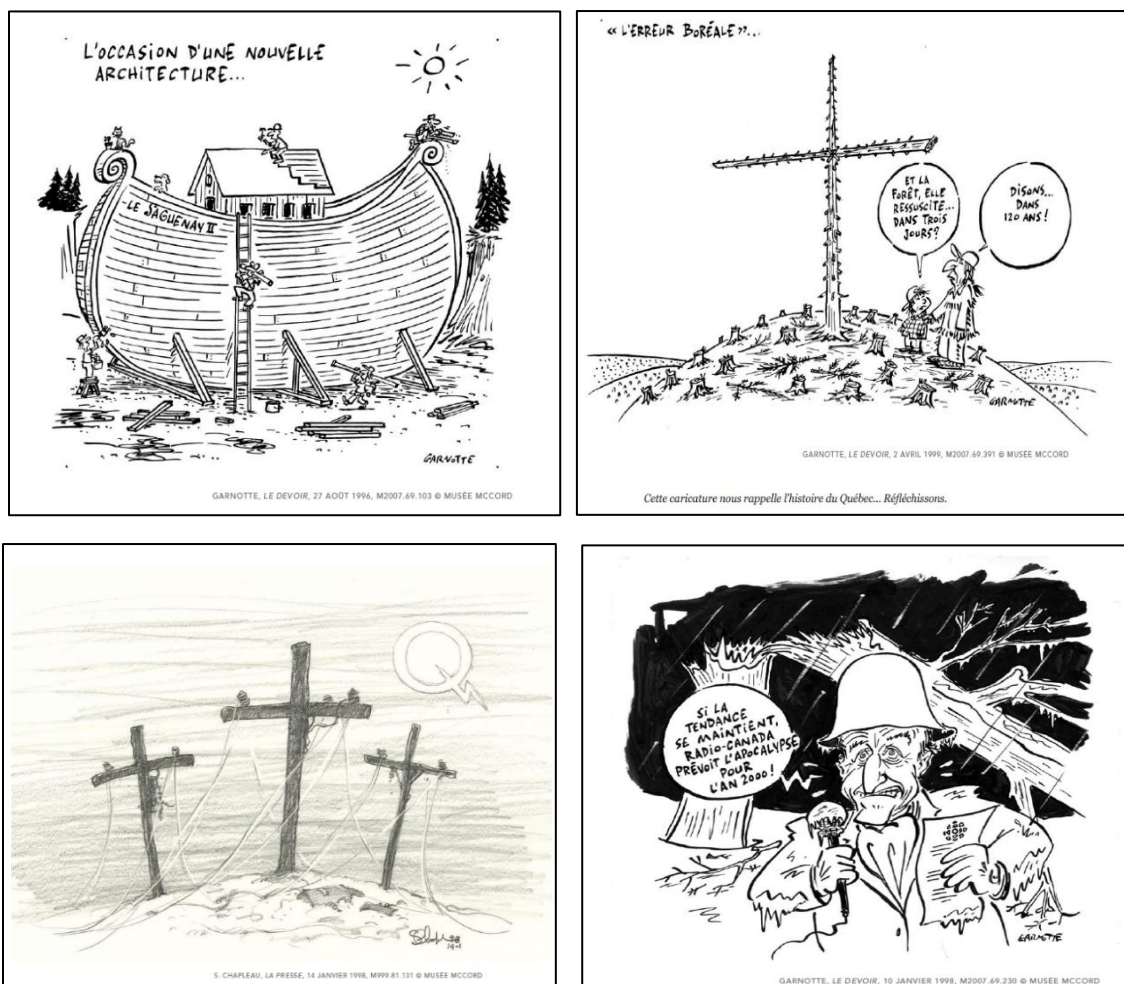
LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ ONT ACCUEILLI avec enthousiasme le projet de livre ressemblant 50 ans de caricatures en environnement [que nous a proposé] l'Association québécoise de la lutte contre la pollution atmosphérique (AQLPA). Pour une maison d'édition spécialisée dans l'essai, il s'agissait d'un projet totalement original, hors norme, qui correspondait en même temps parfaitement à notre mission éditoriale de « témoigner des luttes d'ici et d'ailleurs » en matière d'écologie⁴¹¹.

⁴⁰⁹ Nous soulignons. J. KEABLE, *Québec-Presse. Un journal libre et engagé (1969-1974)*, Montréal, Écosociété, 2015 : ecosociete.org/livres/Quebec-presse.

⁴¹⁰ L'imaginaire écologique s'inscrit dans celle que le philosophe et psychanalyste Guattari définit écologie mentale qui, avec celle sociale et politique, compose l'écologie profonde ou écosophie. Pour un approfondissement, voir F. GUATTARI, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

⁴¹¹ A. BÉLISLE, *50 ans de caricatures en environnement*, Montréal, Écosociété, 2015, p. 9.

Dans le témoignage de différents moments discursifs autour de la crise climatique à travers la satire, nous avons cerné plusieurs cadres métaphoriques transversaux dans les journaux cités; dans les caricatures on retrouve par exemple des éléments parodiés relatifs au discours religieux, tels que le déluge, la crucifixion, la résurrection et l'apocalypse.



FIGURES 34, 35, 36, 37. Cinquante ans de caricatures en environnement, p. 60, 77, 66, 65

Le transfert opéré entre l'approche spécialisée, essayiste, d'Écosociété et celle, plus accessible, de la presse partage quand même le même objectif : construire un discours critique pour alimenter l'adhésion à la cause, pour « faire faire ». Même si le discours journalistique et médiatique ne peut pas être confondu avec le politique, une intersection entre les deux genres est possible par le biais de l'humour; comme le souligne Charaudeau : « L'humour n'existe pas en soi, il n'existe que dans une relation, et selon les enjeux de cette relation, il peut avoir un effet de complicité ludique ou un effet destructeur, et parfois bien plus destructeur que celui d'un commentaire critique

sérieux⁴¹² ». La continuité de la parole véhiculée par Écosociété à travers différents genres, qu'il s'agisse de caricatures ou d'autobiographies militantes, se distingue par un usage persistant et réfléchi de l'humour, notamment sous sa forme ironique et performative, contribuant ainsi à la diffusion d'une conscience politique auprès d'un plus large public. Les caricatures jouent un rôle, tout comme les ouvrages sur la résistance et les printemps, de vecteurs de catharsis sociale; elles décortiquent les aspects les plus écoanxieux de la crise et participent du discours critique sur l'actualité à travers la multimodalité.

La trajectoire suivie par *Mégantic. Une tragédie annoncée* (2018) vers sa traduction intersémiotique en bande dessinée, *Mégantic. Un train dans la nuit* (2021), offre un autre exemple de reconfiguration narrative dans une perspective intersémiotique; le passage d'un texte-source spécialisé – un récit documentaire « en trois actes, se lisant comme un polar⁴¹³ » – à une BD ajoute une dimension immersive et phénoménologique qui amplifie la réception de la tragédie survenue à Lac-Mégantic en 2013.



Même si une analyse discursive multimodale constituera l'objet du CHAPITRE IV, dédié à la bande dessinée, une première comparaison entre les couvertures des œuvres permet de mettre en évidence le rôle du visuel par rapport à la consolidation de la mémoire militante.

⁴¹² P. CHARAUDEAU, « Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérivés », *Semen*, n° 22, 2006, p. 10.

⁴¹³ A.-M. SAINT-CERNY, *Mégantic. Une tragédie annoncée*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociete.org/livres/Mégantic.

Les deux couvertures participent d'une « visualisation militante⁴¹⁴ » qui cherche à faire du visuel un vecteur de conscientisation et de mobilisation sociale, et à construire une iconographie de la contestation. L'omniprésence des rails sur les deux couvertures peut être interprétée comme un ancrage symbolique dans la matérialité des événements; les rails, qui constituent à la fois un motif visuel et une métaphore de l'industrialisation, renvoient non seulement à la catastrophe ferroviaire de 2013, mais aussi aux structures systémiques du capitalisme extractif. La ligne droite, froide et inflexible du chemin de fer incarne ainsi l'avancée inexorable des logiques économiques, déshumanisantes et destructrices. Ce *topos* est récurrent dans la littérature critique sur les infrastructures comme emblèmes de la modernité, où elles se manifestent comme à la fois comme facilitatrices de progrès et génératrices de risques écologique⁴¹⁵. Dans *Mégantic. Une tragédie annoncée*, le minimalisme des rails devient ainsi une allégorie de l'inévitabilité et de l'universalité de la catastrophe, la couverture s'efforçant de rappeler que cette tragédie était largement prévisible. La seconde couverture, celle de *Mégantic. Un train dans la nuit*, complexifie davantage la représentation en introduisant la figure animale, un cerf piégé sur les rails. L'imagerie fait écho à une dimension environnementale plus explicite, où l'animal symbolise la vulnérabilité des écosystèmes face à l'expansion industrielle et sert de métaphore de tout être vivant. La composition visuelle, où le cerf se retrouve face au train explosif, accentue la tension entre nature et infrastructure, et interroge ainsi les relations « capitalocènes » et « anthropocènes » qui sous-tendent la catastrophe de Mégantic. Ce face-à-face illustre les dynamiques asymétriques de pouvoir et la précarité de l'existence de tout être vivant dans un monde dominé par des logiques de profit industriel; à ce propos, le bédéiste Quesnel a déclaré avoir préféré un processus d'abstraction pour « faire comprendre aux gens que des personnes sont mortes sans les montrer, respecter leur dignité⁴¹⁶ ».

L'intégration de ces éléments sémiotiques dans l'analyse permet de conclure que les couvertures des deux ouvrages contribuent à la consolidation de la mémoire militante par le biais d'une iconographie où la matérialité des faits historiques et la critique des dynamiques écologiques sont intimement liées. Elles offrent une lecture visuelle des

⁴¹⁴ L. VOIROL, *Le monde vu de l'ombre. Médias, information et subversion*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2007, p. 123.

⁴¹⁵ D. HARVEY, *Rebel Cities: From the Right to the City to Urban Revolution*, London, Verso, 2012.

⁴¹⁶ « Une bande dessinée sur la tragédie de Lac-Mégantic finaliste pour un prix international », *Radio Canada*, publié le 24 novembre 2021, consulté le 19 septembre 2024 : radio-canada.ca/Mégantic.

luttres contemporaines, à travers la représentation des rails et du cerf, deux symboles qui figurent la collision entre modernité industrielle et justice environnementale. La dimension multimodale ne se limite pas à un simple « rappel » des événements, mais incarne un discours critique sur la gestion des risques, les infrastructures de l'Anthropocène et la rencontre avec la mort.

Dans les *Fragments documentaires* de la BD, Quesnel explique le choix de s'inspirer du tableau *Horse and Train* de Colville (FIG. 35):

Quand Anne-Marie m'a parlé de la crainte des conducteurs de train de frapper des chevreuils avec leurs locomotives, j'ai immédiatement pensé à cette peinture, de l'animal fonçant vers la machine et annonçant le choc. Bien sûr, la vieille locomotive noire et le cheval ont cédé leur place à la GE-5017 et au chevreuil. Pour moi, l'histoire de Mégantic est résumée dans la symbolique de cette image⁴¹⁷.

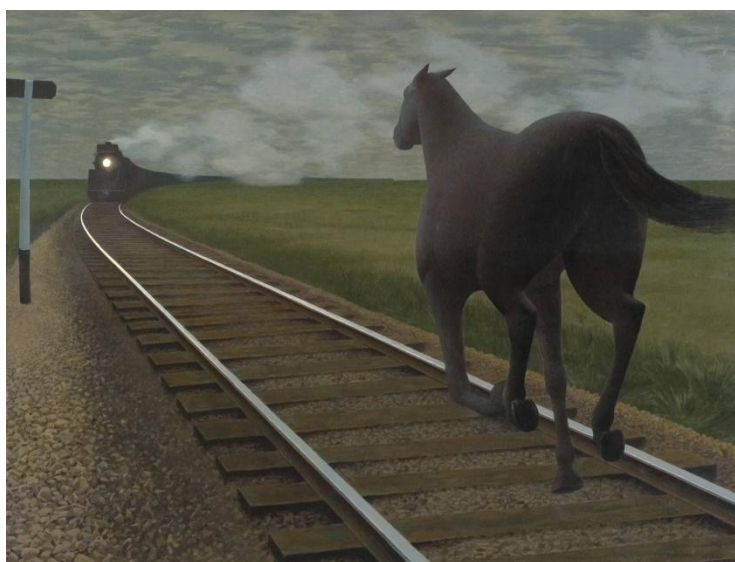


FIGURE 35. Alex Colville, *Horse and Train*, 1954, 41.2 x 54.2 cm, Art Gallery of Hamilton ©2021 A.C. Fine Art Inc.

Les deux couvertures s'inscrivent donc dans une tradition de mobilisation esthétique et de transmission des luttes à travers la multimodalité; elles représentent un reflet de différentes missions d'Écosociété : l'investigation, la dénonciation et la construction d'une mémoire collective des luttes. La maison défend donc une conception vivante et renouvelée de la militance, où le récit visuel et textuel participe à la formation d'une mémoire dynamique, mais aussi à l'émergence de nouvelles formes de *parole-action* :

⁴¹⁷ A.-M. SAINT-CERNY et C. QUESNEL, *Mégantic. Un train dans la nuit*, Montréal, Écosociété, 2021.

« Rebelle devant l'inexorabilité du mal, il a tenté sans relâche dans son œuvre d'imposer l'ordre face au chaos du monde, la volonté humaine devant la machine de destruction. Notre ouvrage s'inscrit dans cet esprit de rébellion⁴¹⁸ ».

3.2.13 SAVOIR PRENDRE LA PAROLE

Réappropriation du discours : la parole comme acte de résistance politique



Pour Écosociété, la prise de parole se configure donc comme un acte de résistance et de reconstruction écopolitique. À ce sujet, le philosophe de l'environnement Morton souligne que « la pensée écologique a à faire

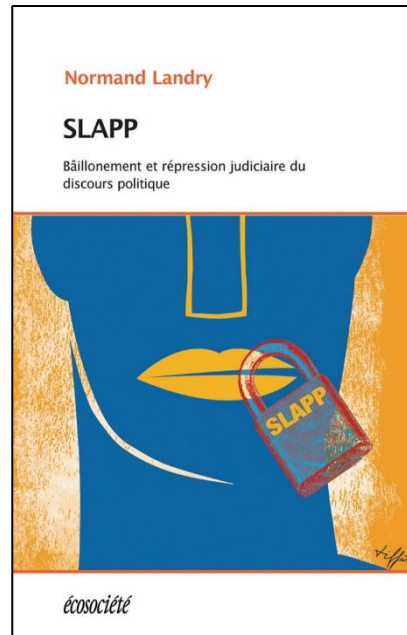
avec l'idéologie et la critique. La lecture et l'écriture. [...] Elle a à voir avec la société⁴¹⁹ ». Du point de vue éditorial, la maison se positionne en tant que facilitatrice de cette prise de parole, constructrice d'un espace dialogique nécessaire à la formulation d'un discours polémique. « Mettre fin à la loi du plus fort », contraster le principe qui trouve une nouvelle application dans le capitalisme de l'*homo homini lupus* sur lequel se fondent les plus diverses injustices, y compris celle environnementale, veut dire démanteler la violence factuelle et symbolique au sein de la société : aller vers une coexistence. La critique de la démocratie que la maison poursuit à travers cette section du catalogue repose sur un paradoxe tout contemporain; en fait, la coexistence démocratique n'a jamais été tant « populaire » que vide conceptuellement, poreuse. La contestation menée n'est pas seulement d'ordre politique, mais également éditoriale : l'ambition d'Écosociété est celle de réinjecter du contenu substantiel dans le débat public, nourrir un savoir orienté à l'activisme. Le mégaphone stylisé représente cette prise de parole collective, qui part d'en bas, l'inscrivant donc dans une esthétique militante qui s'ancre dans la tradition de l'action directe, populaire, qui se dresse contre les formes de pouvoir hégémonique. Parmi les premiers titres publiés par la maison, on signale *L'écrivain et la politique* (1996), où le devoir de participation est conçu en tant qu'impératif éthique, incontournable pour prononcer ses vérités et s'impliquer dans l'espace public. Essai-emblème du SAVOIR

⁴¹⁸ *Ibid.*

⁴¹⁹ T. MORTON, *La pensée écologique*, op. cit., p. 15.

PRENDRE LA PAROLE et de l'engagement auctorial, *Le droit du plus fort. Nos dommages, leurs intérêts* sortis après dix ans (2018) de la publication de *Noir Canada* et qui reçoit le Prix du Gouverneur Général en 2019 – ainsi décrit par le Comité d'évaluation : « Un récit émotif, lucide, un livre admirable et engagé qui résonne comme un cri d'alarme⁴²⁰ ».

Pour reprendre la métaphore visuelle du mégaphone, l'ouvrage de Anne-Marie Voisard cherche à faire entendre les voix rendues inaudibles et silencées par les mécanismes tant du système judiciaire que démocratique au service du pouvoir d'une oligarchie, celle de compagnies minières : « Dix ans plus tard, nous avons voulu *reprendre la parole* sur les enjeux démocratiques que cette affaire a soulevés en publiant deux livres, deux regards croisés sur le droit et la liberté d'expression dans l'édition⁴²¹ ». Mollier évoque les événements judiciaires à travers la métaphore du combat, qui se révèle extrêmement pertinent : « Anne-



Marie Voisard, alors conseillère juridique d'Écosociété, a raconté dans *Le droit du plus fort* ce que furent les cinq années d'un combat sans merci⁴²² ». Sur le droit des plus forts et des plus riches, et sur l'intimidation judiciaire comme méthodologie répressive de toute résistance civile, en 2012 Écosociété publie *SLAPP. Bâillement et répression judiciaire du discours politique*, qui contient dans le titre l'acronyme anglais *Strategic Lawsuit Against Public Participation*⁴²³; transposé et expliqué dans la quatrième de couverture : « Votre crime est d'avoir parlé, dénoncé, agi sur la place publique. Vous voilà victime d'une 'poursuite stratégique contre la mobilisation publique' ». Dans la lutte pour la justice environnementale et sociale, l'ouvrage se révèle incontournable pour saisir

⁴²⁰ Comité d'évaluation par les pairs du Prix du GG, 24 août 2019 : ecosociete.org/actualites/les-medias-en-parlent.

⁴²¹ Nous soulignons. A.-M. VOISARD, *Le droit du plus fort*, Montréal, Écosociété, « Hors-série », 2018 : ecosociete.org/livres/le-droit-du-plus-fort.

⁴²² J.-Y. MOLLIER, *Interdiction de publier. La censure d'hier à aujourd'hui*, Joinville-le-Pont, Double Ponctuation, 2020, p. 140.

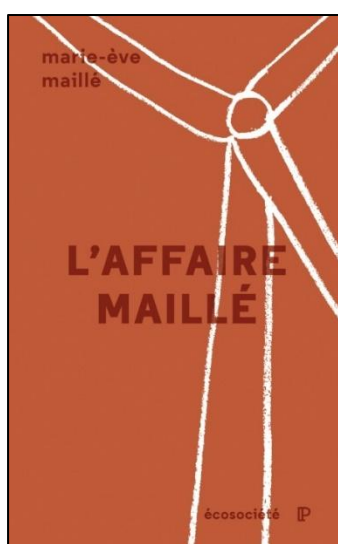
⁴²³ La lutte d'Écosociété contre la « dissolution du politique dans l'économie », et surtout dans la juridisation, a fait l'objet de plusieurs articles; par exemple, N. BAILLARGEON, « SLAPP. Quand le juridique menace le politique », *Les libraires*, publié le 21 juin 2012, consulté le 20 juillet 2024 : revue.leslibraires.ca/chroniques/slapp-ou-quand-le-juridique-menace-le-politique/.

les dynamiques de domination et de violence institutionnelle liées à la protection des écosystèmes et des communautés qui y habitent et y militent :

Énergir, le géant québécois du gaz (8 milliards d'actifs) se lance dans l'intimidation judiciaire pour contrer le règlement municipal de la ville de Prévost, qui limite l'utilisation du gaz fossile dans les nouvelles constructions. Réduire les GES et lutter contre la crise climatique, voilà l'objectif de cette municipalité pourtant avant-gardiste⁴²⁴.

Un projet de décarbonation des bâtiments constitue donc le nœud factuel de la question, qui oppose la municipalité de Prévost et le géant de la distribution de gaz au Québec. D'après Fløttum et Gjerstad, on peut identifier Énergir comme l'*antagoniste* par antonomase. Écosociété, fidèle à sa mission militante, contribue ainsi à éclairer et à dénoncer ces pratiques tout en renforçant le discours public sur la nécessité de véhiculer une voix dissidente, de se réapproprier un espace de parole nié et muselé. Dans le contexte de la répression subie en 2008, cette publication témoigne non seulement d'un éthos discursif, mais surtout non discursif; comme le souligne toujours Mollier :

Certes, une nouvelle législation canadienne avait vu le jour, limitant singulièrement la possibilité pour les conglomérats d'étouffer la contestation mais, si l'on regarde ce qui est arrivé à d'autres lanceurs d'alerte dans le monde depuis 2008, on ne peut qu'être inquiet devant l'augmentation des procédures judiciaires destinées à faire taire ces militants de la liberté d'expression et du droit d'informer les citoyens sur ce que les divers pouvoirs leur cachent⁴²⁵.



L'acte de poursuivre dans la publication d'ouvrages tels que *SLAPP*, *Le droit du plus fort* et plusieurs de Denault, dévoile une posture énonciative, auctoriale ainsi qu'éditoriale, qui est vraiment à contre-courant par rapport au pouvoir hégémonique. Même si souhaitée, la ligne éditoriale demeure fortement critique et ne cède pas à l'annihilation de sa diversité. Toujours dans une perspective de cadrage narratif, *L'Affaire Maillé. L'éthique de la recherche devant les tribunaux* (2018) constitue un contre-exemple édifiant, une « saga judiciaire qui se termine bien [...] 'comme dans un film où les gentils

⁴²⁴ N. LANDRY, *SLAPP. Bâilonnement et répression judiciaire du discours politique*, Montréal, Écosociété, 2012 : ecosociete.org/livres/SLAPP.

⁴²⁵ J.-Y. MOLLIER, *op. cit.*, p. 140.

gagnent à la fin⁴²⁶ ». Cette fois, l’auteure et chercheuse Marie-Ève Maillé s’oppose à un projet éolien dans le Centre-du-Québec, un projet apparemment « vert » mais d’un impact social et territorial considérable. Récit-témoignage de son expérience comme experte invitée à témoigner, l’ouvrage soulève des « questions troublantes en matière de recherche scientifique, de responsabilité institutionnelle et d’accessibilité à la justice⁴²⁷ », en mettant en lumière le décalage entre l’intention écologique des entreprises et les effets concrets sur les populations locales. Le récit s’inscrit ainsi dans une plus grande réflexion sur les « zones de sacrifice », concept discuté par Klein⁴²⁸, qui implique l’exposition des régions à des dommages environnementaux pour servir comme champ d’action des projets de « développement durable », dévoilant en réalité une mentalité coloniale. De la revendication sur une échelle *locale*, Écosociété se fait donc *porte-parole* d’une mobilisation et d’une mise en cause *globale* en tant qu’éditeur engagé; ce positionnement critique vise à souligner un dysfonctionnement systémique dans le rapport entre citoyenneté, démocratie et environnement. La maison renforce ainsi son rôle en tant que médiateur et catalyseur d’une réflexion sociale collective, offrant une tribune aux militant·es qui cherchent à transformer les injustices locales en mobilisation globale.

3.2.14 SAVOIR RÊVER

Rêver pour résister, résister pour publier : pour une écotopie éditoriale



À l’occasion des 25 ans d’activité, Écosociété a façonné plusieurs métaphores pour représenter son engagement éditorial : celles de la *cultivation des savoirs* et de *l’ouverture des possibles*, intégrées

dans la présentation actuelle du catalogue. Dans cette perspective, le SAVOIR RÊVER se positionne comme une clé fondamentale – étant le dernier élément – pour comprendre la posture et la mission ultime de la maison d’édition; en fait, la série des savoirs ne se

⁴²⁶ M.-È. MAILLÉ, *L’Affaire Maillé. L’éthique de la recherche devant les tribunaux*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociete.org/livres/l-affaire-maille.

⁴²⁷ *Ibid.*

⁴²⁸ N. KLEIN, *This Changes Everything: Capitalism vs. the Climate*, New York, Simon & Schuster, 2014, p. 161-187.

contente pas de dresser un constat sur l'état actuel des crises et des savoirs correspondants, mais se construit comme un horizon utopique et ouvert, incarné dans le verbe *rêver*. Le choix éditorial de situer ce savoir en dernière position de la série est significatif : après avoir traversé les savoirs pratiques, les souvenirs militants, et l'analyse des luttes actuelles, SAVOIR RÊVER suggère une ouverture vers l'avenir, une marche collective vers un horizon imaginaire qui inspire les pratiques présentes. Ce mouvement est un élément clé dans la pensée écotopique, telle que décrite par des théoriciens comme Ernst Bloch, où l'utopie représente non pas un état figé mais plutôt une direction⁴²⁹, un chemin orienté par un espoir actif : il faut « garder vives les utopies ». Dans le catalogue des 25 ans, on remarque la citation explicite du philosophe Bertrand Russell, dont les mots sont reformulés dans le SAVOIR; dans l'actualisation pour les 30 ans, la suite « le rêve est un moteur politique, sachons-nous en servir⁴³⁰ » a été plutôt intégrée dans le sous-titre « garder vives les utopies ». L'utopie proposée par Écosociété constitue en fait un espace réflexif dynamique, en recomposition perpétuelle; le rêve devient ainsi un outil politique et un levier critique pour élaborer les alternatives possibles, l'*autrement*. Cet élan créatif et collectif est représenté sur le plan multimodal par les rayons évoquant un lever de soleil, métaphore de la réinvention d'un monde, « du monde travaillé par une imagination ». Glowczewski et Lipuma, dans un chapitre intitulé *Rêver pour suspendre le ciel*, s'interrogent ainsi sur le statut contemporain de l'utopie :

À l'heure des désastres écologiques et des projections alarmistes pour l'avenir de la planète, rêver un autre monde est-il utopique? Oui, mais à condition de prendre l'utopie comme une stimulation de l'imaginaire et de considérer le rêve et ses cauchemars comme des outils pour agir. C'est la leçon des traditions collectives du rêve, pour lesquelles le rêve ne se réduit pas à une simple expérience individuelle [...] mais ouvre sur l'espace-temps de la mémoire en devenir de la matière et du cosmos. [...] L'humanité a besoin de rêves « pour retarder la fin du monde et « suspendre le ciel » qui risque à tout moment de s'effondrer sur nos têtes⁴³¹.

Les SAVOIRS façonnés par Écosociété, nous l'avons observé à plusieurs reprises, plongent profondément dans les abîmes et dans les cauchemars du collapse écologique afin de dégager des voies tant imaginaires que porteuses d'action; d'un savoir à l'autre, le rêve

⁴²⁹ E. BLOCH, *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1918.

⁴³⁰ ÉCOSOCIÉTÉ, *Cultiver les savoirs, ouvrir les possibles. 25 ans d'édition indépendante*, p. 3.

⁴³¹ B. GLOWCZEWSKI et V. LIPUMA, « Rêver pour suspendre le ciel », *Au bout de nos rêves. Le retour des utopies*, Éditions de l'aube – Fondation Juan Juarès, 2022, p. 9-10.

d'une sortie de l'impasse capitaliste constitue le nœud du discours éditorial, qui s'articule en sections thématiques. Le rêve peut constituer une force transformatrice et subversive, une source d'utopie pour reconverter la société et réimaginer l'avenir : « Il permet la reconquête d'un imaginaire politique⁴³² ». Cette reconquête est graphiquement symbolisée dans la marche sur un chemin partagé et rayonnant, qui incarne cette réappropriation d'imaginaires; il devient à la fois une vision et une pratique commune.

Dans cette section, plusieurs titres renvoient explicitement à l'utopie, en tant que terme, et à la thématique discursive du changement, comme le *Petit traité utopiste. Le monde sera ce que nous en ferons* (2009), dans lequel Jean-Pierre Galoup présente son projet pour une société nouvelle, à la fois idéale et réalisable. Le sous-titre met l'accent



sur une agentivité possible, articulée dans l'énonciation au « nous », pronom collectif qui reflète également le discours éditorial d'Écosociété. Galoup s'inscrit dans une dynamique de re-sémantisation du terme : « Et si nous redonnions au mot 'utopie' sa dimension originelle, c'est-à-dire un projet politique ?⁴³³ ». Cette tentative de réhabilitation et réappropriation linguistique se propose donc d'élargir le champ du possible non seulement sur le plan linguistique, mais aussi politique, étant la parole action; cette perspective fait écho à la performativité du langage théorisée par Austin et développée ensuite par Butler et Kerbat-Orecchioni⁴³⁴. Le verbe à la

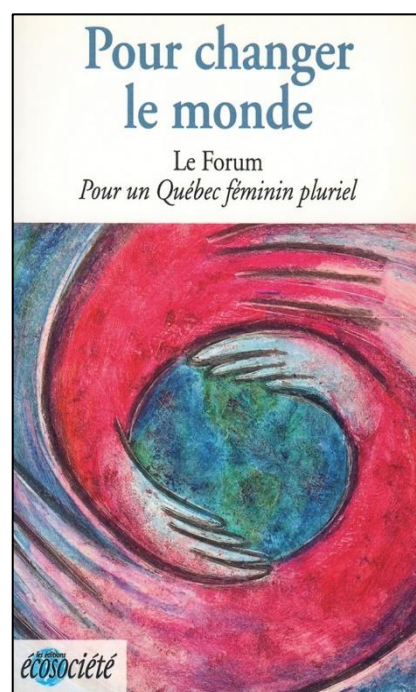
première personne plurielle « ferons », inscrit dans le futur, reflète ainsi une intention de bâtir collectivement un avenir, de participer activement à une transformation sociopolitique. Ce choix verbal présuppose une action partagée, un engagement collectif et volontaire, marquant l'importance de l'agentivité communautaire dans le projet utopiste. L'enjeu est donc de repenser l'utopie comme un champ d'action écopolitique,

⁴³² Ibid., p. 11.

⁴³³ J.-P. GALOUP, *Petit traité utopiste. Le monde sera ce que nous en ferons*, Montréal, Écosociété, 2009 : ecosociete.org/livres/petite-traite-utopiste.

⁴³⁴ J. L. AUSTIN, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1975; J. BUTLER, *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, New York – London, Routledge, 1997; C. KERBAT-ORECCHIONI, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Armand Colin, 2016.

où l'imaginaire devient un espace de transformation des structures sociolinguistiques. Au prisme du *Petit traité*, la maison d'édition participe aux mouvements écocritiques, où la reconceptualisation du lexique écologique et politique permet de mieux saisir les enjeux de justice environnementale et sociale. La dimension du possible est représentée sur la couverture, dont l'esthétique visuelle traduit une agentivité commune, ancrée dans la transformation socio-environnementale, dans une utopie « à portée de main », un avenir vert réinventé, ancré dans des actions concrètes. Le message est clair : le futur est façonné par nos actes présents, et c'est dans cet élan que se situe la vision éditoriale d'Écosociété. Le terme se trouve d'ailleurs dans d'autres ouvrages qui participent au discours sur une société pacifique et non-violente, tels que *Parce que la paix n'est pas une utopie* (1996) et *Quand l'utopie ne se désarme pas. Les pratiques alternatives de la gauche latino-américaine* (2002), montrant que les pratiques et les initiatives déjà mises en champ s'inscrivent dans une utopie tangible et militante. Dans *Désir d'humanité. Le droit de rêver* (2004) rappelle le verbe-clé du SAVOIR, et constitue un plaidoyer en faveur d'une réappropriation collective des rêves de justice sociale, qui ont été expropriés à la manière des biens communs. Si les droits universels, parmi lesquels sont compris les droits environnementaux, « sont relégués au domaine de la rêverie⁴³⁵ », la mission de l'auteur et de la maison est celle de les revendiquer pour réimaginer la société. Ce plaidoyer s'inscrit dans la lignée du SAVOIR en tant qu'outil militant, permettant aux lecteur·rice·s de se réapproprier l'imaginaire politique, de contester les logiques capitalistes et de restaurer une justice environnementale et sociale à l'échelle globale. Dans le cadre d'une réinvention nécessaire des cadres socio-politiques actuels, les nouvelles voies à parcourir dans cette démarche réparatrice et constructive sont évoquées dans *Pour changer le monde. Le Forum pour un Québec féminin pluriel* (1995), *L'élan du changement. Stratégies nouvelles pour transformer la société* (2004), *Une société à*



⁴³⁵ R. PETRELLA, *Désir d'humanité. Le droit de rêver*, Montréal, Écosociété, 2004 : ecosociete.org/livres/désir-d'humanité.

refaire. Vers une écologie de la liberté (2011) et *Les stratagèmes romantiques. Remédier aux désordres du monde contemporain* (2017). *Changer, transformer, remédier et refaire* constituent les verbes-clés, qui incarnent une invitation « à un moment de réflexion et de distance critique ainsi qu’à un effort d’imagination du monde meilleur que l’on pourrait souhaiter⁴³⁶ », ils traduisent une démarche militante et réflexive. En effet, chacun de ces ouvrages incarne une forme de résistance face aux crises actuelles et une volonté, un *élan*, à élaborer une écosociété. L’idée se manifeste dans la participation de chaque voix à un processus collectif; *Pour changer le monde* met en avant la voix écoféministe dans la construction d’une société inclusive et plurielle, au prisme de l’intersectionnalité entre les luttes écologiques et les instances féministes. La couverture souligne l’importance de la pluralité dans la protection de la planète verte et bleue, illustrée par les mains symboliquement protectrices qui l’entourent. Le geste de soin collectif incarne l’urgence d’une action commune et continue, symbolisée par les lignes courbes et douces qui incarnent le fondement moral du *Care*. Les couleurs chaudes de la couverture expriment une énergie vive et passionnée, mettant en lumière la valorisation des pratiques de soins et de relations intersubjectives comme réponses aux défis écologiques contemporains. Le caractère holistique des causes pour lesquelles militer est évoqué aussi à travers les termes « stratégies » et « stratagèmes » parmi les titres sélectionnés. Bien qu’ils relèvent d’un champ lexical militaire et tactique, ils participent à un discours incitatif et constructif des pratiques sociales et politiques à exercer. L’utilisation de ce lexique indique une volonté d’articuler la résistance et la transformation de manière systématique et proactive, tout en mettant en avant le potentiel créatif et réflexif des pratiques militantes. *Militer et rêver* pour un monde meilleur devient alors une démarche intégrée, où chaque parole-action est pensée comme une contribution à la construction d’un avenir plus juste, comme évoqué dans *Au cœur des possibles* (2020), qui explore l’importance de maintenir ouverts les horizons d’utopie et les élans de transformation sociale. Les « possibles » évoqués dans le titre font écho, dans l’imaginaire écopolitique global, à la célèbre formule zapatiste d’un « mundo donde quepan muchos mundos, donde quepan todos los mundos⁴³⁷ », manifeste d’une véritable utopie. Également à ce sujet, *Ce qui*

⁴³⁶ LE FORUM POUR UN QUÉBEC FÉMININ, *Pour changer le monde. Le Forum Pour un Québec féminin pluriel*, Montréal, Écosociété, 1995 : ecosociete.org/livres/l'elan-du-changement.

⁴³⁷ Pour approfondir le discours zapatiste, A. IBAÑEZ, « La utopia de ‘un mundo donde quepan todos los mundos’ », *Xipe Totek*, juin 2009, p. 138.

nous lie. *L'indépendance pour l'environnement et nos cultures* est un ouvrage emblématique dans la mosaïque des voix nécessaires au changement possible; il a été écrit par les dix député·e·s de Québec solidaire ainsi que Michaël Ottereyes, militant Innu, avec un avant-propos de Natasha Kanapé Fontaine, écrivaine et militante Innue. Le projet d'un Québec indépendant est présenté comme une lutte collective, autochtone et québécoise, à mener pour la protection du territoire et des ressources contre l'exploitation : « Il est urgent de bâtir un avenir meilleur qui tourne le dos à la destruction de la nature, aux injustices sociales et à l'érosion de nos cultures. Faire un pays pour changer le monde, en somme⁴³⁸ ».

On peut *suspendre le ciel* grâce aux pratiques militantes, mais aussi en adoptant de nouvelles conceptualisations de notre présent, de notre avenir, ainsi que du destin de la planète. *Pour une philosophie de l'action et de l'émancipation* (2009) propose un parcours intellectuel pour repenser la connaissance en relation à l'action et pour sortir de l'impuissance théorétique. Parmi les défis des temps présents, Mouterde inclut la rupture des équilibres écologiques, à laquelle peut répondre l'élan utopique, le seul horizon apte à « imaginer un monde dans lequel – selon la belle formule zapatiste – tous les mondes peuvent être contenus⁴³⁹ ». La nécessité d'une nouvelle posture face à la crise écologique implique d'abord un recadrage gnoséologique, proposé par la maison dans *Pour une nouvelle narration du monde* (2007), une narration qui

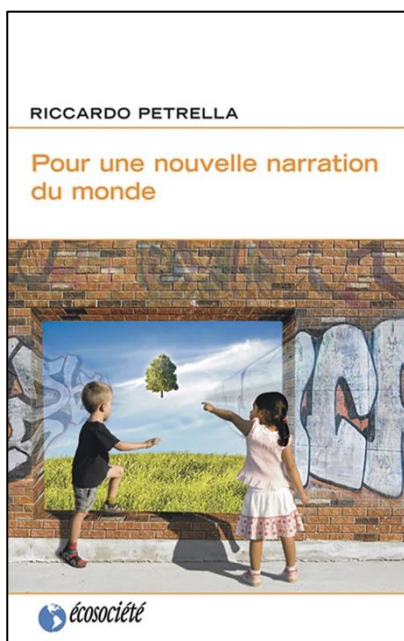
redéfinit le champ des possibles et réinvente un avenir en modifiant l'ordre des priorités.
Il met de l'avant des principes fondateurs d'humanité, [...] de droit de tous à la vie sur terre
[...] qui doivent devenir des priorités tout en respectant notre bien commun, la Terre⁴⁴⁰.

⁴³⁸ C. DORION, A. FONTECILLA, R. GHAZAL, C. LABRIE, A. LEDUC, É. LESSARD-THERRIEN, V. MARISSAL, M. MASSÉ, G. NADEAU-DUBOIS, M. OTTEREYES et N. KANAPÉ FONTAINE, *Ce qui nous lie. L'indépendance pour l'environnement et nos cultures*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/livres/ce-qui-nous-lie.

⁴³⁹ P. MOUTERDE, *Pour une philosophie de l'action et de l'émancipation*, Montréal, Écosociété, 2009 : ecosociete.org/livres/pour-une-philosophie-de-laction-et-de-lemancipation.

⁴⁴⁰ R. PETRELLA, *Pour une nouvelle narration du monde*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/pour-une-nouvelle-narration-du-monde.

Le propos est illustré sur la couverture, axée sur une *vision* régénérative du monde, profondément optimiste. La fenêtre ouverte sur l'avenir, représenté par un paysage



verdoyant et suspendu, incarne un passage symbolique pour une nouvelle conception du monde. Les deux enfants qui interagissent et semblent entrer dans cet horizon écotopique, renforcent l'idée d'une transition intergénérationnelle vers un futur meilleur. En outre, l'interaction humain-environnement devient enfin une source d'espoir et de transformation, non pas de manipulation destructrice. Ainsi, la couverture invite les lecteur·rice·s à intégrer les paradigmes écologiques dans la conception et dans la narration du monde, prônant pour une reformulation épistémique qui soit écosystémique. Avec le même rêve de

surpasser l'état de défi écologique grâce à une réflexion intime sur notre manière d'habiter le monde, Serge Mongeau conçoit *L'écosophie ou la sagesse de la nature* (2017) également comme une invitation à développer une « éthique écologique » radicale et nouvelle. Pour penser, affronter le collapse et envisager un avenir commun, l'ouvrage s'appuie sur l'écosophie, concept encore absent des banques des données terminologiques telles que le GDT ou FranceTerme, et qui désigne une approche multidimensionnelle reliant l'écologie, le politique, le social et le psychologique. Incarnant un concept écopolitique crucial, le terme a été conçu par l'alpiniste-philosophe Arne Næss en 1973⁴⁴¹ dans le cadre de la *deep ecology* et a été revisité ensuite par Félix Guattari, à la fin des années 1980, dans l'essai *Qu'est-ce-que l'écosophie ?* Composé par « écologie » et « philosophie », ce concept novateur dessine une cartographie *autre* de l'avenir, reposant sur une décolonisation de l'imaginaire, d'un point de vue cognitif et phénoménologique. La réflexion écosophique proposée par Mongeau, pionnier de l'écologie politique au Québec, cherche à décroquer les approches actuelles, en mettant en lumière la nécessaire interdépendance profonde entre les systèmes écologiques, sociaux et mentaux.

⁴⁴¹ E. APTER, « Traduire l'écosophie », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 16, n° 1, « Littératures francophones & écologie : regards croisés », dir. Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes et Olivier Sécardin, juillet 2022, p. 231.

L'écophilosophie ou la sagesse de la nature s'affirme donc comme un plaidoyer pour une éthique collective, orientée vers une transformation systémique nécessaire pour relever les défis écologiques contemporains. L'ouvrage réaffirme également la dimension militante et transformative des publications d'Écosociété, en proposant un réengagement éthique de notre *être-au-monde* pour devenir *autre*, et en donnant une réponse à la question capitale : « Le monde du développement qui précipite la destruction de la vie ne peut-il s'arrêter ?⁴⁴² ». À ce sujet, une réponse vient de l'éditrice Élodie Comtois, qui souligne la vocation écotopique de la maison :

Nos choix éditoriaux ont toujours pour souci de dénoncer, certes, mais aussi de proposer de véritables alternatives pour éviter que les gens ferment nos livres avec un sentiment de découragement. Nous voulons inviter les gens à changer la société et devons leur donner toutes les clefs d'analyse pour le faire, mais aussi des pistes d'action⁴⁴³.

Fournir des *clefs* et des *pistes* : cette approche permet de transformer la compréhension en action, en nourrissant un véritable laboratoire d'utopies où la résistance finit par fleurir.

3.2.15 Entre terminologie spécialisée et métaphore créative : l'édition d'Écosociété

Le catalogue en forme de SAVOIRS d'Écosociété représente un modèle unique de diffusion des connaissances écopolitiques, où la profondeur théorique des essais s'allie à une approche activiste et accessible pour ce qui concerne les pratiques de communication. À travers ses publications et son site web, la maison adopte des pratiques discursives et multimodales qui valorisent la spécialisation dans le domaine écologique, tout en s'adressant à un large lectorat qui comprend les militant·e·s de longue date ainsi que les plus jeunes activistes⁴⁴⁴. Les thèmes abordés, allant des crises écologiques à la justice sociale, sont traités avec une terminologie spécialisée, empruntée aux sciences humaines, naturelles et politiques, tout en étant rendus intelligibles grâce à des imaginaires métaphores efficaces et nouvelles et la reformulation par les cadrages narratifs. Les ouvrages évoqués au prisme des SAVOIRS ne se limitent pas à informer, mais

⁴⁴² B. GLOWCZEWSKI et V. LIPUMA, *op. cit.*, p. 17.

⁴⁴³ N. GARY, *op. cit.*

⁴⁴⁴ À ce sujet, la maison a récemment adapté ses SAVOIRS au format des contenus d'Instagram, en particulier sous forme de stories permanentes, au prisme de la même symbolique analysée pour le site web. Bien que cet aspect ne soit pas au centre de notre analyse, il témoigne d'une volonté d'élargir son public cible en s'appuyant sur les réseaux sociaux. Cette approche permet à la maison d'édition de rendre ses contenus encore plus accessibles et d'engager une audience plus jeune et connectée, contribuant ainsi à une diffusion accrue de ses idées et valeurs dans un espace médiatique numérique en constante germination.

cherchent à engager les lecteur·rice·s dans des processus de réflexion critique à travers l'argumentation, qui se traduit dans une orientation des imaginaires. À ce sujet, la publication du *Dictionnaire critique de la globalisation* de Gélinas constitue un exemple princeps de la transmigration terminologique opérée par la maison.

Les imaginaires symboliques sont centraux à la communication d'Écosociété, permettant une pédagogie active qui stimule non seulement la compréhension intellectuelle, mais aussi une profonde prise de conscience, un *aller outre*. La combinaison de terminologie spécialisée et de métaphores multimodales créatives confère aux publications une dimension à la fois savante et sémiotiquement engagée. En réaffirmant l'interconnexion entre sciences et luttes sociales, chaque SAVOIR se pose non seulement comme « un manuel de survivance » pour traverser la polycrise, mais comme une invitation à l'action – une *call to action* – articulant une critique profonde du capitalisme, du colonialisme et de l'injustice environnementale. Le discours développé a une charge pragmatique, pour le dire avec Kerbat-Orecchioni : « *Dire*, c'est sans doute transmettre à autrui certaines informations sur l'objet dont on parle, mais c'est aussi *faire*, c'est-à-dire tenter d'agir sur son interlocuteur, voire sur le monde environnant⁴⁴⁵ ». Dire, dans le sens d'articuler la *parole* éditoriale, « c'est faire plusieurs choses à la fois (informer d'un fait, susciter une conduite)⁴⁴⁶ »; Écosociété véhicule un message de résistance, de transformation et surtout d'espoir, où la vulgarisation du savoir ne signifie pas une simplification des contenus spécialisés, mais bien un *engagement* pour rendre le discours complexe accessible à un lectorat plus large, tout en maintenant la profondeur critique, en sondant chaque thématique discursive. Ce positionnement éditorial se présente comme un contre-discours face aux formes dominantes de communication écoanxieuses, mobilisant une multiplicité des voix et d'imaginaires pour mieux articuler les enjeux de notre époque et façonner l'avenir du domaine et de demain.

À ce sujet, Lefort-Favreau souligne comment le discours de l'éditeur « permet aussi d'articuler une parole critique qui fixe des pratiques⁴⁴⁷ »; Écosociété dévoile son pouvoir symbolique dans l'affirmation et la dissémination d'un discours militant qui redéfinit les dynamiques mêmes du champ éditorial francophone :

⁴⁴⁵ KERBAT-ORECCHIONI, *op. cit.*, p. 1.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁴⁷ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 130.

Pour comprendre cette élaboration de pratiques critiques, la notion de prescription est essentielle. Elle donne à voir comment les éditeurs influencent le contenu des livres et leur réception, notamment en intervenant par le paratexte (les catalogues promotionnels, la quatrième de couverture, les mentions génériques attribuées ou pas aux textes, le choix des couvertures) et en fixant des valeurs qui font office de guides pour l'ensemble du champ⁴⁴⁸.

Déjà en 2019, dans *Contre-culture et environnement au Québec : Une écosociété à bâtir*, l'auteure remarquait que « plus de 100 titres ont été publiés à ce jour et la maison occupe aujourd'hui une place de choix dans le milieu éditorial québécois⁴⁴⁹ ».

Aujourd'hui, après 30 ans d'engagement dans un projet éditorial militant et plus de 300 ouvrages publiés, la maison a consolidé son influence en créant un cadre propice pour l'apprentissage écopolitique, tout en articulant un discours à la fois créatif et critique, unique dans le champ éditorial international.

3.3.1 *Noir Canada* : dans les sables bitumineux de la censure.

Des SAVOIRS à la praxis

Après avoir sondé les différents SAVOIRS et parcouru le catalogue d'Écosociété, nous allons nous plonger dans « les eaux troubles de la censure » qui, dans le cadre de l'affaire *Noir Canada*, se sont transformées en véritables sables mouvants et bitumineux. Comme dans les plus célèbres affaires de censure littéraire à travers l'histoire, la maison et ses auteur·rice·s, Alain Deneault, Delphine Abadie et William Sacher, se sont retrouvé·e·s sur le banc des accusés. Nonobstant les épuisantes vicissitudes judiciaires et les graves répercussions économiques qui auraient pu découler de l'affaire *Noir Canada*, menaçant l'existence même de la maison⁴⁵⁰, Écosociété a persévéré dans la publication d'ouvrages consacrés à la dénonciation des injustices sociales et environnementales, illustrant son engagement à traduire les savoirs critiques en une praxis militante. En ce qui concerne la « pierre du scandale », toutefois, le règlement confidentiel signé hors cours avec Barrick Gold et Barno Corporation a entraîné le retrait de l'ouvrage par la maison. Deneault

⁴⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁴⁹ M. ISABEL, *op. cit.*, p. 86.

⁴⁵⁰ Comme l'a souligné P. GENÊT, dans une étude interne au GRÉLQ en 2008, l'affaire aurait pu présenter une « perspective de renoncement » de la part de l'éditeur, alors qu'elle s'est finalement révélée être une « perspective de d'ouverture », en raison de l'écho du procès, marquant un tournant décisif pour la maison. La même réflexion est présente dans LEFORT-FAVREAU : « L'ironie de cette histoire, c'est que le procès de *Noir Canada* a donné une visibilité inespérée au livre », *Le luxe de l'indépendance*, *op. cit.*, p. 152.

affirme à ce propos la nature économique et violente du troc : « Nous n'avons été financés par personne pour mener cette entreprise et avons compris, au fur et à mesure que nous nous y consacrons, à quel point c'est aujourd'hui à ce *prix* qu'on garde sa liberté de parole⁴⁵¹ ». L'indépendance, entendue également comme la liberté de publier, est un *luxé*. *Ouvrir les possibles* signifie aussi dépasser les frontières nationales pour se faire porte-parole des crimes contemporains, pour *lire le monde* et apprendre à le *déchiffrer* : « En bref, on peut y lire, et interroger en ce sens, une démarche qui ne vise pas seulement un 'droit de savoir' démocratique, mais qui invite aussi à tenter de déchiffrer le monde dans lequel nous vivons⁴⁵² ». *Noir Canada* est en fait un livre essentiel dans la co-construction du débat démocratique et constitue une somme de plusieurs SAVOIRS explorés, tels que la compréhension, la dénonciation, la construction de la mémoire, la réconciliation, l'appel à l'action; cet ouvrage est sans doute à considérer un *J'accuse* de notre siècle : il nous donne à lire le monde *autrement*. Dans le cadre plus vaste de l'écologie du livre, être un éditeur indépendant et écoresponsable signifie non seulement utiliser un papier certifié et répondre à d'autres standards de carboneutralité, mais être prêt à répondre dans le sens plus étymologique du verbe : assumer ses actes et combattre la dystopie écopolitique qui devient, malheureusement, une réalité. Lefort-Favreau souligne à ce propos comment « la censure du marché intervient pour restreindre le champ du pensable, du dicible, du perceptible⁴⁵³ ». Face à cette fermeture, la maison a répondu en incarnant son slogan : elle *cultive* et *ouvre* le pensable, le dicible et le perceptible.

3.3.2 Qui a peur d'Écosociété? L'univers métaphorique autour de l'affaire

La résistance aucto-éditoriale est encadrée par le discours médiatique à l'aide de métaphores guerrières, qui illustrent la confrontation inégale entre les parties en cause, soulignant la violence du différend avec des locutions nominales figées comme « bataille juridique », qualifiée aussi comme « pénible », et des locutions verbales telles que « mener/poursuivre le combat ». En outre, le terme « lutte » est répandu dans le corpus (avec 43 occurrences), tout comme « combat » (30), « guerre » (23) et « affronts » (1), des termes qui confèrent au débat une connotation de violence symbolique. L'usage de

⁴⁵¹ Nous soulignons. C. MAKAREMI, « Question de méthode... à propos de : *Noir Canada, Pillage, corruption et criminalité en Afrique*. Entretien avec Alain Deneault », *Altérités*, 2008, vol. 5, n° 2, p. 127.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 120-121.

⁴⁵³ LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 151.

ces métaphores établies met en exergue le déséquilibre des forces et contribue à cristalliser l'image d'Écosociété et de Deneault à travers une métaphore mythologique, « le petit David qui s'encline contre le Goliath mondial du pétrole⁴⁵⁴ », se battant contre les géants industriels avec pour seules armes la critique intellectuelle, le soutien d'autres éditeurs indépendants et celui de la société civile. Un article publié dans *Le Devoir* souligne cette polarisation avec un titre rhétorique : « Noir Canada - Le pouvoir... contre le savoir?⁴⁵⁵ », un titre qui oriente l'opinion publique en faveur des auteur·rice·s incriminé·e·s, en insistant sur l'enjeu fondamental du procès, la liberté d'expression. L'article rappelle que « ses conclusions [du procès] détermineront, pour l'avenir, la place qu'on réserve à la liberté d'expression des auteurs, des penseurs, des intellectuels et des scientifiques qui, au Québec comme partout ailleurs, sont des acteurs essentiels de nos démocraties⁴⁵⁶ ». Le procès devient donc un exemple paradigmatique, où l'éthos discursif et non discursif de Deneault et d'Écosociété est cristallisé comme militant, incarnant des acteurs clés dans la défense de la justice sociale et environnementale. Bien que l'éthique d'Écosociété ait toujours été marquée par la dénonciation des abus environnementaux et humains dès son premier catalogue, cette confrontation judiciaire a permis de renforcer sa réputation de défenseur des causes marginalisées, lui attribuant une dimension plus universelle et morale. Le communiqué de presse de l'AIEI, intitulé *La liberté de publier en danger au Canada ?*, exprime clairement une visée dénonciatrice en apportant son soutien à l'éditeur :

Nous, éditeurs de tous les continents, de 30 nationalités différentes, souhaitons exprimer notre plus vive préoccupation et notre plus grande consternation face aux pressions inadmissibles que subissent actuellement les éditions Écosociété, qui mettent en danger son existence même. Ces pressions visent clairement à réduire au silence l'éditeur à but non lucratif et les auteurs du livre *Noir Canada – Pillage, corruption et criminalité en Afrique*. Nous exprimons ici avec force et solennité notre complète solidarité avec l'éditeur québécois, avec ses administrateurs et avec les auteurs incriminés. Nous affirmons que ces pratiques réduisent de façon inacceptable la liberté

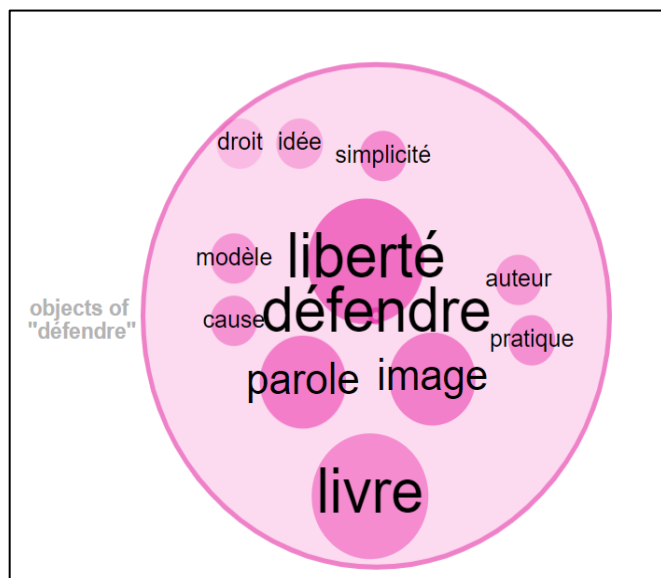
⁴⁵⁴ C. SOLYM, « Le petit éditeur David s'incline contre le Goliath mondial du pétrole », *L'Actualité*, publié le 19 octobre 2011, consulté le 22 octobre 2024 : actualite.com/le-petit-editeur-david-s-incline-contre-le-goliath-mondial-du-petrole.

⁴⁵⁵ P. NOREAU, « Noir Canada – Le pouvoir... contre le savoir ? », *Le Devoir*, publié le 9 décembre 2010, consulté le 22 octobre 2024 : www.ledevoir.com/opinion/noir-canada-le-pouvoir-contre-le-savoir.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

des médias en général et celle des éditeurs en particulier – l'équilibre démocratique implique pourtant une acceptation sans condition de la liberté d'expression⁴⁵⁷.

La posture de la maison face aux pressions, présentée sous forme d'anaphore, est évoquée dans le corpus à travers le verbe à visée métaphorique « combattre » (5), présent dans les



collocations « combattre le silence » et « combattre ses adversaires », en lien avec le procès, ainsi que dans l'énoncé « combattre le productivisme, la surconsommation, les pouvoirs hiérarchiques et de domination⁴⁵⁸ » qui se réfère à la mission de l'Institut pour une écosociété (IPE). Le verbe « défendre » est plus fréquemment employé (24),

en particulier avec 144,11 occurrences par million de tokens, ce qui suggère que ce verbe occupe une place prépondérante dans le discours médiatique autour de l'affaire *Noir Canada*, et met en évidence une forte préoccupation publique quant aux droits démocratiques. La visualisation graphique des collocations à partir du verbe « défendre » fait apparaître les nœuds discursifs du procès et de sa réception par la presse. Le terme « liberté » bien que le corpus soit de petite taille, est également hautement fréquent, avec un total de 49 occurrences, et constitue l'objet d'autres verbes tels que « retrouver » – en lien avec la décolonisation des imaginaires prônée par l'ouvrage –, « limiter », « donner » et « célébrer ». Ce dernier verbe renvoie à la célébration de la liberté d'expression inhérente à toutes les étapes de *Noir Canada*, soutenue, par exemple, à travers l'initiative évoquée par *Les Nouveaux Cahiers du Socialisme* : « Vous pouvez maintenant afficher fièrement votre soutien aux Éditions Écosociété et aux auteurs de *Noir Canada* en portant un superbe tee-shirt *Libre d'être Écosociété*⁴⁵⁹ ».

⁴⁵⁷ AIEI, « La liberté de publier en danger au Canada ? », AIEI, « Liberté d'éditer », publié en avril 2008 : www.alliance-editeurs.org/-liberté-d-expression.

⁴⁵⁸ D. DOMPIERRE, « Écosociété : une maison à contre-courant », *Les libraires*, publié le 1^{er} mars 2001, consulté le 20 septembre 2023 : revue.leslibraires.ca/articles/ecosociete-une-maison-a-contre-courant/.

⁴⁵⁹ « Les éditions écosociété et les auteurs de *Noir Canada* demandent à la cour de rejeter la poursuite de Barrick Gold », *Les Nouveaux Cahiers du Socialisme*, publié le 28 juin 2011, consulté le 30 septembre

La liberté signifie également la libre participation des citoyen·ne·s, représentés sur une photographie les montrant en train de protester devant la Cour suprême du Canada. Cette image est devenue la couverture du Bulletin *Ligue des droits et libertés*⁴⁶⁰ en 2011, numéro consacré à la liberté d'expression et au droit à l'information, contenant une section dédiée aux SLAPP au Québec et à l'affaire *Noir Canada*. Dans le corpus, la défense est déclinée aussi au prisme du terme « débat », dont les modificateurs principaux sont « public », « actuel », « démocratique », « parlementaire » et « écologiste » : l'ouvrage devient ainsi une métaphore de résistance démocratique qui dépasse les frontières du champ éditorial.

Dans la section *Historique* d'Écosociété, le témoignage de cette solidarité citoyenne est mis en valeur par l'usage de la même photographie, accompagnée de la description suivante : « Un site Internet de solidarité avec Écosociété est lancé, sur lequel citoyen.ne.s et organismes peuvent signer une pétition de soutien, faire un don au fonds de défense juridique, envoyer une lettre au ministre de la Justice pour l'adoption urgente d'une loi qui protège la liberté d'expression⁴⁶¹ ». *Noir Canada* participe à une métaphore multimodale, incarnant la justice elle-même, et l'esprit indépendant de la maison, opposée



FIGURE 36. Couverture ligue des droits et libertés

à la fois aux intérêts financiers des pétroliers et à toute tentative de censure : « Images, particularly photographs, are seen as representing reality rather than certain worldviews. The content of images is nevertheless always influenced by the 'gaze' – or viewpoint –

that they convey (Lutz and Collins 1991: 137)⁴⁶² ».

2024 : www.cahiersdusocialisme.org/les-editions-ecosociete-et-les-auteurs-de-noir-canada-demandent-a-la-cour-de-rejeter-la-poursuite-de-barrick-gold/.

⁴⁶⁰ LA FONDATION LÉO-CORMIER, *Ligue des droits et libertés*, printemps 2011 : liguedesdroits.ca/bulletin-printemps2011.pdf.

⁴⁶¹ ÉCOSOCIÉTÉ, « Historique », ecosociete.org/à-propos/historique.

⁴⁶² E. FOIS, *op. cit.*, p. 137-138.

Dans le cas de la photographie, le point de vue suggère le poids moral de l'ouvrage : la balance, autre métaphore de justice, invite les lecteur·rice·s à réfléchir sur les implications du procès. Dans une perspective multimodale, les métaphores de la guerre, de la justice et de la résistance citoyenne s'entrelacent pour construire un imaginaire militant qui dépasse les simples affrontements juridiques, et appelle à une réévaluation des rapports de force dans le cadre des luttes écologiques, sociales et démocratiques au cœur desquels se situe Écosociété qui, pour le dire avec les mots d'une de ses auteures, Lefebvre-Faucher, fait « entrer l'utopie dans le débat⁴⁶³ ».

⁴⁶³ V. LEFEBVRE-FAUCHER, *op. cit.*, p. 20.

CHAPITRE IV

MILITER ENTRE LES CASES : ÉCOSOCIÉTÉ ET LA BD ÉCOLO

4.1 Nouvelles frontières du militantisme : la bande dessinée écolo

D'un point de vue éditorial, la bande dessinée (BD) représente un médium puissant pour *faire entrer l'utopie* dans le champ discursif, aborder la crise climatique, mettre en scène ses héros, ses coupables, et imaginer des scénarios futurs, tout en explorant les dynamiques ayant conduit à l'état de polycrise actuel. Elle offre, en effet, par sa multimodalité inhérente, des récits qui non seulement informent, mais peuvent aussi mobiliser l'action politique à travers un fondement moral, en proposant des hétérotopies tendant vers une écotopie réalisable. Afin de définir la BD dans tous ses aspects, nous ferons référence à la *solidarité iconique* de Groensteen, soit « la mise en relation d'une pluralité d'images solidaires⁴⁶⁴ », identifiée comme caractéristique principale du genre pour le distinguer d'autres types de discours :

on définira comme solidaires les images qui, participant d'une suite, présentent la double caractéristique d'être séparées (cette précision pour écarter les images uniques enfermant en leur sein une profusion de motifs ou d'anecdotes) et d'être plastiquement et sémantiquement surdéterminées par le fait même de leur coexistence *in praesentia*⁴⁶⁵.

En contexte francophone et québécois, la BD a connu une croissance significative, devenant un outil de militance efficace et un dispositif phénoménologique dans son être en relation avec le discours politique, scientifique et médiatique, notamment en ce qui concerne la cause écologique. En s'appuyant sur la définition précédente de la bande dessinée, qui en décrit la condition d'existence – une condition *sine qua non* – on propose le terme de « BD écolo » pour mettre en évidence l'élargissement du genre, reposant sur désormais sur un discours écologique devenu constitutif.

Dans le contexte du Festival d'Angoulême, on retrouve également la mention des BD écolos⁴⁶⁶; on considère l'emploi de l'adjectif « écolo » comme non péjoratif, en dépit

⁴⁶⁴ T. GROENSTEEN, *Système de la bande dessinée*, Paris, PUF, 1999, p. 21.

⁴⁶⁵ *Ibid.*

⁴⁶⁶ Dans la sélection de *Reporterre*, on signale l'inclusion de *Résister et fleurir* (2023) de J.-F. CHÉNIER et Y. BÉLANGER, avec la reprise de la métaphore de la construction – topique dans le discours de la maison –

de son caractère plus colloquial⁴⁶⁷, compte tenu de l'ampleur et de la légitimité du discours écologique subjacent. L'adoption de cette nomenclature a le but de souligner la spécialisation du genre et de l'ancrer dans une tradition littéraire et artistique plus vaste, où l'écologie devient une composante essentielle du récit et de la structure narrative. La locution nominale vise effectivement à institutionnaliser et à légitimer ce sous-genre, en soulignant sa capacité à interpeller de manière complexe – soulignant en même temps son côté fortement militant – les défis contemporains de la crise écoclimatique.

Nous avons souligné précédemment la popularité croissante du genre, illustrée par la création de prix internationaux tels que le Tournesol et l'Éco-fauve, ainsi que par le développement d'un réseau d'événements dédiés au neuvième art, notamment le Festival de la BD francophone du Québec, le plus ancien en son genre au Québec et au Canada, qui se poursuit dans le cadre du Salon du livre de Québec. Cette dynamique dans le champ éditorial démontre que la bande dessinée écolo ne se contente pas de refléter les préoccupations environnementales contemporaines; elle participe activement à la construction d'une conscience écopolitique, à la fois à par l'information, la narrativisation, la moralisation et l'orientation vers l'action. En intégrant des récits écocritiques au sein du neuvième art, la BD écolo ne devient pas seulement un outil pédagogique, mais définit également un nouvel espace de résistance culturelle. Par cette hybridation entre art et engagement, la bande dessinée québécoise, et plus largement francophone, forge de nouvelles voies pour l'expression et l'action, consolidant ainsi son rôle en tant que vecteur de mémoire discursive, de résistance et de transformation sociétale. L'espace de la BD écolo est coconstruit à plusieurs niveaux, à l'image d'une écosociété en miniature.

4.1.2 Artivisme en bulles : la bande dessinée québécoise (BDQ) en ébullition

Avant de plonger dans l'univers d'Écosociété et de ses bédéistes écolos, il est essentiel de tracer les contours contemporains de la bande dessinée québécoise, pour en souligner les éléments de spécificité et de définir aussi ses axes éditoriaux. En s'appuyant sur les

dans la récession : « Quels mondes voulons-nous *bâtir* et *détruire* ? Si l'écriture emprunte à l'essai, les aquarelles sont magnifiques, elles donnent à voir, rendent perceptibles la possibilité d'une écologie sensible ». G. D'ALLENS, « Festival d'Angoulême : les meilleures BD écolos », *Reporterre*, mis en ligne le 26 janvier 2024, consulté le 2 septembre 2024; reporterre.net/Festival-d-Angouleme-les-meilleures-BD-écolos.

⁴⁶⁷ Voir « écologiste », *Usito* : usito.usherbrooke.ca/écolo.

critères établis par Falardeau, spécialiste du genre, on considère qu'une œuvre relève de la BD québécoise si « soit son auteur[e] est né[e] au Québec, soit l'œuvre a été éditée par un éditeur québécois⁴⁶⁸ »; cette définition met en exergue l'importance de la localisation et de l'appartenance culturelle dans la BDQ. La variation diatopique, comme souligné par Fløttum d'un point de vue discursif, joue un rôle significatif dans la cadre de la crise climatique : les protagonistes et les événements de la BDQ sont étroitement liés à une mémoire topographique et culturelle, les histoires étant enracinées dans des contextes spécifiques. Une vitalité particulière anime aussi la bande dessinée au Québec, en particulier au cours des dernières années : les bornes temporelles de notre corpus, édité par Écosociété, s'étendent de 2021 à 2023, illustrant cette effervescence créative. À ce sujet, l'acquisition des éditions d'Isatis et le lancement de la collection *Radar* ne constituent qu'un reflet d'un élargissement et d'un engagement de la maison envers un lectorat jeune adulte⁴⁶⁹.

Au Québec, une production dynamique de BD écolos qui abordent des enjeux locaux et globaux s'est installée depuis quelques années, notamment grâce à la médiation de revues et de fanzines, comme la trimestrielle *Planches*, fondée en 2015 à Montréal et qui a publié la plupart des auteur·rice·s contemporain·e·s. Falardeau parle d'ailleurs d'une « montréalisation⁴⁷⁰ » du genre, un mouvement auquel Écosociété participe en lui donnant un nouvel écho militant.

La collection *Ricochets* a été inaugurée avec l'essai graphique de François Samson-Dunlop, fondateur du fanzine *Tout va bien – comment les paradis fiscaux ont ruiné mon petit-déjeuner* en 2019. Ce geste éditorial n'est pas passé inaperçu : *Livres Hebdo* en a fait mention dans un article intitulé « De la BD chez Écosociété⁴⁷¹ », témoignant de la nouveauté de cet enracinement dans le neuvième art.

La bande dessinée est décrite comme un genre « porteur de rêves et de cohésion sociale⁴⁷² », permettant de *figurer* l'avenir. Déjà dans les années 1970, elle avait connu

⁴⁶⁸ M. FALARDEAU, *L'art de la bande dessinée actuelle au Québec*, Presses de l'Université de Laval, 2020, p. 3.

⁴⁶⁹ Pour un approfondissement du sujet, voir : N. FERRARIS, « La BD québécoise pour la jeunesse : plus populaire que jamais ! », *Lurelu*, vol. 39, n° 1, printemps-été 2016, p. 7-10.

⁴⁷⁰ « À noter que tous les éditeurs et les revues se trouvent à Montréal, sauf Moelle Graphique qui est à Québec »; M. FALARDEAU, *op. cit.*, p. 10.

⁴⁷¹ P. LEDUC, « De la BD chez écosociété », *Livres Hebdo*, mis en ligne le 25 avril 2019, consulté le 2 septembre 2024; <https://www.livreshebdo.fr/article/de-la-bd-chez-ecosociete>.

⁴⁷² M. FALARDEAU, *op. cit.*, p. 159.

un « printemps » dans le champ littéraire, parallèlement aux revendications politiques de l'époque. L'émergence de la BDQ « ne peut donc se comprendre, d'une part, que par l'évolution que connaissait le champ de la bande dessinée à l'extérieur de ses frontières et, d'autre part, par les bouleversements que connaissait alors le Québec⁴⁷³ ». La BD se distingue aussi par un développement significatif et progressif dans la presse, où elle s'est imposée comme médium polémique. La construction d'un contre-discours militant est ainsi véhiculée par la « solidarité iconique », témoignée par d'autres titres du catalogue tels que ces trois titres déjà cités : *50 ans de caricatures en environnement* (2015) et *Motifs raisonnables. Dix ans d'affiches politiques* (2023).

Une nouvelle saison de militance est donc marquée par l'exploration de la BD par la maison, soulignant la puissance évocatrice du genre pour construire et reconstruire un dialogue intergénérationnel, à travers une communication visuelle et narrative engageante, accessible et inclusive.

À la dernière page de *Mégantic*, on trouve cette note éditoriale :

Avoir, encore et toujours, cette envie de lancer un pavé dans la mare de l'espace public. Avec la collection « Ricochets », Écosociété plonge dans l'univers de la bande dessinée, n'hésitant pas à faire éclater la forme traditionnelle de l'essai pour en révéler le fond sur d'autres traits. Ensemble, guettons les rebonds.

En utilisant la BD comme outil de mobilisation, Écosociété réaffirme son rôle en tant que pionnier dans l'artivisme, contribuant à la structuration d'une conscience écopolitique. Comme dans les SAVOIRS précédemment explorés, les métaphores jouent un rôle central dans le discours de la maison, qui n'est pas seulement promotionnel, mais également politique. Dans l'*incipit* « Avoir, encore et toujours cette envie de lancer un pavé dans la mare de l'espace public », la métaphore repose sur l'idée de la perturbation et peut être classée comme métaphore cognitive d'orientation⁴⁷⁴, où l'espace public est conceptualisé comme une surface d'eau stagnante : la démarche d'Écosociété est donc disruptive et polémique. L'éthos, à la fois discursif et non discursif, se manifeste aussi dans la métaphore du plongeur « dans l'univers de la bande dessinée », qui constitue une extension figurative symbolisant l'élargissement de l'espace de la réflexion critique. Elle

⁴⁷³ S. LEMAY, *Le printemps de la bande dessinée québécoise (1968-1975)*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, août 2010, p. 86 s.

⁴⁷⁴ Les métaphores analysées sont interprétées dans le cadre de la théorie critique de la métaphore (TCM), telle que développée par LAKOFF et JOHNSON dans *Metaphors We Live By* (1980).

fait écho à la précédente par son mouvement orienté vers le bas, signifiant une recherche profonde et un engagement total dans le domaine. L'acte de « faire éclater la forme traditionnelle de l'essai » reflète également une métaphore de la rupture, qui se fonde sur l'idée que la découverte d'un nouvel univers nécessite souvent de « casser » la surface visible. L'*explicit* revient, de manière anaphorique, à l'*incipit*, à travers une métaphore d'orientation – cette fois temporelle – : l'avenir est un espace à guetter *ensemble*, un lieu où observer les « rebonds » du pavé lancé dans la mer sociétale. L'imaginaire métaphorique de la maison, enraciné dans des concepts spatiaux et directionnels, évoque encore une fois l'exploration des voies inédites dans la quête de la justice et la recherche de toute vérité.

Au prisme d'une approche méthodologique critique et multimodale (CMDA), avec un focus sur les métaphores, nous analyserons maintenant les rebonds d'Écosociété.

4.2.1 *Mégantic, un train dans la nuit* : ceci n'est pas (seulement) une BD

La bande dessinée *Mégantic, un train dans la nuit* par Anne-Marie Saint-Cerny et Christian Quesnel offre une contribution capitale à la compréhension des événements survenus à Lac-Mégantic dans la nuit du 6 juillet 2013, ainsi qu'à la constitution d'une conscience militante, nécessairement herméneutique, face aux horreurs produites par l'industrie fossile et le système capitaliste. Publiée en 2021 dans la collection *Ricochets*, cette BD écolo constitue tout d'abord un exemple de traduction intersémiotique⁴⁷⁵ dans le catalogue de la maison; il s'agit en effet de l'adaptation graphique de l'essai *Mégantic. Une tragédie annoncée*, paru en 2018, de la même autrice. Un dialogue s'instaure entre les deux œuvres : dans la postface de la BD, signée par Anne-Marie Saint-Cerny, la tragédie est jugée « évitable », et *Mégantic* est décrit comme « le triste récit d'un conte capitaliste parfait », une tournure qui reprend celle de la quatrième de couverture de l'essai : « Tragédie emblématique [...] et dépassant largement le fait divers, *Mégantic* est un conte capitaliste moderne parfait ». Dans une posture aucto-éditoriale, l'auteure souligne la nécessité du transfert entre les genres pour « exhumer » la vérité et la rendre *tangible*, l'un des nœuds du SAVOIR SE SOUVENIR :

⁴⁷⁵ La traduction intersémiotique ou transmutation est définie comme « l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques »; cf. R. JAKOBSON, *Essai de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 79.

Mais [l'essai] ne pouvait pas témoigner entièrement des vies perdues et détruites. Ramener les visages, les yeux terrorisés ou hagards, d'une douleur indescriptible. L'essai ne pouvait non plus expliquer combien ce drame s'inscrit, symboliquement, dans la douleur incommensurable que des humains infligent à d'autres êtres humains. [...] La vérité exhumée est l'une des seules armes dont nous disposons contre la répétition des horreurs évitables. Ce livre graphique, dérisoire mais non inutile, tente ainsi de combattre la souffrance évitable⁴⁷⁶.

Le cadre narratif multimodal est donc considéré incontournable tant à l'analyse approfondie – en forme d'enquête aux envols lyriques – de la catastrophe ferroviaire qui a secoué le lac et la ville de Mégantic, ainsi que sa communauté, que pour la revitalisation d'une mémoire à la fois complexe et humaine, nécessaire pour pouvoir imaginer un avenir. Nous avons choisi à ce propos de faire écho au documentaire *Mégantic, ceci ce n'est pas un accident*⁴⁷⁷, pour souligner l'hybridation totale qui caractérise cette bande dessinée. Plusieurs « fragments documentaires » sont présents au fil des pages : témoignages réels, documents officiels diffusés par la presse, instantanés du procès,



autant d'éléments qui constituent le déroulement de la tragédie « en vrac ». En déployant le dispositif du récit-cadre, souligné aussi par l'épithète de conte capitaliste et reposant sur une stratégie de narrativisation telle que définie par Fløttum et Gjerstad, un dialogue *ex abrupto* se déroule entre une vieille dame et une petite fille : les lecteur·rice·s sont plongé·e·s dans une atmosphère suspendue, empreinte de désolation (7).

L'écocide est représenté à travers le contraste chromatique entre les

⁴⁷⁶ A.-M. SAINT-CERNY, « Mégantic, le triste récit d'un conte capitaliste parfait », postface, juin 2021.

⁴⁷⁷ La série documentaire de Philippe FALARDEAU retrace les événements qui ont amené à l'explosion; voir à ce propos C. RIOUX, « *Lac-Mégantic, ceci n'est pas un accident*, le puzzle ultracomplexe de la tragédie », *Radio Canada*, mis en ligne le 2 mai 2023, consulté le 10 juin 2024 : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/lac-megantic-serie-documentaire-philippe-falardeau-tragedie-explosion-train>.

ruines et l’oiseau, dont le vol incarne l’innocence, voire l’espoir de résistance, face à la violence mécanisée de l’avion. L’*incipit* capture l’horreur de la nuit fatidique où un train de 72 wagons chargé de pétrole explosif – classé toutefois comme moins dangereux qu’il ne l’était en réalité – a déraillé, entraînant une série d’explosions dévastatrices pour le lac et la ville de Mégantic, ainsi que pour les habitants et les animaux morts sous l’impact et les incendies. La bande dessinée explore en fait les implications environnementales, sociales et politiques de la catastrophe, offrant une analyse critique des causes profondes et des réponses institutionnelles manquées si non outrageuses⁴⁷⁸; *Mégantic, un train dans la nuit* met en images la quête des coupables, réactivant une mémoire traumatique partagée, pour rendre hommage « aux victimes sacrifiées sur l’autel du profit⁴⁷⁹ ».

On comprend que la petite fille est décédée avec la suite du conte : « Leur ombre s’est posée sur notre petite ville. Et le grand lac a gelé malgré l’été. [...] Ils ignoraient ton existence, ta vie, ton nom... Ils l’ignorent sans doute encore... Tu te souviens du choc ? » (8-9). La réactivation d’une mémoire passée – évoquant ce qui semble un véritable scénario de guerre (planche 7) –, aussi bien discursive que visuelle, contribue à la constitution d’une nouvelle mémoire collective autour de l’écocide.

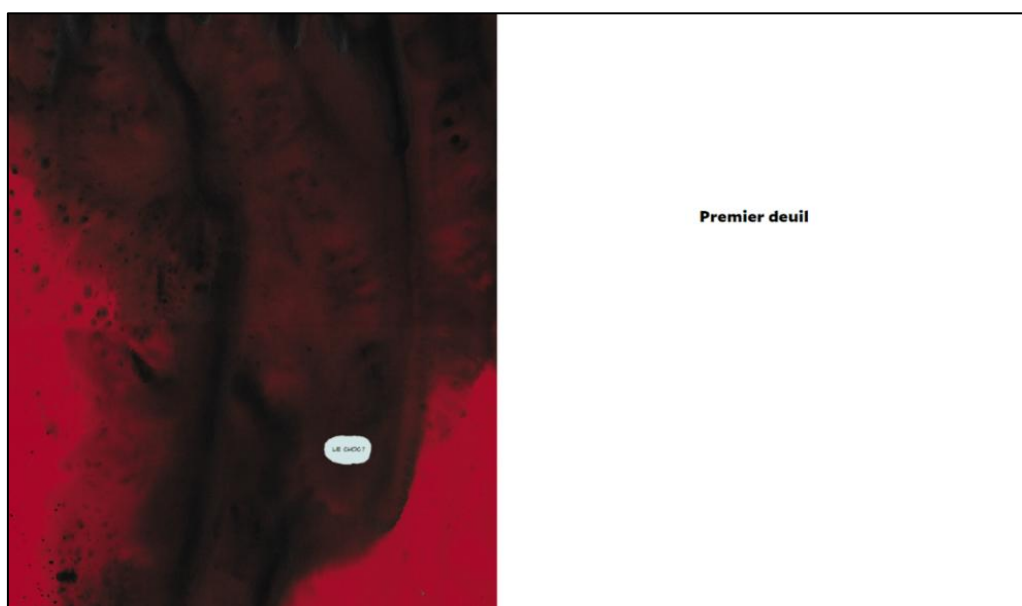
Le cadrage narratif inscrit la tragédie de Mégantic dans une perspective universelle : des coupables, des victimes, une chute, « un train dans la nuit » et une rédemption possible de l’horreur, incarnée par l’envol de l’oiseau. Ce dernier, réapparaît d’ailleurs à la planche 8, survolant le lac gelé, dans des nuances de bleu et de blanc, qui deviennent peu à peu des couleurs symbolisant l’utopie et le rêve.

Le contraste entre les pôles de l’écodystopie et de l’écotopie se produit aussi sur le plan discursif : l’indifférence des producteurs de pétrole, des investisseurs de Wall Street

⁴⁷⁸ Comme on verra dans la suite de la BD, le conducteur Harding a été individué comme « bouc émissaire » de l’accident, reconnu toutefois innocent par les habitants de Mégantic. Les vrais responsables, d’après les victimes, restent encore impunis. Pour un approfondissement, voir C. BERNIER, « Lac-Mégantic: une parodie de justice », *Le Devoir*, mis en ligne le 11 avril 2018, consulté le 4 septembre 2024. <https://www.ledevoir.com/lac-megantic-une-parodie-de-justice>.

⁴⁷⁹ A.-M. SAINT-CERNY et C. QUESNEL, *op. cit.* : [ecosociete.org/livres/Mégantic-un-train-dans-la-nuit](https://ecosociete.org/livres/Megantic-un-train-dans-la-nuit).

et d'une classe politique connivente est évoquée par l'anaphore du verbe *ignorer* – à laquelle s'oppose le souvenir ponctuel du *choc*, le *premier deuil*.

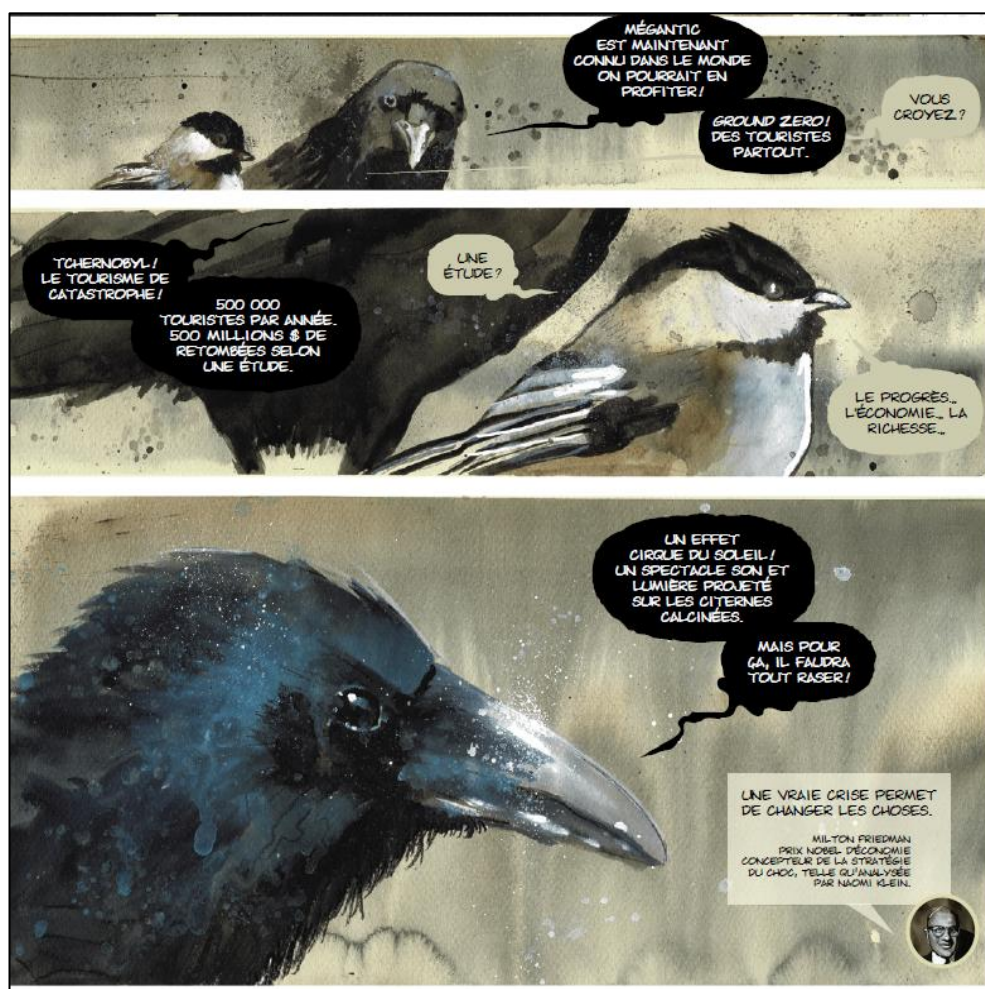


Le rouge du feu et le noir de la fumée éclatent dans la planche suivante (9), non seulement en tant que représentations factuelles des flammes, mais aussi comme métaphore ambiguë et polysémique. À ce propos, le fondement cognitif de la métaphore de Lakoff et Johnson est repris et implémenté par Charteris-Black dans son enquête sur la dimension politique et religieuse du feu; d'après l'auteur, celui-ci symbolise à la fois la domination⁴⁸⁰ et l'anéantissement opérés par les antihéros du conte, et l'esprit de révolte causé par le choc lui-même. Le feu incarne ainsi un ultime agent de changement⁴⁸¹, porteur de régénération collective; la métaphore active un cadre de crise généralisée, enraciné dans l'instinct de conservation et de survie. La crise écologique et humaine de Mégantic devient alors un médium de mobilisation politique possible, un espace symbolique de palingenèse. Le contraste entre les planches 9 et 10 ouvre une possibilité de catharsis, tout en mettant en lumière le vide – à travers le minimalisme du blanc – laissé par la perte. Le *premier deuil* est aussi polysémique dans ce cadre; on souligne notamment la citation la stratégie du choc (planche 53), analysée par Naomi Klein et initialement conçue par Milton Friedman.

⁴⁸⁰ J. CHARTERIS-BLACK, *Fire Metaphors: Discourses of Awe and Authority*, London, Bloomsbury, 2017.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 6.

Le lien interdiscursif contribue à encadrer les événements de Mégantic dans une réflexion plus vaste sur les dynamiques du capitalisme, en apportant au lectorat une interprétation critique qui permet une compréhension plus approfondie des tragédies « évitables ».



Cet élément d'hétérogénéité énonciative, s'inscrivant dans la polyphonie, introduit un regard encore plus critique et systémique sur les événements qui ont suivi le désastre. Le « premier deuil » marque ainsi le début d'un processus de longue haleine, où le traumatisme se manifeste avec les 13 occurrences du terme « choc », répétées tout au long de la BD. Cette anaphore souligne la centralité du traumatisme, non seulement comme une expérience immédiate, mais aussi comme un catalyseur pour repenser et reconstruire une communauté dans un esprit de résilience. Il constitue la première étape dans la construction d'une mémoire collective : le deuil devient un outil de résistance politique face à la catastrophe capitaliste. En tant que manifestations d'une mémoire active et

tangible, ces éléments refusent d'être manipulés ou effacés par le récit « officiel » de la reconstruction, orienté vers le profit et le « tourisme de la catastrophe ».

Le choc, par sa récurrence, et le deuil deviennent ainsi des outils narratifs, des espaces de contestation et de révolte.

4.2.2 La catastrophe écologique au prisme de l'apocalypse

Avant d'aborder le processus de palingenèse communautaire de Mégantic dans la BD, nous analyserons le cadrage métaphorique propre à la catastrophe, qui

fût classée comme une urgence environnementale de catégorie 3 (la plus élevée), puisqu'elle remplissait plusieurs des critères suivants : « L'événement concerne une ou des matières dangereuses susceptibles d'avoir un impact très important sur l'environnement »⁴⁸².

Le désastre environnemental n'est pas seulement représenté, mais aussi annoncé par le choix révélateur des couleurs qu'on classifie comme écodystopiques : le noir, le rouge et le gris jouent un rôle fondamental en tant que vecteurs visuels de la destruction qui s'abat sur Lac-Mégantic : ces couleurs sont porteuses de mort. L'illustration de la pollution environnementale, provoquée par le pétrole et les gaz toxiques libérés à la suite de l'explosion, fait écho aux stylèmes multimodaux du Jugement et de l'Apocalypse. Le jugement moral, ainsi que la quête d'un bouc émissaire en tant que source directe du mal, sont liés à la catastrophe et font partie des stylèmes dystopiques : « D'où est donc venu tout ce mal ? ». Dès la première heure, la seule explication officielle reposait sur une explication simpliste : la **catastrophe** était due à l'erreur d'un homme seul, dans les montagnes, qui n'aurait pas mis assez de freins sur son train⁴⁸³ ». Le recours aux imaginaires moraux et religieux s'explique par le bouleversement profond causé par le désastre, propre à l'ère de l'Anthropocène, comme l'explique Obadia :

Apparue au début des années 1920, la pensée de l'*anthropocène* tend, depuis les années 1990, à s'imposer dans le répertoire des sciences, à l'image de, et en parallèle avec, celle de *mondialisation*. Et comme cette dernière, parfois désignée comme un véritable mythe ou un

⁴⁸² COBARIC, « Déversement de pétrole dans le lac Mégantic et la rivière Chaudière. 10 ans après » : cobaric.qc.ca/contamination-riviere-chaudiere-lac-megantic-petrole-10-ans-plus-tard.

⁴⁸³ A-M. SAINT-CERNY, « Mégantic, le triste récit d'un conte capitaliste parfait », p. 80.

grand récit aux couleurs religieuses (Csordas, 2009), la période est au retour des « grands récits » qui résonnent d'accents apocalyptiques⁴⁸⁴.

L'Anthropocène, ou Capitalocène, est représentée comme une apocalypse sécularisée : on assiste d'une part à la résurgence des imaginaires de la fin du monde et, d'autre part, à un glissement discursif de la responsabilité et de l'agentivité. Contrairement aux époques précédentes, la survenue (ou la prévention) d'une écoapocalypse relève désormais de la responsabilité humaine :

La culpabilité plane désormais au-dessus d'une responsabilité inassignable. La configuration contemporaine de l'apocalypse ne permet plus du coup ni fuite ni décision. Le temps continue pourtant de s'écouler et les événements, de s'accumuler⁴⁸⁵.

Dans les planches qui annoncent la catastrophe désormais inéluctable (42-43), on signale à ce propos l'usage du terme *hécatombe*, issu de la sphère du Sacré et lié à la dimension du sacrifice⁴⁸⁶ divin dans l'Antiquité.



⁴⁸⁴ L. OBADIA, « Religion, écologie, climat dans les sciences humaines et sociales : un tournant politique ? », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], n° 185, janvier-mars 2019, p. 194; mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 10 janvier 2022 : <http://journals.openedition.org/assr/39498>.

⁴⁸⁵ C. MEURÉE, « Et après ? : Tentative de reconstruction d'un sujet apocalyptique », *Interférences littéraires*, n° 5, novembre 2010, p. 17.

⁴⁸⁶ « Hécatombe » : étymologiquement « sacrifice de cent bœufs », *Usito* : <https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/h%C3%A9catombe>.

D'un côté, ce choix se justifie par la volonté de représenter les nombreuses pertes humaines et animales et la mort qui a frappé à Lac-Mégantic, de l'autre, il amplifie la gratuité du sacrifice accompli, alimentée par la cupidité des compagnies pétrolières et la connivence des sphères politiques, locales comme globales. Le choc de Thomas Harding face à la révélation⁴⁸⁷ du désastre est mis en évidence par l'emploi d'un marqueur⁴⁸⁸ linguistique, « tabarnak », et par l'alternance français-anglais. Cette exclamation est également issue de la sphère du religieux désacralisé, renforçant un imaginaire de la chute et de la dégradation. En effet, « plusieurs mots religieux utilisés à des fins interjectives se sont relexicalisés, c'est-à-dire qu'ils ont produit de nouveaux mots appartenant à diverses catégories grammaticales. De sacres, ils sont devenus des noms (*le grand tabarnak*)⁴⁸⁹ ».



⁴⁸⁷ « L'apocalypse, comme le suggère l'étymologie, révèle les fondements de la vie civile »; M. MALVESTIO, *Raconter la fine del mondo. Fantascienza e Antropocene*, Milano, notttempo, 2021, p. 21. Nous traduisons.

⁴⁸⁸ « Les marqueurs relèvent d'une variation diastatique et diaphasique »; A. GIAUFRET, « La représentation du français québécois parlé dans les bandes dessinées des jeunes auteurs montréalais francophones : une étude de corpus », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 2, n° 10, 2016, p. 208.

⁴⁸⁹ D. VINCENT, « Les sacres en français québécois », *Usito : usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/vincent* 1. De la même autrice, nous signalons « Le sacre au Québec : transgression d'un ordre religieux ou social ? », *Culture*, vol. 4, n° 2, 1984, p. 55-61.

Contrairement à la configuration théologique de l'apocalypse, la vérité révélée est pragmatique, immanente; la catastrophe écologique est encadrée par la métaphore d'un mouvement descendant, d'un chemin qui conduit à la destruction totale, à l'*enfer*. Cette image est également présente dans le poème de Samuel, âgé de neuf ans :

Train d'*enfer* tu nous a pris les nôtres / et on ne veut plus te revoir / train noir / qui nous a mis au désespoir / je ne veux plus te revoir / Notre avenir est tombé à l'eau / tous ceux qui sont morts dans cette tragédie / ne veulent plus te revoir / Train d'*enfer* / tu es noir dans ma vie / tu as cassé mon cœur en demi / de tous ceux qui tu nous a pris / La tristesse que tu as mis dans notre cœur ne nous donne plus envie de te revoir (50).

Cette descente *ad inferos* repose sur l'association cognitive « BAD IS DOWN⁴⁹⁰ », explorée par Lakoff & Johnson. La portée universelle des métaphores religieuses sur la fin du monde, très fréquentes aussi dans le discours politique⁴⁹¹, repose en réalité sur un fondement moral. Dans le cas de Mégantic, l'enfer sur Terre est causé par « un mécanisme de mort⁴⁹² » : le *deus ex machina* d'autrefois devient ici un train lancé dans la nuit, une machine programmée par l'homme. Le symbolisme dystopique des couleurs revient, avec le noir du pétrole sur le rouge qui incarne à la fois le sang des victimes et le feu de l'explosion.



⁴⁹⁰ G. LAKOFF et M. JOHNSON, « Conceptual Metaphor in Everyday Language », *The Journal of Philosophy*, vol. 77, n° 8, 1980, p. 463.

⁴⁹¹ Lors de la COP26, la Conférence des Nations Unies sur les changements climatiques, plusieurs appels à l'action ont concerné le danger d'une écoapocalypse inéluctable : « L'humanité a longtemps joué la montre sur le climat. Il est minuit moins une sur l'horloge de l'Apocalypse. Nous devons agir maintenant » (La Presse, 1/11).

⁴⁹² L'emploi du mécanisme est polysémique et polémique dans sa corrélation avec les pertes subies; il traduit le « Dead Man Switch », un système de sécurité qui aurait dû éviter la catastrophe ferroviaire.

Pour le dire avec les mots de Nerlich, qui reprend les travaux de Lakoff et Johnson, les métaphores religieuses de la chute, du Jugement et de l'Apocalypse sont des métaphores « we die by⁴⁹³ ». La révélation offerte par la crise et le désastre « is actually a much more complicated, obscure, and protracted vision than stories of global doom can typically manage. What such foreseers find, though, is that the Anthropocene revelation is not only opaque but contested⁴⁹⁴ ». Comme illustré par la catastrophe ferroviaire de Mégantic, la perspective du salut est totalement immanente : la venue d'un sauveur n'est pas envisagée. L'humanité porte sur ses épaules le fardeau de la culpabilité, dans ce cas écologique, et aussi la responsabilité de la reconstruction du monde d'après. La présence de métaphores religieuses dans la BD témoigne aussi de la construction d'un imaginaire collectif autour du « drame », notamment à travers le prisme du récit médiatique.

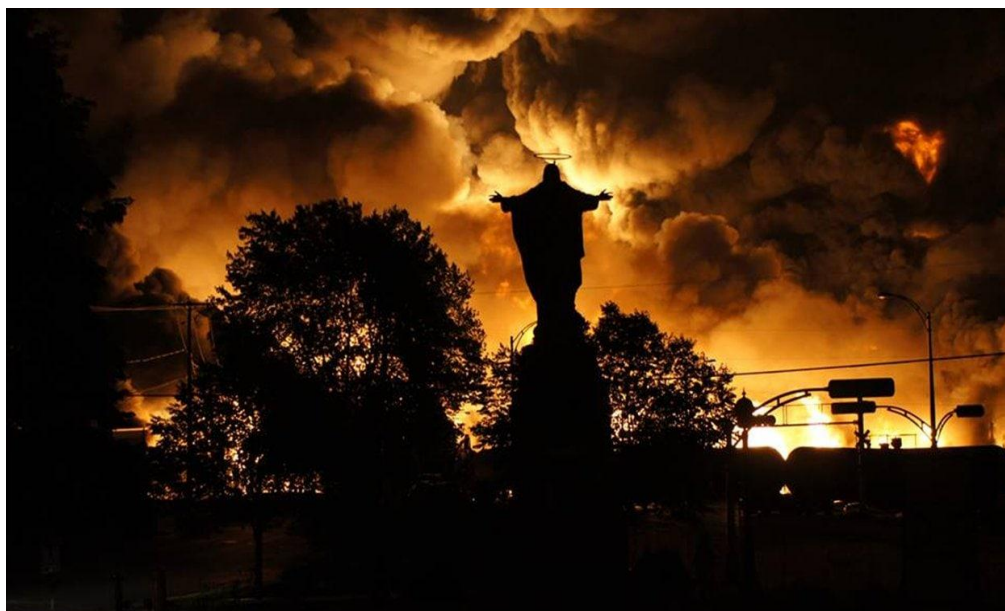


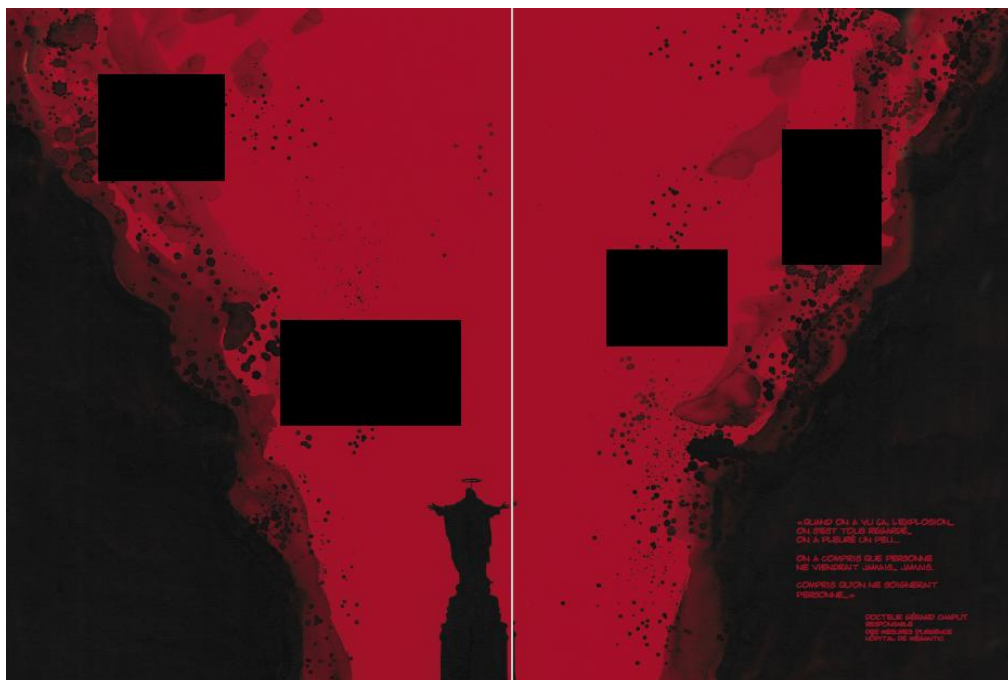
FIGURE 37. « Lac-Mégantic : le drame en images », Radio Canada, 7 juillet 2013

L'imaginaire de la *fin du monde* est évoqué par différents journaux à l'époque, ainsi qu'à l'occasion des commémorations. Dans *Le Journal du Québec* on lit, par exemple : « Il y a dix ans, l'apocalypse frappait au cœur même de Lac-Mégantic » et « Nuit apocalyptique à Lac-Mégantic »; dans *Le Devoir* « Une scène d'apocalypse » et « 'C'est l'apocalypse' à Mégantic » dans *Le Journal de Montréal*, ainsi que le titre « Incursion au cœur de l'Apocalypse » dans *La Presse*. Également en France, *Libération* encadre le désastre

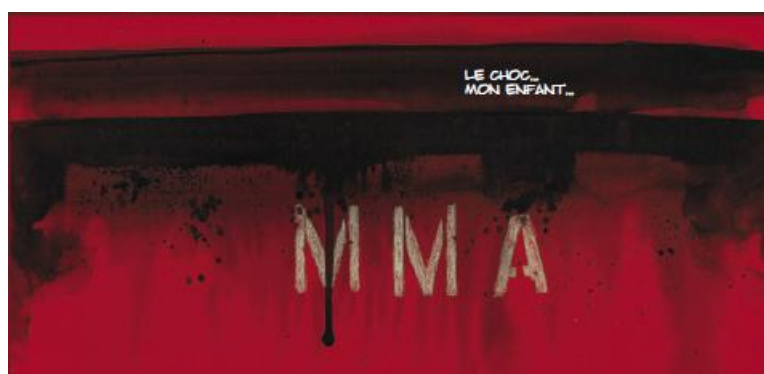
⁴⁹³ B. NERLICH et R. JASPAL, « Metaphors we die by? Geoengineering, Metaphors, and the Argument from Catastrophe », *Metaphor and Symbol*, vol. 27, 2012, p. 131-147.

⁴⁹⁴ R. SCRANTON, « 'Apocalypse'. Theorizing the Contemporary », *Fieldslight [Online]*, 2017.

environnemental et humain en 2013 avec un article intitulé « Déraillement : scène d'apocalypse au Québec ». Dans la presse anglophone on lit aussi : « Domsday Downtown. The 2013 Lac-Mégantic (Canada) Runaway Train Inferno », un titre qui entrecroise les thèmes du jugement et de l'enfer. Ce cadrage apocalyptique semble donc prévaloir dans la narration de la tragédie. Celui-ci, avec l'illustration de la statue du Sacré-Cœur de Jésus aux bras tendus, qui fait face aux incendies qui dévorent le centre-ville, représente un instantané dramatique, inscrit à jamais dans la BD – un conte d'écocide à portée universelle.



Toute agentivité semble disparaître face à la mort : « On a compris que personne ne viendrait jamais... Jamais. On a compris qu'on ne soignerait personne... » (40-41). L'anaphore de l'adverbe, qui suspend tout espoir du salut, incarne le désespoir sans appel de la communauté dans la première phase du traumatisme collectif.



Le positionnement en bas, *ad inferos*, du Christ témoigne aussi de cette impuissance sur le plan multimodal, de cette perte totalisante. Cette double page joue un rôle central dans la bande dessinée, non seulement comme un moment graphique intense de collectivisation du deuil, mais aussi comme un espace de mémoire et d'accusation visuelle, posant un jugement implicite sur l'avidité et l'insouciance des acteurs économiques vraiment responsables. Le « choc » placé en *incipit* du conte capitaliste revient dans l'*explicit* du premier deuil, selon une structure de *Ringkomposition*. « 30 heures après le choc », Raymond Lafontaine se tourmente sur la souffrance subie avant de mourir : « Mais ce qui me fait de la peine, c'est combien de temps en dedans ça été l'enfer avant qu'ils partent ? » (46; nous soulignons). À la suspension et à la rêverie du début, le terme « choc » (45) est maintenant inscrit sur le vecteur de la tragédie, sur un fond rouge et noir, où on lit l'acronyme MMA – *The Montreal, Maine and Atlantic Railway* – qui semble répondre à la déchirante mais capitale question qui traverse toute la BD : *D'où est donc venu tout ce mal ?*

4.2.3 La reconstruction : savoir (re)bâtir, savoir résister



Pendant et juste après la catastrophe, imaginer un avenir pour la ville, la communauté citoyenne et l'environnement semblait impossible : « Il n'y aurait plus d'étoiles à Mégantic (34) ». Dans la première planche du *Deuxième deuil*, toutefois, un verbe-clé est prononcé par la vieille dame : *rebâtir*. Opposé à la destruction instantanée, il introduit une temporalité différente, plus longue, qui pourrait guérir. Comme nous l'avons souligné à propos de SAVOIR BÂTIR et du

discours d'Écosociété, plus en général, on trouve cette visée aucto-éditoriale par exemple dans le catalogue pour les 25 ans :

En condamnant les dérives du capitalisme, en encourageant une transition axée sur l'écologisme, la justice sociale et l'engagement politique, nos auteur.es cultivent intensément et *patiemment* les savoirs⁴⁹⁵.

La reconstruction de la maison est à la fois d'ordre matériel et symbolique; le terme écologie, dérivé du grec *oἶκος* – qui signifie maison –, nous rappelle que l'engagement pour l'environnement concerne la préservation de notre « maison commune ». Elle est donc une métaphore de la communauté, de la ville de Mégantic : rebâtir des ruines veut dire reconfigurer, refaçonner la dimension pragmatique et politique. Retisser l'être-ensemble, « qui était si beau », après le démembrement. L'envol de l'oiseau bleu sur les décombres semble préfigurer une suite possible, comme dans la planche 52.



⁴⁹⁵ ÉCOSOCIÉTÉ, *Catalogue 25 ans*, op. cit., p. 2. Nous soulignons.

Le verbe « réparer » est en fait présent dans la BD avec 5 occurrences, ce qui témoigne d'un élan poétique partagé mais aussi polarisé : « On va réparer, on se remet au travail, on va survivre... ». Si, d'un côté, la reconstruction est possible et constitue le seul moteur des survivants, de l'autre, elle devient l'objet de spéculations et de la réitération du mal capitaliste. Effectivement, « dans le centre-ville détruit, la première reconstruction a été la voie ferrée. 132 jours après la tragédie, le train était de retour à Mégantic. 52 jours plus tard, les produits dangereux étaient aussi de retour » (51); en outre, « le moteur de la 5017, fini, a été 'réparé' par MMA au polymère... à la colle époxy » (33).

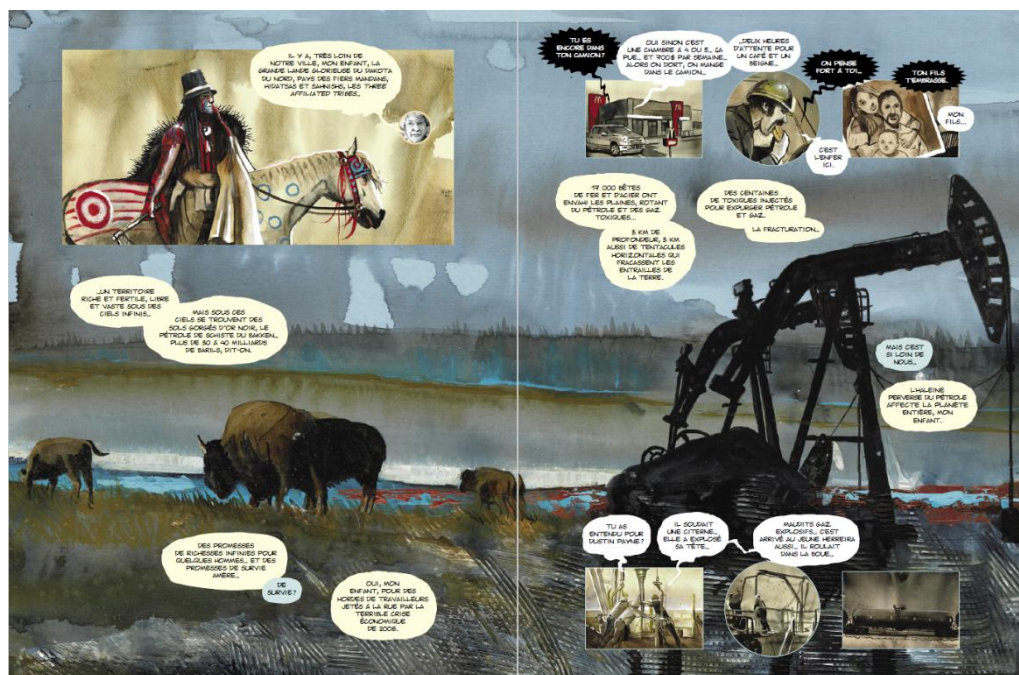
Face aux menaces d'expropriation et aux projets de reconstruction – qui comportaient la destruction même des bâtiments qui avaient survécu au désastre – la communauté de Mégantic cherche à résister. Le chant de protestation qui se lève est polyphonique : « On veut juste ravoir notre ville, notre vie », « Laissez-nous revenir ! », « Conservez notre centre-ville encore debout ! », « Surtout ne touchez pas à ce qui n'a pas été détruit ! » (54). La mémoire traumatique bâtit un espace de résistance collective, qui repose sur le deuil et qui renforce la communauté citoyenne (55).



4.2.4 Bestiaire d'un écocide : symbolisme animal et écocritique dans *Mégantic*

Pour résister et mettre fin à la loi du plus fort, il faut d’abord *savoir déchiffrer*, se plonger dans l’enquête; *Mégantic* se présente comme une mosaïque de genres qui se rejoignent autour des enjeux écopolitiques. La BD s’inscrit à la fois comme un reportage d’investigation, un véritable polar du pétrole, qui examine les dérives de l’industrie extractive, et comme un conte capitaliste empreint de lyrisme et de suspension : « Le genre [de la BD] est en train de s’imposer; réaliser des bandes dessinées reposant sur des essais sérieux confirme l’anoblissement récent du 9^e art, maintenant considéré capable d’interpréter ce qui est dit dans les huit autres⁴⁹⁶ ».

Sur le plan multimodal, et d'abord en relation avec la couverture, nous avons souligné la cristallisation de la tragédie à travers une transposition de l'humain à l'animal, un transfert métaphorique qui est commun surtout dans la littérature morale et qui permet d'inscrire l'histoire dans l'universel. Ce choix de la part des auteur·rice·s ajoute une profondeur symbolique supplémentaire, représentant l'impact de la catastrophe non seulement sur la communauté humaine, mais sur l'ensemble de l'écosystème, amplifiant ainsi la portée écologique et éthique du récit. Les métaphores animales véhiculent un savoir critique; elles sont porteuses d'une herméneutique du désastre.



⁴⁹⁶ S. DESCHÊNES, « Mégantic, un train dans la nuit », *Les Cahiers de Lecture de l'Action nationale*, vol. 16, n° 1, 2021, p. 23.

Dans les planches 20-21, par exemple, on observe une juxtaposition visuelle et thématique marquée entre les éléments naturels – animaux et terres vastes – et les machines d'extraction pétrolière, qui représentent la dévastation environnementale dans un territoire « riche et fertile, libre et vaste sous de ciels infinis ». Le parallélisme entre le nord du Dakota, « terre de fiers Mandans, Hidatsas et Sahnishs, les *three affiliated tribes* » opéré par la vieille dame dans son conte, résonne comme une prophétie de ce qui est en train de se produire à Mégantic. À l'affirmation « mais il est si loin de nous », elle répond : « L'haleine perverse du pétrole affecte la planète entière, mon enfant ». La métaphore de la maladie qui affecte le monde, figée aussi dans les discours sur la crise climatique, est ici représentée à travers non seulement la dislocation des animaux, le sens de perte des repères généraux, mais aussi par la mort des bisons dans les planches successives. Le choix d'illustrer les bisons, symboles de la culture autochtone et de la faune indigène de l'Amérique du Nord, ainsi que la mentions des tribus du Dakota du Nord, introduit une réflexion sur la justice environnementale à large spectre.



Les bisons ont été empoisonnés; symboles d'un écosystème désormais détruit par un « accident » qui partage des similarités avec Mégantic. La quête du pétrole, mortifère, entraîne dans la BD la quête des coupables; dans la planche 22, on remarque le recours à la prosopopée. L'aigle, en fait, déjà associé aux États-Unis et à l'imaginaire de la

domination, incarne Hunter Harrison, qui « amorce la ruée vers les profits faramineux du pétrole de Bakken ». La présence de l’aigle, dans le contexte du pipeline et de l’extraction, est une métaphore de la culpabilité de grandes puissances économiques dans les désastres environnementaux, ainsi que de leur cruauté. L’oiseau prédateur par excellence devient le symbole de la prédation territoriale et économique exercée par les multinationales, au détriment de l’écosystème et des populations locales.



Dans la section du *Deuxième deuil* (51), on assiste au même scénario de mort à Mégantic, symbolisé par les teintes grises et noires de la rivière. Les poissons sont « affligés de tumeurs »; l’empoisonnement par le pétrole et les gaz est donc collectif et universel. Temps et espace semblent se fondre en une tragédie évitable à l’autre, s’entacher du même noir du pétrole. Le noir est aussi celui de corbeaux (53), des illustrations qui

accompagnent la citation de Friedman sur la crise comme moteur de changement et sur stratégie du choc⁴⁹⁷. Le corbeau revient dans la planche suivante (54), en vol, une métaphore puissante de cette théorie, où la brutalité de l'exploitation s'abat rapidement et sans préavis, profitant de l'étourdissement de la population.



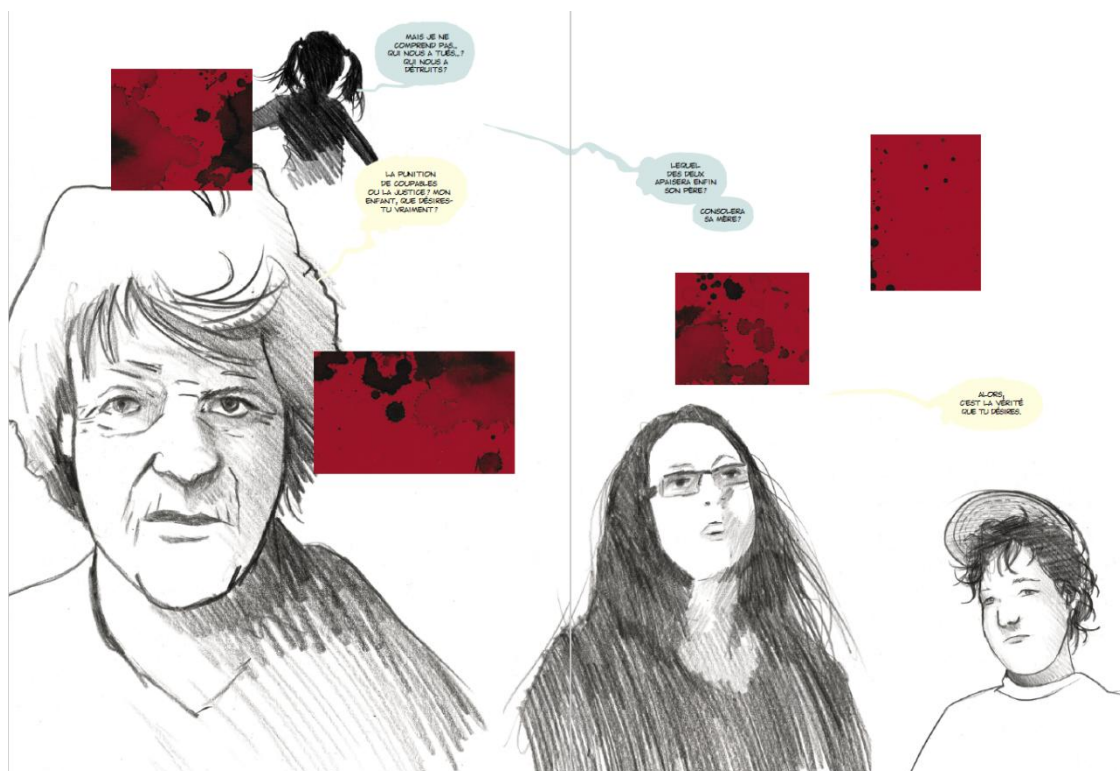
Le corbeau représente également la dévastation écologique engendrée par l'extraction des ressources, comme si la nature elle-même portait un regard sombre sur les événements. Son encre noire, presque tachée et éclaboussée, suggère la destruction et la pollution pétrolière, faisant écho aux marées noires et aux ravages environnementaux causés par les industries extractives. Comme dans le récit qui concerne directement les personnages, acteur·ice·s ou victimes de la catastrophe, on retrouve la même polarisation dans le monde animal, miroir métaphorique de la réalité. Même si la prosopopée est une stratégie rhétorique mise en place depuis l'Antiquité, son emploi sur le plan critique est à la fois créatif et subversif. La transposition animale est apte à révéler, en fait, une fracture symbolique entre les forces humaines et non humaines. À travers des figures animales comme le corbeau, emblème de l'ombre et de la fatalité, ou l'aigle, symbole d'autorité souvent pervertie, les auteur·rice·s créent une échelle de représentation où la faune

⁴⁹⁷ Voir *supra*, § 4.2.1.

devient porteuse des luttes humaines. Ce choix stylistique ne se limite pas à de simples métaphores visuelles mais propose un parallèle entre les impacts de la catastrophe sur les communautés et sur les animaux qui subissent la dévastation de leur écosystème. Ainsi, cette polarisation métaphorique va au-delà d'une simple prosopopée : elle constitue un espace où la violence écologique est ressentie et représentée comme universelle, dépassant les frontières des espèces pour toucher l'ensemble du vivant.

4.2.5 « Sauver une vie, c'est sauver l'humanité » : l'agentivité dans l'écodystopie

Mégantic, un train dans la nuit, d'après le cadrage utopie-dystopie élaboré par Nerlich, semble être caractérisé plutôt par le pôle négatif du binôme. Comme nous l'avons observé, plusieurs métaphores – l'enfer, l'apocalypse écologique, le bestiaire cruel – façonnent d'un côté un horizon noir de perte et de perpétration de la violence capitaliste. De l'autre, des éléments de résistance communautaire s'instaurent tout au long du récit à travers une polyphonie, qui dénonce et chante l'outrage citoyen. La construction d'une voix et d'une mémoire militante constitue l'un des nœuds éditoriaux d'Écosociété et trouve sa mise en récit aussi dans la BD écolo de *Mégantic*; par exemple, à travers la quête de la vérité, pour réparer et rebâtir une dimension partagée après la catastrophe.



La recherche de la justice, sociale et environnementale, ne correspondra malheureusement pas à la punition des coupables (60-61) mais à l’assertion d’une vérité. L’agentivité peut être exercée à travers la protestation, la désobéissance face à la *doxa* construite par les autorités responsables de l’écocide, voire la narration de la vérité; le jour de l’arrêt d’Harding, « la population de Mégantic refuse les coupables désignés » et crie « Ce ne sont pas eux... Les vrais coupables ». (62-63).



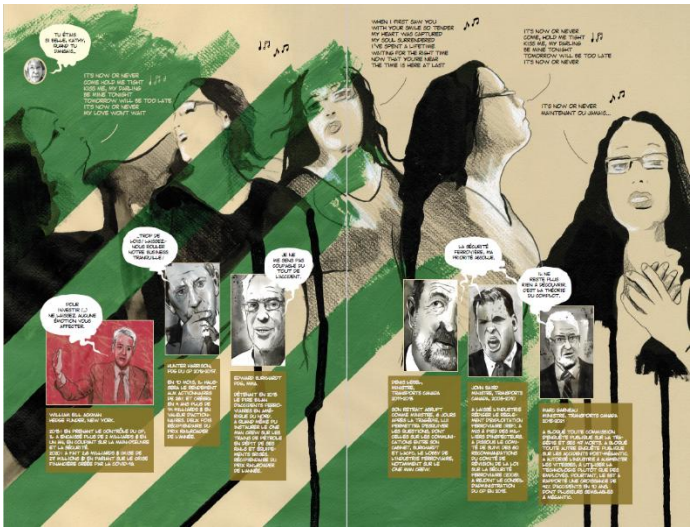
La *parole* est donc fondamentale, véritable outil d’une agentivité politique, qui continue à être articulée par la population de la ville; la bande dessinée rejoint la réalité : « Lac-Mégantic : manifestation devant le siège social de MMA⁴⁹⁸ ». Les citoyens, les auteur·rice·s, ainsi qu’Écosociété, condamnent eux-mêmes les vrais coupables (68-69), en dénonçant la connivence de l’État sur le plan multimodal. L’allégorie de la justice, que nous avons rencontrée dans les manifestations pour l’affaire *Noir Canada*, est ici mutilée : un grand raptor est assis sur sa tête, et elle est teintée de rouge – symbolisant le sang, la violence, la culpabilité. La valeur métaphorique de la couleur, ainsi que la présence du corbeau noir, suggèrent aux lecteur·rice·s que la justice n’est pas impartiale et aveugle mais, au contraire, complice des abus commis par l’État et l’industrie pétrolière. Le rouge

⁴⁹⁸ « Lac-Mégantic : manifestation devant le siège social de MMA », *Radio Canada*, publié le 8 juillet 2013, consulté le 15 octobre 2024 : ici.radio-canada.ca/nouvelle/lac-megantic-maine-transport-petrole.

éclabousse aussi la feuille d'érable, symbole du Canada, et descend en coulée, comme une blessure infligée par l'État, jugé activement nuisible pour la population. La couleur devient alors un élément argumentatif, non seulement pour choquer visuellement, mais pour marquer l'accusation contre les acteurs de l'écocide de Mégantic, qui participent à la « fabrication de boucs émissaires » et à l'évasion de responsabilités.



Outre les protestations à plusieurs voix et les manifestations hors de la cour, le chant devient aussi un outil de suspension de l'horreur. Dans les planches 64-65, un souvenir



qui fait partie des *Fragments documentaires* de la BD, est transposé dans la scène narrative : une scène familière saisie sur le vif, montrant une jeune fille décédée, Kathy Clusiaux, chantant et dansant *It's now or never* d'Elvis Presley devant son cousin. Au rouge et au noir répond, chromatiquement

et symboliquement, le vert, incarnant une vitalité figée à jamais dans l'ouvrage. Le chant de Kathy éclipse, graphiquement et métaphoriquement, les déclarations outrageuses des responsables en bas, s'imposant dans les pages comme un doux souvenir d'espoir, ancré dans la mémoire. Christian Quesnel a déclaré à propos de ce choix graphique : « Cette image m'a hantée... La beauté, la fragilité... Un visage si heureux... La tragédie n'était plus une simple tragédie, elle avait un visage, elle était Kathy. Je n'avais plus le choix. Je devais raconter son histoire...⁴⁹⁹ ». La dernière carte d'anniversaire que Kathy écrit à son père éclaire encore davantage la signification de son chant, au milieu de l'horreur :

Poursuivre mes rêves / Surmonter mes peurs / Croire en l'avenir, en la vie / Croire en soi, et surtout, / Apprendre à se pardonner⁵⁰⁰.

Cette scène devient un miroir de la communauté de Mégantic, et pour elle; le chant, évoqué comme fragment de mémoire documentaire, incarne une réponse douce mais puissante à la brutalité : la transposition éclaire l'impact durable que la jeune fille et son souvenir ont laissé parmi ceux qui continuent la lutte. Dans le cadre des *Fragments*, le chant revient comme un outil de soin et de reconstruction; le curé de Mégantic, Steve Lemay, en témoigne :

Comment reprendre la vie ? « À Mégantic, à l'église de Saint-Agnès, pendant des mois interminables, jour après jour, on a célébré des funérailles. [...] Sans fin... La chorale, les chanteurs de la chorale arrivaient tôt le matin. [...] Ils *chantaient, chantaient*, toujours là... Ils avaient une force, une détermination inouïe, ils ont trouvé une façon, leur façon, de soutenir les autres. Ils étaient nécessaires à tous. Et tous leur étaient nécessaires. C'est ainsi que, soudés totalement les uns aux autres, on a réussi à passer à travers.

La mort ne gagnera pas.
Le désespoir non plus⁵⁰¹.

La « guérison » de la collectivité du traumatisme, qui a réussi à *passer à travers* celui-ci grâce à une prière polyphonique, est véhiculée par une métaphore temporelle, en particulier selon le cadrage conceptuel « TIME IS A MOVING OBJECT METAPHOR; TIME IS STATIONARY AND WE MOVE THROUGH IT⁵⁰² ». Le soin, qui constitue aussi un savoir porté

⁴⁹⁹ « Kathy », *Fragments documentaires*, p. s. n.

⁵⁰⁰ *Ibid.*

⁵⁰¹ « Comment reprendre la vie ? », *Fragments documentaires*, p. s. n. Nous soulignons.

⁵⁰² G. LAKOFF et M. JOHNSON, *Metaphors We Live By*, op. cit., p. 42-43.

par Écosociété, devient une pratique incontournable et active; il s'incarne dans une prière, un chant, une manifestation et un poème. La ville de Mégantic commence à resémantiser la tragédie en l'ancrant dans un « nous/on » qui devient un « tous/tout »; ce processus de redéfinition renforce non seulement l'identité locale, mais crée également un espace de résistance, où la mémoire et l'espoir se mêlent pour façonner un avenir en commun.



À la question capitale qui résume la tragédie de *Mégantic*, « ...Nous mourons donc en vain...? » (72-73), répondent et l'exergue et l'explicit de la bande dessinée, avec une structure qui semble reproduire un certain apaisement dans la douleur, une circularité qui ouvre à la résilience de l'après : « Sauver une vie, c'est sauver l'humanité » et « Non, pas en vain. Notre cœur bat dans la poitrine de ceux qui sauvent des vies... » (76-77).



4.3.1 *C'est le Québec qui est né dans mon pays ! : la BD au miroir (dé)colonial*

C'est le Québec qui est né dans mon pays ! Carnet de rencontres, d'Ani Kuni à Kiuna, bande dessinée signée en 2021 par Emanuelle Dufour et publiée dans *Ricochets*, offre une perspective décoloniale, critique et plurielle sur un autre moment discursif crucial, antérieur à Lac-Mégantic : la crise d'Oka et ses implications écopolitiques.

En se plongeant dans cet événement historique et médiatique capital⁵⁰³, le mémoire graphique explore les tensions entre les communautés autochtones, allochtones et les autorités gouvernementales du Québec et du Canada, tensions exacerbées par des enjeux environnementaux cruciaux du point de vue non seulement autochtone, mais également de toute personne engagée en faveur de la justice sociale et environnementale. La lutte pour la terre et la protection des écosystèmes, notamment les forêts et les terres ancestrales, joue un rôle central dans le récit et devient l'occasion d'une réflexion plus vaste, nécessaire pour devenir à la fois instrument et acteur de la réconciliation, du *savoir vivre ensemble*. À travers des planches en noir et blanc, essentielles et évocatrices, la bande dessinée écolo soulève des questions nécessaires sur la préservation des territoires des Premières Nations non seulement d'un point de vue administratif, mais également politique, au sens large et sociétal. Le chemin décrit et parcouru par la protagoniste met en cause – et questionne – sa propre identité en tant qu'*Autre* par excellence (Allochtone, blanche et francophone), et celle des Premières Nations (Autochtones); la crise d'Oka devient ainsi un symbole puissant des défis auxquels sont confrontées les Premières Nations dans leur lutte pour la défense de leurs droits territoriaux et de leur héritage culturel, face aux intérêts économiques et politiques dominants, reflets d'une idéologie coloniale qu'il reste encore à déconstruire, et dont les violences nous sont présentées par la perspective d'une « petite française » (107).

L'expédient narratif initial, comme dans *Mégantic*, est encore une fois une question qui donne vie au récit, incluant les lecteur·rice·s dans le « nous » : « Ce matin,

⁵⁰³ « La résistance de Kanesatake, connue aussi sous le nom de crise d'Oka ou de 'résistance mohawk à Kanesatake', a vu des manifestants kanyen'kehà:ka (mohawks) affronter, pendant 78 jours, du 11 juillet au 26 septembre 1990, la police du Québec, la GRC et l'armée canadienne. Elle s'est déroulée sur le territoire de la collectivité de Kanesatake, près de la ville d'Oka, sur la rive nord de Montréal. Des manifestations et des violences connexes se sont produites sur la réserve de Kahnawake, au sud de Montréal. La crise a été déclenchée par un projet d'expansion d'un terrain de golf et de construction de maisons en rangée, sur des terres faisant l'objet d'un litige, à Kanesatake, sur lesquelles se trouvait, notamment, un cimetière kanyen'kehà:ka »; voir T. DE BRUIN, « Crise d'Oka », *Encyclopédie canadienne*, publié le 11 juillet 2013, consulté le 15 novembre 2024 : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-crise-doka-1.

au réveil, la petite Kimmy me demande de lui parler des ‘Indiens de chez nous’ (!?) » (30). Emanuelle Dufour, qui a transformé une autographie en une mémoire graphique permettant de se projeter dans l’histoire en tant que lecteur·rice·s allochtones, réalise sa totale ignorance à l’égard des Premiers Peuples du Québec pendant un voyage en Nouvelle-Zélande. Le bouleversement des perspectives et le désarroi de la protagoniste, suscité par une question apparemment « ingénue », est surtout condensé dans les points d’exclamation et d’interrogation, à visée polyphonique : le contraste des points de vue crée effectivement une tension narrative, en remettant en cause ce que veut dire « chez nous », qui est ce « nous », qui sont « les Indiens » du Québec, et comment *les* nommer et se nommer soi-même.

La bande dessinée souligne l’importance cruciale de la connaissance et du respect mutuel dans la recherche de solutions « durables » aux défis environnementaux et sociaux auxquels le Québec et la pluralité de ses identités sont – et ont toujours été – confrontés. « *C’est le Québec qui est né dans mon pays !* » propose à ce sujet une exploration critique des liens complexes entre les questions écologiques et les luttes autochtones, qui sont encore à mener dans une perspective intersectionnelle. La métaphore de l’exploration, présente dans l’imaginaire de la maison – on pense ici, par antonomase, à la collection *Radar* – prend ici une visée polémique; le journaliste Jesse Wente l’utilise pour inciter les allochtones à s’engager dans une réflexion introspective sur leur « facette de l’histoire », plutôt que de s’approprier celles des survivants des pensionnats (17). L’adverbe « profondément » incarne une démarche active, autocritique, par rapport à l’exploration à mener; elle devient une quête de décolonisation identitaire, renforçant la nécessité de reconnaître son propre rôle : une responsabilisation individuelle dans le récit collectif, une disponibilité à répondre, un engagement à être présent·e.



En outre, l'expédient d'inclure le tweet crée une dimension polyphonique, qui s'exprime à travers le dialogue entre la citation de Wente – qui interpelle directement les non-Autochtones – et le cadre plus large du récit, ainsi que les commentaires de l'autrice. Cette interaction agit comme une intervention directe dans le discours, ajoutant une dimension interactive incontournable pour bâtir une société plurielle, capable de conjuguer *pouvoir* et *savoir* dans une coopération qui évite à la fois l'appropriation culturelle et l'idéalisation de l'Autre. Dans les dernières planches de la BD (177), on remarque en outre une reprise de l'appel à l'action adressé aux lecteur·rice·s, avec une structure circulaire qui renforce l'urgence et la nécessité du message transmis.



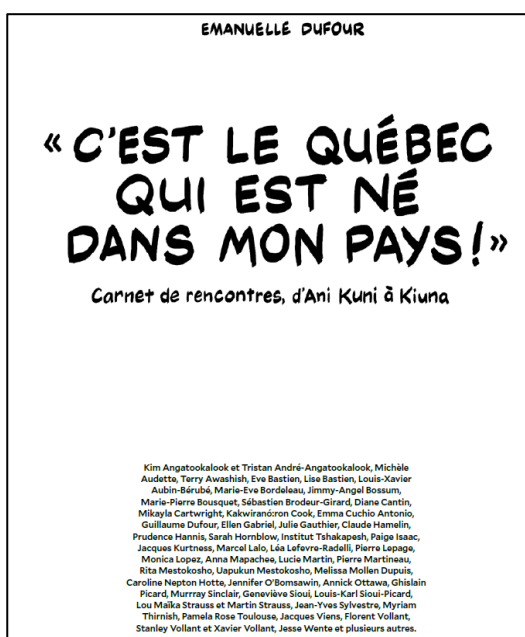
L'injonction « À votre tour maintenant ! » joue un rôle clé dans l'engagement discursif des lecteur·rice·s, renforçant leur agentivité et invitant tous·tes à passer d'un état de spectateur·rice·s à l'assomption d'une responsabilité individuelle, à une posture active. D'après la définition du *dire* par Kerbat-Orecchioni⁵⁰⁴, comme tentative d'agir sur son interlocuteur et sur le monde environnant, on peut constater que la BD se distingue par sa construction métadiscursive; elle s'ouvre et se ferme sur un acte de langage auctorial, qui invite tous·tes les lecteur·rice·s à l'engagement, en interpellant directement la sphère sociale et politique dans laquelle l'ouvrage s'inscrit. L'injonction finale et collective, en outre, suggère que la responsabilité de poursuivre le dialogue – ainsi que l'action – repose

⁵⁰⁴ Voir § 3.2.15.

désormais sur les épaules du lectorat. Un tel choix structurel place le *dire* au centre de la démarche artistique et militante de l'auteure, tout en s'inscrivant dans la ligne éditoriale engagée de la maison d'édition. Écosociété, en publiant cette BD, ne se limite pas à offrir un espace narratif, mais participe activement à un projet de transformation sociopolitique.

4.3.2 La BD comme vecteur de médiation interculturelle et interlinguistique

Dans plusieurs entretiens et publications, Dufour a décrit sa bande dessinée comme ouvrage de la « non-rencontre⁵⁰⁵ »; le sous-titre étant toutefois *Carnet de rencontres*. *D'Ani Kuni à Kiuna*, ce qui fait déjà envisager un chemin complexe au-delà du miroir colonial. La rencontre se construit à travers un dialogue polyphonique, sur plusieurs niveaux, autour de cette non-rencontre initiale, à travers une pluralité des témoignages autochtones et allochtones, de souvenirs d'enfance, d'événements médiatiques et de discours politiques stéréotypés, qui contribuent à un processus de réécriture et de réillustration de l'histoire, en produisant un bouleversement des perspectives dominantes par rapport à la narration coloniale. Le genre de la bande dessinée, en vertu de sa



multimodalité et de son incarnation, phénoménologique, mais en même temps iconique, peut devenir un outil heuristique, éducatif et de médiation privilégié pour « travailler l'espace de rencontre » (137). L'appel à une pluralité de perspectives est explicite : l'auteure se propose d'explorer « les legs de notre inconscient colonial⁵⁰⁶ » à travers un récit à plusieurs perspectives et à plusieurs langues. Le frontispice de la BD énumère les noms de nombreuses personnes qui ont contribué au *Carnet des rencontres* :

⁵⁰⁵ Comme dans l'entretien à Radio Canada en 2019; A. M. YVON, « La BD de la (non)recontre avec les Autochtones », *Radio Canada*, publié le 8 novembre 2019, consulté le 2 décembre 2024 : ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/bande-dessinee-reconciliation-autochtone-emanuelle-dufour-kiuna.

Le thème de la rencontre a été explorée lors du dialogue avec Naomi Fontaine, organisé à l'Université de Bologne dans le cadre de la conférence intitulée « Territoire et rencontres interculturelles » à laquelle nous avons eu l'occasion de participer le 13 mars 2024. Cet événement s'inscrivait dans le cadre du cours *French Mediation*, dirigé par la professeure Paola Puccini.

⁵⁰⁶ E. DUFOUR, *op. cit.*, quatrième de couverture.

il constitue un exemple de cette polyphonie active, du partage de l'espace auctorial et de la co-construction d'un « nous ». Représenter, faire voir, sortir du récit colonial à travers l'incarnation et la caractérisation des personnes rencontrées tout au long du chemin : « *C'est le Québec qui est né dans mon pays !* » trouve sa genèse dans le projet de recherche doctorale de Dufour, intitulé *Des histoires à raconter : d'Ani Kuni à Kiuna*, qui est la première institution à garantir la sécurité culturelle et le bien-être des étudiant·e·s autochtones. « Des histoires » constituent en fait le noyau autobiographique de départ, qui croisent d'autres récits de vie et des nœuds discursifs capitaux, comme la crise d'Oka.

En vertu de sa solidarité iconique, la BD constitue un médium puissant pour articuler des récits entrecroisés, où les bulles et les cases deviennent les vecteurs d'une mémoire collective et critique, engageant les lecteur·rice·s dans un dialogue intersubjectif, interculturel et interlinguistique. Dans la préface, Prudence Hannis – directrice de l'Institut Kiuna – écrit à ce propos :

Accessible, visuellement intéressante, parfois « malaisante » mais toujours pertinente, il s'agit vraiment d'une *œuvre collaborative* qui mérite que l'on s'en inspire. Elle laisse place à l'expression de plusieurs voix autochtones qui enrichissent la réflexion de l'autrice et humanise les événements relatés⁵⁰⁷.

Dans le premier chapitre, « *Tauranga, 2004* », la question posée par la petite Kimmy amorce une première réflexion cruciale, une sorte d'autodafé symbolique, qui s'exprime d'abord à travers une longue énumération des peuples autochtones d'*ailleurs*, pourtant mieux connus – les Touaregs, les Maoris, les Peulhs, et beaucoup d'autres – ainsi que par la prise de conscience de la méconnaissance des Premières Nations du Québec et de leurs communautés. Le déséquilibre sur le plan gnoséologique est représenté aussi sur le plan multimodal; dans la planche 32, plusieurs sont les illustrations des peuples lointains énumérés, témoignant d'un imaginaire bien constitué. On lit : « La vérité, c'est que j'ai croisé les chemins maoris, touaregs, peulhs, ixils, quiches [...] » (32); la métaphore du chemin, d'une part, incarne cette pluralité de rencontres avec des peuples « exotiques », d'autre part, dévoile l'invisibilisation des Autochtones locaux par l'admission : « mais jamais ceux des Innus, des Algonquins... [...] » (33). L'espace blanc est à ce sujet emblématique, représentant un vide culturel et éducatif; le chemin symbolique met donc

⁵⁰⁷ Nous soulignons.

en lumière l'urgence d'une quête personnelle et collective pour aller au-delà des biais cognitifs, il constitue une invitation à déconstruire le regard colonial.



33

L'annotation « ethnonymes utilisés vers 2004 » est significative dans ce processus de rencontre; elle suggère une conscience métalinguistique et terminologique de la part de l'auteure et constitue une occasion de réflexion pour les lecteur·rice·s. Les ethnonymes représentent des nœuds cruciaux dans la construction du discours, en lien avec les images, les stéréotypes et les relations de pouvoir linguistique et symbolique; leur présence visuelle dans la BD amplifie ainsi leur impact, créant un dialogue entre le texte et l'image qui invite les lecteur·rice·s à s'interroger sur leur connaissance de ces communautés, à partir des dénominations mobilisées. C'est d'ailleurs ce que dénonce Lisa Bastien, Wendat, directrice du Conseil en éducation de Premières Nations en 2008 :

Alors que les jeunes Canadiens parcourent le monde dans tous les sens dans le cadre de la mondialisation, ils seraient bien en peine de nommer deux communautés des Premières Nations vivant près de chez eux, encore moins de les situer sur une carte ou désireux de les visiter. [...] La contribution des Premières Nations l'histoire de ce pays est complètement occultée, comme si l'histoire du Canada se limitait uniquement à cinq siècles de colonisation. [...] Cette indifférence a des conséquences dramatiques sur l'éducation des Premières Nations (29). (Nous soulignons)



C'est le Québec qui est né dans mon pays ! cherche en fait à répondre à cette occultation systémique et holistique, à partir d'une expérience autobiographique mais également universelle. L'être *ailleurs*, en voyage, ne fait qu'accentuer le dépaysement sur le plan conceptuel et ouvrir la voie à la découverte de soi et des autres. Dans ce cadre, la bande dessinée constitue un outil de médiation puissant de rencontre et de représentation, qui passe nécessairement par la reconnaissance des enjeux critiques de l'histoire. Le transfert du personnel à

l'universel est, par exemple, illustré à travers les pronoms « moi » - « nous » (35); l'anaphore de « la vérité, c'est que... », ainsi que celle du terme « honte », inscrit cette confession autobiographique dans une atmosphère grave et presque solennelle, reflétant aussi un besoin de clarification de sa propre expérience, perçue comme obscure. Le noir du fond devient un prolongement esthétique du discours, amplifiant la gravité des émotions exprimées et leur ancrage dans une expérience intime et également collective. Dans la planche suivante (33), toutefois, une reconfiguration de la honte se rend nécessaire pour opérer un vrai changement de paradigme; Pierre Lepage, auteur de *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*, met en garde Emanuelle à l'égard de la culpabilité ressentie :

[...] Il faut faire attention, on n'est pas responsable des erreurs du passé et la culpabilité est la pire des pédagogies à mon avis. Les gens se sentent coupables, mais il ne faut pas rester là-dessus. Je dis toujours que ce n'est pas de nous qu'il faut avoir **honte**. Nous ne devons pas avoir **honte** de ce que nous sommes. On nous a longtemps caché la vérité ! Nous sommes néanmoins responsables de ne pas perpétuer les erreurs du passé. [Nous soulignons]

Le message est partagé également par la professeure Marie-Pierre Bousquet :

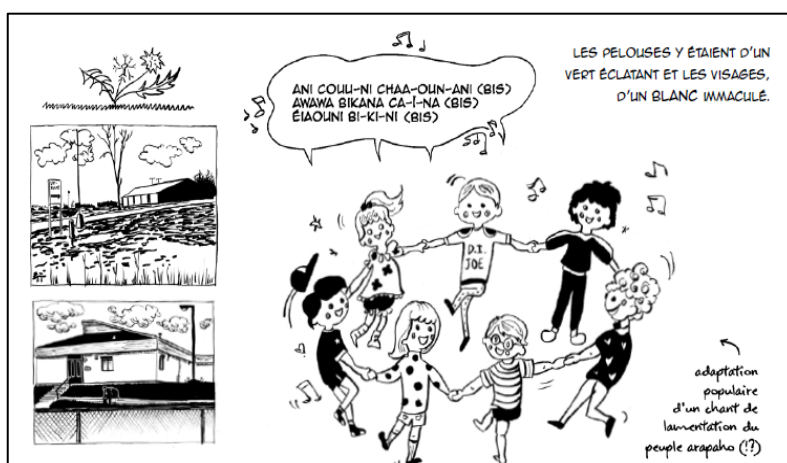
J'ai envie de dire la même chose que pierre, Emanuelle. Je trouve que la **honte** n'est absolument pas constructive, au contraire. C'est un problème personnel que beaucoup de gens, pour le résoudre, déversent sur les autres. C'est un sentiment négatif qui tire vers l'arrière, pas vers l'avant.

J'ai des tas d'étudiants québécois qui expriment ce sentiment, or je ne comprends pas du tout pourquoi on devrait avoir **honte** de ce qu'on n'a pas fait. [Nous soulignons]

La BD présente plusieurs points de vue sur la culpabilité coloniale et néocoloniale, mettant en scène une mosaïque de voix multiples; si d'un côté il faut « ne pas perpétuer les erreurs du passé » mais ne pas tomber dans la passivité de la honte, de l'autre il faut prendre conscience « qu'on est quand même des ambassadeurs involontaires de notre passé » et que « cela implique de nommer cette réalité, de l'assumer et d'entreprendre sa propre réconciliation⁵⁰⁸ (avec soi-même) » (37). La perspective d'une étudiante Inuk constitue, à ce titre, une synthèse éclairante :

À un certain moment, il m'a semblé qu'Emanuelle assumait une responsabilité qui ne lui appartenait pas... J'ai finalement compris que l'expression de cette culpabilité constituait un élément important de son **cheminement**. Le récit qu'elle nous propose est constitué d'échanges et de dialogues. Il tente ainsi d'établir des ponts culturels pour favoriser la cohabitation sur le territoire colonisé. [Nous soulignons]

C'est le Québec qui est né dans mon pays ! vise à « établir des ponts culturels », non seulement à travers la désambiguation des stéréotypes sur les peuples autochtones, mais aussi à travers leur représentation linguistique. Dans le chapitre II, « La dormance », l'auteure reparcourt son enfance, ainsi que l'imaginaire stéréotypé partagé par sa communauté : « Les premiers peuples du territoire n'existaient chez nous qu'à l'intérieur d'un imaginaire folklorique personnifié par les jeux de cowboys, les bandes dessinées, les western-spaghetti et les costumes d'Halloween » (46).



⁵⁰⁸ La « réconciliation » représente un terme clé dans la BD, ainsi que dans d'autres genres de discours contemporains au Québec (cf. CVR : Commission de vérité et de réconciliation du Gouvernement canadien). Dans le sous-corpus étudié, la fréquence du terme par tokens est significative, avec 33 occurrences totales [pos : noun] qui correspondent au 0.071%.

À ce sujet, la mère d'Emanuelle confesse elle aussi un sentiment de culpabilité : « Tu sais Emanuelle, quand tu dis que tu avais **honte** ? Eh bien, moi aussi ! » (49; nous soulignons). Dans le processus herméneutique qui concerne la voix auctoriale comme miroir de la société québécoise allochtone, on trouve la transcription populaire d'un chant de lamentation du peuple arapaho, mais suivie d'un doute « (!?) ». Dans le chapitre III, la langue anicinape est également transcrite, dans une citation qui a inspiré le titre même de la bande dessinée :



« Tsé, quand un Québécois me dit :
- Ben t'es Québécoise !

Moi je lui réponds :
- Ben non! Moi je ne suis pas Québécoise.
Je ne pense pas comme une Québécoise.
Je ne suis pas comme ça !

Pis là il me répond :
- Ben t'es née au Québec pareil !
- Ben non! Je vais te le dire là :
C'est pas moi qui est née au Québec, c'est le Québec qui est né dans mon pays ! C'est une autre affaire ! » (94).

La représentation de la langue anicinape, ainsi que d'autres langues autochtones, est apte à reformuler l'histoire – ici celle de la fondation – du Québec, ainsi qu'au bouleversement des perspectives prôné par la BD. Dans les dernières planches du chapitre IV, on trouve le

témoignage de Myriam Thirnish, Innue engagée dans la transmission de l'innu aimun; Dufour remarque une « graphie non uniformisée de l'innu aimun » pour la citation.

Comme pour les autres exemples, l'insertion de l'innu et d'autre langues autochtones joue un rôle fortement symbolique et d'une posture sociolinguistique militante. En insérant des citations sans traduction française ou anglaise à côté⁵⁰⁹, l'auteure affirme leur importance et leur autosuffisance comme vecteurs de mémoire, participant ainsi au processus de revitalisation linguistique et s'opposant à l'effacement systémique subi. Le même thème est abordé dans le témoignage de l'interlocutrice (175) :

⁵⁰⁹ Avant des *Mots d'ouverture*. [O] *Debwenin : le son du cœur*, Dufour signale la présence d'une annexe, la section « Note complémentaires », qui comprennent les citations originales et leur traduction, acte qui renforce la posture dialogique de l'auteure et l'éthos interculturel de l'ouvrage.

Ça ne se fera pas du jour au lendemain. Juste pour se rendre compte de l'état d'invisibilité et des injustices vécues par les peuples autochtones, ça a pris des dizaines d'années, alors on ne peut pas s'attendre à ce que ça change comme ça. Mais on sent que c'est en train de changer, lentement, pour le mieux. Quand on voit, par exemple, tous ces Allochtones qui s'inscrivent aux cours de langue autochtone et qui font des efforts pour aller à notre rencontre, ça redonne courage. Parce qu'il faut aussi que les Allochtones prennent leurs propres responsabilités.



• graphisme non uniformisé de l'Innu aimun

Insérer l'Innu aimun dans un espace éditorial principalement allophone permet de démontrer que cette langue peut et doit s'inscrire non seulement dans des contextes familiaux ou privés, mais également dans des récits publics. La polyphonie est donc un outil pour contrer la marginalisation historique et l'invisibilisation de ces langues fondatrices. En outre, Dufour ne s'approprie pas une dimension linguistique et culturelle qui ne lui appartient pas, elle partage plutôt son DB comme une scène d'énonciation et de rencontre, où chaque voix trouve sa résonance. Comme le souligne

Jeannotte par rapport à la transcription de l'oralité, « raconter des histoires vient avec un pouvoir particulier, longtemps resté hors de portée des membres des Premières Nations : celui de narrer sa culture et son histoire dans ses propres récits⁵¹⁰ », ce qui est particulièrement significatif en ce qui concerne la légitimité au sein même de la communauté. Cette démarche auctoriale s'inscrit donc dans la co-construction d'un espace, et peut être interprétée comme une forme d'éthique relationnelle et dialogique, où l'acte de raconter « son côté de l'histoire » est intrinsèquement lié à celui d'écouter et de se faire moyen de transmission. La dimension linguistique et culturelle est ainsi incontournable dans le processus de réconciliation :

⁵¹⁰ M.-H. JEANNOTTE, « De la voix au papier. Stratégies de légitimation des publications de mythes oraux des Premières Nations au Québec », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 7, n° 2, 2016, p. 2.

Ce n'est pas à nous que revient la responsabilité exclusive de les éduquer, c'est aussi à eux de s'informer. C'est un processus important dans la rencontre et le chemin vers la réconciliation. Je pense qu'il y a de l'espoir, oui. La *guérison* doit se passer des deux côtés, il ne peut y avoir de réconciliation sans que les Allochtones passent eux-mêmes par un processus de *guérison*. La *guérison* est un processus très large et propre à chacun. (175; nous soulignons).

La métaphore de la guérison, ainsi que l'horizon métaphorique du chemin, incarnent l'espoir d'un changement sociétal, portant une charge transformative : elles deviennent une condition nécessaire pour la réconciliation. Pour un lectorat allochtone et allophone, la citation en innu peut représenter une invitation à sortir d'une posture linguistique – et politique – passive, et à s'engager dans la compréhension, l'apprentissage ou la reconnaissance active des réalités autochtones : un appel à la responsabilité. Elle représente à la fois un défi intellectuel et éthique : ce n'est pas aux Autochtones de (se) traduire ou de simplifier leur savoir⁵¹¹, mais aux Allochtones de s'investir dans ce processus « très large et propre à chacun »; la dimension linguistique s'inscrit donc dans une vision holistique de la réconciliation, à laquelle la BD participe activement.

*Langagement*⁵¹², voire le positionnement à la croisée des langues adopté par Dufour, ainsi qu'à la croisée des savoirs promus d'Écosociété, s'inscrit pleinement dans une démarche de bibliodiversité. En mettant en lumière des récits pluriels et en favorisant la reconnaissance des langues autochtones dans le catalogue, la maison d'édition contribue à enrichir le paysage éditorial tout en encourageant un dialogue inclusif et interculturel.

4.3.3 La militance écoféministe : la sororité comme nouvelle alliance

La construction d'un nouveau SAVOIR VIVRE ENSEMBLE est donc façonnée et par un parcours autobiographique, et à travers un tournant historique majeur, qui a permis

⁵¹¹ La même stratégie est employée par B. ASSINIWI, auteur autochtone, dans *Anish-Nah-Bé* : « Ce choix de vocabulaire place l'auteur en situation d'autorité par rapport aux lecteurs, comme s'il cherchait à inverser la relation de pouvoir entre savoirs autochtones et savoirs occidentaux, tout en édifiant les lecteurs non autochtone »; *Ibid.*, p. 13.

⁵¹² Selon L. GAUVIN, « Les modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, dévoile[ent] [...] le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire »; *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 24.

seulement à une partie de la population québécoise de « voir » et de comprendre, enfin, ses voisin·e·s autochtones. La mère de l’auteure lui confie :

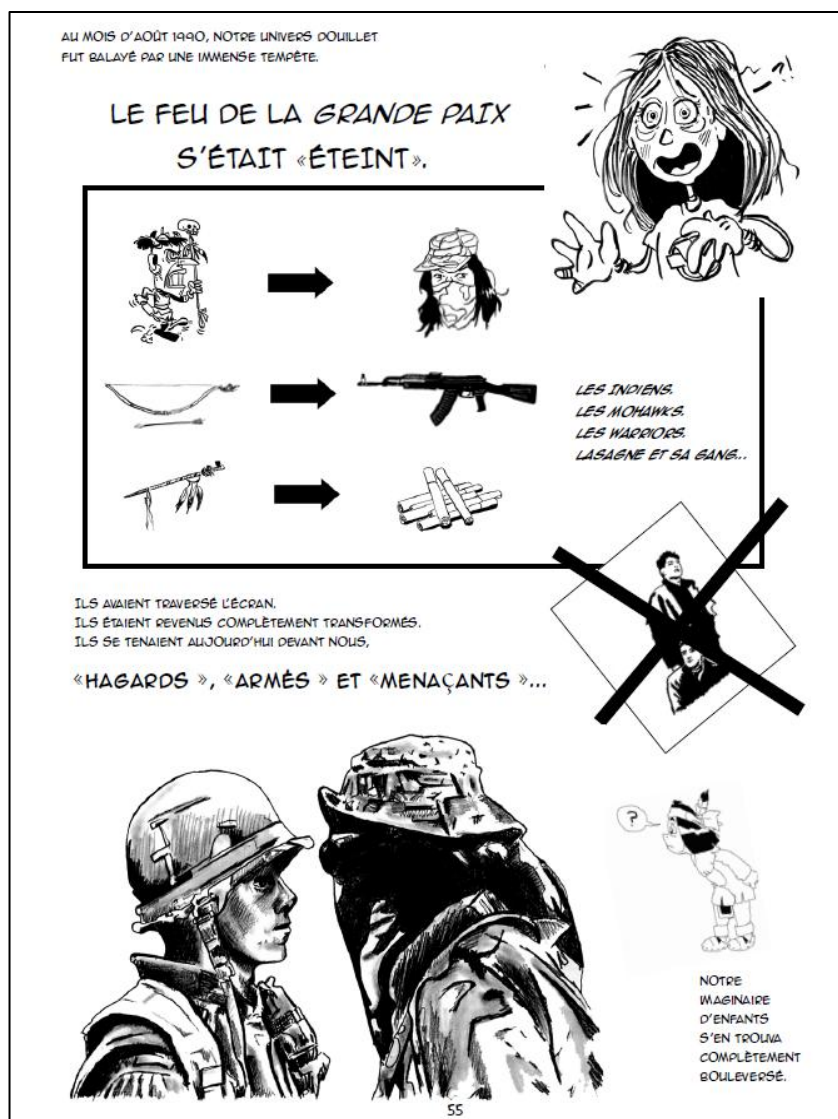


Par contre, en 1990, quand j’ai vu les images de la crise d’Oka à la télévision, je me rappelle avoir été indignée par la réponse de la classe politique, des médias et de la population. Je trouvais les réactions démesurées. Si je me souviens bien, ils voulaient protéger leurs terres sacrées ou ancestrales? Il y avait un cimetière sur les terres convoitées par les plans d’agrandissement du club de golf, non? C’est bien ça, Emanuelle? [...] Je pense que c’est à partir de ce moment-là que j’ai commencé à développer un regard plus critique sur ce qui nous était présenté (49).

Le positionnement des peuples autochtones et allochtones acquiert un rôle crucial dans la crise d’Oka, qui constitue le scénario du chapitre III – intitulé « La ‘crise’ » – et des réflexions ultérieures développées dans le quatrième, « L’éveil ». On souligne d’abord l’emploi des guillemets comme une marque d’une posture polyphonique et polémique, selon le point de vue assumé et le degré de projection dans le miroir allochtone ou autochtone, voire dans l’une ou l’autre version de l’histoire.

La crise d’Oka est surtout celle d’un certain imaginaire sociopolitique, alimenté par le discours médiatique et ancré dans le colonialisme, qui classait les Autochtones comme de « bon[s] indien[s] » ou de « maudit[s] sauvage[s] » (60) ségrégués dans les réserves – des « pensionnat[s] sans murs » (69) – dont il ne fallait même pas prendre en considération les revendications et la lutte pour leurs droits territoriaux. Comme le suggère l’affiche du documentaire *Kanehsatake. 270 ans de résistance* (88-89) réalisé par la réalisatrice abénaquise Alanis Obomsawin, la résistance ne concerne pas seulement la « crise » d’Oka, mais toute l’histoire des Premières Nations.

Par le biais de la métaphore d'abord de la tempête inattendue et du feu « éteint », dans les planches 55-56, l'auteur nous semble aussi suggérer que la coexistence pacifique entre les communautés n'était due qu'à l'oppression systémique des peuples autochtones et de leurs droits territoriaux par les Québécois/non-Autochtones.



La condition d'existence de cette paix reposait donc sur la soumission et l'assimilation systémique : « Déjà, dans ce temps-là, on parlait d'*assimilation*, de *résistance à l'assimilation* et d'autres choses comme ça; de comment faire pour que le gouvernement tienne un peu plus compte des intérêts et des opinions autochtones » (69).



FIGURE 38. Le soldat Patrick Cloutier et le warrior Brad Laroque, le 1^{er} septembre 1990

La narration médiatique, stéréotypée et violente à l'égard des Mohawks, se construit sur la polarisation NOUS-EUX la représentation caricaturale de la culture matérielle autochtone et sur l'anaphore soit aussi bien textuelle que discursive concernant les résistants. En effet, en ce qui concerne l'anaphore discursive des occurrences synonymiques utilisées dans la presse pour les Autochtones, comme « Indiens insurgés⁵¹³ » (57), on observe d'un côté l'ignorance, le mépris colonial face à la (re)connaissance de leur « véritable identité », et de l'autre une générale insécurité linguistique, une authentique incapacité de nommer. La polyphonie énonciative qui caractérise surtout les planches consacrées à la crise d'Oka, au fur et à mesure que la protagoniste s'engage de plus en plus dans la réflexion intersubjective, a surtout pour but d'interpeller les lecteur·rice·s : bousculer les respectives positions de départ, le positionnement, « l'imaginaire d'enfants ». L'effet d'écho polémique par rapport à la narration de la presse est marqué par la reprise d'une photographie devenue symbole de la résistance de Kanesatake, republiée par *La Presse* à l'occasion du 20^e anniversaire de l'affrontement, et qui cristallise la non-rencontre.

Si la narration de la crise d'Oka reproduit d'une part le discours de la presse – qui à son tour amplifie les positions du gouvernement canadien, de la mairie québécoise d'Oka et de plusieurs Québécois –, de l'autre elle ouvre au contre-discours militant autochtone : « Il était sans cesse question de barricades, du pont Mercier et de désobéissance, mais jamais de violences coloniales, de dépossession territoriale... Ni de droits ancestraux » (56). La BD met en scène, notamment à travers le prisme d'une fracture sociopolitique, le rôle crucial de la posture écologique, ancrée dans la mémoire topographique des peuples autochtones; c'est-à-dire le rapport de connaissance profonde,

⁵¹³ En outre, nous avons détecté 24 occurrences d'*indiens* (pos: Noun) dans le corpus.

de soin et de filiation symbolique aux espaces naturels, habités et culturalisés par les communautés – en représentant une alternative au rapport violent, colonialiste et consumériste au territoire. « Our land, our culture, our future » (80) est en fait le slogan qui encapsule la crise d'Oka, en soulignant l'indivisibilité de la terre, de la culture et de l'avenir des peuples autochtones : « Nous sommes des peuples du territoire. Nous sommes faits de ce territoire. [...] Cela n'a pas de prix. Nous voulons avoir la capacité, comme tout le monde, de pouvoir vivre dans un environnement sécuritaire » (87).



La crise d'Oka devient non seulement un moment crucial dans le bouleversement des dynamiques de pouvoir entre Allochtones et Autochtones, mais également une opportunité de repositionnement féministe dans la lutte autochtone pour l'environnement⁵¹⁴. Une alliance intersectionnelle, la *sororité*, qui prône une résistance *autre* à la violence, se fait enfin entendre : « La crise d'Oka a détruit ce statu quo, mais a aussi fait réapparaître les femmes à l'avant-scène, avec des militantes comme Ellen Gabriel qui reprenaient leur rôle de leadership » (85). Melissa Mollen Dupuis,

⁵¹⁴ Un slogan du mouvement, visible au goodanthropocenes.net/idle-no-more-indigenous-activists-call-for-peaceful-revolution/, est par exemple « No More CO₂lonialism ».

cofondatrice du mouvement *Idle No More*, militante Innue et chroniqueuse, témoigne de ce tournant fondamental pour les mouvements écoféministes :

Malgré toutes les politiques sexistes de la Loi sur les Indiens, ces femmes fortes ont mené à Oka une résistance que le Canada n'avait pas vue venir. Au début de la crise, je ne voulais pas que les Mohawks attirent l'attention parce que je pensais que les Blancs allaient juste plus nous haïr. Finalement, j'ai compris l'impact de se faire entendre (*ibid.*; nous soulignons).



Le positionnement féministe est entre autres prouvé par le calque français de la célèbre locution « They Didn't See Us Coming⁵¹⁵ », qui renforce l'idée d'un réveil politique et social inattendu, où des femmes

contestent un statu quo à la fois colonial et patriarcal. Cette double résistance, à la croisée de plusieurs oppressions, témoigne d'une sororité militante qui redéfinit les modes d'action et la place des femmes dans les luttes pour la justice sociale et environnementale. Le mouvement *Idle No More* – *Jamais plus l'inertie* a mobilisé des milliers de personnes pour s'opposer aux politiques du Canada et constitue un exemple emblématique de l'alliance entre femmes autochtones et non-autochtones pour une cause commune; il a été fondé par Sylvia McAdam, Sheelah McLean – non-Autochtone –, Nina Wilson et Jessica Gordon. La défense des territoires ancestraux, l'opposition à la dégradation environnementale et aux inégalités sociaux et économiques constituent les nœuds du mouvement dès sa fondation, comme l'affirme Ellen Gabriel (86). La crise d'Oka a donc représenté un moment décisif pour la visibilité des luttes autochtones et a posé les fondements d'une nouvelle alliance, qui transforme le



⁵¹⁵ L'expression est répandue dans le milieu des protestes féministes; par exemple, il constitue le titre de l'ouvrage de L. LEVENSTEIN, *They Didn't See Us Coming. The Hidden History of Feminism in the Nineties*, New York, Basic Books, 2020.

fardeau en héritage : « Notre objectif ultime est de créer un héritage de paix. Car sans la paix, il n'y a pas d'espoir; et sans espoir, il n'y a pas d'avenir » (87). La démarche de la lutte, dont la métaphore est reprise dans la citation de la militante, est donc fortement écotopique et ancrée dans des valeurs d'écologie sociale. Comme nous l'avons souligné par rapport à des récentes publications d'Écosociété sur l'écoféminisme, on assiste à une nouvelle vague globale du mouvement; la cause se fait encore plus urgente en contexte autochtone, où la disparition de jeunes filles et de femmes est à l'ordre du jour :



La violence que révèlent les témoignages recueillis par l'Enquête nationale équivaut à un **génocide** des Autochtones fondé sur la race, y compris les Premières Nations, les Inuit et les Métis, qui cible tout particulièrement les femmes, les filles et les personnes 2ELGBTQQIA. Ce **génocide** a pu être commis en raison des structures coloniales, comme en témoignent notamment la Loi sur les Indiens, la rafle des années 1960, les pensionnats indiens et les violations des droits de la personne ainsi que des droits des Autochtones. Ces structures ont mené directement à la hausse actuelle des taux de violence, de décès et de suicide que connaissent les populations autochtones. (102; nous soulignons)

Les planches 102-103 créent en effet un lien interdiscursif puissant entre la crise d'Oka et les manifestations contemporaines, notamment contre la Loi C-45⁵¹⁶, renforçant ainsi

⁵¹⁶ « Ancré dans la communauté autochtone, le mouvement *Idle No More* est né en novembre 2012 en protestation contre l'introduction de la loi C-45 du gouvernement conservateur de Stephen Harper. Officiellement connue sous le nom de Loi sur l'emploi et la croissance, cette loi omnibus a touché plus de 60 lois, dont la Loi sur les Indiens, la Loi sur la protection des eaux navigables et la Loi sur les évaluations environnementales. Les militants de Idle No More ont fait valoir que les changements apportés par la loi réduisaient les droits et l'autorité des communautés autochtones tout en permettant aux gouvernements et aux entreprises de faire avancer plus facilement des projets sans évaluation environnementale rigoureuse.

la continuité des luttes des peuples autochtones. Ce pont temporel souligne non seulement l'atemporalité des revendications autochtones mais aussi la persistance des violences systémiques auxquelles ils font face. En illustrant cette marche de 2012 à Montréal, Dufour ancre visuellement et narrativement la résistance autochtone dans le présent, tout en réaffirmant son caractère historique et transversal. La convergence des luttes écologiques, féministes, décoloniales et autochtones est représentée dans la BD comme une hétérotopie, un espace de dialogue intersectionnel et intergénérationnel possible :

Tous les peuples qui ont été colonisés et qui se trouvent aujourd'hui en situation de minorité doivent **mener un combat**. Car le colonisateur impose ses propres règles, idéaux et modèles d'inclusion. C'est donc à ce niveau que viennent se croiser les luttes des peuples autochtones et des personnes de couleur (115; nous soulignons).

C'est le Québec qui est né dans mon pays ! constitue à son tour un espace militant qui vise à transformer les imaginaires à partir d'un point de vue allochtone. Cette approche auctoriale, loin d'accentuer la polarisation, invite à une réflexion collective sur les dynamiques de pouvoir et de réparation. Elle propose une relecture des rapports de force à travers un prisme intersectionnel, où le terme « génocide » devient une clé pour comprendre l'urgence de réconcilier et de cohabiter, en redonnant leur centralité aux cultures et aux voix des Premières Nations. Comme le souligne Vandana Shiva,

the extermination of biological diversity and indigenous cultures that know how to live in peace with Mother Earth is part of the extinction, one interconnected war against life. Ecocide and genocide are one invisible process, and they began with the idea of the colonization of the Earth as the 'civilizing mission' of a 'superior race'⁵¹⁷.

La lutte écoféministe est l'une des voies à parcourir pour une réappropriation des territoires, des corps et des histoires :

La plupart des écoféminismes au Québec sont portés par une volonté d'inclusion. « Il faut décoloniser nos mouvements sociaux », pointe Marie-Anne Casselot. Ainsi, de jeunes

Le mouvement a rapidement reçu un soutien important au Canada et à l'international, et s'est étendu aux questions de la protection de l'environnement et aux droits des Autochtones en général »; T. DE BRUIN, « Idle No More », *Encyclopédie canadienne*, publié le 12 avril 2019, consulté le 25 novembre 2024 : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/idle-no-more. On signale également la campagne de toute récente parution « Nos corps, nos terres » des Femmes Autochtones du Québec, en collaboration avec RQCALACS dans le cadre de 12 jours d'action contre les violences faites aux femmes (décembre 2024).

⁵¹⁷ V. SHIVA, « Foreword », *This Is Not A Drill: An Extinction Rebellion Handbook*, London, Penguin Random House UK, 2019, p. 6.

militant.es, venant notamment des Premières Nations et des communautés racisées, actualisent les manières de faire et de penser, en ayant entre autres recours à l'intersectionnalité. [...] Les cosmologies et pratiques autochtones offrent également des pistes fécondes pour élargir la conversation⁵¹⁸.

À propos du mouvement *Idle No More*, la co-fondatrice Melissa Mollen Dupuis, précise que « c'est un mouvement écoféministe, car il fait une connexion entre toutes les formes



152

de domination⁵¹⁹ »; une réflexion holistique sur la décolonisation est donc menée à travers les bulles et les cases de Dufour, qui donne voix à une résistance ancrée dans les années 1970, mais qui connaît un resurgissement capital dans la société contemporaine. « C'est un constat : partout dans le monde, les femmes occupent l'espace médiatique avec leurs préoccupations environnementales. 'C'est parti pour ne pas s'arrêter. Il y a eu un son de cloche'⁵²⁰ » dit aussi Lydie Olga Ntap, écoféministe et fondatrice du Musée de

la Femme à Longueuil. L'écoféminisme illustré dans la BD n'exclut pas les hommes dans la construction d'un nouveau paradigme. En fait, aux protestations menées par les femmes s'ajoutent les hommes (152), les aînés : à partir de la crise d'Oka, l'auteure reparcourt toutes les batailles autochtones. Dans les *Mots de fermeture*, elle demande : « Qu'est-ce que la vérité? Qu'est-ce que la réconciliation ? » (167) à Pamela Rose Toulouse, autrice du manuel *Truth and Reconciliation in Canadian Schools* (2018). Elle lui/nous répond : « C'est un regard personnel sur ce que nous savons, ce que nous ne savons pas

⁵¹⁸ N. NAOUFAL, « Les écoféminismes : un foisonnement intersectionnel », *La Gazette des femmes (Conseil du statut de la femme Québec)*, publié le 23 janvier 2020, consulté le 25 novembre 2024 : gazettedesfemmes.ca/les-ecofeminismes-un-foisonnement-intersectionnel/.

⁵¹⁹ *Ibid.*

⁵²⁰ M. FERAH, « Écoféminisme : les femmes à la défense de l'environnement », *La Presse*, publié le 2 octobre 2019, consulté le 25 novembre 2024 : www.lapresse.ca/societe/2019-10-02/ecofeminisme-les-femmes-a-la-defense-de-l-environnement. Voir aussi J. BARKER, *Critically Sovereign: Indigenous Gender, Sexuality, and Feminist Studies*, Duke University Press, 2017.

et ce que nous devons faire pour aller *de l'avant* avec respect. Cela signifie que nous allons *au-delà* de la culpabilité, de la honte et de la colère pour créer des espaces éducatifs où nos enfants et nos jeunes peuvent grandir ensemble en tant que citoyens en bonne santé » (*ibid.*; nous soulignons).

L'intersectionnalité entre écoféminisme et décolonisation participe à cette création non violente d'une société possible, fondée sur la reconnaissance mutuelle, le respect des corps, des identités et de leur avenir.

4.3.4 La métaphore à l'épreuve de de la justice sociale et environnementale

En 2021, Emanuelle Dufour illustre le colonialisme québécois dans une série de planches à l'occasion de l'atelier intitulé « Le colonialisme québécois : un impensé de la recherche universitaire ?⁵²¹ », tenu à l'Université de Montréal. Dans les planches dédiées au territoire autochtone et, en particulier aux eaux, la réflexion de l'auteure porte sur la nécessité de « décoloniser les récits sur les rivières du Québec », où le verbe *décoloniser* est employé dans une fonction figurative, ayant valeur métaphorique. Si la métaphore de la « décolonisation de l'imaginaire » selon Serge Latouche⁵²², est un concept bien établi, elle représente l'un des nœuds éditoriaux d'Écosociété. Au fil du temps, la métaphore s'est étendue pour englober un éventail plus large de questions environnementales et sociales. Elle illustre une rupture avec les récits coloniaux, tout en appelant à une réappropriation des savoirs locaux et autochtones, une reformulation qui, comme nous l'avons vu, prend également une dimension linguistique :

C'est d'abord dans la toponymie que l'empreinte des Premières Nations s'avère la plus prégnante, à commencer par le nom des provinces et des villes parmi les plus peuplées du pays, jusqu'au dernier nom de rivière ou de plan d'eau. Par transfert métonymique, certains de ces toponymes ont d'ailleurs pu devenir des noms communs (comme *oka* n. m. 'fromage de lait de vache à pâte ferme, fabriqué à l'origine par les moines du monastère d'Oka')⁵²³.

L'exemple relatif aux toponymes témoigne de la profondeur historique et culturelle des Premières Nations, inscrite dans le paysage linguistique et symbolique du Québec.

⁵²¹ Le projet de synthèse graphique est consultable au : www.emmanuelledufour.com/le-colonialisme-quebecois.html.

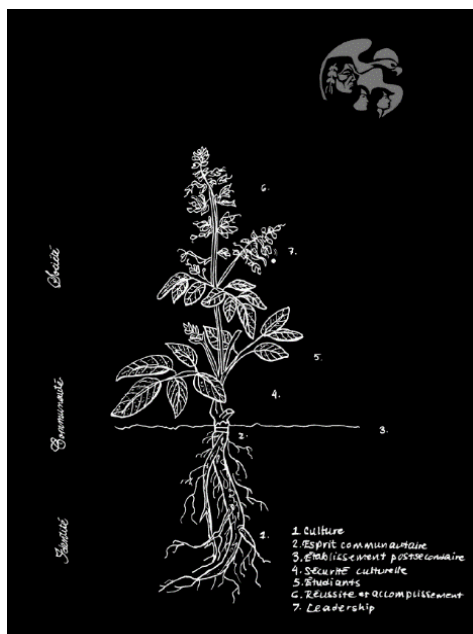
⁵²² S. LATOUCHE, *La décolonisation de l'imaginaire : La pensée créative contre l'économie de l'absurde*, Lyon, Parangon, 2003.

⁵²³ F. MARTINEAU, W. REMYSEN et A. THIBAUT, *Le français au Québec et en Amérique du Nord*, Paris, Éditions Ophrys, 2022, p. 156.

Cette empreinte, bien que souvent oubliée ou effacée, offre un point de départ pour une réflexion plus large sur les dynamiques de réappropriation et de transmission des récits autochtones, ainsi que de leur imaginaire symbolique. Dans ce contexte, la bande dessinée devient un véritable outil de décolonisation active, non seulement par les thématiques qu'elle aborde, mais aussi par les métaphores qu'elle mobilise lesquelles redéfinissent les rapports entre territoire, mémoire et identité. De ce fait, nous étudierons alors l'imaginaire symbolique de la BD, qui devient un outil de décolonisation active à travers les métaphores qu'elle mobilise.

4.3.5 Les métaphores de l'ENRACINEMENT, du CHEMIN et de la MARCHÉ

À la dépossession territoriale et culturelle des peuples autochtones répond la métaphore multimodale de l'enracinement et des racines, qui est représentée et expliquée aux lecteur·rice·s avec un esprit presque « pédagogique ». Cette métaphore peut en effet être interprétée comme un symbole de réappropriation et de résilience face aux violences coloniales. Le développement en hauteur de la plante, symbolisant la *réussite*, n'est métaphoriquement possible que grâce aux racines, (r)enfoncées dans une continuité historique et identitaire qui est assumée, revendiquée et donc transmissible, bouleversant



ainsi les préjugés subis : « Avant, j'avais **honte** là, mais asteure, non... j'suis contente; j'suis contente d'être une innue ! », ou encore : « j'suis encore plus fier ! » ; « c'est comme ça qu'on peut continuer à s'éduquer et à **passer ce bagage** aux gens de nos communautés ! » (160-161; nous soulignons). La métaphore a donc une visée constructive, symbolisant la résistance et la régénération, individuelle, communautaire et sociétale. Dans le cadre de la CMT, la métaphore d'orientation – ici verticale – repose sur le cadrage cognitif « UP IS GOOD⁵²⁴ ». D'après nous, il s'agit

d'une métaphore d'orientation identitaire, dont la multimodalité amplifie la puissance du message. En outre, la sauge est une plante sacrée pour de nombreuses communautés

⁵²⁴ G. LAKOFF et M. JOHNSON, *op. cit.*, p. 16.

autochtones⁵²⁵, jouant un rôle central dans certaines pratiques culturelles, notamment pendant les cérémonies de purification et de prière. Elle symbolise la sagesse et la connexion entre les communautés, leurs individus, les ancêtres et l'environnement : une plante spirituelle, symbole de la guérison et de la réconciliation désirée. L'enracinement comme métaphore d'un processus identitaire est évoqué aussi à la planche 113, où l'image d'une fleur de lys qui prend racine anticipe celle de la sauge. Cette succession vise donc à créer un lien entre les histoires de sécurisation culturelle et les revendications identitaires :

Je veux qu'ils grandissent avec un sentiment d'attachement à mes **racines**, mais également / à leurs nouvelles **racines** québécoises. / Je veux aussi qu'ils soient conscients / de ceux qui étaient ici avant eux; / de leurs luttes pour retrouver / cet attachement à leurs **racines**, / pour réussir à traiter avec l'Autre / de manière égalitaire et pour préserver / leurs propres cultures.
[Nous soulignons]



La métaphore des racines permet ainsi de conceptualiser la réflexion complexe sur l'identité, marquée par l'anaphore. L'oscillation entre « attachement à MES racines / à LEURS nouvelles racines québécoises » reflète une volonté – exprimée à la première personne – de se positionner comme médiatrice entre les cultures et pour les autres : elle en devient une porte-parole. D'après Simone Weil, l'enracinement peut être défini comme un besoin existentiel ancestral orienté à la fois vers l'héritage passé et la possibilité de bâtir un avenir : « Un être humain a une racine pour sa participation réelle, active, et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir⁵²⁶ ». Ce besoin d'attachement, d'enracinement symbolique, est évoqué dans d'autres passages de la BD, témoignant d'une réflexion sur la mémoire historique et discursive à resignifier, pour exorciser le déracinement subi à travers les siècles : « Je crois que ça démontre une sorte de besoin d'attachement pour la nation québécoise, un besoin de se trouver des **racines**. Les autochtones deviennent alors

⁵²⁵ Comme on lit dans l'*Encyclopédie Canadienne*, « Les Autochtones se servent du tabac, de la sauge, du foin d'odeur et du cèdre à plusieurs fins spirituelles dans les cérémonies de purification, dans lesquelles on envoie de la fumée au visage et à la tête des participants »; thecanadianencyclopedia.ca/utilisation-des-plantes-par-les-autochtones.

⁵²⁶ S. WEIL, *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard - NRF, 1949, p. 61.

les **racines** par excellence puisque c'est ici leur territoire » (109; nous soulignons); « Ça m'a comme permis de découvrir ma **racine** » (160; nous soulignons). La réflexion sur le rapport au territoire est développée par les « deux côtés » de l'histoire. Comme le souligne Sébastien Brodeur-Girard – *Québécois* – : « C'est drôle parce qu'il me semble qu'à mesure qu'on a développé un sentiment d'appartenance légitime avec le territoire, on aurait dû comprendre et respecter encore davantage celui des Autochtones » (111). Il constate en fait « qu'on n'a pas le même rapport au territoire... mais on a aussi un rapport au territoire » (*ibid.*). Une véritable décolonisation de l'imaginaire, de l'histoire et des relations entre Autochtones et Allochtones, ne peut que s'accomplir que par une prise de conscience ancrée dans le passé du territoire, qui prenne en compte la mémoire topographique et écologique des peuples. « Il faut **reconnaître** que ce qu'on est aujourd'hui s'est développé dans ce territoire. Après ça, même si on a une légitimité à développer un lien avec le territoire, ça n'excuse en rien ce qui a été fait aux autres » (*ibid.*; nous soulignons) : c'est seulement dans cette reconnaissance que la réconciliation pourra fleurir.

La métaphore des racines devient donc un outil de réflexion pour expliciter ce processus dialogique entre l'histoire coloniale, les enjeux environnementaux, l'identité autochtone et québécoise, en véhiculant un imaginaire de ramification des racines au sein d'un même lieu – symbole de partage. L'enracinement représente une métaphore vivante, ouverte à la cohabitation des peuples, ne se limitant pas à un imaginaire de fixité identitaire : la métaphore ouvre la voie à des réflexions complexes sur la mémoire collective et l'avenir, incarnant ainsi une vision dynamique du territoire comme espace symbolique de rencontre, de réciprocité et de renouvellement. Le paradigme ne peut être changé qu'au prisme de l'éducation : la transmission intergénérationnelle des racines autochtones ne peut s'accomplir que dans un espace sécurisant, propice à la germination. La *recontextualisation* constitue donc la première étape du processus éducatif, comme le souligne également Dufour :

Ce n'est qu'au terme de quatorze années à l'intérieur du système d'éducation québécois, et seulement après avoir été introduite à l'intérieur de communautés maorie, touareg, peulh, zapatiste, maya quiché et danue que j'ai été, pour la première fois, véritablement exposée à l'histoire des Premières Nations du Canada au-delà des simples réductions ethnolinguistiques et des raccourcis historiques entourant la Nouvelle France. Il m'en a fallu cinq autres pour réussir une certaine contextualisation des stéréotypes et préjugés souvent véhiculés par les

médias et alimentés par l'ignorance de la population allochtone concernant leurs voisins autochtones (Savard 1994; Lepage 2002; Goulet 2006)⁵²⁷.

Les racines sont vectrices de mémoire, incarnent des savoirs situés et constituent un lien avec la terre d'appartenance; elles représentent une métaphore polysémique cruciale dans la BD et reflètent aussi l'évolution des perspectives sur l'héritage autochtone. Dans une



première réflexion sur l'invisibilisation culturelle et scolaire, on remarque une association symbolique entre les racines et la responsabilité envers son histoire, qui est perçue comme un fardeau :

C'est aliénant de prendre conscience que tu es si invisible aux yeux des autres. Essayer de combler ce fossé d'incompréhension, de construire les fondements d'une relation et de travailler sans relâche à la faire évoluer, c'est un **fardeau**, c'est une responsabilité à vie (133; nous soulignons).

La juxtaposition du témoignage avec l'illustration invite donc à une réflexion « organique » sur la manière dont les fondements culturels autochtones peuvent rendus visibles et nourris. Le passage du *fardeau* (133) au *bagage* (160) évoque donc une métamorphose possible de la mémoire collective, devenue un terrain fertile pour l'avenir des communautés autochtones : les racines portent la promesse de nouvelles floraisons.

Dans l'exaltation de ses propres racines, assumées avec assurance, la directrice de l'Institut Kiuna Prudence Harris, de nation abénakise⁵²⁸, fait également l'éloge de la résilience propre à la culture autochtone :

Les raquettes que je porte aujourd'hui / sont peut-être faites d'aluminium / plutôt que de babiche, mais **je marche / dans le même sentier** que celui emprunté / par les ancêtres qui m'ont précédée / et qui ont réussi à transmettre, / de génération en génération / et avec une extrême résilience, / cette aspiration à garder nos cultures, / nos traditions, nos visions du monde et / nos nations vivantes, fortes, fières et autonomes (161-163; nous soulignons).

⁵²⁷ E. DUFOUR, « Les racines éducationnelles de l'indifférence », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 43, n° 2-3, 2013, p. 99.

⁵²⁸ Dans la transcription, on souligne ici l'utilisation d'une graphie plus proche aux phonèmes autochtones et l'inclusion de la langue abénaquise.



La métaphore du chemin, utilisée pour représenter une métamorphose identitaire ainsi qu'un développement intérieur et sociétal, est établie depuis l'Antiquité grecque⁵²⁹. De Descartes à nos jours, elle est largement répandue dans notre imaginaire cognitif; selon Lakoff et Johnson, « LONG-TERM, PURPOSEFUL ACTIVITIES ARE JOURNEYS⁵³⁰ ». Le chemin est une voie déjà tracée par les ancêtres, l'acheminement constituant un élément fondamental des peuples autochtones nomades et semi-nomades. La raquette représente un corrélatif objectif de l'ingéniosité et de la résistance des Premières Nations. Aujourd'hui, comme le souligne l'Encyclopédie Canadienne, elle est considérée comme un symbole de la culture canadienne : il s'agit d'un héritage autochtone qui a permis aux Autochtones de survivre.

Le chemin représente la transmission symbolique des connaissances et des enseignements ancestraux « de génération en génération », incarnant la continuité culturelle, la filiation des esprits dans l'espace-temps et le croisement des trajectoires.

⁵²⁹ Pour une étude approfondie sur la métaphore dans le discours philosophique, consulter G. NADOR, « Métaphores de chemins et de labyrinthes chez Descartes », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 152, 1962, p. 37-51.

⁵³⁰ G. LAKOFF et M. JOHNSON, *op. cit.*, p. 90.

La marche est, dans cette perspective, également une métaphore du « chemin encore à faire » : la lutte, la militance qui passe et qui s’ancre dans une mémoire territoriale.

Ce thème revêt une dimension à la fois individuelle et collective dans la BD, tout comme dans les œuvres d’autrices autochtones contemporaines, notamment dans l’univers poétique de Joséphine Bacon et de Maya Cousineau Mollen⁵³¹. Avancer sur la même route, d’un point de vue métaphorique, signifie appartenir à une histoire commune, tout en traçant, simultanément, le chemin pour les générations futures : marcher dans la mémoire pour ne pas perdre son héritage et pour rencontrer tout·e·s les autres au long du chemin.

L’imaginaire de la marche et du sentier, à l’image de celui de l’enracinement, tisse un lien entre les deux univers représentés dans la bande dessinée : le voyage, à la fois matériel et symbolique, de l’*incipit* conduit à une transformation de la voix auctoriale – et, par extension, de celle des lecteur·rice·s non-autochtones. Emanuelle Dufour, dans les dernières planches de la BD, écrit :

Si mon engagement dans le domaine de l’éducation autochtone m’a permis de **croiser un grand nombre de chemins** innu et ilnu, anicinape et anishinabe, atikamekw, wendat, kanien’kehá:ka, eeyou, wolastoqiyik wahsipekuk, mi’gmaq, waban-aki, naskapi et inuit et de développer de très belles amitiés, il n’a jamais suffi à enrayer le malaise évoqué par plusieurs d’entre nous en cours de récit. [...] Ce n’est qu’à travers l’illustration de ce projet doctoral de recherche-crédation que je trouvai à mettre à contribution l’inconfort qui est le mien, mais également celui d’un nombre grandissant de Québécois et de Québécoises rencontrée.s **en cours de route** (171; nous soulignons).

Le chemin est donc un chronotrope de la rencontre avec ses propres racines et avec un héritage commun; il représente une dimension transformative orientée vers l’avenir. Ce parcours individuel et collectif traduit une quête de sens, dans laquelle la marche physique – ou l’expédient narratif du voyage – devient une métaphore de la marche mémorielle et symbolique, permettant à chacun·e de « trouver les autres au long du chemin ». Le sentier devient ainsi un espace d’enracinement en mouvement, où la rencontre rend possible la construction d’un avenir commun et d’un *vivre ensemble*. *C’est*

⁵³¹ La thématique est présente dans plusieurs ouvrages de la poète innue, comme dans le dernier *Kau minuat - Une fois de plus*, Montréal, Mémoire d’encrier, 2023. On retrouve l’imaginaire de la marche aussi dans *Enfants du lichen* de Maya COUSINEAU MOLLEN publié en 2022 chez Éditions Hannenorak, par exemple dans *Drapadi et Tshishikushkueu* : « Mes cheveux-liberté / Mon cri décolonial / Mes chemins d’alliance / Mes traités de paix », p. 54.

le Québec qui est né dans mon pays ! donne dès lors corps à un dialogue itinérant, où les chemins deviennent à la fois une trace et un horizon, à la croisée des témoignages et des espoirs :

Ce n'est pas à nous que revient la responsabilité exclusive de les éduquer, c'est aussi à eux de s'informer. C'est un processus important dans la rencontre et **le chemin vers la réconciliation**. Je pense qu'il y a de l'espoir, oui. La guérison doit se passer des deux côtés, il ne peut y avoir de réconciliation sans que les Allochtones passent eux-mêmes par un processus de guérison. La guérison est un processus très large et propre à chacun. (175; nous soulignons).

La réconciliation représente donc l'horizon vers lequel tendre; l'ouvrage constitue une invitation à entreprendre le chemin ensemble, comme on le lit en quatrième de couverture : « À son retour, elle entreprend **un long cheminement** pour aller **à la rencontre** des réalités autochtones et entamer un dialogue plus que jamais nécessaire » (nous soulignons). Portant une dimension de métamorphose, de dialogue transformatif et d'engagement, la route est ainsi une métaphore centrale dans la bande dessinée. En tant que lieu de rencontre entre générations, elle incarne également une prise de recul sur le passé, comme l'exprime ce témoignage : « Avec le temps, avec l'âge, avec les expériences de vie, on en vient, après un certain **cheminement**, à avoir une vision plus objective de ce passé-là. Je m'en suis rendu compte avec le temps » (73; nous soulignons).

Le même imaginaire de la marche collective est représenté dans SAVOIR RÊVER, il constitue un élément écotopique dans la figuration de l'avenir. À ce sujet, les dernières planches illustrent – dans une continuité avec l'imaginaire du chapitre III, relatif à *Idle No More* – la marche à la mémoire de Joyce Echaquan (178-179) :

Femme atikamekw de la communauté de Manawan et mère de sept enfants, Joyce Echaquan a connu une fin tragique à l'hôpital de Joliette en 2020 alors que des infirmières allochtones chargées de lui porter assistance l'ont couverte d'insultes racistes. La scène a été filmée et diffusée sur les médias sociaux (Facebook) par la victime elle-même, puis visionnée par un grand nombre de proches, tout comme par des milliers d'autres personnes autochtones et allochtones. Cet événement a soulevé l'indignation partout à travers le pays et dans le monde⁵³².

⁵³² « Montage graphique d'une photo d'un groupe d'allié.e.s marchant en solidarité avec les chefs traditionnels Wet'suwet'en à Montréal, en février 2020, et d'une pancarte ouvrant la marche de solidarité en l'honneur de Joyce Echaquan et de sa famille, le 3 octobre 2020, à Montréal », précise l'autrice à p. XIX.



La mobilisation renforce la continuité entre les luttes du passé et celles du présent, en soulignant l'urgence de la réconciliation, l'engagement pour mettre fin aux oppressions et la revendication des droits des femmes autochtones et de leurs communautés. Joyce



Echaquan devient ainsi un symbole de résistance et de transformation; son hommage agit comme un moment de convergence des luttes, où les injustices systémiques sont visibilisées à travers une démarche militante profondément ancrée dans l'espace et le temps. L'avenir ne se peut bâtir qu'à partir d'une mémoire collective et partagée, allant du moi autobiographique à l'intersubjectivité : « À toi, à moi, à nous, à vous. Ensemble, together, mamun, kwaweyih, [...] mamun, kasiwi, skátne, mawitanej, maw, [...], etc. » (181).

« Un an après sa mort, ce triste constat : des larmes à la justice, le *chemin* est encore long »; R. ELKOURI, « À la mémoire de Joyce », *La Presse*, publié le 28 septembre 2021, consulté le 6 décembre 2024 : www.lapresse.ca/actualites/chroniques/2021-09-28/a-la-memoire-de-joyce.php.

Sous le prisme d'une structure narrative circulaire, marquée par la reprise des planches initiales des femmes en marche, *C'est le Québec qui est né dans mon pays !* se déploie comme une BD polyphonique, qui entrelace une pluralité de voix et d'imaginaires.

4.4.1 La visée écotopique des BDs écolos : imaginer et imager une écosociété

À travers l'analyse multimodale des bandes dessinées écolos *Mégantic, un train dans la nuit* et *C'est le Québec qui est né dans mon pays !*, notre étude a porté une attention particulière non seulement au discours produit par Écosociété à travers sa propre présentation éditoriale, les différentes sections de son site web et le prisme de la couverture médiatique, mais aussi à travers sa posture aucto-éditoriale⁵³³. En inscrivant les préoccupations environnementales au cœur de ses pratiques éditoriales, la maison d'édition constitue une « boule de neige » dans le champ francophone, participant activement à la diffusion de savoirs critiques et à la sensibilisation du lectorat aux enjeux écologiques majeurs de notre époque, tels que la tragédie évitable de Lac-Mégantic et la crise d'Oka.

Sur le plan métaphorique, l'analyse des bandes dessinées révèle une volonté clairement affirmée de privilégier la collaboration et la co-construction de nouveaux savoirs et imaginaires; la polyphonie narrative de ces BD – qui mêle voix d'auteur·rice·s, de militant·e·s, de citoyen·ne·s et d'historien·ne·s – reflète l'ambition de la maison d'édition de devenir une plateforme d'échange, de partage et de médiation autour des luttes sociales et écologiques. Cette dimension collaborative met en lumière le rôle de l'édition militante dans la formation d'imaginaires alternatifs et dans la mise en circulation de discours écocritiques, en générant un horizon symbolique capable de transcender le modèle actuel.

Mobilisant les outils de la *Conceptual Metaphor Theory* (CMT), de la *Critical Multimodal Discourse Analysis* et du cadrage métaphorique utopie-dystopie proposé par Nerlich, notre analyse a mis en évidence la manière dont les métaphores employées au sein du corpus façonnent des représentations d'un avenir possible, orienté vers la progression et l'engagement.

⁵³³ On évoque les choix liés au paratexte linguistique et iconographique, lesquels se trouvent accentués dans la médiatisation du catalogue éditorial sur divers réseaux; ces décisions s'inscrivent dans une « négociation entre éditeur et auteur » autour du dispositif éditorial, comme le souligne V. BLAGA, « La construction de la posture aucto-éditoriale dans les mémoires d'éditeurs québécois », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, 2019, p. 5.

Même si l'on a observé également la résurgence de métaphores issues du domaine religieux – telles que la descente en enfer, l'apocalypse ou encore le jugement de l'humanité –, la maison d'édition propose un imaginaire résolument écotopique. Ce dernier repose sur des métaphores positives et ancrées dans l'écologie politique, qui contribuent à construire des visions d'un avenir *autrement*. Parmi ces métaphores, certaines récurrentes se démarquent par leur potentiel évocateur : la marche, la route ou encore le chemin symbolisent une progression collective vers un futur meilleur, un parcours porteur d'espoir et de résilience. De même, les métaphores botaniques de l'enracinement et de la floraison traduisent un lien profond avec la planète et l'environnement, renforçant l'idée d'un renouveau éthique et écologique en devenir. Ainsi, les bandes dessinées écolos publiées par Écosociété, mobilisent un imaginaire métaphorique qui ne se limite pas à la dénonciation ou à la critique sans issue : elles permettent de « partager et [d'] éprouver des mondes possibles⁵³⁴ ».

Pour le dire avec les mots de Bruner, « comprendre les événements humains, c'est sentir qu'il peut y avoir d'autres possibles humains⁵³⁵ »; les métaphores constituent alors des vecteurs d'un imaginaire écotopique, orienté vers la création d'un avenir plus juste et soutenable, tout en inscrivant les luttes écologiques dans une dynamique de résistance et de transformation sociale qui demeure nécessaire.

Les bandes dessinées écolos constituent donc un espace utopique de réconciliation, de reformulation et de catharsis face au deuil, une forme d'agentivité face à la catastrophe écologique et à la dépossession : elles nous font basculer notre positionnement initial, nous offrant un miroir décolonial, féministe et écoengagé. Dans les deux BDs, le « nous » communautaire est mis en lumière comme un antidote à la collapsologie : un chemin collectif est tracé vers l'avant, comme alternative à la *descensio ad inferos*.

Elles participent également à la création d'un langage sémiotique portant des mémoires collectives de la résistance, comme dans le cas du transfert linguistique des langues autochtones, incarnant plusieurs SAVOIRS d'Écosociété : se souvenir, vivre

⁵³⁴ M. BOUKALA, « Le dessin ou la vie : parcours d'un deuil dans la bande dessinée *Catharsis* (Luz, 2015) », *Frontières*, vol. 27, n° 1-2, 2015, p. 2.

⁵³⁵ J. BRUNER, *Cultures et modes de pensée*, Paris, Retz, 2008, p. 73.

ensemble, prendre la parole, mettre fin à la loi du plus fort, bâtir, et surtout rêver. La bande dessinée constitue une fenêtre

figurative et symbolique sur l'existence de ceux qui vivent d'autres expériences dans d'autres corps, espaces et temporalités. Elle offre l'opportunité de rendre visible (Voirol, 2005) et de transformer par le dessin – les sans grade [...] les pauvres, les petits (socialement), ces « objets sociaux dominés » pour reprendre une expression d'Abdelmalek Sayad (2006, p. 28). Dessiner constitue un moyen de mettre en forme des expériences, les rendant par là même intelligibles à soi-même et aux autres tout en participant à la création d'un nouveau sujet (Boukala 2015; 2016).

La création d'un nouveau sujet, d'une écosociété, au prisme d'une virtualité engageante et enracinée dans une phénoménologie de l'imaginaire, constitue une articulation entre utopie théorique et praxis. Le cadrage métaphorique proposé par les deux ouvrages, bien qu'ancrés dans des moments historiques et des contextes différents, repose sur la même vision transformatrice, sur la dialectique entre mémoire discursive et futurité⁵³⁶.

Les BDs écolos engagent ainsi une refondation des imaginaires, en reliant les enjeux environnementaux à une reconfiguration des subjectivités politiques, à la fois individuelles et collectives. Par le croisement de discours militants, de postures écologiques et de pratiques esthétiques, *Mégantic. Un train da la nuit* et *C'est le Québec qui est né dans mon pays ! Carnet des rencontres d'Ani Kuni à Kiuna* réaffirment l'importance de la création culturelle comme vecteur de transformation sociale, dans la lignée d'une pensée écologique qui se veut autant critique qu'utopique.

⁵³⁶ La futurité représente « une sorte de *perspective temporelle* non simplement et unidimensionnellement chronologique, mais pluridimensionnelle et habitée de multiples 'sens' pour penser (significations) et pour agir (orientations) *le/dans* le futur »; J.-J. GISLAIN, « Futurité et toposité : situlogie des perspectives de l'action », *Géographie, économie, société*, Université de Laval, n° 6, 2004, p. 212.

CONCLUSIONS

ÉCOSYSTÈMES ÉDITORIAUX EN MUTATION : SYNTHÈSES ET HORIZONS

« Comme guide, le rêve peut être source d’utopie pour transformer ce qui pose problème. [...] À l’utopie écrite doit succéder l’utopie pratiquée, puis l’utopie dissidente⁵³⁷ » : Écosociété, au prisme des SAVOIRS, des BDs écolos et de la praxis militante témoignée pendant son activité, incarne d’après nous, cet élan écotopique et transformatif dans le champ éditorial francophone ainsi qu’international.

Dans le parcours sur l’écologie du livre et par rapport au discours éditorial produit par Écosociété, nous pouvons remarquer une certaine continuité et cohérence des imaginaires sur le plan symbolique, véhiculée par le recours à des cadrages métaphoriques similaires, orientés vers une reconversion tant pragmatique qu’épistémique du domaine. Les métaphores multimodales du chemin, de la marche et du virage vers un avenir différent du livre construisent un horizon commun et témoignent de la reconfiguration nécessaire et cruciale pour le secteur, soulignant une agentivité qui peut être exercée au long de la chaîne. Les discours et la communication qui portent sur l’écologie du livre ne présentent pas des traits écophobes; comme le souligne Fois,

fear-based communication is not necessarily useful: there is no empirical evidence supporting the effectiveness or appropriateness of fear-based communication strategies in promoting precautionary motivation and behaviour concerning climate crises⁵³⁸.

Toutefois, on peut aussi constater une approche plus critique et polémique dans le discours et dans le catalogue de la maison indépendante québécoise. Surtout d’un point de vue terminologique, on a en fait souligné le positionnement orienté vers la *décroissance* et la *simplicité volontaire* d’Écosociété, ainsi que la critique aiguë du paradigme du développement durable, du concept même de croissance soutenable, ainsi que d’autres termes et thèmes considérés aujourd’hui comme « verts » en contexte institutionnel.

Par rapport aux axes individués dans le chapitre II, dans les discours associatifs, institutionnels et non-gouvernementaux, la maison québécoise répond même avant la

⁵³⁷ *Au bout de nos rêves. Le retour des utopies*, op. cit., p. 24, 58.

⁵³⁸ E. FOIS, op. cit., p. 134.

conception des critères par le *SDG Publisher Compact*, de différentes chartes du DD, de feuilles de route et de rapports aux principes de l'écologie du livre. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, Écosociété a toujours conçu une édition vraiment équitable, éthique et écoresponsable sur le plan matériel, social et symbolique.

Pour ce qui concerne en particulier la biodiversité et le positionnement militant dans le champ, comme nous l'avons constaté déjà, « publier en français en Amérique du Nord constitue en soi un acte contre-hégémonique⁵³⁹ ». En plus, le choix de publier des auteur·rice·s militant·e·s, appartenant·e·s aux Premières Nations, des ouvrages qui portent sur le dialogue interculturel et sur l'intersectionnalité des luttes situe la maison non seulement à *contre-courant*, mais à l'*avant-garde*, dans le sens étymologique du terme. Son discours et ses pratiques éditoriales sont en fait incontournables à l'ère de la polycrise et ont été prophétiques, « une boule de neige » : la maison incarne cette germination future dans les ruines du présent du Capitalocène.

De *Noir Canada* à *Coulez pas chez nous!*, jusqu'à *Résister et fleurir*, Écosociété a également démontré un éthos discursif et non discursif écoengagé, se faisant porte-parole des injustices et des violences environnementales et se mettant au service de la planète et de ses défenseur·euse·s comme voix à la fois dissidente et constructive au sein de la société – non seulement québécoise, mais aussi dans un contexte politique international. Intégrer le militantisme à l'édition et vice-versa constitue un élément qui distingue l'activité de la maison des autres et témoigne d'une indépendance radicale dans le champ, ainsi qu'une approche écosystémique propre à l'écologie du livre contemporaine. En 2012, le sous-titre « LES RISQUES DU MÉTIER » dans l'article *Les éditeurs engagés* retrace les dernières vicissitudes de la maison et la difficulté de publier un catalogue fortement militant :

Écosociété, c'est cette maison qui, l'an dernier, défrayait les manchettes après avoir fait l'objet d'une poursuite bâillon intentée par la minière Barrick Gold, suivant la parution de *Noir Canada*. Un conflit qui s'est finalement réglé à l'amiable. La maison, qui fête cet automne ses 20 ans, « est née du désir d'offrir un espace de réflexion », comme nous l'explique Élodie Comtois, responsable des communications. Écosociété, qui s'est donné une *vocation écologique* au sens large, publie annuellement quelques dizaines de manuscrits. Parmi ses succès, Élodie Comtois mentionne la publication des premiers écrits de Noam

⁵³⁹ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 148

Chomsky traduits en français. [...] « Les temps sont durs pour la culture, la littérature et les idées, et nous nous trouvons à la croisée de tout ça⁵⁴⁰ ».

Même si située à la croisée de plusieurs enjeux qui semblaient difficiles à surmonter – entre la crise générale de l’édition, les problématiques émergentes d’ordre écologique dans le secteur et le procès contre Barrick Gold – la maison revendique aujourd’hui son statut d’acteur écoengagé à partir de la présentation des SAVOIRS. Elle partage cette utopie critique avec d’autres maisons québécoises, par exemple Mémoire d’encrier, dont le projet est également

de rompre avec les habitudes et les privilèges d’un milieu éditorial autocentré et uniformisé pour élargir les horizons, ouvrant ainsi les portes sur un monde pluriel et diversifié. L’ambition : rassembler les continents et les humains pour repousser la peur, la solitude et le repli pour pouvoir imaginer et oser *inventer un monde neuf*⁵⁴¹.

L’élargissement des horizons, l’ouverture des portes, fait écho à celle des possibles envisagés par Écosociété, qui se distingue toutefois pour un catalogue enraciné dans l’écopolitique. Nous avons effectivement souligné la nouveauté des collections *Ricochets* et *Radar* qui toutefois s’inscrivent dans la même démarche et dans le même horizon théorique des essais. La nouvelle vague écoféministe est, par exemple, présente dans les essais philosophiques d’Hansen-Løve ainsi que dans la BD écolo de Dufour avec les planches dédiées à *Idle No More*, ce qui témoigne de la capacité d’Écosociété de se plonger dans les actualités du discours écologique et de fournir de véritables boussoles pour s’orienter, ou bien des outils herméneutiques avec lesquels bâtir une écosociété. Avec ces titres, la maison se fait aussi porte-parole des résurgences discursives engagées dans le contexte contemporain, d’une mémoire discursive écologique et militante.

Des convergences avec les discours développés au chapitre II sont bien présentes et dépassent le plan purement pragmatique de la production éditoriale, comme la mise en valeur de l’agentivité et de la responsabilité des lecteur·rice·s. La maison a donc développé une « écocommunication⁵⁴² » éditoriale, voire une écoconception systémique allant de la présentation du catalogue et des SAVOIRS, jusqu’aux paratextes des ouvrages.

⁵⁴⁰ F. MENEY, « Éditeurs engagés », *Entre les lignes*, vol. 9, n° 1, 2012, p. 23. Nous soulignons.

⁵⁴¹ MÉMOIRE D’ENCRIER, « À propos » : memoiredencrier.com/à-propos.

⁵⁴² Dans son analyse sur le parti Vert, N. PÉLISSIER emploie par exemple le terme « éco-communication » pour indiquer le renvoie à « la mémoire afin de mobiliser des énergies militantes nécessaires à la sauvegarde de la Nature » ; « Les mots et les verts. De l’excommunication à l’éco-communication », *Quaderni*, n° 17, Printemps 1992, « Discours de l’écologie », p. 119.

Cette écocommunication, tout en reflétant la complexité de la crise écologique, ne se polarise pas vers un discours écodystopique. Elle mobilise les fondements moraux des SAVOIRS divers pour construire une double moralité : à la fois écocritique et utopique. En cela, l'écocommunication d'Écosociété participe à une véritable mitopoïèse éditoriale, générant des récits et des imaginaires où l'écologie n'est pas seulement une urgence, mais un fondement pour reconfigurer des valeurs, des pratiques et des futurs possibles. Les pratiques discursives multimodales que nous avons analysées représentent une contre-tendance, si l'on considère que nous sommes largement entouré·e·s par des métaphores écoanxieuses : précipices climatiques, horloges apocalyptiques, maisons qui brûlent, et d'autres sombres symboles qui hantent l'imaginaire de notre avenir :



FIGURE 39. *This House is on Fire*, CHEAP Festival, Centre-ville de Bologne

The IPSOS Obs' COP survey has shown that there is much work to do in terms of people's involvement, and the current communicative strategy clearly is not working. Raising awareness of the flaws and remodulating the language used to talk about climate crisis and environmental issues is the first step towards engaging people in a more positive and committed way⁵⁴³.

Écosociété nous exhorte et nous prépare à l'action comme lecteur·rice·s, nous forme à un militantisme résolument engagé. Comme le souligne Vandana Shiva, « it is a moral imperative to rebel against a system that is driving extinction, exterminating species and cultures. Not to cooperate has become a moral imperative – a survival imperative⁵⁴⁴ ».

À travers ses publications et son discours éditorial en constante évolution, la maison québécoise inscrit cette réflexion dans une perspective d'espoir, en prônant une

⁵⁴³ E. FOIS, *op. cit.*, p. 153.

⁵⁴⁴ V. SHIVA, *op. cit.*, p. 7.

mobilisation collective qui transcende les discours et se traduit par des actions concrètes, dans une dynamique de résistance active et de transformation : il faut *résister pour fleurir*.

Notre recherche dans le cadre de l'écologie du livre, dans un point de vue institutionnel, associatif et non-gouvernemental, demeure pour le moment exploratoire. Notre étude de corpus constitue en effet un premier état de l'art sur le sujet avec une approche d'analyse discursive, multimodale et terminologique. Comme nous l'avons constaté en 2023, avec la publication du rapport par la FILL française, le secteur est en développement non seulement en ce qui concerne les publications traitant d'écologie, désormais nombreuses⁵⁴⁵, mais surtout à travers l'élaboration de feuilles de route, de vadémécums, de rapports de durabilité, d'index RSE et d'autres documents techniques produits en interne par les acteurs·rice·s de la chaîne du livre. Nous pouvons donc imaginer l'émergence de néologismes, la création d'acronymes et d'autres innovations terminologiques, témoignant d'une dynamique discursive en évolution dans le secteur éditorial, et plus largement, de la construction de termes conçus comme des « solutions⁵⁴⁶ » linguistiques à la crise climatique. Comme pour la circulation des termes tels que le *bilan carbone du livre*, l'*écoconception*, la *décarbonation* du secteur et le *livre équitable*, ces évolutions reflètent non seulement une adaptation linguistique aux exigences croissantes en matière de responsabilité écologique, mais aussi un dialogue interdisciplinaire et transdisciplinaire sur le plan des terminologies spécialisées. On assiste ainsi à la mise en place d'une véritable terminologie *écologique* du livre. L'étude de la néologie, tout comme celle du discours multimodal, nous permet d'identifier des réponses nouvelles à la CC, qu'on peut classer comme *langage-action* : « Terrain de déconstruction des concepts au fondement de nos sociétés, la langue est également une matière avec laquelle créer et expérimenter pour en faire émerger de nouveaux qui seraient plus en phase avec les objectifs de transition écologique⁵⁴⁷ ».

⁵⁴⁵ « Une chose est sûre : il est difficile de publier sur ces questions sans s'interroger sur la façon dont on s'engage dans l'édition. Ajuster au mieux les tirages pour limiter voire éviter les pilons, produire au plus près pour réduire le bilan carbone, imprimer sur papier recyclé ou issu de forêts durablement gérées, avec des encres bio et des certifications Imprim'Vert® sont un minimum ». A.-S. NOVEL, « Livres d'écologie : en dix ans, l'offre est devenue pléthorique », *Le Monde*, publié le 22 mars 2022, consulté le 9 décembre 2024 : www.lemonde.fr/blog/alternatives/2021/03/22/livres-decologie-en-dix-ans-loffre-est-devenue-plethorique/.

⁵⁴⁶ Nous nous référons à la perspective critique développée par P. BUREAU, qui s'occupe de néologismes liés à l'environnement et qui réfléchit sur le caractère hypostatique des termes dans le débat écoclimatique. Même si on ne peut pas vraiment « résoudre » la crise écologique, nous pouvons façonner de nouveaux cadres conceptuels capables de modifier les comportements aussi extralinguistiques.

⁵⁴⁷ P. Bureau, *op. cit.*, p. 7.

Les néologismes identifiés permettent à ce sujet d'élargir l'horizon des solutions pour penser la reconversion écologique du secteur : la *simplicité volontaire* de Mongeau incarne un exemple capital de cette reconfiguration qui est désormais nécessaire et cruciale. Les manifestes issus d'autres contextes linguistiques – comme le *Green Bookselling Manifesto* et le *Publishing Declares*⁵⁴⁸ en Angleterre et le *Manifesto per un'editoria sostenibile*⁵⁴⁹ en Italie – témoignent d'un champ en pleine métamorphose, à la croisée des réflexions matérielles, sociales et symboliques. L'emploi du terme – politiquement connoté – *manifesto* n'est pas anodin : il suggère une volonté d'agir de manière critique et transformative, selon une posture militante dans la cause écologique, tout en évitant le recours aux cadrages qui dérivent des *termes-catastrophes*, « qui peuvent exacerber certains mécanismes psychologiques empêchant de passer à l'action pour répondre aux enjeux écologiques⁵⁵⁰ ».

Comme dans le cas plus spécifique d'Écosociété, cette posture incarne un engagement visant à resémantiser et à reconfigurer l'édition de façon écosystémique, à partir de la reconnaissance de ses propres enjeux environnementaux.

Pour le dire avec Greta Thunberg, qui souligne le lien entre espoir et agentivité :

Right now, we are in desperate need of hope. But hope is not about pretending that everything will be fine. To me, hope is not something that is given to you, it is something you have to earn, to create. It cannot be gained passively, through standing by and waiting for someone else to do something. Hope is taking action⁵⁵¹.

Le catalogue d'Écosociété vise, dans cette perspective, à créer une écosociété – c'est-à-dire une communauté lectrice et militante engagée dans une pluralité des luttes environnementales – en particulier à travers ses SAVOIRS, la maison façonne une véritable *communauté imaginée*. Elle propose en effet un espace discursif et symbolique où les lecteur·rice·s peuvent se rencontrer pour coconstruire une vision partagée du changement social et écopolitique, une *futurité* possible. Comme nous l'avons souligné, Écosociété incarne une plateforme dédiée un imaginaire collectif militant; à ce propos, le philosophe

⁵⁴⁸ Cf. *Green Bookselling Manifesto* : www.booksellers.org.uk/2022/Sustainable-Bookselling-Manifesto_v03_1.pdf et *Publishing Declares Climate Action* : publishingdeclares.com/home.

⁵⁴⁹ Il a été conçu dans le cadre du Festival du livre d'Ivrée en 2022 et il est consultable en extrait au : maremosso.lafeltrinelli.it/news/manifesto-editoria-sostenibile-ivrea-capitale-libro.

⁵⁵⁰ P. BUREAU, *op. cit.*, p. 4.

⁵⁵¹ L. CAVALIERE, « Greta Thunberg to publish a 'go-to-sources' book on climate crisis », *The Guardian*, publié le 31 mars 2022, consulté le 6 novembre 2024 : www.theguardian.com/books/2022/mar/31/greta-thunberg-the-climate-book-crisis. Nous traduisons.

Anderson met en lumière le lien entre l'« imagination » et la « création », soulignant ainsi la capacité de concevoir des alternatives face aux récits dominants :

All communities larger than primordial face-to-face contact (and perhaps even these) are imagined. Communities are to be distinguished, not by their falsity/genuineness, but by the style in which they are imagined⁵⁵².

Dans cette optique, le catalogue d'Écosociété agit comme un *jardin* fertile où les imaginaires écologiques et sociaux se croisent et où de nouvelles perspectives s'ouvrent, contribuant à forger une communauté lectrice qui se reconnaît dans des idéaux partagés et qui agit, à son tour, sur le réel. L'écosociété que la maison a pour ambition de bâtir devient ainsi un laboratoire discursif et social, dans lequel l'acte de publication et de lecture s'apparentent à un acte militant, à la croisée entre création, diffusion et participation.

Anderson prend en exemple la parution de la presse et de la nouvelle pour expliquer la fonction générative des imaginaires par la parole, qui constitue le fondement des conceptions politiques modernes : « For these forms provided the technical means for 'representing' the *kind* of imagined community that is nation⁵⁵³ ».

Dans notre recherche nous avons parcouru l'univers de la bande dessinée écolo comme un outil et un prolongement contemporain de cette dynamique, où les récits graphiques jouent un rôle essentiel dans la création et la diffusion d'imaginaires collectifs. En mobilisant des codes visuels universels – reposant sur une « solidarité iconique » – et des récits localisés, ils participent à la création d'une écocommunauté globale.

Cette communauté est fondée par les SAVOIRS, que nous avons évoqués à plusieurs reprises comme un élément innovant et spécifique du discours éditorial propre à la maison québécoise. Dans le cadre de l'écologie du livre, nous avons constaté la centralité de la multimodalité, qui remplit plusieurs fonctions tels que l'illustration de concepts émergents dans le domaine, la prescription de certaines pratiques vertueuses et l'orientation comportementale surtout à travers des appels à l'action.

Écosociété se fait porte-parole d'un dialogisme interdiscursif, polyphonique et intersectionnel à travers son activité éditoriale : les pratiques discursives et

⁵⁵² B. ANDERSON, *Imaged Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London & New York, Verso, 2006, p. 6.

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 24.

communicatives que la maison met en place offrent une ouverture aux instances critiques, une cultivation des possibles écotopiques. La maison construit, au fil un parcours éditorial, un véritable éthos militant collectif. Le discours d'Écosociété est ainsi « un réflexe mais aussi un créateur d'instances et des comportements⁵⁵⁴ » : il incarne cette « capacité de critiquer notre monde pour mieux le renommer⁵⁵⁵ ».

L'élan à une reconfiguration des secteurs, ainsi que des termes et des pratiques discursives au prisme desquels nous encadrons la polycrise, est témoigné par l'évolution même de la conceptualisation de la reconversion écologique à atteindre.

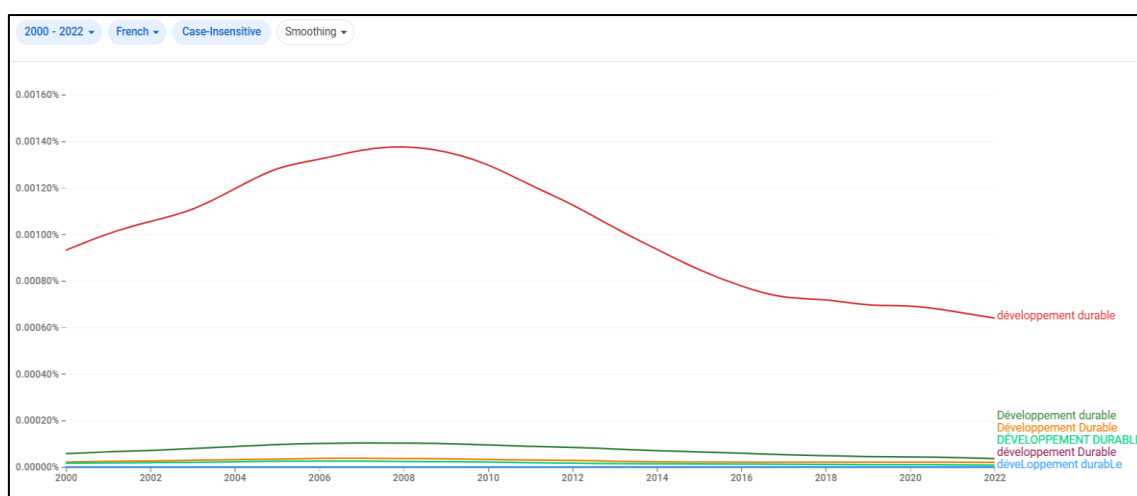


FIGURE 40. « Développement durable » (2000-2022), Google Ngram Viewer

Comme l'illustre le graphique, la formule DD – que nous avons analysée dans sa variation chronolectale – connaît une diminution progressive dans son utilisation après 2012, reflétant un déplacement vers d'autres concepts et termes tels que « neutralité carbone », « net zéro », « transition écologique/énergétique », « décroissance », « sobriété énergétique ». Cette évolution témoigne d'une nécessité de repenser les solutions à la crise climatique à l'aide de termes plus dynamiques, adaptatifs et engageants. Cette ouverture vers d'autres approches critiques, plus contextualisées et réactives, est incarnée par Écosociété depuis sa fondation.

Nous concluons donc, avec ses mots, qui résonnent comme un appel à la mobilisation collective :

⁵⁵⁴ D. ANTELM, *op. cit.*, p. 118. Nous traduisons.

⁵⁵⁵ J. LEFORT-FAVREAU, *op. cit.*, p. 14.

Les livres peuvent-ils changer le monde ? Que peut une reliure ? Que peuvent les éditeurs, les éditrices ? Publier. Rendre publics un texte, une voix, une idée, tel est le travail que fait sans relâche Écosociété depuis 25 ans. Pour changer le monde, oui, et en travaillant autour de deux pôles intimement liés : cultiver les savoirs, ouvrir les possibles⁵⁵⁶.

⁵⁵⁶ ÉCOSOCIÉTÉ, *Catalogue 25 ans, op. cit.*, p. 2.

ANNEXE

Opérationnalisation du projet de recherche sur l'écologie du livre dans la maison d'édition Edimill (Bologne) à travers une étude préalable des pratiques responsables mises en place et l'élaboration d'un code éthique de développement durable

GREEN POLICY DI GRUPPO (“CODICE VERDE”)

SEZIONE AMBIENTE E POLITICHE ECO-EDITORIALI

Sostenibilità aziendale e mitigazione impatto ambientale

Il gruppo editoriale si impegna nella tutela e nella salvaguardia dell'ambiente tramite la promozione di pratiche ecoresponsabili e la diffusione di una cultura editoriale volta allo sviluppo sostenibile, di concerto con gli obiettivi definiti **nell'Agenda 2030** delle Nazioni Unite. Gli obiettivi di sviluppo sostenibile (OSS) – i *Sustainable Development Goals* (GDS) – che il gruppo intende realizzare non solo in azienda, ma anche attraverso la sua rete di collaboratori e collaboratrici, sono principalmente i seguenti:



Nel quadro di un impegno ecologico globale, il gruppo editoriale ha delineato una serie di passi programmatici che intende perseguire e attuare:

1. **Adesione al *Sustainable Development Goals Publishers Compact* delle Nazioni Unite:** Il gruppo ha deciso di aderire al *Sustainable Development Goals Publishers Compact* delle Nazioni Unite, il primo patto di sostenibilità del settore editoriale a livello internazionale. Questo impegno è stato definito in collaborazione con l'International Publishing Association (IPA) e può essere consultato e sottoscritto sul sito web delle Nazioni Unite. I suoi principali obiettivi includono:
 - la promozione e la conoscenza dei SDG tra gli editori e il pubblico;
 - l'integrazione dei principi di sviluppo sostenibile nelle politiche editoriali e nelle pratiche aziendali;
 - la produzione e la promozione di materiali editoriali che affrontino tematiche legate ai SDG;
 - l'accessibilità e l'inclusività dei contenuti editoriali proposti;

- il monitoraggio e la comunicazione degli impatti delle attività editoriali in relazione ai SDG;
- la collaborazione con altri editori, organizzazioni e stakeholder per massimizzare l'impatto delle iniziative sostenibili nel settore editoriale.

Il patto mira a trasformare il settore editoriale in un motore di cambiamento positivo verso uno sviluppo sostenibile, utilizzando la sua influenza per promuovere una maggiore consapevolezza e azione riguardo ai SDG delle Nazioni Unite.

2. **Adesione all'*United Nations Global Compact*:** Il gruppo ha deciso di aderire congiuntamente all'*United Nations Global Compact*, patto non vincolante delle Nazioni Unite volto a promuovere una responsabilità sociale ed ecologica d'impresa su scala globale. Questa iniziativa riflette l'obiettivo del gruppo di operare in modo trasparente e di condividere le azioni intraprese in materia di sostenibilità. Ispirandosi ai dieci principi derivati dalla Dichiarazione Universale dei Diritti Umani, alla Dichiarazione dell'Organizzazione mondiale del Lavoro e alla Dichiarazione di Rio sull'Ambiente e lo Sviluppo, il *Global Compact* mira a mobilitare l'impegno delle imprese e delle organizzazioni per contribuire allo sviluppo sostenibile.
3. **Partecipazione a iniziative formative dell'Associazione internazionale sull'ecologia del libro:** Il gruppo è disponibile a partecipare a iniziative formative promosse dall'Associazione internazionale sull'ecologia del libro, rivolte agli operatori del settore. Questo coinvolgimento contribuisce a migliorare la consapevolezza e le competenze del gruppo in materia di sostenibilità ambientale e bibliodiversità all'interno di una rete europea e internazionale.
4. **Partecipazione a fiere e saloni del libro nazionali e internazionali su pubblicazioni ecoresponsabili:** Il gruppo si impegna a partecipare attivamente a fiere e saloni del libro nazionali e internazionali che mettano in evidenza pubblicazioni ecoresponsabili ed ecologiche. Questa partecipazione non solo promuove una *green brand identity* del gruppo, ma evidenzia anche il suo impegno verso la sostenibilità ambientale.

Patenti di sostenibilità aziendale: le certificazioni green del Gruppo

Il gruppo si impegna a ottenere certificazioni green riconosciute nel settore editoriale e di aderire agli standard ISO pertinenti per garantire la continua valutazione e il miglioramento delle sue prestazioni ambientali.

Il gruppo, nonostante la conformità già garantita alla legislazione nazionale sull'ambiente e alle disposizioni specifiche sulla gestione ambientale, si propone di ottenere nel prossimo *biennio/triennio* i seguenti label e le seguenti certificazioni:

1. ESG (Environmental, Social, Governance – Ambiente, Sociale, Governance):

Un indice di valutazione utilizzato per misurare le prestazioni di sostenibilità del gruppo e che valuta la trasparenza, la responsabilità e la buona governance aziendale nelle sue tre principali componenti.

2. Sistema di Gestione Ambientale UNI ISO 14001:

Una certificazione che attesta l'impegno del gruppo verso processi produttivi sostenibili. Il gruppo si propone di adottare questo sistema di gestione ambientale per garantire un approccio strutturato alla sostenibilità.

3. Adeguamento ai criteri definiti dal Regolamento UE 2020/852:

Il gruppo si impegna a conformarsi ai criteri stabiliti dal Regolamento UE 2020/852 in materia di sostenibilità finanziaria e attività economiche eco-compatibili. Questo adeguamento riflette l'impegno del gruppo verso una gestione finanziaria responsabile e un'attività economica compatibile con gli obiettivi ambientali.

4. UNI ISO 14068 e PAS 2060, verso la neutralità carbonica:

Il gruppo si pone come obiettivo il raggiungimento degli standard di neutralità carbonica (*carbon neutrality*) tramite l'adeguamento alle recenti norme europee sul clima in materia di compensazione di emissioni e decarbonizzazione al 2050.

Queste certificazioni rappresentano un impegno tangibile del gruppo verso la sostenibilità ambientale e sociale, contribuendo a valorizzare la sua reputazione come editore etico.

**Mitigazione dell'impronta di carbonio e dell'impatto ambientale
(SOSTENIBILITÀ AMBIENTALE)**

Il gruppo si impegna a ridurre l'impronta ecologica delle proprie attività attraverso dei punti programmatici che interessano l'intera filiera produttiva e che costituiscono il punto di partenza per una riflessione ecologica costante e continuativa sul ciclo di vita del libro.

1. Contrasto alla deforestazione e alla perdita di biodiversità

Nell'ambito del ciclo di vita dei prodotti editoriali e nell'approvvigionamento delle risorse, il gruppo predilige carta certificata **PEFC** (*Program for Endorsement of Forest Certification scheme*) e **FSC** (*Forest Stewardship Council*), contribuendo alla tutela degli ecosistemi e impegnandosi direttamente nel contrasto alla deforestazione e al consumo di suolo. In questa ottica programmatica, grazie alla definizione iniziale delle specifiche di prodotto – come la tipologia di carta e il calibro delle tirature – il gruppo concorre alla realizzazione dell'obiettivo, impegnandosi ugualmente a limitare lo spreco di carta riducendo al minimo la stampa delle bozze interne.

2. Integrazione cartaceo/digitale e stampa su richiesta

Il gruppo editoriale promuove l'uso consapevole e responsabile delle risorse forestali anche attraverso l'adozione di archivi dinamici e digitali sia per nuovi prodotti editoriali che per ristampe, favorendo un utilizzo integrato di carta e digitale. Riconoscendo infatti il potenziale della stampa su richiesta (***Print-on-Demand***) come strumento per ridurre gli sprechi e ottimizzare l'utilizzo delle risorse cartacee, idriche ed energetiche, il gruppo promuove pratiche di POD tra autori, autrici e distributori, cercando di ridurre al minimo la produzione e lo stoccaggio eccessivi di materiale stampato per le riedizioni/ristampe. Con la stessa finalità, promuove l'utilizzo di piattaforme multieditori come Rivisteweb, Darwin Books e Pandora Campus con particolare attenzione all'ambito didattico/universitario (Obiettivo 4 per un'istruzione di qualità).

3. Pratiche virtuose di riciclaggio

Attraverso una politica di rimessa in circolo dei prodotti invenduti al fine di ridurre lo spreco delle materie prime e favorire il più possibile pratiche virtuose di riciclaggio, il Gruppo editoriale si impegna nella riduzione della percentuale destinata al macero.

4. Partnership etica e verde

Il gruppo si adopera per l'individuazione e la collaborazione con fornitori di stampa e distributori che adottano tecnologie e materiali *eco-friendly* (imballaggi di cartone e plastica riciclata o PVC-free, inchiostri non inquinanti a base di acqua o a base vegetale, mezzi di trasporto a bassa emissione per la distribuzione dei prodotti editoriali). Il gruppo si impegna quindi a collaborare con cartiere e tipografie attente agli obiettivi di sviluppo sostenibile e le realtà all'avanguardia per certificazioni ambientali di *carbon neutrality* e stampa a emissioni zero, tramite un sistema di compensazione delle emissioni.

5. Tutela delle risorse idriche

Il gruppo riconosce l'importanza cruciale delle risorse idriche e dell'ottimizzazione del consumo idrico, nella filiera produttiva quanto in azienda, impegnandosi nell'implementazione di pratiche sostenibili che riducano l'impatto delle attività editoriali sull'approvvigionamento idrico.

6. Efficienza energetica

Il gruppo riconosce la centralità dell'efficientamento energetico e della riduzione delle emissioni in azienda tramite diverse buone pratiche, quali: risparmio energetico relativo al sistema di illuminazione tramite sostituzione con lampadine a LED, raccolta differenziata in sede dei rifiuti ordinari e speciali, stima delle emissioni indirette del personale dipendente derivanti da trasporto e dispositivi elettronici utilizzati. Con l'obiettivo di ridurre i gas serra e gli inquinanti atmosferici derivanti dal tragitto casa-lavoro, incentiva il lavoro da remoto e incoraggia l'adozione di tecnologie digitali e strumenti di comunicazione virtuale per facilitare la collaborazione tra i membri del gruppo editoriale. Tale approccio

non solo favorisce la sostenibilità ambientale, ma anche la resilienza aziendale e la produttività e il benessere dei dipendenti e delle dipendenti.

7. Trasferte di lavoro e buone pratiche ambientali

Il Gruppo si impegna a valutare l'impatto ambientale degli eventi di promozione e delle trasferte di lavoro, riducendo gli sprechi di materiali e le emissioni di CO₂. In questa ottica, incoraggia l'uso di mezzi di trasporto a bassa emissione e il trasporto pubblico ove possibile; in alternativa, promuove la condivisione di mezzi di trasporto tra dipendenti per ridurre il numero di veicoli utilizzati e le relative emissioni. Inoltre, favorisce l'adozione di tecnologie di comunicazione virtuale per ridurre la necessità di trasferte, garantendo al contempo una collaborazione efficace.

Promozione di una cultura ambientale (SOSTENIBILITÀ SOCIALE)

Riconoscendo la stretta interrelazione delle problematiche ambientali e sociali, relative soprattutto al futuro delle nuove generazioni di lettori e lettrici, il gruppo si propone di:

1. Promuovere la coscienza ambientale

Ovvero diffondere una cultura ecologica tramite i prodotti e le politiche editoriali e le iniziative di promozione degli stessi, nonché attraverso la comunicazione aziendale, intesi come strumenti volti a creare una coscienza ambientale nella comunità lettrice.

2. Guidare il cambiamento all'insegna del verde

Influenzare collaboratori, collaboratrici e partner commerciali attraverso l'adozione di criteri di sostenibilità ambientale per diffondere pratiche ecoresponsabili, qualora non avessero già considerato una mitigazione della loro impronta di carbonio.

3. Seminare e coltivare una cultura ecologica

Collaborare con il mondo della scuola pubblica e della ricerca, attraverso l'istituzione di un premio di lettura/scrittura/traduzione ecologica e l'impegno alla partecipazione, la creazione di punti di lettura dedicati alla sostenibilità per bambini e bambine, adolescenti e giovani adulti/e, testimonianze professionali sulla sostenibilità editoriale in ambito accademico all'interno di tavole rotonde, etc.

Le diverse iniziative rispondono all'obiettivo "educazione di qualità per tutti" dell'Agenda 2030.

4. Sostenere l'accessibilità editoriale per tutti/e

Attraverso l'adozione di formati digitali e accessibili fin dalle prime fasi di progettazione (*born accessible*) secondo i requisiti individuati dall'*European Accessibility Act* del giugno 2019, il gruppo recepisce e si impegna nell'attuazione della direttiva della Commissione Europea in materia di beni e servizi digitali, al

fine di implementare la sostenibilità sociale dell'ecosistema editoriale contemporaneo.

Monitoraggio annuale delle pratiche sostenibili e definizione futuri OSS (SOSTENIBILITÀ GOVERNANCE)

Il gruppo si impegna inoltre a integrare le buone pratiche sopraelencate nella sua cultura aziendale e a lavorare costantemente per ridurre l'impatto ambientale delle sue attività editoriali. Con questo impegno, il gruppo vuole contribuire a preservare l'ambiente e gli ecosistemi forestali per le generazioni future e per lo sviluppo sostenibile del settore, tramite l'operazionalizzazione dei punti che seguono:

1. Istituzione responsabile sostenibilità e performance eco-editoriale

Monitoraggio delle pratiche ambientali messe in atto e analisi dell'efficacia delle misure adottate, tramite l'istituzione di un/a responsabile e di un comitato interno per la sostenibilità aziendale e l'individuazione di indicatori chiavi di performance (KPI): percentuale carta riciclata o certificata, emissioni di CO₂ per pubblicazione, percentuale di utilizzo stampa su richiesta, percentuale di trasporto a basso impatto ambientale, feedback e coinvolgimento comunità, etc.

2. Ricerca e implementazione iniziative sostenibili

Implementazione di procedure per l'identificazione di buone pratiche innovative in termini di miglioramento dell'impronta ambientale e definizione puntuale degli obiettivi preposti nella lotta ai cambiamenti climatici (es.: raggiungere l'80%-100% di acquisto e utilizzo di carta e plastica certificata; ottenimento di certificazioni specifiche per i partner commerciali).

3. Ottimizzazione delle pratiche editoriali

In un'ottica virtuosa di razionalizzazione dei consumi relativi al ciclo di vita del libro e dei prodotti editoriali, il gruppo si impegna a evitare la duplicazione di procedure ad alto impatto ambientale, come il macero, attraverso strategie di consolidamento e di collaborazione tra editori.

4. Integrazione trasversale e sensibilizzazione ambientale

Il/La responsabile della sostenibilità si propone di collaborare con tutti i profili e i comparti aziendali delle varie aziende del gruppo per integrare un approccio sostenibile nell'intero ciclo di produzione, distribuzione e promozione. Il coinvolgimento di tutti i settori aziendali nelle iniziative di sostenibilità è volto a creare una cultura editoriale più consapevole e impegnata verso obiettivi comuni.

5. Trasparenza e responsabilità

Comunicazione trasparente dei risultati raggiunti in termini di OSS tramite la pubblicazione di report di sostenibilità a cadenza annuale e triennale. La divulgazione dei report è intesa dal gruppo come strumento per monitorare i progressi interni e valutare le strategie di sostenibilità attuate, oltre che un'occasione di confronto con le parti interessate (fornitori, lettori e lettrici, stakeholders, etc.) in materia di sviluppo editoriale sostenibile.

6. Collaborazione esterna e coinvolgimento dei fornitori

Il/La responsabile della sostenibilità dovrebbe rappresentare il gruppo in iniziative e collaborazioni esterne pertinenti, come reti di aziende sostenibili, associazioni di settore e gruppi di lavoro su tematiche ambientali e sociali.

7. Adattamento alle istanze sociali e alle innovazioni tecnologiche

Accoglimento suggerimenti da parte della comunità editoriale e lettrici e risposta flessibile in base alle nuove innovazioni tecnologiche e ai cambiamenti nelle migliori pratiche ambientali, per soddisfare al meglio le esigenze dei nostri lettori e degli stakeholders.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Articles et monographies

ADAM J.-M., HERMAN T. & LUGRIN G. (éds.), « Genres de la presse écrite et analyse du discours », *Semen*, Presses universitaires de Franche-Comté, n° 13, 2000.

ADAM J.-M. & LUGRIN G., « L'hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements », in CUSIN-BERCHE F. (éd.) : « Rencontres discursives entre science et politique. Spécificités linguistiques et constructions sémiotiques », *Carnets du CEDISCOR*, n° 6, 2000, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

ADAM J.-M. & VIPREY J.-M., « Corpus de textes, textes en corpus. Problématique et présentation », *Corpus* [En ligne], 2009. [URL : <http://corpus.revues.org/index1672.html>, consulté le 07/02/2022].

ALEXANDRE O., NOËL S. et PINTO A. (dir.), *Culture et (in)dépendance. Les enjeux de l'indépendance dans les industries culturelles*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « ICCA », 2017.

AMOSSY R., *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2012.
—« De l'apport d'une distinction : dialogisme vs. polyphonie dans l'analyse argumentative », in BRES J., HAILLET P. P., MELLET S., NØLKE H. & ROSIER L. (éds), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2005, p. 63-74.

—*Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999.

ANDERSON B., *Imaged Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London & New York, Verso, 2006.

ANTELMÍ D., *Verdi parole: un'analisi linguistica del discorso green*, Milano, Mimesis, 2018.

APTER E., « Traduire l'écophilosophie », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 16, n° 1, « Littératures francophones & écologie : regards croisés », dir. Aude Jeannerod, Pierre Schoentjes et Olivier Sécardin, juillet 2022.

ARENDT H., *Condition de l'homme moderne*, trad. fr. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora Pocket », 1961-1983.

ARMAROLI N. et BALZANI V., *Energia per l'astronave Terra. L'era delle rinnovabili*, Bologna, Zanichelli, 2017.

ASPE C. et JACQUÉ M., *Environnement et société. Une analyse sociologique de la question environnementale*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2012.

ATANASOVA D. et KOTEYKO N., « Metaphors in Online Editorials and Op-Eds about Climate Change, 2006-2013 », *The Role of Language in the Climate Change Debate*, p. 71-89.

AUBERTIN C., VIVIEN F.D. (dir.), *Le développement durable: enjeux politiques, économiques et sociaux*, Paris, *La Documentation française*, 2006.

AUDOUIN A., COURTOIS A., RAMBAUD-PAQUIN A., *Intégrer le développement durable dans les métiers de la communication*, Édition Eyrolles, 2010.

AUSTIN J. L., *How to do things with words*, eds. J. O. URMSON et M. SBISÀ, Oxford, Oxford University Press, « Oxford Paperbacks », 2e éd., 1976 (1re éd., in « Clarendon Press », 1962); tr. fr. de LANE G., *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1970 ; rééd. avec une postface de F. RÉCANATI dans la coll. « Points-Essais », 1991.

BAKHTINE M., *Esthétique de la création verbale*, trad. Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984.

BALNAT V. ET GÉRARD C., « Néologie et noms propres. Introduction », *Cahiers de lexicologie*, 2018, vol. 2, n° 113, p. 15-27.

BARDEZ É. et VALEUR B., « Poumon vert et poumon bleu dans l'air du temps », *L'actualité chimique*, n° 438-439, mars-avril 2019, p. 18-20. Article consultable au : new.societechimiquedefrance.fr.

BARKER J., *Critically Sovereign: Indigenous Gender, Sexuality, and Feminist Studies*, Duke University Press, 2017.

BARTENSTEIN K., « Les origines du concept de développement durable », *Revue juridique de l'Environnement*, n° 3, 2005, p. 289-297.

BARTHES R., « Rhétorique de l'image », *Communications et langages*, n° 1, 1961, p. 40-50.

BAHUAUD M., *et al.*, « L'approche générationnelle de la communication : placer les publics au cœur du processus », *Communication et organisation*, n° 40, 2011, p. 5-18.

BAILLARGEON N., « SLAPP. Quand le juridique menace le politique », *Les libraires*, publié le 21 juin 2012, consulté le 20 juillet 2024 : revue.leslibraires.ca/chroniques/slapp-ou-quand-le-juridique-menace-le-politique/.

BEAULIEU I., « Écosociété : pour la suite du monde », *Les libraires*, n° 103, « Essai québécois », publié le 23 octobre 2017, consulté le 15 octobre 2024; revue.leslibraires.ca/ecosociété-pour-la-suite-du-monde.

BERNIER C., « Lac-Mégantic: une parodie de justice », *Le Devoir*, mis en ligne le 11 avril 2018, consulté le 4 septembre 2024 : <https://www.ledevoir.com/lac-megantic-une-parodie-de-justice>.

BILLING M., « The language of critical discourse analysis: the case of nominalization », *Discourse & Society*, vol. 19, n° 6, 2008, p. 783-800.

BIROS C., « Les couleurs du discours environnemental », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n° 105, 2014, mis en ligne le 15 septembre 2016, consulté le 07 mars 2022. [URL : <http://journals.openedition.org/mots/21688>].

BLAGA V., « La construction de la posture aucto-éditoriale dans les mémoires d'éditeurs québécois », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, n° 2, 2019, p. 1-38.

BLOCH E., *L'esprit de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1918.

BONHOMME M., « Manifestation des 500 contre 'leurs profits qui nous polluent la vie' », *Presse-toi à gauche*, publié le 26 mai 2021, consulté le 18 octobre 2024 : www.pressegauche.org/Manifestation-des-500-contre-leurs-profits-qui-nous-polluent-la-vie.

BONNET V. ET GESLIN A., « Les mots de l'écologie, 25 après. Circulation des discours et des notions », *Mots. Les langages du politique*, vol. 1, n° 119, ENS Éditions, 2019, p. 9-14.

BOUKALA M., « Le dessin ou la vie : parcours d'un deuil dans la bande dessinée *Catharsis* (Luz, 2015) », *Frontières*, vol. 27, n° 1-2, 2015, p. 1-18.

BOURDIEU P., *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

BOULDING K. E. dans « The Economics of the Coming Spaceship Earth », dans Henry JARETT (éd.), *Environmental Quality in a Growing Economy*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1966, p. 3-14

BOURG D., *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.

BRANCA S. (dir.), « Le Mot. Analyse de discours et sciences sociales », *Langues et langage*, n° 7, Publications de l'Université de Provence, 1998.

BRAMWELL A., *Ecology in the 20th century: A history*, New Haven, Yale University Press, 1998.

BRES J., NOWAKOWSKA A. & SARALE J.-M., *Petite grammaire alphabétique du dialogisme*, Paris, Classique Garnier, 2019.

BRUNER J., *Cultures et modes de pensée*, Paris, Retz, 2008.

BUREAU P., « Termes-catastrophes, noms sous pression, et néologie revitalisante : la transition écologique par le langage? », *Décryptage*, n° 46, avril 2024, p. 1-15.

BUTLER J., *Excitable Speech: A Politics of the Performative*, New York & London, Routledge, 1997.

CADIOT P., NEMO F., « Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale », *Journal of French Language Studies*, vol. 7, n° 2, 1997, p. 127-146.

CARBOU G., « La topique romantique dans les discours de l'écologie politique », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n° 119, 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <https://journals.openedition.org/mots/24494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.24494>].

CARLSON L., GROVE S.J., KANGUN N., POLONSKY M. L., « An international comparison of environmental advertising: substantive versus associative claims », *Journal of Macromarketing*, vol. 16, n° 2, p. 57-68.

CARLSON L., GROVE S.L., KANGUN N., « A content analysis of environmental advertising claims: a matrix method approach », *Journal of Advertising*, vol. 22, n° 3, 1993, p. 27-39.

CATELLANI A., PASCUAL ESPUNY C., PUDENS M. L. ET JALENQUES VIGOUROUX B., « Les recherches en communication environnementale », *Communication* [En ligne], vol. 36, n° 2, 2019.

CATELLANI A., ERRECART A., « Dialogisme et figures de l'autre dans les rapports sur la 'Responsabilité sociétale des entreprises' : exploration discursive et sémiotique », *Mots. Les langages du politique*, vol. 114, n° 2, 2017, p. 57-75.

CAVAGNOLI S., *La comunicazione specialistica*, Roma, Carocci Editore, 2012.

CAVALIERE L., « Greta Thunberg to publish a 'go-to-sources' book on climate crisis », *The Guardian*, publié le 31 mars 2022, consulté le 6 novembre 2024 : www.theguardian.com/books/2022/mar/31/greta-thunberg-the-climate-book-crisis.

CHAKRABARTY D., *Clima, Storia e Capitale*, trad. A. AURELI, M. DE GIULI & N. PORCELLUZZI (sous la direction de), Torino, nottetempo, coll. «saggi | terra», 2021.

CHARADEAU P. & MAINGUENEAU D. (éds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

CHARADEAU P., *Le Discours politique : le masque du pouvoir*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

—« Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérivés », *Semen*, n° 22, 2006, p. 1-14.

CHARBONNIER V., *Sur la symbolique du jardin et de l'horticulture en éducation*, HAL, 2015.

CHARTERIS-BLACK J., *Metaphors of Coronavirus: Invisible Enemy or Zombie Apocalypse?*, London, Palgrave Macmillan, 2021.

—*Fire Metaphors: Discourses of Awe and Authority*, London, Bloomsbury, 2017.

—*Corpus approaches to critical metaphor analysis*, Basingstoke & New York, Palgrave MacMillan, 2004.

CICALA R. (coord.), *Via col verde: dietro le quinte dell'editoria ambientale*, Pavia, Edizioni Santa Caterina, 2022.

CLEMENT G., *Manifeste du Tiers Paysage*, 2004.

COLLANI T. et CONCONI B., « Prefazione », *Pensée-Livre/Pensiero-Lib(e)ro*, Bologna, I libri di Emil, 2024, p. 7-11.

COLUCCIA C. & DELL'ANNA M. V., « Lingua italiana e ambiente. Note sul lessico dell'ecologia », *Studi di lessicografia italiana*, l'Accademia della Crusca (dir.), vol. 37, 2020, p. 265-296.

COMBY J.-B., *La question climatique : genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir, 2015.

CONDAMINES A., REBEYROLLES J. ET SOUBEILLE A., « Variation de la terminologie dans le temps : une méthode linguistique pour mesurer l'évolution de la connaissance en corpus », *Actes d'Euralex International Congress* (6-10 juillet 2004), Lorient, Université de Lorient, p. 547-557.

CORTELAZZO M.A., « Le lingue speciali: le dimensioni verticale e orizzontale », *Italiano d'oggi*, Padova, Esedra, 2000, p. 25-36.

D'ALLENS G., « Festival d'Angoulême : les meilleurs BD écolos », *Reporterre*, publié le 26 janvier 2024, consulté le 10 octobre 2024 : reporterre.net/Festival-d-Angoulême-les-meilleures-BD-écolos.

DE DAMPIERRE É., « Thèmes pour l'étude du scandale », *Annales*, n° 3, p. 328-336.

DE BRUIN T., « Idle No More », *Encyclopédie canadienne*, publié le 12 avril 2019, consulté le 25 novembre 2024 : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/idle-no-more.

—« Crise d'Oka », *Encyclopédie canadienne*, publié le 11 juillet 2013, consulté le 15 novembre 2024 : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-crise-doka-1.

DEKHILI S., MOHAMED A., « La perception de l'écotourisme : Complexité sémantique et attentes des consommateurs », *RIMHE : Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise*, vol. 10, n° 1, 2014, p. 37-57.

DESCHÊNES S., « Mégantic, un train dans la nuit », *Les Cahiers de Lecture de l'Action nationale*, vol. 16, n° 1, 2021, p. 23.

DESMEULES C., « Casser le moule », *Le Devoir*, publié le 6 juin 2022, consulté le 20 juin 2024 : www.ledevoir.com/lire/coup-d-essai-casser-le-moule.

DEVELOTTÉ C. & PAVEAU M.-A., « Pratiques discursives et interactionnelles en contexte numérique. Questionnements linguistiques », *Langage et société*, vol. 160-161, n° 2-3, 2017, p. 199-215.

DIAMOND J., *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*, Viking Press (Penguin Group), New York, 2005.

DICKINSON J. L., MCLEOD P., BLOOMFIELD R., ALLRED S., « Which Moral Foundations Predict Willingness to Make Lifestyle Changes to Avert Climate Change in the USA? », *PLOS*, vol. 11, n° 10, 2016.

DOMPIERRE D., « Écosociété : une maison à contre-courant », *Les libraires*, publié le 1^{er} mars 2001, consulté le 20 septembre 2023 : revue.leslibraires.ca/articles/ecosociete-une-maison-a-contre-courant/.

DRUETTA R. & PAISSA P., « Éthos discursif, éthos préalable et postures énonciatives », *Corela* [En ligne], 2020, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 07 février 2022. [URL : <http://journals.openedition.org/corela/12457>].

DUBOIS J., « Lexicologie et analyse de l'énoncé », *Cahiers de lexicologie*, vol. 15, n° 2, 1969, p. 115-126.

DUCROT O., *Le Dire et le Dit*, Paris, éd. de Minuit, 1984.

—« Notes sur la polyphonie et la construction des interlocuteurs », *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1981, 233-236.

DUFOUR E., « Les racines éducationnelles de l'indifférence », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 43, n° 2-3, 2013.

DUGGAN J., « China hit by another airpocalypse as air pollution cancer link confirmed », *The Guardian*, publié le 24 octobre 2013, consulté le 20 septembre 2024 : www.theguardian.com/environment/china-airpocalypse-harbin-air-pollution-cancer.

DURY P., « Les noms du pétrole : une approche diachronique de la métonymie onomastique », *Lexis. E-journal in English Lexicology*, 2008.
—« The rise of *carbon neutral* and *compensation carbone* : A diachronic investigation into the migration of vocabulary from the language of ecology to newspaper language and vice versa », *Terminology*, vol. 14, n° 2, 2008, p. 230-248.
—« Terminology and Specialized Translation : The Relevance of the Diachronic Approach », *LSP & Professional Communication*, vol. 5, n° 1, 2005, p. 31-41.
—« Building a Bilingual Diachronic Corpus of Ecology : The Long Road to Completion », *Icame Journal*, 2004, n° 28, p. 5-16.
—*Étude comparative et diachronique de dix dénominations fondamentales du domaine de l'écologie en anglais et en français*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2003.
—« Étude comparative et diachronique des concepts ECOSYSTEM et ECOSYSTEME », *Meta*, 1999, vol. 44, n° 3, p. 484-500.
—« Les variations sémantiques en terminologie : étude diachronique et comparative appliquée à l'écologie », *Sémantique des termes spécialisés*, coll. « Dyalang », Presses Universitaires de Rouen, n° 275, p. 17-32.

DURY P. & LEVARD S., « La variation dans la terminologie de l'énergie : approches synchronique et diachronique, deux études de cas », *LSP and Professional Communication*, vol. 8, n° 2, 2008, p. 66-79.

DURY P. & PICTON A., « Terminologie et diachronie : vers une réconciliation théorique et méthodologique », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. 14, n° 2, p. 31-41.

DUVERGER T., « La décroissance : histoire d'une idée », *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe* [en ligne], ISSN 2677-6588; ehne.fr/encyclopédie/croissance-histoire.

ECO U., *La memoria vegetale*, Milano, La nave di Teseo, 2018.

ELKOURI R., « À la mémoire de Joyce », *La Presse*, publié le 28 septembre 2021, consulté le 6 décembre 2024 : www.lapresse.ca/actualites/chroniques/2021-09-28/a-la-memoire-de-joyce.php.

EUBANKS P., « The Story of Conceptual Metaphor: What Motivates Metaphoric Mappings? », *Poetics Today*, vol. 20, n° 3, 1999, p. 419-442.

FALARDEAU M., *L'art de la bande dessinée actuelle au Québec*, Presses de l'Université de Laval, 2020.

FAIRCLOUGH N., « A dialectical-relational approach to critical discourse analysis in social research », WODAK & MEYER (éds.), 2009, p. 162-186.

FERAH M., « Écoféminisme : les femmes à la défense de l'environnement », *La Presse*, publié le 2 octobre 2019, consulté le 25 novembre 2024 : www.lapresse.ca/societe/2019-10-02/ecofeminisme-les-femmes-a-la-defense-de-l-environnement.

FERRARIS N., « La BD québécoise pour la jeunesse : plus populaire que jamais! », *Lurelu*, vol. 39, n° 1, printemps-été 2016, p. 7-10.

FLØTTUM K., GJESDAL A. M., GJERSTAD Ø., « Avenir et climat : représentations de l'avenir dans des blogs francophones portant sur le changement climatique », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n° 119, 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. [URL : <https://journals.openedition.org/mots/24270>].

FLØTTUM K., GJERSTAD Ø. & OLOKO F. B., « Les voix dans le discours climatique : essai d'une combinaison de la polyphonie avec l'analyse de contenu, l'analyse narrative et l'analyse rhétorique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], n° 73, 2019, mis en ligne le 06 mai 2020. [URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/5747>].

FLØTTUM K., GJESDAL A. M., GJERSTAD Ø., KOTEYKO N. & SALWAY A., « Representations of the future in English language blogs on climate change », *Global Environmental Change*, n° 29, 2014, p. 213-222.

FLØTTUM K., « Le changement climatique en discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], n° 73, 2019, mis en ligne le 06 mai 2020. [URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/5746>].

—*The Role of Language in the Climate Change Debate*, New York, Londres, Routledge, 2017.

—« Linguistic analysis in climate change communication », dans *Oxford Research Encyclopedia of Climate Science*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

—« La narration, trait unificateur des genres de discours climatique ? », M. MONTE, G. PHILIPPE (éds.), *Genres et textes. Déterminations, évolutions, confrontations*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2014, p. 239-252.

FODOR F., « Les jeunes face au changement climatique dans l'imaginaire romanesque », *Communication & langages*, n° 172, 2012, p. 83-95.

FOIS E., « Translating the Environment: A Challenge between Environmental Awareness and Apocalypse Fatigue », *Textus*, « Experiment and Innovation: Branching Forwards and Backwards. Linguistics and Translation Studies », Roma, Carrocci editore, 2024, vol. XXXVII, n° 1, p. 131-158.

FOUCAULT M., *Le corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Éditions Lignes, 2009.

FOURNIER M.-È., « Compliquée, la simplicité ? », *La Presse*, publié le 30 avril 2023, consulté le 10 octobre 2024 : www.lapresse.ca/affaires/chroniques/2023-04-30/compliquee-la-simplicite.php.

FRACCHIOLLA B., « Anthropologie de la communication : construction des discours et circularité des désignations autour de la ‘vertitude’ », *Le discours et la langue : revue de linguistique française et d’analyse du discours*, vol.1, n° 2, p. 121-135. —« Écologie et environnement : des mots aux discours. Mises en perspective historiques et discursives », *Mots. Les langages du politique*, vol. 119, n° 1, 2019, p. 15-31.

GADETTE F., *La variation sociale en français*, coll. « L’essentiel français », Paris, Ophrys, 2007.

GARY N., « Élodie Comtois : Écosociété veut inverser la vapeur d’une planète devenue folle », *ActuaLitté*, publié le 11 octobre 2016, consulté le 25 juin 2023; actualitte.com/elodie-comtois-ecosociete-veut-renverser-la-vapeur-d-une-planete-devenue-folle.

GAUDIN F. & GUESPIN L., « Chapitre VI. La néologie : problèmes et histoire », *Initiation à la lexicologie française. De la néologie aux dictionnaires*, collection « Champs linguistiques », Bruxelles, Duclot, p. 233-250.

GAUDIN F., *Pour une socioterminologie, des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, Publications de l’Université de Rouen, 1993.

GAUVIN L., *Langagement. L’écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

GEERAERTS D., GRONDELAERS S., BAKEMA P., *The structure of lexical variation. Meaning, naming, and context*, Mouton de Gruyter, Berlin, 1994.

GENÊT P., *Succession et relève en édition au Québec: étude du processus de transmission dans trois maisons d’édition*, Thèse présentée pour l’obtention du *Philosophæ Doctor* à l’Université de Sherbrooke, 2015.

GENTILHOMME Y., « L’éclatement du signifié dans les discours technoscientifiques », *Cahiers de Lexicologie*, 1994, n° 64, p. 5-35.

D. GIRGIS, « Le secteur du livre veut s’unir en faveur du climat », *Livres Hebdo*, publié le 30 septembre 2021, consulté le 5 juin 2023 : www.livreshebdo.fr/le-secteur-du-livre-veut-sunir-en-faveur-du-climat.

GISLAIN J.-J., « Futurité et toposité : situlogie des perspectives de l’action », *Géographie, économie, société*, Université de Laval, n° 6, 2004, p. 203-219.

GLOWCZEWSKI B. et LIPUMA V., « Rêver pour suspendre le ciel », *Au bout de nos rêves. Le retour des utopies*, Éditions de l'aube – Fondation Juan Juarès, 2022, p. 9-30.

GOUYON S., « Laure Waridel, *Acheter, c'est voter : le cas du café (2005)* », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, publié le 01 May 2005, consulté le 16 octobre 2024.

GRAS A., *Le choix du feu : aux origines de la crise climatique*, Paris, Fayard, 2007.

GRIMALDI C., PUCCINI P., ZANOLA M. T., ZOLLO S. D., « Introduzione », *Terminologie e interculturalità. Problematiche e prospettive*, Bologna, Odoya, 2022.

GROENSTEEN T., *Système de la bande dessinée*, Paris, PUF, 1999.

GROSSE E.U., SEIBOLD E., « Typologie des genres journalistiques », *Panorama de la presse parisienne*, Berlin, Peter Lang, 1996.

GRUNDMANN R., KRISHNAMURTHY R., « The discourse of climate change: A corpus-based approach », *Critical Approaches to Discourse Analysis across Disciplines*, vol. 4, n° 2, 2010, p. 125-146.

GUALDO R., TELVE S., *Linguaggi specialistici dell'italiano*, Roma, Carocci Editore, 2011.

GUATTARI F., *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

GUÉRIN-PACE F., COLLOMB P., « Les contours du mot 'environnement' : enseignements de la statistique textuelle », *L'Espace géographique*, t. XXVII, n° 1, 1998, p. 41-52.

GUESPIN L., MARCELLESI J.-B., MALDIDIER D., SLATKA D. (éds), « Le discours politique », *Langages*, n° 23, 1971.

GUESPIN L., GARDIN B., MARCELLESI J.-B. (éds.), « Typologie du discours politique », *Langages*, n° 41, 1976.

GUILBERT L., « La néologie scientifique et technique », *La Banque des mots*, n° 1, 1971, p. 17-32.

HARVEY D., *Rebel Cities: From the Right to the City to Urban Revolution*, London, Verso, 2012.

HOWSAM L., « Réfléchir par l'histoire du livre », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 7, n° 2, 2016, p. 1-20.

HULME M., *Why We Desagree about Climate Change: Understanding Controversy, Inaction and Opportunity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

HUMBLEY J., *La néologie terminologique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018.

HUNSTON, S., *Corpus approaches to Evaluation. Phraseology and Evaluative Language*, London, Routledge, 2010.

—« Semantic prosody revisited », *International Journal of Corpus Linguistics*, vol. 12, n° 2, 2007, p. 249-268.

HUOT H., *La morphologie. Forme et sens des mots du français*, 2 éd., collection « Cursus », Paris, Armand Colin.

IBAÑEZ A., « La utopia de ‘un mundo donde quepan todos los mundos’ », *Xipe Totek*, juin 2009, p. 13-190.

IPA, *Plan International pour une Industrie de l'Édition Durable et Résiliente : UN ENGAGEMENT COLLECTIF POUR UN AVENIR DURABLE, RÉSILIENT ET INCLUSIF*, 2021 : www.internationalpublishers.org.

JACKSON H., « What is an Ecovillage? », *Gaia Trust Education Seminar Working Paper*, Thy, 1998 : www.gaia.org/wp-content.

JAKOBSON R., *Essai de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 1963.

JEANNOTTE M.-H., « De la voix au papier. Stratégies de légitimation des publications de mythes oraux des Premières Nations au Québec », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 7, n° 2, 2016, p. 1-27.

KAUFMANN L. & QUÉRÉ L., « Comment analyser les collectifs et les institutions ; ethnométhodologie et holisme anthropologique », Fornel M. de, Ogien A., et Quéré L. (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Colloque de Cerisy, La découverte, coll. « Recherches », Paris, 2001, pp. 361-390.

KEBRAT-ORECCHIONI C. (éd.), « On polylogues », *Journal of Pragmatics*, n°36, 2004.
—*L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2009.
—*Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Armand Colin, 2016.

KLEIN N., *This Changes Everything: Capitalism vs. the Climate*, New York, Simon & Schuster, 2014.

KRIEG-PLANQUE A., *La notion de « formule » en analyse de discours*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009.

—« La formule “développement durable” : un opérateur de neutralisation de la conflictualité », *Langage et société*, no 134, 2010, pp. 5-29.

—*Analyser les discours institutionnels*, Paris, Armand Colin, 2012.

KYROU A., « L'abeille et la ruche comme métaphores politiques », *Labyrinthe*, n° 40, 2013, p. 15-17.

LATOUCHE S., *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.

—*La décolonisation de l'imaginaire : La pensée économique néoclassique, l'économie de la croissance et l'alternative écosocialiste*, 2003.

LECŒUVRE C., « Le livre-marchandise, un danger écologique », *Le Monde diplomatique*, publié en octobre 2024, consulté le 11 novembre 2024 : www.monde-diplomatique.fr/2024/10/LECOEUVRE.

LEDUC P., « De la BD chez écosociété », *Livres Hebdo*, mis en ligne le 25 avril 2019, consulté le 2 septembre 2024; <https://www.livreshebdo.fr/article/de-la-bd-chez-ecosociete>.

LEGAULT J. B., « Les jeunes canadiens seraient plus écoanxieux que jamais », *Le Devoir*, publié le 20 mars 2023, consulté le 25 avril 2024 : ledevoir.com/environnement-les-jeunes-canadiens-seraient-plus-ecoanxieux-que-jamais.

LEMAY S., *Le printemps de la bande dessinée québécoise (1968-1975)*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, août 2010.

LÉOUZON R., « Des citoyens seuls contre un projet ‘catastrophe’ de construction », *Le Devoir*, publié le 1^{er} mai 2021, consulté le 18 octobre 2024 : www.ledevoir.com/des-citoyens-seuls-contre-un-projet-catastrophe.

LEVENSTEIN L., *They Didn't See Us Coming. The Hidden History of Feminism in the Nineties*, New York, Basic Books, 2020.

LIBAERT T., *Communication et environnement, le pacte impossible*, Editions PUF, Collection: Développement durable et innovation institutionnelle, 2010.

LUGRIN G., « Le mélange des genres dans l'hyperstructure », *SEMEN* [En ligne], n° 13, 2000, mise en ligne le 04/05/2021, consulté le 14/01/2022. [URL : <http://journals.openedition.org/semen/2654> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.2654>

MAKAREMI C., « Question de méthode... à propos de : *Noir Canada, Pillage, corruption et criminalité en Afrique*. Entretien avec Alain Deneault », *Altérités*, 2008, vol. 5, n° 2, p. 120-128.

MAINGUENEAU D., *Discours et analyse du discours. Une introduction*, Paris, Armand Colin, 2014.

—*Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Le Seuil, coll. « Mémo », 2009.

—« Analysing self-constituting discourses », *Discourse studies*, t. I, vol. 2, 1999, p. 175-200.

—*Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod, 1998.

—*Genèses du discours*, Liège, Mardaga, 1984.

MAINGUENEAU D. & COSSUTTA F., « L'analyse des discours constituants », *Langages*, 29^e année, n° 117, 1995, p. 112-125.

MALVESTIO M., *Raccontare la fine del mondo. Fantascienza e Antropocene*, Milano, nottetempo, 2021.

MARION P., « Narratologie médiatique et médiagénie des récits », *Recherches en communication*, 1997, n° 7, p. 61-88.

MARTINEAU F., REMYSEN W. et THIBAUT A., *Le français au Québec et en Amérique du Nord*, Éditions Ophrys, 2022.

MATHIEU F., *Taking Pluralism Seriously. Complex Societies under Scrutiny*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2022.

MAUGER-PARAT M., PELIZ A. C., « Controverse, polémique, expertise : trois notions pour aborder le débat sur le changement climatique en France », [VertigO]. *La revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 10, 2013.

MAURY-ROUAN C., VION R. & BERTRAND R., « Voix du discours et positions du sujet. Dimensions énonciative et prosodique », *Cahiers de Praxématique*, n° 49, 2007, p. 133-158.

MENEY F., « Éditeurs engagés », *Entre les lignes*, vol. 9, n° 1, 2012, p. 23-23.

MEYER I. & KRISTEN M., « When terms move into our everyday lives: An overview of de-terminologization », *Terminology*, vol. 6, n° 1, 2000, p. 111– 118.

MERLEAU-PONTY M., *Signes*, Paris, Gallimard, 1960.
—*Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

MEWES H., « L'action politique selon Hannah Arendt », *Cités*, vol. 67, n° 3, 2016, p. 79-92. <https://www.cairn.info/revue-cites-2016-3-page-79.htm>.

MICHEAU B., « Le changement climatique dans la presse magazine : expliquer la menace, impliquer les individus, prédire la catastrophe », *Communication & langages*, n° 172, 2012, p. 27-51.

MIÈGE B., BOUQUILLION P., MÆGLIN P., *L'industrialisation des biens symboliques. Les industries créatives en regard des industries culturelles*, Presses universitaires de Grenoble, 2013.

MOIRAND S., « Autour de la notion de didacticité », *Les Carnets du Cediscor*, n° 1, 1993, p. 9-20.

MOLLIER J.-Y., *Interdiction de publier. La censure d'hier à aujourd'hui*, Joinville-le-Pont, Double Ponctuation, 2020.

MORTON T., *La pensée écologique*, trad. Cécile Wajsbrot, Paris, Éditions Zulma, 2021.

MORVAN B., « Le développement durable : une utopie politiquement correcte », *Quaderni*, n° 41, 2000, p. 91-107.

MUSOLFF A., *Metaphor and Political Discourse: Analogical Reasoning in Debates about Europe*, London, Palgrave MacMillan, 2004.

NADOR G., « Métaphores de chemins et de labyrinthes chez Descartes », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 152, 1962, p. 37-51.

NAOUFAL N., « Les écoféminismes : un foisonnement intersectionnel », *La Gazette des femmes (Conseil du statut de la femme Québec)*, publié le 23 janvier 2020, consulté le 25 novembre 2024 : gazettedesfemmes.ca/les-écoféminismes.

NÉE É. & MARIE V., « Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage et société*, vol. 140, n° 2, 2012, p. 15-28.

NERLICH B., KOTAYKO N., BROWN B., « Theory and Language of Climate Change Communication », *WIREs Climate Change*, n° 1, 2010, p. 97–110.

NIGMATULLINA A., « Formation and Origin of Ecoterminological System », *International Conference on Research Identity, Value and Ethics*, 2023.

NOREAU P., « Noir Canada – Le pouvoir... contre le savoir ? », *Le Devoir*, publié le 9 décembre 2010, consulté le 22 octobre 2024 : www.ledevoir.com/opinion/noir-canada-le-pouvoir-contre-le-savoir.

NOVEL A.-S., « Livres d'écologie : en dix ans, l'offre est devenue pléthorique », *Le Monde*, publié le 22 mars 2022, consulté le 9 décembre 2024 : www.lemonde.fr/blog/alternatives/2021/03/22/livres-decologie-en-dix-ans-loffre-est-devenue-plethorique/.

NÜNNING A., « Steps towards a Metaphorology (and Narratology) of Crises: On the Functions of Metaphors as Figurative Knowledge and Mininarrations », *Metaphors Shaping Culture and Theory*, edited by Herbert Grabes, Ansgar Nünning and Sibylle Baumbach, special issue of REAL: Yearbook of Research in English and American Literature, vol. 25, 2009.

OGER C., « Formes et périmètres de l'interdisciplinarité : l'exemple de l'analyse des discours institutionnels », *Cahiers de recherche sociologique*, Athéna éditions, n° 54, 2013, p. 17-37.

—« L'analyse du discours institutionnel entre formations discursives et problématiques socio-anthropologiques », *Langage et société*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, vol. 4, n° 114, p. 113-128.

OGER C. & OLLIVIER-YANIV C., « Conjuguer analyse du discours institutionnel et sociologie compréhensive ; vers une anthropologie du discours institutionnel », *Mots. Langages du politique*, 2003, n° 71, p. 125-145.

PAVEAU M.-A., « La norme dialogique. Propositions critiques en philosophie du discours », *Semen* [en ligne], 29/2010, consulté le 05/01/2022.
—« Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écriture », *Semen*, n° 42, 2017.

PAINTER J., *Climate Change in the Media: Reporting Risk and Uncertainty*, Londres, I. B. Tauris, 2013.

PASTOUREAU M., *Vert : Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2017.
—*Rouge : Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016.

- PEARCE W., BROWN B., NERLICH B. *et al.*, « Communicating climate change: conduits, content, and consensus », *WIREs Climate Change*, vol. 4, n° 6, 2015, p. 613-626.
- PÉLISSIER N., « Les mots et les verts. De l'excommunication à l'éco-communication », *Quaderni*, n° 17, Printemps 1992, « Discours de l'écologie », p. 113-119.
- PÉREZ-SOBRINO P. ET AL., « Acting like a Hedgehog in Times of Pandemic: Metaphorical Creativity in the #reframecovid Collection », *Metaphor and Symbol*, vol. 37, n° 2, 2022.
- PERRIN L. (éd.), « Le Sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours », *Recherches linguistiques*, n° 128, Metz, 2006.
- PETIOT G., « Les mots de l'écologie », *Mots. Les langages du politique*, n° 39, juin 1994, p. 69-78.
—« Entre le consensus et les divergences. Liberté(s) dans le discours politique », *La quadrature du sens*, Paris, PUF, 1990.
- PÉTILLON S., « Parenthèse et tiret double : pour une polyphonie mouvante », *L'information grammaticale*, 2004, n° 102, p. 46-50.
- PICOCHÉ J., « Champ actanciel du mot *environnement* et discours sur l'environnement », PANIER et RÉMI-GIRAUD éd., *La polysémie ou l'empire du sens : lexique, discours, représentation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 255-262.
—« Le lexique et l'univers », *Précis de lexicologie française*, Paris, Nathan, 1977, p. 30-44.
- PINEAULT É. et COULE PAS CHEZ NOUS !, « Non au piège énergie est », *Le Devoir*, publié le 28 avril 2016, consulté le 16 octobre 2024 : www.ledevoir.com/environnement-non-au-piege-energie-est.
- PNUE, *Rapport sur le déficit de l'adaptation au climat*, publié le 2 novembre 2023, unep.org.
- POLGUÈRE A., *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2016.
—« From Writing Dictionaries to Weaving Lexical Networks », *International Journey of Lexicography*, vol. 27, n° 4, 2014, p. 396-418.
- POOLE R., *Corpus-Assisted Ecolinguistics*, London, Bloomsbury, 2022.
- PREMAT C., « Réparer l'oubli en suscitant l'empathie : *Kuei, je te salue* de Déni Ellis Béchar et de Natasha Kanapé Fontaine », *L'alternative francophone*, vol. 3, n° 3, 2023, p. 100-118.
- PUCCINI P., VATZ LAAROUSSI M. et GÉLINAS C., *La médiation interculturelle. Aspects théoriques, méthodologiques et pratiques*, Milano, Hoepli, 2022.
- RABATEL A., *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1998.

RAFFIN J.-P., « De l'écologie scientifique à l'écologie politique », *Les écologistes en politique*, M. Abélès, B. Kalaora et M. Peraldi éd., Paris, Ministère de l'Équipement, des Transports et du Tourisme, 1992.

RAZMIG K., « Gramsci, Bourdieu et les *Cultural studies* : hypothèses autour d'une constellation », *Actuel Marx*, vol. 64, n° 2, 2018, p. 194-207.

REY A., « Termes et terminologie », dans A. REY et D. MORVAN (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, t. 4, Paris, Dictionnaire Le Robert, p. 1321-1329.

REY-DEBOVE J., « Effets des anglicismes lexicaux sur le système du français », dans *La linguistique du signe. Une approche sémiotique du langage*, collection « U », série « Linguistique », Paris, Armand Colin, p. 185-192.

RIGNEY D., *The Metaphorical Society: an invitation to social theory*, Rowman and Littlefield Publishers, 2001.

RIOUX C., « Lac-Mégantic, ceci n'est pas un accident, le puzzle ultracomplexe de la tragédie », *Radio Canada*, mis en ligne le 2 mai 2023, consulté le 10 juin 2024 : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/lac-megantic-serie-documentaire-philippe-falardeau-tragedie-explosion-train>.

RUSSILL C., « Temporal metaphors in abrupt climate change communication: An initial effort at clarification », W. LEAL FILHO (éd.), *The economic, social and political elements of climate change*, New York, Springer, 2011, p. 113-132.

SAUSSURE F. DE, *Cours de linguistique générale*, Tullio de Mauro (éd.), Paris, Éditions Payot, 1995.

SCHÄFER M. S., HASE V., MAHL D. et KRAYSS X., « From 'Climate Change' to 'Climate Crisis'? Analyzing Changes in Global News Nomenclature from 1996 to 2021 », *Text and Discourse Across Disciplines: In Honour of Kjersti Fløttum*, Edited by Ø. GJERSTAD and A. MÜLLER GJESDAL, BeLLS, 2023, vol. 13.

SEDOMEJI A., « La 'décroissance conviviale' dans la pensée de Serge Latouche. Pour une société alternative au modèle développementiste », *Spazio aperto*, n° 1, 2012, p. 36-41.

SEMAL L., « Les récits de désastre global entre lenteur dystopique, précipitation collapsologique et instantanéité apocalyptique », *Quaderni*, n° 102, « Politique(s) des dystopies », 2021, p. 39-54.

SIMARD M., « Écosociété: un engagement durable », *Les libraires*, publié le 16 juin 2006, consulté le 26 septembre 2023; [revue.leslibraires.ca/ecosociété-un-engagement-durable](https://revue.leslibraires.ca/ecosociete-un-engagement-durable).

SIMMONNET D., *L'écologisme*, Paris, PUF, 1991.

SIROIS A., « Si on avait vraiment appris de nos erreurs... boréales », *La Presse*, publié le 15 avril 2023, consulté le 16 octobre 2024 : www.lapresse.ca/debats/editoriaux/si-on-avait-vraiment-appris-de-nos-erreurs-boreales.php.

SOBRERO A., « Lingue speciali », *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma/Bari, Laterza, 1993, p. 237-277.

SOLYM C., « Le petit éditeur David s'incline contre le Goliath mondial du pétrole », *L'ActuaLitté*, publié le 19 octobre 2011, consulté le 22 octobre 2024 : actualitte.com/le-petit-editeur-david-s-incline-contre-le-goliath-mondial-du-petrole.

STIBBE A., *Ecolinguistics: Language, ecology and the stories we live by*, London, Routledge, 2015.

STOKNES P. E., *What We Think About When We Try Not to Think About Global Warming: Toward a New Psychology of Climate Action*, White River Junction (Vermont), Chelsea Green Publishing, 2015.

THOIRON P., « Terminologies multilingues et « archi-concept » : quelques aspects cognitifs de la recherche en terminologie », *Meta*, 1996, p. 1-16. — « La terminologie multilingue et le traducteur », *Institut Libre Marie Haps*, Bruxelles, 1995, p. 1-29.

TIMOTHY M., *La pensée écologique*, Cécile Wajsbrot trad., Zulma, 2021.

VAN DIJK T., « De la grammaire de textes à l'analyse socio-politique du discours », *Le Français dans le monde*, « Le discours : enjeux et perspectives », in S. MOIRAND (éd.), Hachette, 1996, p. 16-29.

VARGAS E., « Greenwashing et polyphonie : voies et voix argumentatives », *Cahiers de praxématique*, [En ligne], n° 73, 2019, mis en ligne le 06 mai 2020, consulté le 01 mars 2022. [URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/5787>; DOI: <https://doi.org/10.4000/praxematique.5787>]

VELLUTINO D. & ZANOLA M. T., *Comunicare in Europa. Lessici istituzionali e terminologie specialistiche*, EDUCatt – Ente per il Diritto allo Studio Universitario dell'Università Cattolica, 2015.

VERNIER J., *L'environnement*, Paris, PUF, 1992.

VIEL A., « Pour une écologie culturelle », *Culture & Musées*, n° 1, 2003, *Nouveaux regards sur le patrimoine* (sous la direction de J. DAVALLON), p. 139-149.

VINCENT A., *Why Penguin Classics are going Green*, 2021, www.penguin.co.uk/articles/2021/08/green-ideas-penguin-classics-environmental-canon.

VOIROL L., *Le monde vu de l'ombre. Médias, information et subversion*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2007.

WAINWRIGHT O., « Inside Beijing's airpocalypse – a city made 'almost uninhabitable' by pollution », *The Guardian*, publié le 16 décembre 2014, consulté le 20 septembre 2024 : www.theguardian.com/beijing-airpocalypse-city-almost-uninhabitable-pollution-china.

WEIL S., *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard - NRF, 1949.

WHITE P. R. R., « Beyond modality and hedging: a dialogic view of the language of intersubjective stance », *Text*, vol. 23, n° 3, 2003, p. 259-284. —« Appraisal – the language of evaluation and stance », in J. VERSCHUEREN, J. ÖSTMAN, J. BLOMMAERT, C. BULCAEN (éds.), *The Handbook of Pragmatics*, Amsterdam, John Benjamins, 2002, p. 1-27.

YVON A. M., « La BD de la (non)recontre avec les Autochtones », *Radio Canada*, publié le 8 novembre 2019, consulté le 2 décembre 2024 : ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/bande-dessinee-reconciliation-autochtone-emanuelle-dufour-kiuna.

ZANOLA M. T., « Terminologie diachronique : méthodologies et études de cas. Introduction », *Cahiers de lexicologie*, Paris, Classiques Garnier, n° 118, 2021, p. 13-21. —*Che cos'è la terminologia*, Roma, Carrocci editore, 2018. —« La richesse terminologique et les défis de la normalisation : l'expérience du passé », dans M. SINGALA (dir.), *Terminología e normalización. Actas da XII Xornada Científica REALITER*, Santiago de Compostela, Servizo de Publicacións e Intercambio Científico de la Universidade de Santiago de Compostela, 2018, p. 15-27.

ZARACHOWICZ W., « Regardez 'Le Roundup face à ses juges', le docu choc de Marie-Monique Robin », *Télérama*, publié le 13 août 2018, consulté le 1 octobre 2024 : telerama.fr/le-Roundup-face-a-ses-juges.

Ouvrages du catalogue Écosociété

ABRAHAM Y.-M., *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble*, Montréal, Écosociété, 2019 : ecosociete.org/livres/guerir-du-mal-de-l-infini.

ANTROBUS P., *Le mouvement mondial des femmes*, Montréal, 2007, Écosociété : ecosociete.org/livres/le-mouvement-mondial-des-femmes.

BAKER C., *L'effondrement. Petite guide de résilience en temps de crise*, Montréal, Écosociété, 2015 : ecosociete.org/livres/l-effondrement.

BÉCHARD D. E., *Des bonobos et des Hommes. Voyage au cœur du Congo*, Montréal, Écosociété, 2014 : ecosociete.org/livres/des-bonobos-et-des-hommes.

BÉCHARD D. E. ET KANAPÉ FONTAINE N., *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/livres/kuei-je-te-salue.

BÉIQUE J., *Saint-Camille, le pari de la convivialité*, Montréal, Écosociété, 2011 : [ecosociete.org/livres/saint-camille-le-pari-de-la-convivialité](http://ecosociete.org/livres/saint-camille-le-pari-de-la-convivialite).

BÉLISLE A., *50 ans de caricatures en environnement*, Montréal, Écosociété, 2015.

BERNARD M., CHEYNET V. ET CLÉMENTIN B., *Objectif décroissance. Vers une société viable*, Montréal, Écosociété, 2003 : ecosociete.org/objectif-decroissance.

BOISVERT D., *L'ABC de la simplicité volontaire*, Montréal, Écosociété, 2005 : ecosociete.org/abc-de-la-simplicité-volontaire.

BOUCHARD R., *L'éolien. Pour qui souffle le vent ?*, Montréal, Écosociété, 2007.

CANAVAGH J. ET MANDER J., *Alternatives à la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2005 : ecosociété.org/livres/alternatives-a-la-globalisation-économique.

CASTAGNÈDE L., *La ruée vers la voiture électrique*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/la-ruée-vers-la-voiture-électrique.

—*Airvore ou le mythe des transports propres. Chronique d'une pollution annoncée*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/airvore-ou-le-mythe-des-transports-propres.

CHANEZ A. ET LE SAUX A.-M., *C'est injuste ! Pourquoi les changements climatiques n'ont pas les mêmes effets sur tout le monde*, Montréal, Écosociété, 2024 : ecosociete.org/livres/c'est-injuste.

CHÉNIER J.-F. ET BÉLANGER Y., *Résister et fleurir*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/résister-et-fleurir.

CHOMSKY N., *Une vie de militantisme*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociété.org/livres/une-vie-de-militantisme.

COURT V., *L'emballlement du monde. Énergie et domination dans l'histoire des sociétés humaines*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/l'emballlement-du-monde.

DENEAULT A., *Faire l'économie de la haine. Essais sur la censure*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociété.org/livres/faire-l'économie-de-la-haine.

—*Noir Canada. Pillage, corruption et criminalité en Afrique*, Montréal, Écosociété, 2008 : ecosociété.org/livres/noir-canada.

DORION C., FONTECILLA A., GHAZAL R., LABRIE C., LEDUC A., LESSARD-THERRIEN É., MARISSAL V., MASSÉ M., NADEAU-DUBOIS G., OTTEREYES M. ET KANAPÉ FONTAINE N., *Ce qui nous lie. L'indépendance pour l'environnement et nos cultures*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/livres/ce-qui-nous-lie.

DUFOUR E., « *C'est le Québec qui est né dans mon pays !* ». *Carnet des rencontres d'Ani Kuni à Kiuna*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/livres/c-est-le-quebec-qui-est-ne-dans-mon-pays.

DUFOUR P. ET GUAY L., *Qui sommes-nous pour être découragées? Conversation militante avec Lorraine Guay*, Montréal, Écosociété, 2019 : ecosociete.org/livres/qui-sommes-nous-pour-être-découragées.

GALOUP J.-P., *Petit traité utopiste. Le monde sera ce que nous en ferons*, Montréal, Écosociété, 2009 : ecosociete.org/livres/petite-traite-utopiste.

GÉLINAS J. B., *Dictionnaire critique de la globalisation*, Montréal, Écosociété, 2008 : ecosociété.org/livres/dictionnaire-critique-de-la-globalisation.

GOUDRON S., *Rapailler nos territoires. Plaidoyer pour une nouvelle ruralité*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/rapailler-nos-territoires.

GRONDIN M. ET VIEZZER M., *Le génocide des Amériques. Résistance et survivance des peuples autochtones*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociété.org/livres/le-génocide-des-Amériques.

HANSEN-LØVE L., *Planète en ébullition. Écologie, féminisme et responsabilité*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociété.org/livres/planète-en-ébullition.

KEABLE J., *Québec-Presse. Un journal libre et engagé (1969-1974)*, Montréal, Écosociété, 2015 : ecosociete.org/livres/Québec-presse.

KHAN S. ET HALLMICH C., *La nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociété.org/livres/la-nature-de-l'injustice.

KONATÉ M., SIMARD P., GILES C. ET CARON L., *Sur les petites routes de la démocratie. L'expérience d'un village malien*, Montréal, Écosociété, 2000 : ecosociete.org/livres/sur-les-petites-routes-de-la-démocratie.

LAMONTAGNE D. ET DUBÉ J.-F., *La chèvre et le chou. Débat entre un artisan fermier et un militant végane*, Montréal, Écosociété, 2022 : ecosociete.org/livres/la-chèvre-et-le-chou.

LAPLANTE L., *La mémoire à la barre*, Montréal, Écosociété, 1999 : ecosociété.org/livres/la-mémoire-à-la-barre.

LARIVIÈRE A., *Les carnets d'un militant*, Montréal, Écosociété, 1997 : ecosociete.org/livres/les-carnets-d'un-militant.

LE FORUM POUR UN QUÉBEC FÉMININ, *Pour changer le monde. Le Forum Pour un Québec féminin pluriel*, Montréal, Écosociété, 1995 : ecosociete.org/livres/l'élan-du-changement.

LEGAULT F., THEURILLAT-CLOUTIER A. ET SAVARD A., *Pour une écologie du 99%. 20 mythes à déboulonner sur le capitalisme*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/pour-une-ecologie-du-99.

LEONARD A., *Planète jetable*, Montréal, Écosociété, 2010 : ecosociete.org/livres/planète-jetable.

LIEGEY V., *Un projet de décroissance. Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie (DIA)*, Montréal, Écosociété, 2014 : ecosociete.org/un-projet-de-décroissance.

LOPES I., *Les visages de l'écoanxiété*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociété.org/livres/les-visages-de-l'écoanxiété.

MADELIN P., *La tentation écofasciste*, Montréal, Écosociété, 2023 : ecosociete.org/livres/la-tentation-écofasciste.

MAILLÉ M.-È., *L’Affaire Maillé. L’éthique de la recherche devant les tribunaux*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociete.org/livres/l-affaire-maille.

MANUEL A., *Décoloniser le Canada. Cinquante ans de militantisme autochtone*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociété.org/livres/décoloniser-le-canada.

MASSÉ M., *Parler vrai*, Montréal, Écosociété, 2018 : ecosociete.org/livres/parler-vrai.

MEAD H. L., *Trop tard. La fin d’un monde et le début d’un nouveau*, Montréal, Écosociété, 2017 : ecosociete.org/livres/trop-tard.

MONGEAU S., *De parole et d’action. Autobiographie (1937-2017)*, Montréal, Écosociété : ecosociété.org/livres/de-parole-et-d-action.

—*S’indigner oui, mais agir*, Montréal, Écosociété, 2014 : [ecosociete.org/livres/s’indigner-oui-mais-agir](https://ecosociete.org/livres/s-indigner-oui-mais-agir).

—*Objecteurs de croissance. Pour sortir de l’impasse : la décroissance*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/objecteurs-de-croissance.

—*Moi, ma santé*, Montréal, Écosociété, 1995 : ecosociété.org/livres/moi-ma-santé.

—*Pour que demain soit. L’écologie sociale en action*, Montréal, Écosociété, 1993 : ecosociete.org/pour-que-demain-soit.

MOUTERDE P., *Pour une philosophie de l’action et de l’émancipation*, Montréal, Écosociété, 2009 : ecosociete.org/livres/pour-une-philosophie-de-laction-et-de-lemancipation.

NIKIFORUK A., *Les sables bitumineux : la honte du Canada. Comment le pétrole sale détruit la planète*, Montréal, Écosociété, 2010 : ecosociete.org/livres/les-sables-bitumineux-la-honte-du-canada.

OWEN D., *Vert paradoxe. Le piège des solutions énergétiques*, Montréal, Écosociété, 2013 : ecosociete.org/livres/vert-paradoxe.

PARDO T., *Les savoirs vagabonds. Une géopoétique de l’éducation*, Montréal, Écosociété, 2019 : ecosociété.org/livres/les-savoirs-vagabonds.

PETRELLA R., *Pour une nouvelle narration du monde*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/pour-une-nouvelle-narration-du-monde.

—*Désir d’humanité. Le droit de rêver*, Montréal, Écosociété, 2004 : [ecosociete.org/livres/désir-d’humanité](https://ecosociete.org/livres/désir-d-humanité).

PLOURDE A., *Le capitalisme, c’est mauvais pour la santé*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociété.org/livres/le-capitalisme-c'est-mauvais-pour-la-santé.

PODUR J., *La nouvelle dictature d’Haïti. Coup d’État, séisme et occupation onusienne*, Montréal, Écosociété, 2016 : [ecosociete.org/livres/-la-nouvelle-dictature-d’Haïti](https://ecosociete.org/livres/-la-nouvelle-dictature-d-Haïti).

ROUILLÉ D'ORFEUIL H., *La diplomatie non gouvernementale. Les ONG peuvent-elles changer le monde ?*, Montréal, Écosociété, 2006 : ecosociete.org/livres/la-diplomatie-non-gouvernementale.

SACHS W. ET ESTEVA G., *Des ruines du développement*, Montréal, Écosociété, 1996 : ecosociete.org/livres/des-ruines-du-developpement.

SAINT-CERNY A.-M., *Mégantic. Une tragédie annoncée*, Montréal, Écosociété, 2018 : [ecosociete.org/livres/Mégantic](https://ecosociete.org/livres/Megantic).

SAINT-CERNY A.-M. ET QUESNEL C., *Mégantic. Un train dans la nuit*, Montréal, Écosociété, 2021 : ecosociete.org/livres/megantic-un-train-dans-la-nuit.

SOGGE D., *Le mirage de l'aide internationale. Quand le calcul l'importe sur la solidarité*, Montréal, Écosociété, 2003 : ecosociete.org/livres/les-mirages-de-laide-internationale.
Les points du prologue sont consultables en ligne à travers la Table des matières.

SONDARJEE M., *Perdre le Sud. Décoloniser la solidarité internationale*, Montréal, Écosociété, 2020 : ecosociete.org/livres/perdre-le-sud.

TODD N. J., *Écodesign : des solutions pour la planète*, Montréal, Écosociété, 2007 : ecosociete.org/livres/ecodesign-des-solutions-pour-la-planete.

VIGOUREUX J.-M., *Détournement de science. Être scientifique au temps du libéralisme*, Montréal, Écosociété, 2020 : ecosociete.org/livres/detournement-de-science.

VOISARD A.-M., *Le droit du plus fort*, Montréal, Écosociété, « Hors-série », 2018 : ecosociete.org/livres/le-droit-du-plus-fort.

Sources sur l'écologie du livre

ANEL, *Comment instaurer facilement une charte de développement durable. Feuille de route*, 2022.

FILL, *Étude sur l'écologie en librairie : état des lieux, défis et améliorations*, 2024.

IPA, *La charte Internationale pour une industrie de l'édition durable et résistante*, 2023.

NORMANDIE LIVRE & LECTURE, *La charte pour l'écologie du livre*, 2022.

REPORTERRE, *Livre papier ou liseuse électronique, qui est le plus écolo?*, 2021.

SNE, *La charte environnementale de l'édition de livres. Guide des bonnes pratiques*, 2022.

THE SHIFT PROJECT, *Décarbonons la culture !*, 2021.

WWF, *Vers une économie plus circulaire dans le livre ?*, 2019.

RÉFÉRENCES SITOGRAPHIQUES

AIEI, « Pour une édition indépendante décoloniale, écologique, féministe, libre, sociale et solidaire : premières conclusions des Assises de Pampelune-Iruñea et perspectives ! », *AIEI-Activités* : www.alliance-editeurs.org/pour-une-edition-indépendante.

—« La liberté de publier en danger au Canada ? », *AIEI*, « Liberté d'éditer », publié en avril 2008 : www.alliance-editeurs.org/-liberté-d-expression.

BUREAU DE LA TRADUCTION, « convivialité », *TERMIUM*, 2016 : www.btb.termiumplus.gc.ca/convivialité.

—« écoanxiété », *TERMIUM*, 2023 : termiumplus.gc.ca/ECOANXIETE.

—« écoémotion », *TERMIUM*, 2023 : www.btb.termiumplus.gc.ca/ECOEMOTION.

—« écovillage », *TERMIUM*, 2023 : www.btb.termiumplus.gc.ca/écovillage.

CHEAP, « Ecofemminismo o barbarie » : www.cheapfestival.it/ecofemminismo-o-barbarie-il-pianeta-che-verra.

CNRTL, « culture », *TLFi*, 2012 : cnrtl.fr/étymologie/culture.

ÉCOSOCIÉTÉ, « Amazon, Apple, Facebook, Nestlé, Ikea, Netflix... : Payez votre part ! », section « Actualités », publié le 5 mai 2023, consulté le 20 septembre 2024 : ecosociété.org/actualites/amazon-apple-facebook-nestle-ikea-netflix-payez-votre-part.

—*Collection Enjeux planète* : ecosociete.org/livres/collections/enjeux-planete.

—*Collection Savoir-faire* : ecosociete.org/livres/collections/savoir-faire.

GOOGLE NGRAM VIEWER, « décarboner » : books.google.com/ngrams/décarboner.

—« décarbonation » : books.google.com/ngrams/décarbonation.

—« développement durable » : books.google.com/ngrams/développementdurable.

—« écoféminisme » : books.google.com/ngrams/écoféminisme.

IT'S GOING DOWN, « In the End the Forest Will Triumph: A Report from the Terrain Vague in Montreal », publié le 24 juillet 2023, consulté le 18 octobre 2024 : itsgoingdown.org/in-the-end-the-forest-will-triumph-a-report-from-the-terrain-vague-in-montreal.

KLOCK M., « La bande dessinée a toujours les ventes en poupes », *Libération*, publié le 26 janvier 2024 : liberation.fr/la-bande-dessinee-a-toujours-les-ventes-en-poupe.

LA FONDATION LÉO-CORMIER, *Ligue des droits et libertés*, printemps 2011 : liguedesdroits.ca/bulletin-printemps2011.pdf.

MÉMOIRE D'ENCRIER, « À propos » : memoiredencrier.com/à-propos.

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, « Utilisation de l'ocre rouge », *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, consulté le 9 septembre 2024 : www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/ocrerouge.

MORAL FOUNDATIONS, « Home » : moralfoundations.org.

OQLF, « écoanxiété », *GDT*, 2021 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche/écoanxiété.
« écocide », *GDT*, 2022 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/26561407/ecocide.

—« écocité », *GDT*, publié en 2012 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/écocité.

—« écoconception », *GDT*, 2022 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/écoconception.

—« péréquation », *GDT*, publié en 1979, consulté le 15 octobre 2024 : vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/péréquation.

—« transition énergétique », *Dans l'air du temps. Vocabulaire des changements climatiques*, publié en 2019, consulté le 27 septembre 2024 : oqlf.gouv.qc.ca/dictionnaires/vocabulaire-changements-climatiques.

RADIO CANADA, « Lac-Mégantic : manifestation devant le siège social de MMA », publié le 8 juillet 2013, consulté le 15 octobre 2024 : ici.radio-canada.ca/nouvelle/lac-megantic-maine-transport-petrole.

UNITED NATIONS, *SDG Publishers Compact* : <https://www.un.org/sustainabledevelopment/sdg-publishers-compact/>.

—« Ambition climatique : ce que vous devez savoir sur le Sommet de l'ONU », *ONU Info*; news.un.org/Fr, publié le 15 septembre 2023, consulté le 1 octobre 2024.

USITO, « écologiste » : usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/%C3%A9cologiste#F6bF43fd3437e104.

—« pilon » : usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/pilon.

—« rapailler » : usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/rapailler.

XRPDX, « Doom or Bloom? Save the Date », *XR*, publié le 20 avril 2022, consulté le 10 octobre 2024 : xrpdx.org/Save-the-date-to-doom-or-bloom.

REMERCIEMENTS

À mon père Enrico et à mon grand-père Angelo : cette thèse est également la vôtre, un témoignage de vos enseignements, vos luttes et de nos valeurs partagées.



FIGURE 41. Mon grand-père Angelo pendant un comice



FIGURE 42. Logo NO TRIV, mouvement italien contre les forages pétroliers dont mon père est fondateur

À ma mère Alessandra et à ma sœur Giorgia, pour votre amour et votre soutien.

À mes grand-mères, Giuseppina et Leda, pour tout, et à ma tante Mirella.

Ma profonde reconnaissance à Mme Paola Puccini pour m'avoir offert l'opportunité d'explorer de manière *indépendante* mes intérêts de recherche, tout en me guidant avec ses précieux conseils et sa clairvoyance au fil des années. Grâce à son soutien, j'ai eu la chance de mener ma recherche à l'Université de Sherbrooke, de découvrir le Québec et de dialoguer avec de nombreuses autrices et voix autochtones, ainsi qu'avec des chercheurs et chercheuses éminent·es dans le domaine du livre et de l'écologie.

Je remercie également les centres de recherche GRÉLQ et CRIFUQ de l'UdeS pour la superbe formation et toutes les pistes que j'ai pu parcourir.

À mes collègues, ami·e·s de longue et nouvelle date – à Matteo : merci, je vous aime.

Borsa di dottorato del Programma Operativo Nazionale Ricerca e Innovazione 2014-2020 (CCI 2014IT16M2OP005), risorse FSE REACT-EU, Azione IV.4 “Dottorati e contratti di ricerca su tematiche dell’innovazione” e Azione IV.5 “Dottorati su tematiche Green.”

Codice della borsa: DOT1703059-1